This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

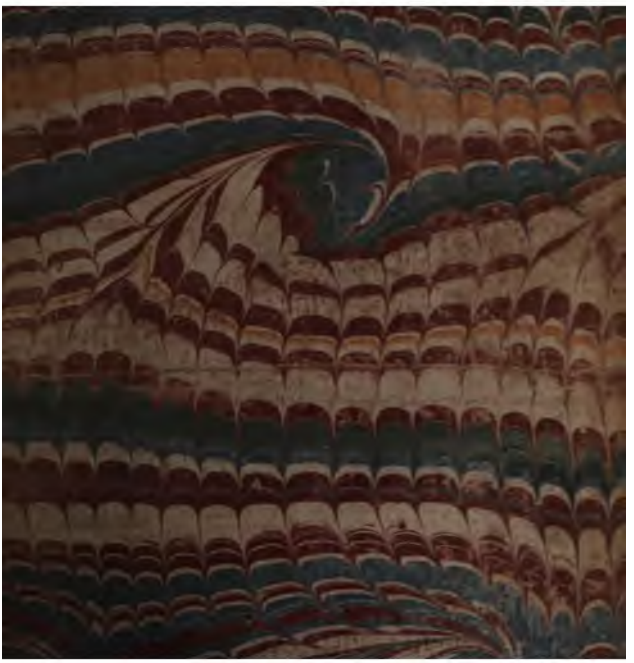
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 F. 6



SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,
Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CARÊME.
TOME QUATRIÉME.

A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez { La Veuve ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. XLV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY

SERMONS

CONTENUS DANS CE QUATRIÉME VOLUME.

POUR le Dimanche de la Paſſion, *Sur l'évidence de la Loi de Dieu*, . . . Page 1
Pour le même Jour, *Sur l'immutabilité de la Loi de Dieu*, 57
Pour le Lundi de la Semaine de la Paſſion, *Sur l'emploi du Tems*, 99
Pour le Mardi de la même Semaine, *Sur le Salut*, 146
Pour le Mercredi de la même Semaine, *Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie*, 201
Pour le Jeudi de la même Semaine, *La Pécheresſe de l'Evangile*, 246
Pour le Dimanche des Rameaux, *Sur la Communion*, 296
Fragment de Sermon pour le même Jour, *Sur l'énormité des Communions indignes*, 345
Pour le Vendredi Saint, *Sur la Paſſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt*, 370

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur l'Evidence de la Loi de Dieu.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Joan. 8. 46.

JUſques ici Jeſus-Chriſt avoit confondu l'incrédulité des Juifs par ſes œuvres & par ſes prodiges; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conſcience, & à l'évidence de la vérité, laquelle malgré eux, rendoit témoignage à ſa doctrine & à ſon miniſtère. Cependant, comme

étoit perſuadé qu'il y eût du mal, on en ſortiroit à l'inſtant. Premier prétexte qu'on oppoſe à l'évidence de la Loi de Dieu : la bonne-foi, & la tranquillité de la conſcience.

On nous oppoſe en ſecond lieu, que l'Evangile n'eſt pas ſi clair & ſi précis ſur certains points, que nous le diſons ; que chacun l'interpréte à ſa manière, & lui fait dire ce qu'il veut ; & que ce qui paroît ſi poſitif à nous, ne paroît pas tel à tout le monde. Second prétexte : l'obſcurité & l'incertitude des régles.

Or, je dis que la Loi de Dieu a un double caractère d'évidence, qui confondra ces deux prétextes, & condamnera toutes les vaines excuſes des pécheurs, au jour des vengeances du Seigneur.

Premiérement, elle eſt évidente dans la conſcience du pécheur : premiére réfléxion. Secondement, elle eſt évidente dans la ſimplicité de ſes régles : ſeconde réfléxion. L'évidence de la Loi de Dieu dans la conſcience des hommes : premier caractère de la Loi de Dieu, qui jugera la fauſſe ſécurité, & la prétendue bonne-foi

des ames mondaines. L'évidence de la Loi de Dieu dans la ſimplicité de ſes régles : ſecond caractère de la Loi de Dieu, qui jugera les incertitudes affectées & les fauſſes interprétations des pécheurs. Et c'eſt ainſi, ô mon Dieu, que votre Loi ſainte jugera le monde ; & que la conſcience criminelle ſera un jour confondue devant votre Tribunal, & par les lumières de ſon propre cœur, & par la clarté de vos céleſtes maximes. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. IL eſt aſſés ſurprenant que la plupart des ames mondaines nous alléguent la bonne-foi & la tranquillité de leur conſcience, pour juſtifier les abus du monde, & le danger de ſes maximes. Outre que la paix & la ſécurité dans des voies fauſſes & injuſtes, en eſt plutôt la punition que l'excuſe ; & que quand il ſeroit vrai, que la conſcience ne reprocheroit rien dans des mœurs réglées ſeulement ſelon les faux jugemens du monde, cet état ne ſeroit que pire & plus deſeſpéré pour le ſalut : il ſemble que la propre conſcience eſt le tribunal auquel une ame infidéle devroit le moins en ap-

peller ; & que rien n'eſt moins favorable aux égaremens du pécheur, que le pécheur lui-même.

Je ſai qu'il eſt des ames endurcies, à qui nul rayon de grace & de lumière ne fait preſque jamais ouvrir les yeux ; qui vivent ſans remords & ſans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux ; en qui toute conſcience paroît éteinte ; & qui pouſſent l'excès de leur aveuglement, dit S. Auguſtin, juſqu'à ſe faire honneur de leur aveuglement même : *De cæcitate ipſâ gloriantium.* Mais ce ſont-là de ces exemples rares & terribles de la juſtice de Dieu ſur les hommes ; & s'il y en a eu ſur la terre, ils prouvent ſeulement juſqu'où peut aller quelquefois ſon abandon & la puiſſance de ſa colère.

Oui, mes Frères, ſoit que nous affections de nous révolter tout haut & à découvert contre l'autorité de la Loi, comme les impies & les libertins ; ſoit que nous tâchions de l'adoucir, & de la réconcilier artificieuſement avec nos paſſions, par des interprétations favorables, comme la plupart des ames mondaines & des pé-

cheurs ordinaires ; notre conſcience rend en nous un double témoignage à cette Loi divine : un témoignage de vérité à l'équité & à la néceſſité de ſes maximes ; & un témoignage de ſévérité à l'éxactitude de ſes régles.

Je dis premiérement, un témoignage de vérité à l'équité de ſes maximes. Car, mes Frères, Dieu eſt trop ſage pour ne pas aimer l'ordre ; & il eſt trop bon en même-tems pour ne pas vouloir notre bien : il faut donc que ſa Loi porte ces deux caractères ; un caractère d'équité, & un caractère de bonté : un caractère d'équité, qui régle tous les devoirs ; un caractère de bonté, qui nous faſſe trouver ici-bas notre repos & notre bonheur dans le devoir & dans la régle.

Auſſi nous ſentons au fond de nos cœurs, que ces régles ſont juſtes & raiſonnables ; que la Loi de Dieu n'ordonne rien qui ne ſoit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que rien ne convient mieux à la créature raiſonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, & toutes les vertus recommandées dans l'Evangile ; que les paſſions interdites

par la Loi, ſont la ſeule ſource de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la régle & de la Loi, plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur; & que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux paſſions vives & injuſtes, nous a défendu ſeulement de nous livrer à nos propres tyrans, & n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidéles.

Voilà un témoignage que la Loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain emportés par le charme des ſens, ſecouons-nous le joug des régles ſaintes; nous ne pouvons réuſſir à nous juſtifier à nous-mêmes nos propres déſordres : nous prenons toujours en ſecret les intérêts de la Loi contre nous-mêmes : nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des régles contre les paſſions. Nous ne ſaurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu; nous ſentons toujours une méſintelligence ſecrette entre nos panchans & nos lumières : la Loi de Dieu née dans notre cœur, s'y éléve toujours contre

la loi de la chair étrangère à l'homme : elle y maintient malgré nous ſa vérité, ſi elle ne peut y maintenir ſon autorité : elle nous ſert de cenſeur, ſi elle ne peut nous ſervir de régle : en un mot, elle nous rend malheureux, ſi elle ne peut nous rendre fidéles.

Ainſi, envain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine & de la vengeance : nous ſentons bientôt que ce plaiſir cruel n'eſt pas fait pour le cœur de l'homme, que c'eſt ſe punir ſoi-même que de haïr ; & en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la paſſion, nous retrouvons au-dedans de nous un fonds d'humanité qui en déſavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur & la bonté étoient nos premiers panchans ; & qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la Loi de Dieu n'a fait que conſulter les ſentimens les plus droits & les plus raiſonnables de notre cœur, & nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juſte que moi, diſoit Saül à David, au plus fort de ſa haine contre lui : *Juſtior tu es quàm ego.* La bonté,

1. *Reg.* 24. 18.

née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachoit cet aveu, & désavouoit en secret l'injustice & la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales & sensuelles, & cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des panchans insatiables de plaisir : nous sentons bientôt que le déréglement nous méne trop loin pour être conforme à la nature; que tout ce qui nous assujettit & nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution ; & que l'Evangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, & nous rendre toute son élévation & toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon Père,* disoit le Prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire & dans l'abondance ! & je traîne ici dans l'ennui & dans l'opprobre l'indignité de ma passion. C'étoit un reste de raison & de noblesse qui se faisoit encore entendre au fond de son cœur. Luc. 15. 17.

Enfin, parcourez tous les préceptes

de la Loi de Dieu : vous ſentirez qu'ils ont un rapport néceſſaire avec le cœur de l'homme ; que ce ſont des régles fondées ſur une profonde connoiſſance de ce qui ſe paſſe au-dedans de nous ; qu'elles ne renferment que les remédes de nos maux les plus ſecrets, & les ſecours de nos panchans les plus juſtes ; & qu'il n'y avoit que celui ſeul qui connoît le fond des cœurs, qui pût preſcrire de telles maximes aux hommes. Les Payens eux-mêmes en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à la morale des Chrétiens : ils étoient forcés d'admirer la ſageſſe de ſes préceptes, la néceſſité de ſes défenſes, la ſainteté de ſes conſeils, le bon ſens & l'élévation de toutes ſes régles : ils étoient ſurpris de trouver dans les diſcours de Jeſus-Chriſt une Philoſophie plus ſublime que dans les Ecoles de Rome ou de la Gréce ; & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les deſirs, les panchans ſecrets du cœur de l'homme, que Platon & tous ſes Diſciples.

Venez nous dire après cela, que la

nature eſt notre première Loi, & que des panchans de plaiſir nés avec nous ne ſauroient être des crimes : je l'ai dit ſouvent ; c'eſt une impiété qui n'eſt que dans le diſcours : c'eſt une oſtentation de libertinage, dont la vanité ſe fait honneur, & que la vérité dément en ſecret. Auguſtin dans ſes égaremens n'avoit rien oublié pour effacer du fond de ſon cœur ce reſte de foi & de conſcience qui le rappelloit encore à la vérité: il avoit cherché avidement dans les ſentimens les plus impies, & dans les erreurs les plus monſtrueuſes, de quoi ſe raſſurer contre ſes crimes : ſon eſprit fuyant la lumière qui le pourſuivoit, erroit d'impiété en impiété, & d'égarement en égarement : cependant, malgré tous ſes efforts & toutes ſes fuites, la vérité toujours victorieuſe au fond de ſon ame, s'y faiſoit entendre malgré lui : il ne pouvoit réuſſir à ſe ſéduire, & à ſe calmer dans ſes déſordres : Je portois, ô mon Dieu, dit-il lui-même, une conſcience déchirée & comme toute ſanglante encore des plaies douloureuſes que mes paſſions y faiſoient ſans ceſſe : *Portabam conſciſſam & cruentam animam* S. Aug in conf.

meam : j'étois à charge à moi-même : je ne pouvois plus ſoutenir mon propre cœur : je me tournois de tous les côtés, & il ne ſe trouvoit bien nulle part ; & je ne ſavois où le placer, pour m'en décharger, & ſoulager
Ibid. mon inquiétude : *Impatientem portari à me, & ubi eam ponerem non inveniebam.*

Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur, qui ajoûtoit à la vivacité des paſſions l'impiété des ſentimens & l'abus des lumières ; & ces exemples ſont de tous les ſiécles : le nôtre lui-même a vû des pécheurs célébres & déclarés ; qui ſe faiſoient une gloire affreuſe de ne point croire en Dieu ; & qu'on regardoit comme des héros dans l'impiété & le libertinage ; on les a vûs touchés enfin de repentir comme Auguſtin, & revenus de leurs égaremens, on les a vûs, dis-je, avouer, qu'ils n'avoient pu réuſſir à effacer les régles & la vérité du fond de leur ame ; qu'au milieu de leurs impiétés & de leurs excès les plus affreux, leur cœur encore chrétien démentoit tout bas leurs dériſions & leurs blaſphêmes ; qu'ils ſe faiſoient honneur devant les hommes d'une

force d'eſprit qui les abandonnoit en ſecret ; que cette incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels & les frayeurs les plus triſtes ; & qu'ils n'avoient jamais été fermes & tranquilles dans le crime.

Oui, mes Frères, le crime toujours timide, porte par-tout, dit l'Eſprit de Dieu, un témoignage de condamnation contre lui-même : *Cùm ſit enim timida nequitia, dat teſtimonium condemnationis.* Par-tout vous rendez hommage par vos troubles & par vos remords ſecrets à la ſainteté de la Loi que vous violez : par-tout un fond d'ennui & de triſteſſe inſéparable du crime, vous fait ſentir que l'ordre & l'innocence ſont le ſeul bonheur qui vous étoit deſtiné ſur la terre : vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité ; la conſcience criminelle ſe trahit toujours elle-même : *Semper enim præſumit ſæva, perturbata conſcientia.* Des terreurs cruelles marchent par-tout devant vous ; la ſolitude vous trouble, les ténébres vous allarment : vous croyez voir ſortir de tous côtés des phantômes qui viennent vous reprocher les horreurs ſecrettes de

Sap. 17. 10.

Ibid.

votre ame ; des ſonges funeſtes vous rempliſſent d'images noires & ſombres : *Semper enim præſumit ſæva, perturbata conſcientia ;* & le crime, après lequel vous courez avec tant de goût, court enſuite après vous comme un vautour cruel, & s'attache à vous pour vous déchirer le cœur, & vous punir du plaiſir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu ! que vous avez laiſſé de reſſources dans notre cœur pour nous rappeller à vous ! & que la beauté & la juſtice de votre Loi trouve une puiſſante protection au fond de notre être ! Premier témoignage que la conſcience rend à la Loi de Dieu, un témoignage de vérité à la ſainteté de ſes maximes.

Mais elle rend encore un témoignage de ſévérité à l'exactitude de ſes régles. Car une ſeconde illuſion pour la plupart des ames mondaines qui vivent éxemptes des grands déſordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaiſirs, de tous les abus, de toutes les ſenſualités, de toutes les diſſipations que le monde autoriſe : c'eſt de vouloir ſe perſuader que l'Evangile n'en demande pas davantage,

& nous perſuader à nous-mêmes que leur conſcience ne leur reproche rien, & qu'elles ſe croyent en ſûreté dans cet état. Or, je dis que c'eſt encore ici que la conſcience mondaine eſt de mauvaiſe-foi, & ne prend point le change; & que malgré tous les adouciſſemens qu'on tâche de ſe juſtifier à ſoi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de ſévérité à la Loi de Dieu.

En effet, mes Frères, l'ordre demande que toutes nos paſſions ſoient réglées par le frein de la Loi; tous nos panchans corrompus dans leur ſource ont beſoin d'une régle qui les rectifie & qui les redreſſe: nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous ſentons que notre corruption ſe répand ſur les plus petites, comme ſur les plus grandes choſes; que l'amour propre infecte toutes nos démarches; & que par-tout nous nous retrouvons foibles, & toujours oppoſés à l'ordre & au devoir: nous ſentons donc que la régle ne doit nulle part être favorable à nos panchans; que par-tout nous devons la trouver ſévère, parceque par-tout elle doit nous être oppoſée;

que la Loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favoriſe nos inclinations, ne ſauroit être le reméde deſtiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos déſirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer ; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour propre, n'eſt pas la Loi, qui n'eſt établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainſi, par un ſentiment ſecret & inſéparable de notre être, nous nous diſtinguons toujours nous-mêmes de la Loi ; nos panchans de ſes régles, nos plaiſirs de ſes devoirs ; & dans toutes les actions douteuſes, où nous nous déterminons en faveur de nos panchans, nous ſentons fort bien que nous nous éloignons de la Loi de Dieu, toujours plus ſévère que nous-mêmes.

Et ſouffrez, mes Frères, que j'en appelle ici à votre conſcience même que vous nous alléguez, & à laquelle vous nous renvoyez ſans ceſſe. Etes-vous calmes de bonne-foi, comme vous nous l'aſſurez, dans cette vie toute de plaiſirs, de diſſipation, d'oiſiveté, de ſenſualité : en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous ſoutenez éternellement l'innocence ?

avez-vous pu réuſſir juſques ici à vous perſuader que c'eſt la voie qui méne au ſalut ? ne ſentez-vous pas que l'Evangile éxige de vous quelque choſe de plus que ce que vous faites ? voudriez-vous aller paroître devant Dieu, & n'avoir à lui préſenter que ces plaiſirs, ces amuſemens que vous appellez innocens, & qui compoſent preſque tout le fond de votre vie ? je vous le demande. Dans ces momens, où touchés quelquefois plus vivement de la grace, vous vous propoſez de penſer ſérieuſement à l'éternité : ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choſes preſque auxquelles vous nous dites ſans ceſſe que vous ne voyez point de mal ? ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre ſalut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux ſpectacles, aux vanités, & à l'indécence des parures, à la diſſipation des aſſemblées & des plaiſirs ; vous donnerez plus de tems à la priére, à la retraite, aux lectures ſaintes, aux devoirs de la Religion ? Or,

que vous dites-vous par-là à vous-mêmes ? ſinon que tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de tems à tous ces devoirs de piété ; vous ne penſez pas ſérieuſement au ſalut ; vous ne devez rien y prétendre ; vous êtes dans la voie de mort & de perdition.

Mais d'ailleurs, vous pouſſez ſi loin la ſévérité de vos cenſures contre les gens de bien : rappellez toute la rigueur de vos maximes & de vos dériſions ſur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne cenſurez-vous pas tous les jours vous-mêmes, ces perſonnes qui veulent allier avec une profeſſion publique de piété ces abus, ces amuſemens dont vous nous faites ſans ceſſe l'apologie, & qui veulent jouir de la réputation de la vertu, ſans rien perdre des plaiſirs du monde ? ne traitez-vous pas leur piété de chimère & de grimace ? C'eſt ici où vous étalez avec emphaſe toute l'auſtérité de la vie chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme le monde vit ; & que toutes ces vertus

ambigues, ne ſervent qu'à décrier la vertu véritable ? J'en conviens avec vous ; mais je vous réponds : Votre conſcience vous dicte qu'il n'eſt pas ſûr de ſe donner à demi à Dieu ; & votre conſcience ne vous reproche rien, à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne ſe trouve point du tout ? Vous condamnez ces ames abuſées qu'un partage du moins apparent entre le monde & Jeſus-Chriſt peut raſſurer ; & vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la juſtifier que les abus du monde tout ſeul, & le danger de ſes uſages ? Croyez-vous donc que la voie du ſalut ſoit plus auſtère pour ceux qui font profeſſion de piété que pour vous ? que le monde ait là-deſſus des priviléges qu'on perde dès qu'on veut ſervir Dieu ? Accordez-vous donc avec vous-même : &, ou ne condamnez plus une vertu mondaine ; ou, ne nous juſtifiez plus le monde lui-même : puiſque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'eſt que ce que le monde y met encore du ſien.

Et pour vous faire encore mieux

ſentir combien peu là-deſſus vous êtes de bonne-foi : vous vous faites honneur de redire ſans ceſſe que nous deſeſpérons la foibleſſe humaine ; que pour s'en tenir à tout ce que nous diſons dans ces chaires chrétiennes, il faudroit ſe retirer dans des déſerts, ou être des Anges plutôt que des hommes : cependant, rendez gloire à la force de la vérité : Si un Miniſtre de l'Evangile venoit vous porter ici une doctrine toute oppoſée à celle que nous vous enſeignons ; s'il venoit vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde ; s'il venoit vous prêcher dans ce lieu de la vérité, que l'Evangile n'eſt pas ſi ſévère qu'on le publie, qu'on peut aimer le monde & ſervir Dieu ; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaiſirs, dans les ſpectacles, que celui qu'on y met ; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde ; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à ſoi-même, eſt plus fait pour les Cloîtres, que pour la Cour & pour les perſonnes d'un certain rang ; & qu'enfin,

Dieu eſt trop bon pour nous faire un crime de mille choſes qui ont paſſé en uſage, & dont nous voulons vous faire un ſcrupule : s'il venoit, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce Lieu ſaint, qu'en penſeriez-vous ? que diriez-vous de ſa nouvelle doctrine ? quelle idée auriez-vous de ce nouvel Apôtre ? le regarderiez-vous comme un homme deſcendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Evangile ? le croiriez-vous mieux inſtruit que nous ſur les vérités ſaintes du ſalut, & ſur les régles de la vie chrétienne ? Vous ririez de ſon ignorance ou de ſa folie : vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il feroit de ſon miniſtère.

Et quoi, mes Frères, ces maximes annoncées à la face des Autels vous paroîtroient des blaſphêmes ou des extravagances ; & débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendront des régles de raiſon & de ſageſſe ? dans la bouche d'un Miniſtre de l'Evangile, vous les regarderiez comme les diſcours d'un inſenſé ; & dans votre bouche elles vous paroîtroient plus ſolides & plus ſérieuſes ?

vous ririez, ou plutôt, vous auriez horreur d'un Prédicateur qui vous les annonceroit ; & vous voulez nous perſuader que vous parlez ſérieuſement, & que vous êtes d'accord avec vous-même, lorſque vous venez nous les débiter avec tant de confiance ?

Ah ! mes Frères, que nous ſommes de mauvaiſe-foi avec Dieu ! & qu'il ſera terrible, lorſqu'il viendra venger ſur les lumières de notre propre cœur l'honneur de ſa Loi ſainte ! Notre entêtement apparent pour les abus du monde, dont nous ſoutenons l'innocence, eſt une perſuaſion ſecrette que le monde & ſes abus ſont une voie de perdition : nous juſtifions tout haut ce que nous condamnons en ſecret : nous ſommes les hypocrites du monde & de ſes plaiſirs ; & par une deſtinée bien déplorable, notre vie ſe paſſe à nous contrefaire, & à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes, dit un Apôtre, ſi notre cœur, malgré toute notre complaiſance & tout notre aveuglement pour nous-mêmes, ne peut s'empêcher de nous condamner déja en ſecret, attendons-nous plus d'indulgence du Juge ſouverain &

terrible des cœurs que de notre cœur même ? *Quoniam ſi reprehenderit nos cor noſtrum ; major eſt Deus corde noſtro, & novit omnia.* 1. Ep. Joan. 3. 20.

Ainſi, mes Frères, étudiez la Loi de Dieu dans votre propre conſcience, & vous verrez qu'elle n'eſt pas plus favorable que nous à vos paſſions : conſultez les lumières de votre cœur, & vous ſentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes : écoutez la voie de la vérité qui s'éléve au-dedans de vous, & vous conviendrez que nous ne faiſons que vous redire ce qu'elle crie ſans ceſſe aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas beſoin pour vous éclaircir ſur la plupart de vos doutes, dit S. Auguſtin, de conſulter des hommes habiles : ne cherchez point hors de vous des éclairciſſemens & des réponſes : ne ſortez pas de vous-même pour ſavoir ce que vous avez à faire : écoutez les déciſions de votre cœur ; ſuivez le premier mouvement de votre conſcience ; & vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la Loi de Dieu : la premiére impreſſion du cœur eſt toujours pour

la ſévérité de la régle contre l'adouciſſement de l'amour propre : votre conſcience ira toujours plus loin, & ſera toujours plus ſévère que nous-mêmes ; & ſi vous avez beſoin de nos déciſions, ce ſera plutôt pour en modérer la ſévérité, que pour en détromper la fauſſe indulgence : *Noli, foràs ire ; in te ipſum redi : in interiore homine habitat veritas.*

S. Aug.

Voila, mes Frères, la première manière dont la Loi de Dieu nous jugera un jour : cette Loi manifeſtée dans la conſcience du pécheur, & comme née avec lui, s'élevera contre lui : notre cœur marqué du ſceau de la vérité ſera le témoin qui dépoſera pour notre condamnation : on oppoſera nos lumières à nos actions, nos remords à nos mœurs, nos diſcours à nos penſées, nos ſentimens ſecrets à nos démarches publiques, nous-mêmes à nous-mêmes. Ainſi, nous portons chacun notre condamnation dans notre propre cœur : le Seigneur ne prendra pas hors de nous les Titres & les Mémoires qui inſtruiront la déciſion de notre réprobation éternelle ; & l'ame devant le Tribunal de Dieu, dit

dit Tertullien, ſera en même-tems, & le criminel condamné, & le témoin qui dépoſera contre ſes crimes : *Meritò igitur omnis anima ſtabit ante aulas Dei, & rea & teſtis; in tantum & rea erroris, in quantum eſt teſtis veritatis.* Elle n'aura plus rien à répondre, continue ce Père : *Nihil habens dicere.* Vous connoiſſiez la vérité, lui dira-t-on, & vous la reteniez dans l'injuſtice : vous conveniez du bonheur des ames qui ne cherchent plus que Dieu, & vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas & non requirebas.* Vous faiſiez des peintures affreuſes du monde, de ſes ennuis, de ſes perfidies & de ſes injuſtices ; & vous en étiez toujours l'eſclave & l'adorateur inſenſé : *Dæmonia abominabaris, & illa adorabas.* Vous reſpectiez au fond la Religion de vos pères, & vous vous faiſiez une gloire déplorable de l'impiété : vous craigniez en ſecret les Jugemens de Dieu, & vous affectiez de ne point croire en lui : *Judicium Dei appellabas, nec eſſe credebas.* Vous rendiez juſtice au fond du cœur à la piété des gens de bien ; vous vous propoſiez de leur reſſembler un jour ; & Tertull.

vous les déchiriez, & vous les perſécutiez par vos dériſions & par vos cenſures : *Chriſtianum nomen ſapiebas, & Chriſtianum perſequebaris.* En un mot, vos lumières ont toujours été pour Dieu, & vos actions pour le monde.

O mon Dieu ! juſqu'où les hommes ne pouſſent-ils pas l'ingratitude & la folie ? vous avez mis en nous des lumières inſéparables de notre Etre, qui, en troublant la fauſſe paix de nos paſſions & de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre & à la vérité ; & par une impoſture de vanité nous nous faiſons honneur d'être tranquilles dans nos égaremens ; nous nous glorifions d'une paix que votre miſéricorde veut bien troubler encore ; & loin de publier les richeſſes de votre grace ſur notre ame, qui nous laiſſe encore ſenſibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurciſſement & d'un aveuglement, qui, tôt ou tard deviendra réel, & ſera enfin la juſte peine d'une ingratitude & d'une feinte ſi injurieuſe à votre grace. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu ; elle eſt évidente dans la conſcience du pécheur : mais

elle l'eſt encore dans la ſimplicité de ſes régles.

DEs que l'homme eſt l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de ſon Auteur; & dès que Dieu a fait de l'homme ſon ouvrage, & ſon ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laiſſer vivre au hazard ſur la terre, ſans lui manifeſter ſa volonté, c'eſt-à-dire, ſans lui preſcrire ce qu'il devoit à ſon Créateur, aux autres hommes, & ce qu'il ſe devoit à lui-même. Auſſi, en le tirant de la boue, il imprima dans ſon Etre une lumière vive, ſans ceſſe montrée à ſon cœur, qui régloit tous ces devoirs. Mais toute chair ayant corrompu ſa voie, & l'abondance de l'iniquité qui avoit prévalu ſur la terre, n'ayant pu à la vérité effacer entiérement cette lumière du cœur des hommes; mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes & de la conſulter, & ne paroiſſant plus même ſe maintenir encore en eux, que pour les rendre plus inexcuſables; Dieu, dont les miſéricordes ſemblent devenir plus abondantes, à meſure II. PARTIE.

que la malice des hommes augmente, voulut bien graver ſur des tables de pierre cette Loi que la nature, c'eſt-à-dire, que lui-même avoit gravée dans nos cœurs : il mit devant nos yeux la loi que nous portions au-dedans de nous, afin qu'elle nous rappellât à nous-mêmes. Cependant, le peuple qui en fut le premier dépoſitaire, l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéroient la pureté ; Jeſus-Chriſt, la ſageſſe & la lumière de Dieu, eſt venu enfin ſur la terre lui rendre ſa première beauté ; la purger des altérations de la Synagogue ; diſſiper les ténébres qu'une fauſſe ſcience & des traditions humaines y avoient répandues : en développer toute la ſublimité ; en appliquer les régles à tous nos beſoins ; & en nous laiſſant ſon Evangile, ne laiſſer plus d'excuſe, ni à l'ignorance, ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le ſecond prétexte qu'on oppoſe dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, eſt la prétendue ambiguité de ſes régles : on nous accuſe de faire dire à l'Evangile tout

ce que nous voulons ; on conteſte ſur tout ; on trouve des répliques à tout ; on répand des ténébres ſur tout ; & on obſcurcit tellement la Loi, que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de ſon côté.

Or, je dis, qu'outre l'évidence de la conſcience, la Loi de Dieu eſt encore évidente dans la ſimplicité de ſes régles ; & qu'ainſi les pécheurs qui veulent juſtifier ainſi leurs voies injuſtes, ſeront confondus un jour, & par le témoignage de leur propre cœur, & par l'évidence des régles ſaintes.

Oui, mes Frères, la Loi de Dieu eſt lumineuſe, dit le Prophéte, & elle éclaire même les yeux de ceux qui voudroient ſe la diſſimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* En effet, Jeſus-Chriſt en venant nous donner lui-même une Loi de vie & de vérité, pour régler nos mœurs & nos devoirs, & où l'évidence ne pouvoit être trop grande, n'auroit pas voulu y laiſſer ſans doute des obſcurités capables de nous faire prendre le change, & de favoriſer des paſſions qu'il étoit venu combattre. Les loix humaines peuvent Pſ. 18. 9.

être ſujettes à ces inconvéniens : comme l'eſprit de l'homme qui les a inventées, n'a pu tout prévoir ; il n'a pu prévenir auſſi toutes les difficultés qui pouvoient naître un jour dans l'eſprit des autres hommes ſur la force de ſes expreſſions, & ſur la nature même de ſes régles. Mais l'Eſprit de Dieu, auteur des régles ſaintes propoſées dans l'Evangile, a prévû tous les doutes que l'eſprit humain pouvoit oppoſer à ſa loi ; il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obſcurités que leur corruption pouvoit répandre ſur la nature de ſes régles : auſſi il les a concertées d'une manière ſi divine & ſi intelligible, ſi ſimple & ſi ſublime ; que les plus ignorans, comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître ſes volontés & les voies de la vie éternelle.

Il eſt vrai que des obſcurités ſacrées y cachent les myſtères incompréhenſibles de la Foi : mais les régles des mœurs y ſont formelles & préciſes ; les devoirs y ſont évidens ; & rien de plus clair & de moins équivoque que les préceptes de Jeſus-Chriſt. Et certes il falloit bien qu'ils fuſſent clairs

& intelligibles, puiſqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des diſciples groſſiers, & aux Bourgades de la Judée; & que le Sermon de la montagne, où toutes les régles des mœurs ſont renfermées d'une manière ſi ſublime & ſi céleſte, n'eut pourtant pour auditeurs que cette populace obſcure qui avoit ſuivi Jeſus-Chriſt au deſert.

Ce n'eſt pas, mes Frères, qu'il ne puiſſe ſurvenir des doutes & des difficultés ſur le détail des obligations; que l'aſſemblage de mille circonſtances différentes ne puiſſe tellement obſcurcir la régle, qu'elle n'échape quelquefois même aux plus habiles; & que ſur les devoirs infinis des états & des conditions, tout ſoit décidé de façon dans l'Evangile, qu'on ne puiſſe ſouvent s'y méprendre.

Mais je dis, (& je vous prie de ſuivre ces réfléxions qui me paroiſſent d'une extrême conſéquence, & renfermer toutes les régles des mœurs:) je dis premiérement, que ſi ſur le détail des devoirs, la lettre de la Loi eſt quelquefois douteuſe, l'eſprit ne l'eſt preſque jamais; qu'on voit bien

toujours de quel côté panche l'Evangile, & où nous conduit l'analogie & l'eſprit dominant de ſes maximes : je dis qu'elles s'éclairciſſent toutes les unes les autres ; qu'elles tendent toutes au même but ; que ce ſont comme autant de lumières, qui ſe réuniſſant toutes au même point, forment un ſi grand éclat, qu'on ne peut plus les méconnoître ; qu'il y a des régles principales qui ſervent à réſoudre toutes les difficultés particulières ; & qu'enfin, ſi la loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention du Légiſlateur, par où on doit l'interpréter, ne laiſſe jamais de lieu au doute & à la mépriſe.

Ainſi, vous voudriez ſavoir, vous qui vivez à la Cour, où l'ambition eſt comme la vertu des perſonnes de votre rang : vous voudriez ſavoir ſi c'eſt un crime de ſouhaiter vivement les honneurs & les proſpérités de la terre, de n'être jamais content de ſon état, de vouloir avancer ſans ceſſe, & de rapporter à ce ſeul deſir toutes ſes vûes, toutes ſes démarches, tous ſes ſoins, tout le fond de ſa vie. On vous y répond que votre cœur doit

être où eſt votre tréſor, c'eſt-à-dire, dans le deſir & dans l'eſpérance des biens éternels ; & que le Chrétien n'eſt pas de ce monde. Décidez là-deſſus la difficulté vous-même.

Vous demandez ſi les jeux éternels, les amuſemens, les ſpectacles, & tant d'autres plaiſirs ſi innocens aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bien-heureux ceux qui pleurent ; & que malheur à ceux qui rient, & qui reçoivent leur conſolation en ce monde. Suivez l'eſprit de cette régle, & voyez où elle vous conduit.

Vous vous informez ſi ayant à vivre dans le monde, vous ne devez pas vivre comme le monde ; ſi nous voudrions condamner tous les hommes preſque qui vivent comme vous ; & ſi pour ſervir Dieu il eſt néceſſaire d'affecter des ſingularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas ſe conformer à ce ſiécle corrompu ; qu'il n'eſt pas poſſible de plaire aux hommes, & d'être ſerviteurs de Jeſus-Chriſt ; & que la multitude eſt toujours le parti des ré-

prouvés. C'eſt à vous à nous dire ſi la réponſe n'eſt pas préciſe.

Vous doutez ſi ayant pardonné à votre ennemi, vous êtes encore obligé de le voir, de le ſervir, de l'aider de vos biens & de votre crédit; & s'il n'eſt pas plus juſte de réſerver vos graces & vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire; dites du bien de ceux qui vous calomnient; aimez ceux qui vous haïſſent. Entrez dans l'eſprit de ce précepte, & dites-nous s'il ne répand pas une lumière ſur votre doute, qui l'éclaircit à l'inſtant & le diſſipe.

Enfin, propoſez-vous tant de doutes qu'il vous plaira ſur les devoirs, il vous ſera aiſé de les décider par l'eſprit de la Loi, ſi la lettre n'en dit rien : car la lettre tue, dit l'Apôtre : c'eſt-à-dire, s'en tenir là, ne tenir pour devoir que ce qui eſt littéralement marqué, s'arréter à ces bornes groſſières, & n'entrer pas plus avant dans le fond & dans l'eſprit qui vivifie; c'eſt être Juif, & vouloir ſe tromper ſoi-même. Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorſque nous

condamnons tant d'abus que vous vous permettez ſans ſcrupule : Mais l'Evangile n'en dit rien. Ah ! l'Evangile dit tout à qui veut l'entendre : l'Evangile ne laiſſe rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu : l'Evangile répond à tout à qui n'y cherche qu'à s'inſtruire ; & il va même d'autant plus loin, & en dit d'autant plus, que ſans s'arréter à régler un certain détail, il régle les paſſions mêmes ; que ſans détailler toutes les actions, il va réprimer les panchans qui en ſont les ſources ; & que ſans ſe renfermer dans quelques circonſtances extérieures des mœurs, il ne nous propoſe pour régles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des ſouffrances, le mépris de tout ce qui paſſe, & toute l'étendue de ſes maximes crucifiantes : premiére réfléxion.

Je dis en ſecond lieu, que ce n'eſt pas l'obſcurité de la Loi, mais nos paſſions encore chères, qui forment tous nos doutes ſur les devoirs ; que les ames mondaines ſont celles qui trouvent plus d'embarras & plus d'obſcurités dans les régles des mœurs ; que

rien ne paroît clair à ceux qui voudroient que rien ne le fût ; que tout paroît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le ſoit : je dis avec S. Auguſtin, que c'eſt la bonne volonté toute ſeule, qui donne l'intelligence des préceptes ; qu'on ne connoît bien les régles & les devoirs, que lorſqu'on les aime ; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité ; & que le deſir ſincère du ſalut eſt le grand dénouement de toutes les difficultés : je dis que les ames fidéles & ferventes n'ont preſque jamais rien à oppoſer à la loi de Dieu ; & que leurs doutes ſont plutôt des allarmes pieuſes ſur des actions ſaintes, que des prétextes & des difficultés pour en autoriſer de prophanes.

Les hommes n'ont appris à douter ſur les régles des mœurs, que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs paſſions injuſtes : helas ! tout étoit preſque décidé pour les premiers Fidèles : nous ne voyons pas que dans ces ſiécles heureux, les premiers Paſteurs de l'Egliſe euſſent beaucoup de difficultés à réſoudre ſur le détail des devoirs : ces volumes immenſes qui en décident les doutes par des réſolu-

tions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à meſure que les Fidéles ont eu plus de paſſions à ſatisfaire, ils ont eu plus de doutes à propoſer : il a fallu groſſir des volumes pour réſoudre des difficultés que la cupidité toute ſeule formoit ; des difficultés déja toutes réſolues dans l'Evangile, & ſur leſquelles les premiers âges de la Foi, auroient été ſcandaliſés qu'on eût oſé même ſe former des doutes : nos ſiécles encore plus diſſolus, que ceux qui nous avoient précédés, ont vû encore croître & multiplier à l'infini ces Recueils énormes de cas & de réſolutions : toutes les régles les plus inconteſtables de la morale de Jeſus-Chriſt y ſont preſque devenues des problèmes ; il n'eſt point de devoir ſur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à propoſer, & auquel une fauſſe ſcience n'ait trouvé des adouciſſemens : tout y a été agité, conteſté, mis en doute : on y a vû l'eſprit de l'homme ſe jouer de l'Eſprit de Dieu, & ſubſtituer des doctrines humaines à la doctrine que Jeſus-Chriſt nous a apportée du Ciel : & quoique nous ne prétendions pas

blâmer ici univerſellement tous ces hommes pieux & habiles, qui nous ont laiſſé ces amas pénibles de déciſions; il eût été à deſirer que l'Egliſe ſe fût paſſée de ce ſecours; & nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remédes qui ſont devenus eux-mêmes des plaies, & comme les triſtes fruits de la néceſſité des tems, de la dépravation des mœurs, & de l'affoibliſſement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes ſur les devoirs naiſſent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obſcurité des régles. La lumière de la Loi, dit S. Auguſtin, reſſemble à celle du ſoleil; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en eſt pas frappé: or, tout pécheur eſt cet aveugle; la lumière eſt près de lui, l'environne, le pénétre, entre de toutes parts dans ſon ame; mais il eſt toujours lui-même loin de la lumière: *Præſens eſt illi, ſed cum cæco præſens eſt.* Purifiez votre cœur, continue ce Père, ôtez-en le bandeau fatal des paſſions; alors vous verrez clair dans vos devoirs, & tous vos doutes ſeront éclaircis: *Removean-*

tur iniquitates ; ſanetur quod ſaucium eſt ; levetur pondus ab oculo ; præceptum Domini lucidum. Auſſi nous voyons tous les jours que lorſque, touchée de la grace, une ame commence à prendre des meſures ſolides pour l'éternité, ſes yeux s'ouvrent ſur mille vérités qu'elle s'étoit juſques-là diſſimulées à elle-même : à meſure que ſes paſſions diminuent, ſes lumières croiſſent ; elle eſt ſurpriſe d'avoir pu s'aveugler ſi long-tems ſur des devoirs qui lui paroiſſent alors ſi évidens & ſi inconteſtables ; & loin qu'un guide ſacré ait beſoin alors de conteſter & de ſoutenir contre elle les intérêts de la Loi de Dieu, il faut que ſa prudence cache, pour ainſi dire, à cette ame touchée toute l'étendue & les terreurs des vérités ſaintes ; qu'elle la calme ſur l'horreur des déſordres paſſés, & tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté & la ſurpriſe de ſes lumières. Ce ne ſont donc pas les régles qui alors s'éclairciſſent ; c'eſt l'ame qui ſe dégage & ſort de ſes ténébres : ce n'eſt point la Loi de Dieu qui devient plus évidente ; ce ſont les yeux du cœur qui s'ouvrent à ſa clar-

té : en un mot, ce n'eſt point l'Evangile qui change, c'eſt le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes Frères, c'eſt que ſur les points de la Loi ſur leſquels nulle paſſion, nul intérêt particulier ne nous aveugle ; nous ſommes équitables & clairvoyans. Un avare qui ſe cache à lui-même les régles de la Foi ſur l'amour inſatiable des richeſſes, voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de ſe juſtifier la foibleſſe de ſes panchans, ne fait point de grace aux inclinations baſſes & aux attachemens ſordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation & de la fortune, & qui regarde les mouvemens éternels qu'il faut ſe donner pour parvenir, comme des ſoins ſérieux & ſolides, & ſeuls dignes de ſa naiſſance & de ſon nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amuſement & de plaiſirs ; & comprend clairement qu'un homme né avec un nom, ſe dégrade & ſe deshonore par l'oiſiveté & par l'indolence. Une femme ſaiſie de la fureur du jeu, & d'ailleurs régulière, eſt impitoyable ſur

les fautes les plus légères, qui attaquent la conduite, & juſtifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'oppoſant à des déſordres d'une autre nature, dont elle ſe trouve exempte. Une autre au contraire, enyvrée de ſa perſonne & de ſa beauté, toute occupée de ſes paſſions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une eſpéce de maladie & de dérangement d'eſprit; & ne voit dans la honte de ſes engagemens qu'une foibleſſe innocente, & des panchans involontaires dont nous trouvons la deſtinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les paſſions, & vous verrez qu'à meſure qu'on eſt exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connoît les régles qui la défendent; on va même juſqu'à la rigueur envers autrui ſur l'obſervance des devoirs qui n'intéreſſent pas nos propres foibleſſes, & on pouſſe la ſévérité juſqu'au de-là même de la régle. Les Phariſiens, ſi éclairés & ſi ſévères ſur le crime de la femme adultère & ſur les peines attachées par la Loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyoient

point leur orgueil, leur hypocriſie, leur haine implacable, & leur envie ſecrette contre J. C. Les ténébres ne ſont donc que dans notre propre cœur; & nous ne commençons à douter de nos devoirs, que lorſque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent : ſeconde réfléxion.

En effet, je vous dis en troiſiéme lieu : Vous croyez que l'Evangile n'eſt pas ſi formel que nous le prétendons ſur la plupart des régles que nous voulons vous preſcrire ; que nous outrons ſa ſévérité, & que nous lui faiſons dire ce qu'il nous plaît. Ecoutez-le donc lui-même, mes Frères : nous conſentons que de tous les devoirs qu'il vous preſcrit vous ne vous croyiez obligés d'obſerver que ceux qui y ſont marqués en termes ſi clairs & ſi précis qu'on ne ſauroit s'y méprendre & les méconnoître : on ne vous en demande pas davantage, & nous vous quittons de tout le reſte.

Luc. 14. 27. Ecoutez-le donc : *Celui qui ne porte pas ſa croix chaque jour, & qui ne me ſuit pas, ne ſauroit être mon Diſciple.*

Ibid. ℣. 33. *Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il poſſéde, & ne ſe renonce pas*

ſans ceſſe lui-même, ne doit rien prétendre à mes promeſſes. Le Royaume des Cieux ſouffre violence, & il n'y a que ceux qui ſe la font qui en jouiront un jour. Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Il n'eſt pas poſſible de ſervir Dieu & le monde. Malheur à ceux qui ſont dans la joie & dans l'abondance; & bienheureux ceux qui pleurent & qui ſouffrent ici bas. Celui qui aime ſon père, ſa femme, ſes enfans, ſes biens, ſon corps, ſon ame plus que moi, n'eſt pas digne de moi. Le monde ſe réjouira, mais vous, mes Diſciples, vous y ſerez toujours dans la triſteſſe de la foi, & dans les larmes de la pénitence.

Matth. 11. 12. Luc. 13. 5. Matth. 6. 24. Luc. 6. 25. Luc. 14. 26. Joan. 16. 20.

Eſt-ce moi qui parle ici, mes Frères? viens-je vous tromper par un excès de ſévérité, ajoûter à l'Evangile, & vous porter mes propres penſées? Foible comme je ſuis, j'ai moi-même beſoin d'indulgence; & ſi je prenois dans la foibleſſe de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerois que le langage de l'homme; je vous dirois que Dieu eſt trop bon pour punir des panchans qui naiſſent, ce ſemble, avec nous; qu'il n'eſt pas néceſſaire, pour

aimer Dieu, d'être l'ennemi de ſoi-même ; que lorſqu'on a du bien, il faut en jouir, & ne ſe rien refuſer. Voilà le langage que je tiendrois : (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair & de ſang.) Mais me croiriez-vous, mes Frères, je vous l'ai déja demandé, reſpecteriez-vous mon miniſtère ? me regarderiez-vous comme un Ange du Ciel qui viendroit vous annoncer un nouvel Evangile ?

Celui de Jeſus-Chriſt vient de vous tenir un autre langage : je ne vous ai rapporté que ſes divines paroles mêmes ; ce ſont les devoirs qu'il vous preſcrit en termes clairs & précis. On conſent que vous borniez là toute votre piété, & que vous laiſſiez tout le reſte comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs & plus ſuſceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez, parmi vos devoirs, que ces régles ſaintes & inconteſtables ; nous n'éxigeons rien de plus : bornez-vous à faire ce qu'elles vous preſcrivent ; & vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons ; & que les maximes

les plus communes & les plus familières de l'Evangile vont infiniment plus loin que tous nos diſcours : troiſiéme réflexion.

Auſſi je vous dis, en quatriéme lieu, que ſi tout eſt preſque conteſté dans le monde ſur les devoirs les plus inconteſtables de la piété chrétienne ; c'eſt que l'Evangile eſt un livre inconnu à la plupart des Fidéles ; c'eſt que par un abus déplorable on paſſe toute la vie à acquérir des connoiſſances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à ſon bonheur, à ſon éternité ; & on ne lit pas le Livre de la Loi où eſt renfermée la ſcience du ſalut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit nous conduire, les titres de notre eſpérance, les gages de notre immortalité, les conſolations de notre éxil, & le ſecours de notre pélerinage ; c'eſt qu'entrant dans le monde on a ſoin de nous préſenter les livres qui expliquent les régles de la profeſſion à laquelle on nous deſtine ; & que le livre où les régles de la profeſſion du Chrétien ſont renfermées, cette profeſſion, qui ſurvivra à toutes les autres, ſeule néceſſaire, & la ſeule qui

nous ſuivra dans l'éternité ; ce livre, dis-je, eſt laiſſé dans l'oubli, & n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années : c'eſt enfin, que des hiſtoires fabuleuſes & laſcives amuſent puérilement notre loiſir ; & que l'hiſtoire des merveilles de Dieu & de ſes miſéricordes ſur les hommes, remplie d'événemens ſi grands, ſi ſérieux, ſi intéreſſans, qui devroit faire toute l'occupation & toute la conſolation de notre vie, ne nous paroît pas même digne de notre curioſité.

Je ne ſuis pas ſurpris après cela ſi nous avons beſoin tous les jours de faire l'apologie de l'Evangile, contre les abus & les préjugés du monde ; ſi l'on nous écoute avec la même ſurpriſe lorſque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que ſi nous annoncions la croyance & les myſtères de ces peuples ſauvages & éloignés, dont les terres & les mœurs nous ſont à peine connues ; & ſi la doctrine de Jeſus-Chriſt trouve aujourd'hui la même contradiction dans les eſprits, qu'elle trouva à la naiſſance de la Foi ;

c'eſt qu'il eſt des Chrétiens à qui le Livre de l'Evangile eſt preſqu'auſſi inconnu qu'il l'étoit alors aux Payens; qui ſavent à peine ſi Jeſus-Chriſt eſt venu porter des Loix aux hommes, & qui ne peuvent ſoutenir un ſeul moment, ſans ennui, la lecture de ce Livre divin, dont les régles ſont ſi ſublimes, les promeſſes ſi conſolantes, & dont les Payens eux-mêmes, qui embraſſoient la Foi, admiroient ſi fort la beauté & la divine philoſophie. Ainſi, mes Frères, liſez les livres ſaints, & liſez-les avec cet eſprit de foi, de ſoumiſſion, de dépendance, que l'Egliſe éxige; & vous en ſaurez bientôt autant ſur vos devoirs, & ſur les régles des mœurs, que les Docteurs eux-mêmes qui vous enſeignent: *Super omnes docentes me intellexi; quia teſtimonia tua meditatio mea eſt.* Pſ. 118, 99.

Et certes, mes Frères, d'où vient, je vous prie, que les premiers Fidéles pouſſèrent ſi loin la pureté des mœurs & la ſainteté du Chriſtianiſme? Leur annonça-t-on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons? leur prêchoit-on un autre

Evangile plus clair & plus précis que celui que nous vous prêchons ? c'étoient cependant des Nations idolâtres & diſſolues, qui avoient porté aux vérités de la Foi les préjugés des ſuperſtitions & des plus infâmes voluptés autoriſées par le culte même. Si l'Evangile renfermoit les moindres obſcurités favorables aux paſſions, c'étoient ſans doute ces premiers diſciples de la Foi, qui devoient y prendre le change. D'où vient cependant qu'ils ne propoſoient pas aux Apôtres & à leurs ſucceſſeurs, les mêmes difficultés que vous nous oppoſez ſans ceſſe pour ſoutenir les abus du monde & les intérêts des paſſions ? d'où vient qu'avec plus de panchans & plus de préjugés que nous pour les plaiſirs, ces heureux Fidéles comprirent d'abord juſqu'où, pour obéir à l'Evangile, il falloit ſe les interdire ?

Ah ! c'eſt qu'ils avoient nuit & jour le livre de la Loi entre les mains : c'eſt que la patience & la conſolation des Ecritures étoit la plus douce occupation de leur foi : c'eſt que les lettres des ſaints Apôtres, & le récit de la vie & des maximes de Jeſus-Chriſt étoit

étoit le ſeul lien, & l'entretien journalier de ces Egliſes naiſſantes : c'eſt qu'en un mot, pour qui lit l'Evangile, tout ce qui regarde les devoirs eſt bientôt décidé. Quatriéme Réfléxion.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouveroit encore quelque choſe d'obſcur ; la Loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute ſon évidence dans l'inſtruction & dans le miniſtère ? Les Chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes ſaintes ; les Paſteurs les prêchent ſur les toits ; les guides ſacrés des conſciences les confient à l'oreille ; des hommes pleins de zèle & de lumière les font paſſer à la poſtérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs tems de l'Egliſe : jamais la piété des Fidéles n'eut plus de ſecours ; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuſe ; jamais ſiécle ne fut plus éclairé, & ne connut mieux l'eſprit de la foi, & toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces ſiécles d'ignorance, où les régles ne ſubſiſtoient que dans les abus qui les avoient altérées ; où le miniſtère étoit ſouvent pour les Fidéles une occaſion d'erreur

& de ſcandale ; & où le Prêtre paſ-
ſoit pour éclairé dès qu'il étoit plu
ſuperſtitieux que ſon peuple.

Il ſemble, ô mon Dieu ! que pou
nous rendre plus inexcuſables, à me
ſure que la malice des hommes croî
d'un côté, la connoiſſance de la vé-
rité, qui doit les condamner, aug
mente de l'autre : à meſure que le
mœurs ſe corrompent, les régles ſe
développent : à meſure que la Fo
s'affoiblit & s'éteint, elle s'éclairci
& ſe purifie ; ſemblable à ces feux
qui en expirant jettent une plus gran
de clarté, & ne ſont jamais mieu
ſentir leur force & leur éclat, que
lorſqu'ils ſont ſur le point de s'é
teindre.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore
parmi nous des guides aveugles, &
des Prophétes qui annoncent leurs
propres ſonges ; mais le piége n'eſt à
craindre que pour ceux qui veulen
bien y être trompés : quand on veu
aller de bonne-foi à Dieu, on a bien-
tôt trouvé la main qui fait nous y
conduire : ce ne ſont donc pas pro
prement les faux guides qui nou
égarent ; c'eſt nous qui les cherchons

parceque nous voulons nous égarer avec eux ; ils ne ſont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en ſont que les approbateurs ; ils ne nous mènent pas dans la voie de la perdition, ils ne font que nous y laiſſer ; & nous ſommes déja tout réſolus de périr dès que nous venons chercher leur ſuffrage. En effet, on ſent bien ſoi-même le danger & l'imprudence du choix que l'on fait ; plus même l'Oracle eſt complaiſant, plus on ſe défie de ſes lumières ; plus il reſpecte nos paſſions, moins on reſpecte ſon miniſtère ; on en fait même ſouvent le ſujet de ſes dériſions ; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée ; on ſe vante d'avoir trouvé un protecteur commode des foibleſſes humaines ; & par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie ſon ame & ſon ſalut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-ſeulement de reſpect, mais même d'attention & de ménagement : ſemblables à ces Iſraélites, qui un moment après avoir fléchi le genou devant le Veau d'or, & attendu de lui leur ſalut & leur déli-

vrance, le brisèrent avec outrage, & le réduisirent en cendres.

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affoiblissement des Ministres pourroit être une occasion d'erreur, les éxemples des Saints vous détrompent : vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promesses & dont nous honorons sur la terre la mémoire & les saints travaux ; vous voyez que nul d'entr'eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sure & si innocente ; vous voyez que tous les Saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, mépriſé le monde avec ses plaisirs & ses maximes ; vous voyez que les siécles si différens entre eux pour les usages & pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des Justes ; que les Saints des premiers tems étoient faits comme ceux des derniers ; que les pays mêmes les plus dissemblables pour l'humeur & pour les manières, ont produit des Saints qui se sont tous ressemblés ; que ceux des climats les plus éloignés & les plus différens du nôtre, ressembloient à ceux de notre Nation ; que

dans toute langue & dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes : qu'enfin leurs ſituations ont été différentes ; que les uns ſe ſont ſauvés dans l'obſcurité, les autres dans l'élévation ; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance ; les uns dans la diſſipation des dignités & des ſoins publics, les autres dans le ſilence & dans le repos de la ſolitude : en un mot, les uns ſur le fumier, les autres ſur le trône ; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainſi ſe ſont ſanctifiés dans tous les ſiécles & dans tous les pays les Princes religieux, les ſaints Conquérans, les Courtiſans qui ont craint le Seigneur, les Magiſtrats chrétiens, les Vierges retirées, les femmes partagées entre Jeſus-Chriſt & les ſoins du mariage, les Solitaires pénitens, les Prêtres appliqués à l'Autel ſaint, les Maîtres & les Eſclaves, & jouiſſent aujourd'hui de la bienheureuſe immortalité.

Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au Ciel par d'autres routes ; & vous flatter que dans cette foule de

ſerviteurs illuſtres du Dieu vivant, vous ſerez ſeul privilégié ? Mon Dieu! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcuſable ! ſa conſcience la lui montre : votre Loi ſainte la lui conſerve : la voix de l'Egliſe la fait retentir à ſes oreilles : l'exemple de vos Saints la lui met ſans ceſſe devant les yeux : tout s'arme contre ſes crimes : tout prend les intérêts de votre loi contre ſa fauſſe paix : de toutes parts ſortent des traits de lumière, qui vont porter la vérité juſqu'au fond de ſon ame : nul lieu, nulle ſituation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines ſorties de votre ſein, qui le pourſuivent partout, & qui en l'éclairant, le déchirent : la vérité qui devroit le délivrer, le rend malheureux; & ne voulant pas en aimer la lumière, il eſt forcé d'en ſentir par avance la juſte ſévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher Auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur ? Pourquoi changez-vous en une ſource intariſſable de remords cruels, des lumières qui devroient être au-dedans de vous toute la con-

ſolation de vos peines ? puiſque par une ſuite des richeſſes de la miſéricorde de Dieu ſur votre ame, vous ne pouvez réuſſir, comme tant d'impies & d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure, qui vous rappelle ſans ceſſe à l'ordre & au devoir, pourquoi vous roidiſſez-vous contre le bonheur de votre deſtinée ? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même ? tant de diverſions & de fuites pour vous éviter ? Réconciliez enfin votre cœur avec vos lumières, votre conſcience avec vos mœurs, vous-même avec la loi de Dieu ; voilà le ſeul ſecret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez : tournez-vous de tous les côtés, il faudra toujours en venir là : l'obſervance de la loi eſt le véritable bonheur de l'homme : c'eſt ſe tromper, de la regarder comme un joug ; elle ſeule met le cœur en liberté : tout ce qui favoriſe nos paſſions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre ſervitude ; la loi de Dieu toute ſeule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guérit, nous délivre.

Telle eſt la deſtinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ſes paſſions; de n'aller que par la violence aux plaiſirs véritables du cœur, & enſuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la Loi du Seigneur.

Ainſi ſoit-il.

SECOND SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur l'Immutabilité de la Loi de Dieu.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Joan. 8. 46.

CE n'eſt pas aſſés d'avoir défendu l'évidence de la Loi de Dieu, contre l'ignorance affectée des pécheurs qui la violent, il faut encore établir ſon immutabilité contre tous les prétextes qui ſemblent autoriſer le monde à ſe diſpenſer de ſes régles ſaintes.

Jeſus-Chriſt ne ſe contente pas d'annoncer aux Phariſiens, que la vérité

qu'ils connoiſſent les jugera un jour ; qu'ils avoient beau ſe la diſſimuler à eux-mêmes, & que le crime de la Vérité connue & mépriſée demeureroit à jamais ſur leur tête. C'eſt par l'évidence de la loi, qu'il les rappelle d'abord à leur propre conſcience : il les accuſe enſuite d'avoir donné atteinte même à ſon immutabilité ; de ſubſtituer des uſages & des traditions humaines à la perpétuité de ſes régles ; de les accommoder aux tems, aux circonſtances, aux intérêts ; & leur déclare que juſqu'à la fin des ſiécles, un ſeul iota ne ſera pas changé à ſa loi, que le ciel & la terre paſſeront, mais que ſa loi & ſa parole ſainte ſera toujours la même.

Et voilà, mes Frères, les abus qui régnent encore parmi nous contre la Loi de Dieu. Nous vous avons montré que malgré les doutes & les obſcurités que nos cupidités répandoient ſur nos devoirs, la lumière de la loi, toujours ſupérieure à nos paſſions, diſſipoit malgré nous ces ténébres, & que nous n'étions jamais de bonne-foi, dans les tranſgreſſions que nous tâchions de nous juſtifier à nous-mêmes :

mais c'eſt peu de vouloir, comme les Phariſiens, obſcurcir l'évidence de la loi ; nous donnons encore atteinte comme eux à ſon immutabilité : & comme ſi la loi de Dieu pouvoit changer avec les mœurs des ſiécles, les différences des conditions, la néceſſité des ſituations ; nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonſtances différentes, & y trouver des prétextes, ou pour en adoucir la ſévérité, ou pour en violer tout-à-fait les préceptes.

En effet, premiérement, le cœur des hommes eſt changeant ; chaque ſiécle voit naître parmi nous de nouveaux uſages ; les tems & les coutumes décident toujours de nos mœurs : or, la loi de Dieu eſt immuable dans ſa durée ; toujours la même dans tous les tems, & dans tous les lieux ; & par ce premier caractère d'immutabilité, elle ſeule doit être la régle conſtante & perpétuelle de nos mœurs ; première réfléxion.

Secondement, le cœur des hommes eſt vain ; tout ce qui nous égale avec le reſte des hommes, bleſſe notre orgueil ; nous aimons les diſ-

tinctions & les préférences ; nous croyons trouver dans l'élévation du rang & de la naiſſance des priviléges contre la loi : or, la loi de Dieu eſt immuable dans ſon étendue ; elle égale tous les états & toutes les conditions ; elle eſt la même pour les Grands & pour le peuple, pour le Prince & pour les ſujets ; & par ce ſecond caractère d'immutabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états & de conditions, qui répand tant d'inégalité ſur le détail des mœurs & des régles : ſeconde réfléxion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même ; il ſe perſuade que ſes intérêts doivent l'emporter ſur la loi, & ſur les intérêts de Dieu même ; les plus légers inconvéniens lui paroiſſent des raiſons contre la régle : or, la Loi de Dieu eſt immuable dans toutes les ſituations de la vie ; & par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perpléxité, ni inconvénient, ni néceſſité apparente qui puiſſe nous diſpenſer de ſes préceptes : dernière réfléxion.

Et voilà les trois prétextes que le

monde oppoſe à l'immutabilité de la Loi de Dieu confondus : le prétexte des mœurs & des uſages ; le prétexte du rang & de la naiſſance ; le prétexte des ſituations & des inconvéniens. La loi de Dieu eſt immuable dans ſa durée ; donc, les mœurs & les uſages ne ſauroient la changer : la Loi de Dieu eſt immuable dans ſon étendue ; donc, la différence des rangs & des conditions la laiſſe par-tout la même : la Loi de Dieu eſt immuable dans toutes les ſituations ; donc, les inconvéniens, les perpléxités, n'en juſtifient jamais la plus légère tranſgreſſion. Implorons, &c. *Ave Maria.*

UN des reproches les plus preſſans & les plus ordinaires que les premiers Apologiſtes de la Religion faiſoient autrefois aux Payens, c'étoit l'inſtabilité de leur morale, & les variations éternelles de leur doctrine : comme la plénitude de la vérité, ne ſe trouvoit pas dans leur vaine Philoſophie, & qu'ils ne puiſoient pas leurs lumières, diſoit Tertullien, dans cette raiſon ſouveraine qui éclaire tous les eſprits, & qui eſt le Docteur immua- I. PARTIE.

ble de la Vérité ; mais dans la corruption de leur cœur, & dans la vanité de leurs penſées ; ils qualifioient le bien & le mal ſelon leurs caprices, & les vices & les vertus étoient preſque
Tertull. parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur.* Cependant, continue ce Père, le caractère le plus inſéparable de la vérité, c'eſt d'être toujours le même : le bien & le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent : ſa ſageſſe, ſa ſainteté, ſa juſtice, ſont les ſeules régles éternelles de nos mœurs ; & il n'appartient pas aux hommes de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi, & ce qui eſt plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc eſt veritatis integritas, non*
Ibid. *mutare ſententiam, nec variare judicium : non poteſt aliud eſſe quod verè quidem bonum eſt ſeu malum : omnia penes Dei veritatem fixa ſunt.*

Or, il n'étoit pas étonnant que la Morale n'eût rien de fixe dans les Ecoles payennes, livrées à l'orgueil & aux variations de l'eſprit humain ; c'étoit la vanité, & non pas la vérité, qui faiſoit

les Philoſophes ; les régles changeoient avec les ſiécles ; de nouveaux tems amenoient de nouvelles loix : en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs ; c'étoit le changement des mœurs, qui entraînoit toujours celui de la doctrine.

Mais ce qui étonne, c'eſt que les Chrétiens qui ont reçu du Ciel la Loi éternelle & immuable qui régle les mœurs, la croyent auſſi changeante que la morale des Philoſophes ; qu'ils ſe perſuadent que les devoirs rigoureux que l'Evangile preſcrivoit d'abord aux premiers âges de l'Egliſe, ſe ſont adoucis avec le relâchement des mœurs, & ne ſont plus faits pour l'affoibliſſement & la corruption de nos ſiécles.

En effet, mes Frères, l'Evangile, la Loi de Jeſus-Chriſt eſt immuable dans ſa durée : voyant tout changer autour d'elle, ſeule elle ne change point ; les devoirs qu'elle nous preſcrits, fondés ſur les beſoins & ſur la nature de l'homme, ſont de tous les tems & de tous les lieux comme elle. Tout change ſur la terre, parceque tout ſe ſent de la mutabilité de ſon

origine : les Empires & les Etats ont leurs progrès & leur décadence : les Arts & les Sciences tombent ou ſe relévent avec les ſiécles : les uſages changent ſans ceſſe avec le goût des peuples & des climats : du haut de ſon immutabilité, Dieu ſemble ſe jouer des choſes humaines, en les laiſſant dans une révolution éternelle : les ſiécles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de ſoin : nous détruiſons ce que nos pères avoient cru digne d'une durée éternelle ; & pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choſes d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'ayent rien de fixe & de ſolide, que l'inconſtance même qui les agite ſans ceſſe.

Mais au milieu des changemens des mœurs & des ſiécles, la Loi de Dieu demeure toujours la régle immuable des ſiécles & des mœurs : le ciel & la terre paſſeront, mais les paroles ſaintes de la loi ne paſſeront point, telles que les premiers Fidéles les reçurent à la naiſſance de la Foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos deſcendans les recevront un jour, telles enfin, les Bienheureux dans le

ciel les adoreront, les aimeront éternellement : la ferveur ou le déréglement des ſiécles, n'ajoûte ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur ſévérité ; le zèle ou la complaiſance des hommes ne les rend ni plus auſtères ni plus accommodantes : la rigueur outrée ou le relâchement exceſſif des opinions & des doctrines, leur laiſſent toute la ſage ſobriété de leurs régles ; & elles forment cet Evangile éternel, que l'Ange, dans l'Apocalipſe, annonce dès le commencement du haut du ciel, à toute Langue & à toute Nation : *Et vidi alterum Angelum volantem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret ſedentibus ſuper omnem terram.* Apoc. 14. 6.

Cependant, mes Frères, lorſque nous vous repréſentons quelquefois dans les mœurs des premiers Fidéles, tous les devoirs de l'Evangile éxactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres & des plaiſirs publics, leur aſſiduité dans les Temples, la modeſtie & la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choſes périſſa-

bles, leur désir continuel d'aller se réunir à Jesus-Christ: en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes, & par la consolation des Livres saints, & telle enfin que l'Evangile la prescrit à tous les Disciples de la Foi: lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modéles, pour vous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du Royaume de Dieu; loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point, qu'on croiroit à peine que vous fussiez disciples d'un même Maître, & sectateurs de la même Loi; vous nous reprochez de rappeller sans cesse jusqu'à l'ennui, ces premiers tems, de ne parler que de l'Eglise primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis longtems aucune trace, impratiquables aujourd'hui parmi nous, & que les tems & les usages ont universellement abolies: vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont; qu'il seroit à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Eglise;

mais que tout ſe relâche & s'affoiblit avec le tems ; & que vouloir nous ramener à la vie des premiers ſiécles, ce n'eſt pas propoſer des moyens de ſalut, c'eſt prêcher ſeulement que perſonne n'y doit plus rien prétendre.

Mais je vous demande, premiérement, mes Frères, les tems & les années qui ont ſi fort altéré la pureté du Chriſtianiſme, ont-elles altéré celle de l'Evangile ? les régles ſont-elles devenues plus commodes & plus favorables aux paſſions, parceque les hommes ſont devenus plus ſenſuels & plus voluptueux? & le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jeſus-Chriſt? Lorſqu'il a prédit dans l'Evangile, que dans les derniers tems, c'eſt-à-dire, dans les ſiécles où nous avons le malheur de vivre, il ne ſe trouveroit preſque plus de foi ſur la terre, que ſon nom y ſeroit à peine connu, que ſes maximes y ſeroient anéanties, que les devoirs ſeroient incompatibles avec les uſages, & que les Juſtes eux-mêmes ſe laiſſeroient preſque ſouiller par la contagion univerſelle, & entraîner au torrent des exemples : a-t-il ajoûté qu'alors, pour

s'accommoder à la corruption de ces derniers tems, il relâcheroit quelque choſe de la ſévérité de ſon Evangile; qu'il conſentiroit que les uſages établis par l'ignorance & le déréglement des ſiécles, ſuccédaſſent aux régles & aux devoirs de ſa doctrine; qu'il éxigeroit alors de ſes Diſciples, infiniment moins qu'il n'éxigeoit à la naiſſance de la Foi; & que ſon Royaume, qui n'étoit d'abord promis qu'à la violence, ſeroit alors accordé à l'indolence & à l'oiſiveté? l'a-t-il ajoûté, je vous le demande? Au contraire, il avertit ſes Diſciples, qu'alors, que dans ces derniers tems, il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, ſe retirer ſur les montagnes, pour ſe mettre à couvert de la corruption générale: il les avertit que malheur alors à ceux qui reſteront expoſés au milieu du monde; qu'il n'y aura preſque de ſûreté que pour ceux qui ſe dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des villes; & il finit par les exhorter encore une fois de veiller, & de prier ſans ceſſe, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale: *Vigilate itaque, omni tempore*

Luc. 21. 36.

orantes, ut digni habeamini fugere iſta omnia quæ futura ſunt.

Et en effet, mes Frères, plus les déſordres augmentent, plus la piété doit être fervente & attentive; plus nous ſommes environnés de périls, plus la prière, la retraite, la mortification, nous deviennent néceſſaires: le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoûte encore de nouvelles obligations à celles de nos pères; & loin que la voie du ſalut ſoit devenue plus aiſée que dans les premiers tems, nous périrons avec une vertu médiocre, qui, ſoutenue alors par l'exemple commun, auroit peut-être ſuffi pour nous aſſurer le ſalut.

D'ailleurs, mes Frères, je vous demande en ſecond lieu; croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'ayent été faites que pour les premiers âges de la Foi? Croyez-vous que Jeſus-Chriſt ait deſtiné toutes les rigueurs de ſa doctrine pour ces hommes chaſtes, innocens, charitables, fervens, qui vivoient dans ces tems heureux

de l'Egliſe ; ces hommes qui s'interdiſoient eux-mêmes tous les plaiſirs, ces premiers Héros de la Religion, qui conſervoient preſque tous juſqu'à la fin, la grace de la régénération qui les avoit faits Chrétiens ? Quoi, mes Frères ! Jeſus-Chriſt n'auroit récompenſé leur zèle & leur fidélité, qu'en aggravant leur joug, & il auroit réſervé pour les hommes corrompus de nos ſiécles toute ſon indulgence ? Quoi, mes Frères ! Jeſus-Chriſt n'auroit fait des loix ſévères de pudeur, de modeſtie, de retraite, que pour ces premières femmes chrétiennes qui renonçoient à tout pour lui plaire ; qui ne ſe partageoient qu'entre le Seigneur & leur époux ; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maiſons, élevoient leurs enfans dans la Foi & dans la piété ? les Electres, les Eunices, les Loïdes, ces premières Héroïnes de la Foi ? & il exigeroit moins aujourd'hui de ces Femmes molles, voluptueuſes, mondaines, qui bleſſent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, & qui corrompent les cœurs, par la liberté de leurs mœurs, & les piéges qu'elles

tendent à l'innocence ? Et où ſeroit ici l'équité & la ſageſſe tant vantée de la morale chrétienne ? on éxigeroit donc plus de celui qui doit moins ? les tranſgreſſions de la Loi diſpenſeroient donc de ſa ſévérité ceux qui la violent ? il ſuffiroit d'avoir des paſſions pour être en droit de les ſatisfaire ? la voie du Ciel s'applaniroit pour les pécheurs, & conſerveroit toute ſon âpreté pour les Juſtes ? & plus les hommes auroient de vices, moins ils auroient beſoin de vertu ?

De plus, ſouffrez que j'ajoûte en dernier lieu, mes Frères : ſi le changement des mœurs pouvoit changer les régles, ſi les uſages pouvoient juſtifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderoit donc à l'inconſtance des tems, & au goût bizarre des hommes ? Il faudroit donc un Evangile pour chaque ſiécle & pour chaque nation : car nos uſages n'étoient pas établis du tems de nos pères ; ſans doute ils ne paſſeront pas juſqu'à nos derniers neveux : ils ne ſont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jeſus-Chriſt. Donc ces uſages ne peuvent, ni de-

venir notre régle, ni la changer; car la régle eſt de tous les tems & de tous les lieux : donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile, puiſqu'il faudroit dire anathême à un Ange même qui viendroit nous en annoncer un nouveau, & que l'Evangile ne ſeroit plus qu'une loi humaine & point fûre pour les hommes, ſi elle pouvoit changer avec les hommes : donc il ne faut pas juger des régles & des devoirs par les mœurs & par les uſages, mais juger des uſages & des mœurs par les devoirs & par les régles : donc c'eſt la Loi de Dieu qui doit être la régle conſtante des tems, & non pas la variation des tems, devenir la régle même de la Loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes Frères, que les tems ne ſont plus les mêmes; mais la Loi de Dieu ne l'eſt-elle pas ? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs univerſellement établies; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers : changez-vous vous-même; ſauvez votre ame dont vous êtes chargé; voilà tout ce qu'on éxige de vous : qu'enfin,

ſi les Chrétiens des premiers tems avoient, ou plus de force, ou plus de grace que nous : ah ! ils avoient plus de foi, plus de conſtance, plus d'amour pour Jeſus-Chriſt, plus de mépris pour le monde ; voilà tout ce qui les diſtinguoit de nous.

N'avons-nous pas les mêmes ſources de graces qu'eux, le même miniſtère, le même autel, la même victime ? les miſéricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance ſur ſon Egliſe ? n'avons-nous pas encore au milieu de nous des ames pures & ſaintes, qui font revivre la foi & la ferveur des premiers tems, & qui ſont des preuves vivantes de la poſſibilité des devoirs, & des miſéricordes du Seigneur ſur ſon peuple ? Ne dites donc plus, dit l'Eſprit de Dieu, que les tems qui nous ont précédés avoient des avantages ſur le nôtre : *Ne dicas quòd priora tempora meliora fuêre quàm nunc ſunt; ſtulta enim eſt hujuſcemodi interrogatio.* Eccleſ. 7. 11.

Il en a toujours coûté pour ſuivre Jeſus-Chriſt : il a fallu dans tous les tems porter ſa croix, ne pas ſe conformer au ſiécle corrompu, vivre comme des

étrangers ſur la terre : les Saints ont eu dans tous les tems, les mêmes paſſions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obſtacles à ſurmonter : & s'il y a ici quelque différence, c'eſt que dans les premiers tems, ce n'étoient pas de ſeuls uſages arbitraires qu'il falloit éviter, les dériſions du monde ſeulement qu'on avoit à craindre en ſe déclarant pour Jeſus-Chriſt ; c'étoient les ſupplices les plus cruels auſquels il falloit s'expoſer ; c'étoit la puiſſance des Céſars, & la fureur des Tyrans qu'il falloit mépriſer ; c'étoient des ſuperſtitions reſpectables par leur ancienneté, autoriſées par les loix de l'Empire, & par le conſentement de preſque tous les peuples, dont il falloit ſe diſpenſer ; c'étoit, en un mot, l'univers entier qu'il falloit armer contre ſoi : mais la foi de ces hommes pieux étoit plus forte que les ſupplices, que les Tyrans, que les Céſars, que le monde entier ; & la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des uſages, ou la puérilité d'une dériſion ; & l'Evangile, qui pouvoit autrefois faire des

martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidéle. La loi de Dieu eſt donc immuable dans ſa durée ; toujours la même dans tous les tems & dans tous les lieux : mais elle eſt encore immuable dans ſon étendue, & la même pour tous les états & toutes les conditions ; c'eſt ma ſeconde réflexion.

II. PARTIE.

LE caractère le plus eſſentiel de la Loi de Jeſus-Chriſt, eſt de réunir ſous les mêmes régles, le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare, les Grands & le peuple, le Prince & les ſujets : en lui il n'y a plus d'acception de perſonne. La loi de Moïſe, du moins dans ſes uſages & dans ſes cérémonies, n'étoit donnée qu'à un peuple ſeul : mais Jeſus-Chriſt eſt un Légiſlateur univerſel ; ſa loi comme ſa mort eſt pour tous les hommes : il eſt venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple ; de tous les états & de toutes les conditions ne former qu'un corps : c'eſt le même eſprit qui l'anime, les mêmes loix qui le gouvernent : on peut y éxercer des fonctions différentes, y occuper des places plus ou moins ho-

norables ; mais c'eſt le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces diſtinctions odieuſes qui diviſoient autrefois les hommes, ſont anéanties par l'Evangile : cette Loi ſainte ne connoît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni eſclave ; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidéle, qui les égale tous ; elle ne les diſtingue point par leurs noms & par leurs places, mais par leurs vertus ; & les plus grands à ſes yeux, ſont ceux qui ſont les plus ſaints.

Cependant une ſeconde illuſion aſſés ordinaire contre l'immutabilité de la Loi de Dieu, c'eſt de ſe perſuader qu'elle change & s'adoucit en faveur du rang & de la naiſſance ; que ſes obligations ſont moins auſtères pour les perſonnes nées dans l'élévation ; & que les obſtacles que les grandes places, & les mœurs attachées à la grandeur, mettent à l'obſervance des devoirs ſévères de l'Evangile, & qui en rendent aux Grands la pratique preſque impoſſible, en rendent auſſi la tranſgreſſion plus innocente. On ſe figure que les abus permis de tout

tems par l'uſage aux Grands, leur ſont accordés par la Loi de Dieu, & qu'il y a une autre voie de ſalut pour eux que pour le peuple. De-là toutes les loix de l'Egliſe violées; les tems & les jours conſacrés à l'abſtinence, confondus avec le reſte des jours, ſont regardés comme des priviléges refuſés au vulgaire, & réſervés au nom ſeul & à la naiſſance : de-là ne vivre que pour les ſens, n'être attentif qu'à les ſatisfaire, ne refuſer rien au goût, à la vanité, à la curioſité, à l'oiſiveté, à l'ambition, faire ſon Dieu de ſoi-même; la même proſpérité qui facilite tous ces excès, les excuſe & les juſtifie.

Mais, mes Frères, je l'ai déja dit, l'Evangile eſt la loi de tous les hommes : Grands, peuples, vous avez tous promis ſur les fonts ſacrés de l'obſerver : l'Egliſe, en vous recevant au nombre de ſes enfans, n'a pas propoſé aux Grands d'autres vœux à faire, & d'autres régles à pratiquer qu'au ſimple peuple : vous y avez tous fait les mêmes promeſſes; tous juré, à la face des autels, d'obſerver le même Evangile : l'Egliſe ne vous

a pas demandé alors, ſi, par votre naiſſance ſelon la chair, vous étiez grand ou peuple; mais ſi, par votre renaiſſance en Jeſus-Chriſt, vous vouliez être fidéle, & vous engager à ſuivre ſa Loi : ſur le ſerment que vous en avez fait, elle a mis l'Evangile ſaint ſur votre tête, pour marquer que vous vous ſoumettiez à ce joug ſacré.

Or, mes Frères, tous les devoirs de l'Evangile ſe réduiſent à deux points. Les uns ſont propoſés pour combattre & affoiblir ce fonds de corruption que nous portons en naiſſant; les autres pour perfectionner cette première grace du Chrétien que nous avons reçue dans le Batême : c'eſt-à-dire, les uns pour détruire en nous le vieil Adam; les autres pour y faire croître Jeſus-Chriſt. La violence, le renoncement, la mortification, regardent le premier; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le deſir des biens inviſibles, ſont renfermés dans le ſecond : voilà tout l'Evangile. Or, je vous demande, qu'y a-t-il dans ces deux ſortes de devoirs, dont le rang

& la naiſſance puiſſent vous diſpenſer ?

Devez-vous moins prier que les autres Fidéles ? avez-vous moins de graces à demander qu'eux, moins d'obſtacles à vaincre, moins de piéges à éviter, moins de deſirs à combattre ? Hélas ! plus vous êtes élevé, plus les périls augmentent, plus les occaſions de chute naiſſent ſous vos pas, plus le monde vous devient aimable, plus tout favoriſe vos paſſions, plus tout contredit vos bons deſirs : eſt-ce dans une ſituation ſi terrible pour le ſalut, que vous trouvez des priviléges qui vous le rendent plus doux & plus commode ? Donc plus vous êtes élevé, plus la mortification vous devient néceſſaire, parceque plus les plaiſirs corrompent votre cœur ; plus la vigilance eſt indiſpenſable, parceque les périls ſont plus fréquens ; plus la foi doit être vive, parceque tout ce qui vous environne l'affoiblit & l'éteint ; plus la prière doit être continuelle, parceque les graces pour vous ſoutenir doivent être plus abondantes ; la pauvreté de cœur plus héroïque, parceque les attachemens

aux choſes d'ici bas ſont plus inévitables : enfin plus vous êtes élevé, plus le ſalut vous devient difficile ; voilà le ſeul privilége que vous pouvez attendre de votre élévation. Auſſi, grand Dieu ! vous nous avertiſſez ſouvent que votre Royaume n'eſt que pour les pauvres & les petits : vous ne parlez de la difficulté du ſalut pour les Grands & les puiſſans, qu'en des termes qui ſembleroient leur ôter tout eſpoir d'y prétendre, ſi nous ne ſavions que vous voulez le ſalut de tous les hommes, & que votre grace eſt encore plus puiſſante pour nous ſanctifier, que la proſpérité pour nous corrompre.

Et certes, mes Frères, ſi la grandeur & l'élévation rendoient notre condition plus heureuſe & plus favorable par rapport au ſalut ; en vain la doctrine de Jeſus-Chriſt nous apprendroit à craindre les grandeurs & les proſpérités humaines : en vain on nous diroit, que bienheureux ceux qui pleurent & qui ſont affligés ici bas ; que malheur à ceux qui ſe réjouiſſent & qui ſont dans l'abondance ; & qu'enfin recevoir ſa récom-

penſe dans ce monde, par les biens & les honneurs paſſagers qu'on y reçoit, c'eſt un préjugé preſque certain qu'on ne doit pas l'attendre dans l'autre. Au contraire, la grandeur & la proſpérité deviendroit un état digne d'envie, même ſelon les régles de la Foi : il faudroit appeller heureux, contre la maxime de Jeſus-Chriſt, ceux qui ſont dans les plaiſirs & dans l'opulence ; puiſque, outre les douceurs d'une fortune riante, ils y trouveroient encore une voie de ſalut plus douce & plus aiſée que dans un état plus obſcur : ceux qui ſouffrent, & qui ſont affligés ici bas, ſeroient donc les plus malheureux de tous les hommes ; puiſqu'à toutes les amertumes de leur condition, il faudroit encore ajoûter celles d'un Evangile plus rigoureux & plus auſtère pour eux que pour les perſonnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Evangile faudroit-il vous annoncer, mes Frères, ſi c'étoient-là les régles de la morale de Jeſus-Chriſt !

Mais je n'en dis pas aſſés. Quand la proſpérité n'éxigeroit pas des précautions plus ſévères par les périls qui

l'environnent, elle éxigeroit du moins des réparations plus rigoureuſes par les crimes & les excès qui en ſont inſéparables. Hélas ! mes Frères, n'eſt-ce pas parmi vous que les paſſions ne connoiſſent plus de bornes ; que les jalouſies ſont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médiſances plus cruelles, l'ambition plus démeſurée, les voluptés plus monſtrueuſes ? N'eſt-ce pas parmi les Grands que la débauche plus affreuſe rafine même ſur les crimes communs ; que les diſſolutions deviennent un art ; & que pour prévenir les dégoûts inſéparables du déréglement, on cherche dans le crime, des reſſources contre le crime même ? Quelle indulgence pouvez-vous donc vous promettre du côté de la Religion ? ſi les plus juſtes ſont redevables de toute la loi, les plus grands pécheurs en ſeroient-ils déchargés ? Meſurez vos devoirs ſur vos crimes, & non ſur votre rang : jugez de vous-même par les outrages que vous avez faits à Dieu, & non pas par les vains hommages que les hommes vous rendent : comptez les

écrits ſur les cendres de vos tom-
ux : éxaminez ce que vous de-
à Dieu, & non pas ce que les
mes vous doivent : ſi le monde
oit vous juger, vous pourriez vous
mettre des diſtinctions & des pré-
nces ; mais le monde ſera lui-mê-
jugé ; & celui qui le jugera, &
s auſſi, ne diſtinguera les hom-
que par les vices ou les vertus.
e demandera pas les noms, il ne
mandera que les œuvres : meſu-
là-deſſus les diſtinctions que vous
ez attendre.
uſſi, mes Frères, nous ne voyons
que Jeſus-Chriſt, dans l'Evan-
, propoſât aux Princes du peu-
, & aux Grands de Jéruſalem,
tres maximes qu'aux bourgades

ou ſur la montagne, à cette populace obſcure qui le ſuivoit; ſes maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à ſoi-même, la ſéparation des plaiſirs; voilà ce qu'il annonce à Jéruſalem, le ſiége des Rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obſcur de la Judée; à ce jeune homme qui poſſédoit de ſi grands biens, comme aux enfans de Zébédée, qui n'avoient que leurs filets pour héritages; aux ſœurs de Lazare, d'un rang diſtingué dans la Paleſtine, comme à la femme de Samarie d'une condition plus obſcure; ſes ennemis eux-mêmes avouoient que c'étoit là ſon caractère propre, & étoient forcés de lui rendre cette juſtice, qu'il enſeignoit la voie de Dieu dans la vérité, & qu'il n'avoit égard ni au rang ni aux perſonnes. *Scimus quia verax es, & viam Dei in veritate doces: .... non enim reſpicis perſonam hominum.* Matth 22. 16.

Que dis-je, après ſa mort même, l'Evangile ne parut une doctrine deſcendue du ciel, que parceque, annonçant aux Grands & aux Puiſſans des

maximes triſtes & crucifiantes, ſi incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laiſſèrent pas de ſe ſoumettre au joug de Jeſus-Chriſt, & d'embraſſer une loi, qui, au milieu de leur proſpérité & de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs & de plaiſirs ici-bas, qu'aux pauvres & au ſimple peuple. Et en effet, mes Frères, pourquoi les premiers défenſeurs de la Foi auroient-ils regardé la converſion des Céſars & des Puiſſans du ſiécle, comme une preuve de la vérité & de la divinité de l'Evangile ? Qu'y auroit-il de ſi ſurprenant, que les Riches & les Puiſſans euſſent embraſſé une doctrine qui les diſtingueroit du Peuple, par une plus grande indulgence ; qui, tandis qu'elle preſcriroit aux autres les larmes, les jeûnes, les croix, la violence, ſe relâcheroit en faveur des Grands, & conſentiroit que les profuſions, les plaiſirs, les ſenſualités, les jeux, les ſpectacles ſi rigoureuſement interdits au commun des Fidéles, devinſſent une occupation innocente pour eux ; & que ce qui eſt une voie de perdition pour les autres,

fût pour eux ſeuls la voie de ſalut? Ce ſeroit donc la ſageſſe du ſiécle qui auroit établi l'Evangile, & non pas la folie de la Croix: ce ſeroient les artifices & les égards humains, & non pas le bras du Tout-puiſſant: ce ſeroit la chair & le ſang, & non pas la vertu de Dieu; & la converſion de l'univers n'auroit rien de plus merveilleux, que l'établiſſement des ſuperſtitions & des Sectes.

Et au fond, mes Frères, de bonne-foi, ſi l'Evangile avoit des diſtinctions à faire, & des complaiſances à accorder, ſi la Loi de Dieu pouvoit relâcher quelque choſe de ſa ſévérité, ſeroit-ce en faveur de ceux qui naiſſent dans l'élévation & dans l'abondance? Quoi! elle conſerveroit toute ſa rigueur pour les pauvres & pour les malheureux? elle condamneroit aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne ſont preſque mêlés que de ſouffrance & d'amertume, & qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état, que de manger avec ſobriété un pain gagné à la ſueur de leur front? & elle déchargeroit de ces de-

voirs rigoureux les Grands de la terre ? & elle n'éxigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne ſont diverſifiés que par la diverſité des plaiſirs ? & elle réſerveroit toute ſon indulgence pour ces ames molles & voluptueuſes qui ne vivent que pour les ſens, qui ne croyent être ſur la terre, que pour y jouir d'une injuſte félicité, & qui ne connoiſſent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes ?

Grand Dieu ! c'eſt l'aveuglement que votre juſtice répand ſur les proſpérités humaines : après avoir corrompu le cœur, elles éteignent encore toutes les lumières de la Foi. Il eſt rare que les Grands, ſi éclairés ſur les intérêts de la terre, ſur les voies de la fortune & de la gloire, ſur les reſſorts ſecrets qui font mouvoir les Cours & les Empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du ſalut : le monde les a ſi fort accoutumés aux préférences, qu'ils ſe perſuadent devoir en trouver auſſi dans la Religion : parceque les hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croyent, ô mon Dieu ! que vous

les regardez des mêmes yeux que l'homme ; & qu'en rempliſſant quelques foibles devoirs de piété, qu'en faiſant quelques légères démarches pour vous, ils vont encore au-delà de ce qu'ils vous doivent : comme ſi leurs moindres œuvres de Religion trouvoient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne le trouvent à vos yeux que dans la foi & la charité qui les anime.

C'eſt ainſi, mes Frères, que la Loi de Dieu, immuable dans ſon étendue, eſt la même pour tous les états, pour les Grands & pour le peuple. Mais elle eſt encore immuable dans toutes les ſituations de la vie ; & il n'eſt ni conjoncture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer, & même l'adoucir, devienne un tempérament légitime & néceſſaire : ce devoit être ici ma dernière réflexion ; mais j'abrége, & je pourſuis.

Oui, mes Frères, tout nous devient raiſon & néceſſité contre nos devoirs, c'eſt-à-dire, contre la Loi de Dieu ; les ſituations les moins périlleuſes, les conjonctures les moins embar-

ıntes, nous fourniſſent des pré-
:es pour la violer avec ſécurité,
nous perſuadent que la Loi de
:u ſeroit injuſte, & éxigeroit trop
hommes, ſi dans ces occaſions
n'uſoit d'indulgence à notre
rd.
ıinſi, la Loi de Dieu nous ordon-
le rendre à chacun ce qui lui ap-
tient, de nous retrancher pour
'er des dettes accumulées par nos
ès, & de ne pas permettre que des
ınciers malheureux ſouffrent de
profuſions inſenſées: cependant,
ſe perſuade que dans une grande
:e, il faut ſoutenir l'éclat d'une
nité publique; que l'honneur du
ıtre demande qu'on ne laiſſe pas
ir par des dehors obſcurs & ram-
s, le poſte élevé qu'il nous a con-
qu'on eſt redevable au Prince, à
at, à ſoi-même avant que de l'être
: Particuliers; & que la bienſéan-
ublique l'emporte alors ſur la ré-

tems l'écueil de notre innocence, & auprès duquel nous ne ſaurions être en ſûreté : cependant, l'éclat que feroit une rupture, les ſoupçons qu'elle pourroit réveiller dans l'eſprit du Public, les liens de ſociété, de parenté, d'amitié, qui ſemblent rendre la ſéparation impoſſible ſans éclat, nous perſuadent qu'elle n'eſt pas alors ordonnée, & qu'un péril devenu comme néceſſaire, devient pour nous une ſûreté.

Ainſi, la Loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité, de ne pas trahir notre conſcience en la retenant dans l'injuſtice ; c'eſt-à-dire, de ne pas la diſſimuler par des intérêts humains à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer : cependant, on ſe perſuade que des vérités qui ſeroient inutiles, doivent être ſupprimées ; & qu'une liberté dont tout le fruit ſeroit d'expoſer notre fortune ; & de nous rendre odieux, ſans rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité, ſeroit plutôt une indiſcrétion qu'une loi de charité & de juſtice.

Ainſi, la Loi de Dieu nous preſcrit

de ne chercher dans les ſoins publics que l'utilité des Peuples, pour qui ſeuls l'autorité nous eſt confiée ; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injuſtice, les aziles de l'oppreſſion & de la misère : cependant, on croit ſe trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité, ſoutenir des abus que l'on connoît inſoutenables, ſacrifier ſa conſcience & ſon devoir à la néceſſité des tems, & violer ſans ſcrupule les régles les plus claires, parceque les inconvéniens qui naîtroient de leur obſervance, ſemblent en rendre la tranſgreſſion néceſſaire. Enfin, les prétextes, les intérêts, les inconvéniens humains font toujours pancher la balance de leur côté ; & le devoir, & la Loi de Dieu céde toujours à la néceſſité des tems & des conjonctures.

Or, mes Frères, je ne vous dis pas, premiérement, que l'intérêt du ſalut eſt le plus grand de tous les intérêts ; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en paralléle avec notre ame, ne doit être

compté pour rien ; & que quand le ciel & la terre changeroient de face, que le monde entier devroit périr, & tous les maux fondre ſur notre tête, ces inconvéniens ſeroient toujours infiniment moindres que la tranſgreſſion de la Loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, ſecondement, que la Loi a toujours, du moins, la ſûreté pour elle contre le prétexte, parceque l'obligation de la Loi eſt claire & préciſe, au lieu que la juſtice du prétexte qui introduit l'exception, eſt toujours douteuſe ; & qu'ainſi, préférer le prétexte à la Loi, c'eſt laiſſer une voie ſûre, & en choiſir une autre dont perſonne ne peut vous répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde & de nous-mêmes, & nous faire mourir à toutes nos affections terreſtres, c'eſt s'abuſer de regarder comme des inconvéniens certaines ſuites de cette Loi divine, funeſtes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos, & nous perſuader qu'alors il nous eſt permis de recourir à des

expédiens qui l'adouciſſent, & qui en concilient la ſévérité avec les intérêts de notre amour propre. Jeſus-Chriſt n'a pas prétendu nous preſcrire des devoirs faciles, commodes, & qui ne priſſent rien ſur nos paſſions : il eſt venu porter le glaive & la ſéparation dans les cœurs ; ſéparer l'homme de ſes proches, de ſes amis, de lui-même ; nous montrer une voie rude & mal-aiſée à tenir. Ainſi, ce que nous appellons inconvéniens, & extrémités inouies, ne ſont au fond que l'eſprit de la loi, les conſéquences les plus naturelles des régles, & la fin que Jeſus-Chriſt s'étoit propoſée en nous les preſcrivant.

Ce jeune homme de l'Evangile, regardoit comme un inconvénient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoirs à ſon père, & recueillir ſa ſucceſſion, s'il ſuivoit Jeſus-Chriſt ; & c'eſt préciſément ce ſacrifice, que Jeſus-Chriſt éxigeoit de lui. Ces hommes appellés au Feſtin regardoient comme un inconvénient ; l'un, d'abandonner ſa maiſon des champs ; l'autre, ſon commerce ; le dernier, enfin, de ſuſpendre la ſolemnité de

ſes nôces ; & c'étoit pour rompre tous ces liens qui les attachoient encore trop à la terre, que le Père de famille les invite de venir s'aſſeoir au feſtin. Eſther regardoit d'abord comme un inconvénient d'aller paroître devant Aſſuérus contre la loi de l'Empire, & de ſe déclarer fille d'Abraham, & protectrice des enfans d'Iſrael ; & cependant, comme lui repréſenta le ſage Mardochée, le Seigneur ne l'avoit élevée à ce point de gloire & de proſpérité que pour cette occaſion importante. Tout ce qui nous gêne, nous paroît une raiſon contre la loi ; & nous prenons pour des inconvéniens les obligations mêmes.

D'ailleurs, mes Frères, n'eſt-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs, ſe tire des obſtacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique ; que le caractère le plus eſſentiel de la Loi de Jeſus-Chriſt, eſt de ſoulever contr'elle toutes les raiſons de la chair & du ſang ; & que la vertu reſſembleroit au vice, ſi elle ne trouvoit au-dehors & au-dedans de nous, que des facilités & des convenances. Les Juſtes, mes Frères, n'ont

jamais été paiſibles obſervateurs des régles ſaintes : Abel trouva des inconvéniens dans la jalouſie de ſon propre frère ; Noé, dans l'incrédulité de ſes citoyens ; Abraham, dans les diſputes de ſes ſerviteurs ; Joſeph, dans les périls où l'expoſoit l'amour de la pudeur, & la fureur d'une femme infidéle ; Daniel, dans les uſages d'une Cour prophane ; le pieux Eſdras, dans les mœurs de ſon ſiécle ; le généreux Eléazar, dans les piéges d'un tempérament ſpécieux : enfin, ſuivez l'hiſtoire des Juſtes, & vous verrez que dans tous les ſiécles, tous ceux qui ont marché dans les préceptes & dans les ordonnances de la Loi, ont trouvé des inconvéniens où la juſtice elle-même ſembloit autoriſer la tranſgreſſion des régles ; ont rencontré en leur chemin des obſtacles, où les lumières d'une raiſon humaine ſembloient décider en faveur du prétexte contre la Loi ; en un mot, où la vertu ſembloit condamner la vertu même ; & qu'ainſi il n'eſt pas nouveau à la Loi de Dieu de trouver des obſtacles ; mais qu'il eſt nouveau de prétendre trouver dans ces obſtacles des excuſes

légitimes, qui nous diſpenſent de la Loi de Dieu.

Et la raiſon déciſive qui confirme cette vérité, c'eſt que nos paſſions ſeules forment les inconvéniens qui nous autoriſent à chercher des tempéramens à nos devoirs & à la Loi de Dieu; & que des vûes de fortune, de gloire, de faveur, ne nous engagent à certaines démarches, ne les juſtifient à nos yeux, malgré l'évidence des régles qui les condamnent, que parceque nous aimons plus notre gloire & notre fortune que les régles mêmes.

Mourons au monde & à nous, mes Frères; rendons à notre cœur les ſentimens d'amour & de préférence qu'il doit à ſon Seigneur: alors tout nous paroîtra poſſible; les difficultés s'applaniront en un inſtant; & ce que nous appellons inconvéniens, ou ne ſera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inſéparables de la vertu, & non pas comme les excuſes du vice. Qu'il eſt aiſé de trouver des prétextes quand on les aime! les raiſons ne manquent jamais aux paſſions; l'amour propre

eſt

eſt habile à mettre toujours du moins les apparences de ſon côté : il change toujours nos foibleſſes en devoirs, & nos panchans deviennent bien-tôt des titres légitimes : & ce qu'il y a ici de plus déplorable, dit Saint Auguſtin, c'eſt que nous appellons la Religion même au ſecours de nos paſſions ; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les régles de la piété même ; & que nous recourons à des prétextes ſaints, pour autoriſer des cupidités injuſtes : *Et multi ſunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena, Religionem ſuffragari debere chriſtianam.* S. Aug.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que nous paſſons preſque toute la vie à nous ſéduire nous-mêmes ; que nous n'employons les lumières de notre raiſon, qu'à obſcurcir celles de la Foi ; que nous ne conſumons le peu de jours que nous avons à paſſer ſur la terre, qu'à chercher des autorités à nos paſſions, qu'à imaginer des ſituations où nous croyions pouvoir vous déſobéir impunément : c'eſt-à-dire, que tous nos ſoins, toutes nos réfléxions, toute la ſupériorité de nos vûes, de nos lumiè-

res, de nos talens, toute la ſageſſe de nos meſures & de nos conſeils, ſe borne à nous perdre, & à nous déguiſer à nous-mêmes notre perte éternelle.

Évitons ce malheur, mes Frères: ne comptons de voie ſûre pour nous, que celle des règles & de la Loi; & ſouvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui ſemblent autoriſer les transgreſſions de la Loi, que par les crimes déclarés qui la violent: c'eſt ainſi que la Loi de Dieu, après avoir été la régle de nos mœurs ſur la terre, en ſera la conſolation éternelle dans le ciel.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur l'Emploi du tems.

Adhuc modicum tempus vobiſcum ſum.

Je ſuis encore avec vous un peu de tems. Joan. 7. 33.

LA ſource de tous les déſordres qui régnent parmi les hommes, c'eſt l'uſage injuſte du tems. Les uns paſſent toute la vie dans l'oiſiveté & dans la pareſſe, inutiles à la Patrie, à leurs Citoyens, à eux-mêmes: les autres, dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne ſemblent être ſur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos, & ſe dérober par la diverſité des plaiſirs à

l'ennui qui les ſuit partout à meſure qu'ils le fuyent : les autres n'y ſont que pour chercher ſans ceſſe dans les ſoins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il ſemble que le tems ſoit un ennemi commun contre lequel tous les hommes ſont convenus à conjurer : toute leur vie n'eſt qu'une attention déplorable à s'en défaire : les plus heureux ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux à ne pas ſentir le poids de ſa durée ; & ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaiſirs frivoles, ou dans les occupations ſérieuſes, c'eſt qu'elles abrégent la longueur des jours & des momens, & nous en débaraſſent, ſans que nous nous appercevions preſque qu'ils ont paſſé.

Le tems, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, eſt donc devenu pour nous un fardeau qui nous péſe & nous fatigue : nous craignons comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; & nous craignons preſque comme un malheur égal d'en porter l'ennui & la durée : c'eſt un tréſor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir,

& que nous ne pouvons ſouffrir entre nos mains.

Cependant, ce tems dont nous paroiſſons faire ſi peu de cas, eſt le ſeul moyen de notre ſalut éternel. Nous le perdons ſans regret, & c'eſt un crime; nous ne l'employons que pour les choſes d'ici-bas, & c'eſt une folie. Employons le tems que Dieu nous donne, parcequ'il eſt court; ne l'employons que pour travailler à notre ſalut, parcequ'il ne nous eſt donné que pour nous ſauver. C'eſt-à-dire, connoiſſons tout le prix du tems, & nous ne le perdrons pas; connoiſſons-en l'uſage, & nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous eſt donné. Par-là, nous éviterons & les périls de la vie oiſeuſe, & les inconvéniens de la vie occupée; c'eſt le ſujet de cette Inſtruction. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

TRois circonſtances décident d'ordinaire du prix des choſes parmi les hommes; les grands avantages qui peuvent nous en revenir; le peu que nous avons à les poſſéder; & enfin, tout eſpoir de retour ôté, ſi nous ve- I. PARTIE.

nons à les perdre. Or, voilà, mes Frères, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme ſage le tems précieux & eſtimable : premiérement, il eſt le prix de l'éternité ; ſecondement, il eſt court, & l'on ne peut trop ſe hâter de le mettre à profit ; enfin, il eſt irréparable, & ce que nous en avons une fois perdu, eſt perdu ſans reſſource. Il eſt le prix de l'éternité : oui, mes Frères, l'homme condamné à la mort par le crime de ſa naiſſance, ne devroit recevoir la vie que pour la perdre à l'inſtant même qu'il l'a reçûe : le Sang de Jeſus-Chriſt tout ſeul a effacé cet arrêt de mort & de condamnation prononcé contre tous les hommes en la perſonne du premier pécheur ; nous vivons, quoiqu'enfans d'un père condamné à la mort, & héritiers nous-mêmes de ſa peine, parceque le Rédempteur eſt mort à notre place : la mort de Jeſus-Chriſt eſt donc la ſource & le ſeul titre du droit que nous avons à la vie ; nos jours, nos momens ſont donc les premiers bienfaits qui nous ſont découlés de ſa croix ; & le tems que nous perdons ſi vainement, eſt cependant le prix de

ſon ſang, le fruit de ſa mort, & le mérite de ſon ſacrifice.

Non ſeulement comme enfans d'Adam, nous ne méritons plus de vivre; mais tous les crimes mêmes que nous avons ajoûtés à celui de notre naiſſance, ſont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort: autant de fois que nous avons violé la Loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre: tout pécheur eſt donc un enfant de mort & de colère; & toutes les fois que la miſéricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a ſuſpendu l'arrêt de notre condamnation & de notre mort, c'eſt comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laiſſer le tems de réparer l'uſage criminel que nous avions fait juſques-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidens, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vû finir celle de nos amis & de nos proches, & dont ſa bonté nous a toujours délivrés: la vie dont nous jouiſſons eſt donc comme un miracle perpétuel de la miſéricorde divine:

le tems qui nous eſt laiſſé eſt donc la ſuite d'une infinité de graces, qui compoſent le fil & comme tout le cours de notre vie : chaque moment que nous reſpirons eſt comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu ; & paſſer ce tems & ces momens en une inutilité déplorable, c'eſt outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grace ineſtimable qui ne nous eſt point dûe, & livrer au hazard le prix de notre éternité. Voilà, mes Frères, le premier crime attaché à la perte du tems : c'eſt un bien précieux qu'on nous laiſſe, quoique nous n'y ayons plus de droit ; qu'on ne nous laiſſe que pour acheter le Royaume du Ciel ; & que nous diſſipons comme la choſe la plus vile, & dont on ne ſait quel uſage faire.

Nous regarderions comme un inſenſé dans le monde, un homme lequel héritier d'un tréſor immenſe, le laiſſeroit diſſiper faute de ſoins & d'attentions, & n'en feroit aucun uſage, ou pour s'élever à des places & à des dignités qui le tireroient de l'obſcurité, ou pour s'aſſurer une fortune ſolide, & qui le mît pour l'avenir dans

une ſituation à ne plus craindre aucuns revers. Mais, mes Frères, le tems eſt ce tréſor précieux dont nous avons hérité en naiſſant, & que le Seigneur nous laiſſe par pure miſéricorde; il eſt entre nos mains, & c'eſt à nous d'en faire uſage: ce n'eſt pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, & à des grandeurs humaines; hélas! tout ce qui paſſe eſt trop vil pour être le prix d'un tems qui eſt lui-même le prix de l'éternité: c'eſt pour être placé au plus haut des Cieux à côté de Jeſus-Chriſt; c'eſt pour nous démêler de la foule des enfans d'Adam, au-deſſus même des Céſars & des Rois de la terre, dans cette ſociété immortelle de Bienheureux, qui ſeront tous Rois, & dont le régne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les ſiécles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun uſage d'un tréſor ſi ineſtimable; de prodiguer en amuſemens frivoles un tems qui peut être le prix de notre ſalut éternel; & de laiſſer aller en fumée l'eſpérance de notre immortalité! Oui, mes Frères, il n'eſt point de jour, d'heure, de moment, lequel

mis à profit, ne puiſſe nous mériter le Ciel : un ſeul jour perdu devroit donc nous laiſſer des regrets mille fois plus vifs & plus cuiſans qu'une grande fortune manquée : & cependant, ce tems ſi précieux nous eſt à charge ; toute notre vie n'eſt qu'un art continuel de le perdre ; & malgré toutes nos attentions à le diſſiper, il nous en reſte toujours aſſés pour ne ſavoir encore qu'en faire ; & cependant, la choſe dont nous faiſons le moins de cas ſur la terre, c'eſt de notre tems : nos offices, nous les réſervons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatures ; nos biens, pour nos proches & pour nos enfans ; notre crédit & notre faveur pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paroiſſent dignes : notre tems, nous le donnons à tout le monde ; nous l'expoſons, pour ainſi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaiſir de nous en décharger : c'eſt comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant ſans ceſſe quelqu'un qui nous en ſoulage. Ainſi le tems, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de ſa clémen-

ce, & qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, & le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du tems que Dieu nous laisse, c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité; mais de plus, il est court, & on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, mes Frères, si nous avions à vivre une longue suite de siécles sur la terre, ce tems, il est vrai, seroit encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; du moins, les jours & les momens perdus ne formeroient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siécles que nous aurions à passer ici-bas. Mais hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible: la plus longue dure si peu; nos jours & nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans

un eſpace ſi court & ſi rapide : nous ne ſommes, pour ainſi dire, qu'un inſtant ſur la terre : ſemblables à ces feux errans qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obſcure ; nous ne paroiſſons que pour diſparoître en un clin d'œil, & nous replonger pour toujours dans des ténébres éternelles : le ſpectacle que nous donnons au monde n'eſt qu'un éclair qui s'éteint en naiſſant ; nous le diſons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des jours & des momens de reſte dans une vie qui n'eſt qu'un moment elle-même ? & encore, ſi vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux beſoins indiſpenſables du corps, aux devoirs de votre état, aux événemens imprévus, aux bienſéances inévitables de la Société : que reſte-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité ? & ne ſommes-nous pas dignes de pitié de ne ſavoir encore quel uſage faire de ce peu qui nous reſte, & de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas ſentir la longueur & la durée ?

Au peu de tems que nous avons à vivre ſur la terre, ajoûtez, mes Frè-

res, le nombre de nos crimes passés que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans : hélas ! dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie : le tems seroit encore trop court ; & il faudroit que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu ! que peut-il donc me rester pour les plaisirs & pour l'inutilité dans une vie aussi courte & aussi criminelle que la mienne ? Grand Dieu ! quelle place peuvent donc trouver les jeux & les amusemens frivoles dans un intervalle si rapide, & qui ne suffiroit pas tout entier pour expier un seul de mes crimes ?

Ah ! mes Frères, y pensons-nous ? un criminel condamné à la mort, & à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace, y trouveroit-il encore des heures & des momens à perdre ? se plaindroit-il de la longueur & de la durée du tems que la bonté du Juge lui auroit accordé ? en seroit-il embarrassé ? chercheroit-il des amusemens frivoles pour l'aider à passer

ces momens précieux qu'on lui l
pour mériter ſon pardon & ſa d
vrance ? ne mettroit-il pas à p
un intervalle ſi déciſif pour ſa d
née ? ne remplaceroit-il pas p
ſérieux, par la vivacité, par la
tinuité des ſoins, ce qui manquer
la briéveté du tems qu'on lui a
accordé ? Inſenſés que nous ſomm
notre arrêt eſt prononcé ; nos cri
rendent notre condamnation ce
ne : on nous laiſſe encore un
pour éviter ce malheur & chang
rigueur de notre ſentence éterne
& ce jour unique, & ce jour rap
nous le paſſons indolemment, en
occupations vaines, oiſeuſes, p
les ; & ce jour précieux nous
charge, nous ennuie; nous cherc
comment l'abréger ; à peine trou
nous aſſés d'amuſemens pour en
plir le vuide: nous arrivons au ſoir
avoir fait d'autre uſage du jour q
nous laiſſe, que de nous être re
encore plus dignes de la condam
tion que nous avions déja mérité

Et encore, mes Frères, que
vons-nous ſi l'abus que nous fa
du jour que la bonté de Dieu

laiſſe, n'obligera pas ſa juſtice de l'abréger, & d'en retrancher une partie ? que d'accidens imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette courſe ſi limitée, & moiſſonner dans nos plus beaux ans l'eſpérance d'une plus longue vie ! que de morts ſoudaines & étonnantes, & toujours la juſte peine de l'uſage indigne qu'on faiſoit de la vie ! quel ſiécle, quel régne vit jamais tant de ces triſtes éxemples ? c'étoient autrefois des accidens rares & ſinguliers ; ce ſont aujourd'hui des événemens de tous les jours : ſoit que nos crimes nous attirent ce châtiment ; ſoit que nos excès, inconnus à nos Pères, nous y conduiſent ; ce ſont aujourd'hui les morts les plus communes & les plus fréquentes : comptez, ſi vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a ſurpris tout d'un coup ſans préparation, ſans repentir, ſans avoir eu un inſtant, ſans penſer à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avoient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loïſir de connoître, loin de les déteſter ; ſans le ſecours des derniers remédes de l'E-

gliſe, qu'on a été obligé de hazarder ſur leur cadavre, & à qui le tems a été refuſé à la mort, parcequ'ils en avoient toujours abuſé pendant leur vie.

Venez nous dire après cela, qu'il y a bien des momens vuides dans la journée; qu'il faut ſavoir s'amuſer & paſſer le tems à quelque choſe.

Il y a bien des momens vuides dans la journée? mais c'eſt-là votre crime de les laiſſer dans ce vuide affreux; les jours du Juſte ſont toujours pleins. Des momens vuides dans la journée? mais tous vos devoirs ſont-ils remplis? vos maiſons ſont-elles réglées, vos enfans inſtruits, les affligés ſecourus, les pauvres viſités, les ſoins de vos places & de vos dignités acquités, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures ſaintes finies? le tems eſt ſi court, vos obligations ſi infinies; & vous pouvez encore trouver tant de momens vuides dans la journée? Mon Dieu! que de ſaints Solitaires ſe plaignoient que les jours paſſoient trop rapidement: ils reprenoient ſur la nuit ce que la briéveté du jour avoit

à leurs travaux & à leur zèle : ils
voient mauvais que l'aurore vînt
rrompre la ferveur de leurs orai-
& de leurs cantiques ; il ne leur
oit pas aſſés de tems dans le calme
loiſir de leur ſolitude pour pu-
r vos louanges & vos miſéricor-
éternelles : & nous, chargés d'une
tiplicité pénible de ſoins ; & nous,
nilieu des ſollicitudes & des en-
emens du ſiécle, qui abſorbent
que tous nos jours & nos mo-
ıs ; & nous, redevables à nos pro-
s, à nos enfans, à nos amis, à nos
rieurs, à nos Maîtres, à nos pla-
, à la Patrie d'une infinité de de-
:s ; nous trouvons encore du vuide
s notre vie, & le peu qui nous en
e nous paroît trop long, pour être
)loyé à vous ſervir & à benir votre
t Nom ?

ſais on eſt trop heureux, dites-
ıs, de ſavoir s'amuſer innocem-
ıt, & paſſer le tems à quelque
ſe ; mais que ſavez-vous ſi tout

diſpoſer à votre gré ? mais le tems paſſe lui-même ſi rapidement ; & faut-il tant d'amuſement pour l'aider à paſſer encore plus vîte ? Mais le tems ne vous eſt-il donné pour rien de ſérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation & de la deſtinée de l'homme ? Et le Chrétien & l'héritier du Ciel n'eſt-il ſur la terre que pour s'amuſer ?

Mais n'y a-t-il pas, ajoûtez-vous, des délaſſemens innocens dans la vie ? Il y en a, j'en conviens : mais les délaſſemens ſuppoſent les peines & les ſoins qui les ont précédés ; & toute votre vie n'eſt qu'un délaſſement perpétuel : mais les délaſſemens ſont permis à ceux qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, ſont obligés d'accorder quelques momens de relâche à la foibleſſe humaine ; mais vous, ſi vous avez beſoin de vous délaſſer, c'eſt de la continuité de vos plaiſirs & de vos délaſſemens mêmes ; c'eſt de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le ſérieux, l'application, outre la perte du tems, vous rend inhabile au ſortir de là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel dé-

laſſement qu'une paſſion effrénée qui occupe preſque toute votre vie, qui épuiſe votre ſanté, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hazard ! Et n'eſt-ce pas dans ces maiſons où régne un jeu éternel & public, qu'on ne voit nul ordre, nulle régle, nulle diſcipline, tous les devoirs ſérieux oubliés, des enfans mal élevés, des domeſtiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité ſur vous, le ſcandale des gens de bien, la riſée du public, les ſoupçons, & peut-être les diſcours ſur vos mœurs, ſur votre conduite, ſur une vie qui vous livre, pour ainſi dire, au public, à des inconnus comme à vos Citoyens, à des ſociétés qui ne ſiéent ni à votre rang ni à votre ſexe, à des familiarités dont la réputation ſouffre toujours; la paſſion du jeu n'eſt preſque jamais ſeule, & dans les perſonnes du ſexe ſur-tout, elle eſt toujours la ſource ou l'occaſion de toutes les autres : voilà ces délaſſemens que vous croyez innocens & néceſſaires pour remplir les momens vuides de vos journées.

Ah, mes Frères, combien de Réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miſéricorde de Dieu qu'un ſeul de ces momens dont vous ne ſavez que faire ; & ſi leur demande pouvoit être exaucée, quel uſage ne feroient-ils pas d'un moment ſi précieux ? que de larmes de componction & de pénitence ! que de prières & de ſupplications pour toucher le Père des miſéricordes, & engager ſes entrailles paternelles à leur rendre ſa bienveillance ! Cependant on leur refuſe ce moment unique ; on leur répond qu'il n'y a plus de tems pour eux : & vous, vous êtes embarraſſés de celui qu'on vous laiſſe. Dieu vous jugera, mes Frères : & au lit de la mort, & dans cette heure terrible qui vous ſurprendra, vous demanderez envain du tems, vous promettrez envain à Dieu un uſage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir ; ſa juſtice coupera ſans pitié le fil de vos jours ; & ce tems qui vous péſe ; qui vous embarraſſe, vous ſera alors refuſé.

Mais en quoi notre aveuglement eſt ici plus grand, mes Frères, c'eſt

perdu eſt perdu ſans reſſource.
dis irréparable : car premiére-
:, les biens, les honneurs, la ré-
tion, la faveur, quand on les
, on peut encore les recouvrer ;
eut même remplacer chacune de
pertes par d'autres endroits qui
en dédommagent avec uſure :
ces tems perdus & paſſés dans
ilité, ſont autant de moyens de
que nous n'aurons plus, & qui
retranchés du nombre de ceux
Dieu nous avoit préparés dans ſa
ricorde. En effet, dans un eſpace
court que celui que nous avons à
e, nous ne pouvons pas douter
Dieu n'ait eu des deſſeins parti-
rs ſur chacun de nos jours & de
nomens ; qu'il n'ait marqué l'uſa-
ue nous en devions faire, le rap-
qu'ils devoient avoir avec notre

étant perdus, les graces qui leur étoient attachées le ſont auſſi : les momens de Dieu ſont finis, & ne reviennent plus : le cours de ſes miſéricordes eſt réglé : nous avons cru ne perdre que des momens inutiles ; & avec eux nous avons perdu des graces inestimables, qui ſe trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avoit deſtinées.

Irréparable, ſecondement, parceque chaque jour, chaque moment devoit nous avancer d'un degré vers le Ciel : or, les jours & les momens perdus, nous laiſſant en arrière, & la durée de notre courſe étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous ſommes encore fort loin ; qu'il n'y a plus aſſés de tems pour fournir le reſte de la carrière ; ou que du moins pour regagner les momens perdus & arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de pluſieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au-delà même de nos forces ; en venir à de ſaints excès, qui ſont des miracles de la grace, & dont le commun des hommes n'eſt pas d'ordinaire

capable, & conſommer dans un court intervalle ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence & de ſatisfaction dont on eſt capable en certaine ſaiſon de la vie, & dont on ne l'eſt plus quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impoſſible ; qu'il y a une pénitence pour tous les âges, & que la Religion ne veut pas qu'on avance ſes jours ſous prétexte d'expier ſes fautes : c'eſt vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impoſſibilité : vos fautes ne diminuent pas vos obligations ; il faut que le péché ſoit puni pour être effacé : Dieu vous avoit laiſſé du tems & des forces pour ſatisfaire à cette loi immuable & éternelle : ce tems, vous l'avez paſſé à accumuler de nouvelles dettes ; ces forces, vous les avez uſées, ou par de nouveaux excès, ou du moins ſans en faire aucun uſage par rapport aux deſſeins de Dieu ſur vous : il faut donc que Dieu faſſe ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, & qu'il pu-

niſſe après votre mort les crimes
vous n'avez pas voulu expier pen
votre vie.

C'eſt-à-dire, pour recueillir to
ces réfléxions, qu'il en eſt de cha
moment de notre vie, comme d
lui de notre mort : on ne meurt qu
fois ; & de-là on conclud qu'il
bien mourir, parcequ'il n'y a
moyen de revenir, & de réparer
une ſeconde mort le malheur
première : ainſi, on ne vit qu'une
un tel & tel moment ; on ne ſa
donc plus revenir ſur ſes pas, &
parer en recommençant le même
min les fautes de la première
che : ainſi, chaque moment de n
vie que nous perdons, devient
point fixe pour notre éternité : ce
ment perdu ne changera plus : é
nellement il ſera le même, nous
rappellé tel que nous l'avons pa
& ſera marqué de ce caractère in
çable. Quel eſt donc notre avei
ment, mes Frères, nous dont tou
vie n'eſt qu'une attention contin
à perdre un tems qui ne revient p
& qui va d'un cours ſi rapide ſe p
piter dans les abîmes de l'éternit

Grand Dieu ! vous qui êtes le ſouverain diſpenſateur des tems & des momens ! vous entre les mains de qui ſont nos jours & nos années ! de quel œil nous voyez-vous perdre, diſſiper des momens, dont vous ſeul connoiſſez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours & la meſure ; des momens que vous tirez du tréſor de vos miſéricordes éternelles, pour nous laiſſer le tems de faire pénitence ; des momens que votre juſtice vous preſſe tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir juſques ici abuſé ; des momens que vous refuſez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible ſurprend & entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles ; des momens enfin dont nous ne jouirons peut-être pas long-tems, & dont vous allez au premier jour terminer la triſte carrière. Grand Dieu ! voila déja la plus grande & la plus belle partie de ma vie paſſée & toute perdue : il n'y a pas eu juſques ici dans tous mes jours un ſeul jour ſérieux, un ſeul jour pour vous, pour mon ſalut,

pour l'éternité : toute ma vie n'eſt qu'une fumée qui ne laiſſe rien de réel & de ſolide à la main qui la rappelle, & qui la ramaſſe. Grand Dieu ! traînerai-je juſqu'à la fin mes jours dans cette triſte inutilité, dans cet ennui qui me pourſuit au milieu de mes plaiſirs, & des efforts que je fais pour l'éviter ? la dernière heure me ſurprendra-t-elle chargé du vuide de toutes mes années ? & n'y aura-t-il dans toute ma courſe de ſérieux que le dernier moment qui la terminera, & qui décidera de mes deſtinées éternelles ? Quelle vie, grand Dieu ! pour une ame deſtinée à vous ſervir, appellée à la ſociété immortelle de votre Fils & de vos Saints, enrichie de vos dons, & par eux capables de faire des œuvres dignes de l'éternité, quelle vie ! qu'une vie qui n'eſt rien, qui ne ſe propoſe rien, qui ne remplit un tems qui décide de tout pour elle, qu'en ne faiſant rien, qu'en ne comptant pour bien paſſé que les jours & les momens qui lui échappent.

Mais ſi l'inutilité eſt oppoſée au prix du tems, le dérangement & la multitude des occupations ne l'eſt pas

TOUT ce que nous avons dit II. PARTIE.
u'ici, mes Frères, la plupart de
ɛ qui m'écoutent ont, ſans doute,
oſé en ſecret, que leur vie n'eſt
moins qu'oiſeuſe & inutile; qu'à
ıe peuvent-ils ſuffire aux de-
s, aux bienſéances, aux enga-
ens infinis de leur état; qu'ils vi-
: dans une viciſſitude éternelle
cupations & d'affaires, qui ab-
e toute leur vie, & qu'ils ſe
ɾent heureux quand il leur reſte
ıoment pour être à eux-mêmes,
›uir d'un loiſir que la ſituation de
fortune leur refuſe.
t voilà, mes Frères, une nouvelle
ière, d'abuſer du tems, plus dan-
ıſe encore que l'inutilité & la
ſſe. En effet, l'uſage chrétien du

Foi eſt une vie de régle & de ſageſſe: l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, ſont de faux principes de conduite, puiſqu'ils ne ſont eux-mêmes que le déréglement de l'eſprit & du cœur, & que l'ordre & la raiſon doivent être nos ſeuls guides.

Cependant la vie de la plupart des hommes, eſt une vie toujours occupée & toujours inutile; une vie toujours laborieuſe & toujours vuide: leurs paſſions forment tous leurs mouvemens: ce ſont-là les grands reſſorts qui agitent les hommes; qui les font courir çà & là, comme des inſenſés; qui ne les laiſſent pas un moment tranquilles: & en rempliſſant tous leurs momens, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à ſe livrer à leur inquiétude, & ſatisfaire leurs cupidités injuſtes.

Mais en quoi conſiſte cet ordre qui doit régler la meſure de nos occupations, & ſanctifier l'uſage de notre tems? Il conſiſte premiérement, à nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas chercher les places & les ſituations qui les multiplient; & ne pas compter parmi

nos devoirs, les ſoins & les embarras que l'inquiétude, ou nos paſſions toutes ſeules, nous forment. Secondement, quelque agitée que ſoit notre ſituation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus eſſentielles & les plus privilégiées, celles que nous devons à notre ſalut.

Je dis premiérement, à ne pas compter parmi les occupations qui ſanctifient l'uſage de notre tems, celles que l'inquiétude, ou les paſſions toutes ſeules, nous forment.

L'inquiétude; oui, mes Frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes: rien n'eſt plus triſte pour la plupart des hommes, que de ſe retrouver avec eux ſeuls, & retomber ſur leur propre cœur. Comme des paſſions vaines nous emportent; que des attachemens criminels nous ſouillent; que mille deſirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponſe de mort, qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées noires, & des réfléxions triſtes. Nous cherchons donc dans la variété des occu-

pations, & dans des diſtractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes : nous craignons le loiſir comme le ſignal de l'ennui; & nous croyons trouver dans le dérangement & la multiplicité des ſoins extérieurs, cette ivreſſe heureuſe qui fait que nous marchons ſans nous en appercevoir, & que nous ne ſentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais hélas ! nous nous trompons : l'ennui ne ſe trouve que dans le dérangement, & dans une vie d'agitation, où jamais rien n'eſt à ſa place : c'eſt en vivant au hazard, que nous nous ſommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, & que le dégoût nous fait bien-tôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons ſans ceſſe de ſituation pour nous fuir, & que nous nous portons partout nous-mêmes ; en un mot, que toute notre vie n'eſt qu'un art diverſifié d'éviter l'ennui, & un talent malheureux de le trouver. Partout où n'eſt pas l'ordre, il faut néceſſairement que ſe trouve l'ennui; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en ſoit le reméde, elle en eſt au contraire la

ſource la plus féconde & la plus univerſelle.

Les ames juſtes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices & à l'humeur, elles dont toutes les occupations ſont à leur place, dont tous les momens ſont remplis ſelon leur deſtination & la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le reméde de l'ennui : cette ſage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paroît ſi triſte aux yeux du monde, eſt la ſource de leur joie, & de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarraſſées du tems préſent que des devoirs marqués occupent : jamais en peine ſur le tems à venir pour lequel de nouveaux devoirs ſont marqués : jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui ſe ſuccédent les unes aux autres : les jours leur paroiſſent des momens, parceque tous les momens ſont à leur place : le tems ne leur péſe pas, parcequ'il a toujours ſa deſtination & ſon uſage ; & elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme & occupée, cette paix & cette joie que le

reſte des hommes cherchent en vain dans le dérangement & dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laiſſe donc livrés à l'ennui & au dégoût ; & elle ne ſanctifie pas pour cela l'uſage de notre tems. Car ſi les momens que l'ordre de Dieu ne régle point, ſont des momens perdus, quelque remplis qu'ils ſoient d'ailleurs, ſi la vie de l'homme doit être une vie ſage & réglée, où chaque occupation ait ſa place fixe ; quoi de plus oppoſé à une telle vie que cette inconſtance, ces variations éternelles, dans leſquelles l'inquiétude nous fait paſſer notre tems ? Mais les paſſions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes Frères, je ſai qu'il n'eſt qu'un certain âge de la vie où l'on paroiſſe occupé du frivole & des plaiſirs ; des ſoins plus ſérieux & des occupations plus ſolides, ſuccédent à l'oiſiveté & aux amuſemens des premières mœurs ; & après avoir donné la jeuneſſe à la pareſſe & aux plaiſirs,

s à l'Etat, au Prince, aux ſoins
lics; que la Religion met au nom-
des devoirs qu'elle nous preſcrit,
ele pour le ſervice du Souverain,
r les intérêts & la gloire de la pa-
; & même qu'elle ſeule ſait for-
des ſujets fidéles, & des citoyens
s à tout ſacrifier pour la cauſe
mune. Mais la Religion ne veut
que l'orgueil & l'ambition nous
ent témérairement dans les ſoins
lics, & qu'on s'efforce par toutes
es de voies, d'intrigues, de ſolli-
tions, de parvenir à des places,
ious devant tout entiers aux au-
, il ne nous reſte plus de tems
r nous-mêmes : la Religion veut
on craigne ces ſituations tumul-
ueſes ; qu'on s'y préte à regret &
remblant, quand l'ordre de Dieu
'autorité de nos maîtres, nous y

nous avons ſi peu de tems à vivre ſur la terre, & le ſalut, ou la condamnation éternelle qui nous attend, eſt ſi proche, que tous les autres ſoins, hors celui-là, devroient être pour nous, triſtes & onéreux; & que tout ce qui nous diſtrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laiſſe qu'un petit nombre de jours, devroit nous paroître, pour nous, un grand malheur. Ce n'eſt pas-là une maxime de ſpiritualité; c'eſt la première maxime de la Foi & le fond du Chriſtianiſme.

Cependant, l'ambition, l'orgueil, toutes nos paſſions, font que nous ne pouvons ſupporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, & à la Cour ſur-tout, c'eſt une deſtinée & un état qui nous laiſſe à nous-mêmes, & ne nous établit point ſur les autres: nous ne conſultons, ni l'ordre de Dieu, ni les vûes de la Religion, ni les périls des ſituations trop agitées, ni le bonheur que la Foi découvre dans un état tranquille & privé, où l'on n'a à répondre que de ſoi-même; ni ſouvent même nos talens: nous ne conſultons que

nos paſſions, que ce deſir inſatiable de nous élever au-deſſus de nos frères : nous voulons paroître ſur la ſcène, & devenir des perſonnages ; & ſur une ſcène qui va finir demain, & qui ne nous laiſſera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places ſont environnées de tumulte & d'embarras, plus elles nous paroiſſent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout ; le loiſir ſi cher à une ame fidéle nous paroît honteux : tout ce qui nous partage entre nous & le public ; tout ce qui donne aux autres hommes un droit abſolu ſur notre tems ; tout ce qui nous jette dans l'abîme de ſoins & d'agitations, que traîne après ſoi le crédit, la faveur, la conſidération, nous touche, nous attire, nous tranſporte. Ainſi la plupart des hommes ſe font inconſidérément une vie tumultueuſe & agitée que Dieu ne demandoit pas d'eux ; & cherchent avec empreſſement des ſoins où l'on ne peut être en ſûreté, que lorſque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois ſe plaindre des agitations

infinies, inſéparables de leurs places; ſoupirer après le repos; envier la deſtinée d'un état tranquille & privé; & redire ſans ceſſe, qu'il ſeroit tems enfin de vivre pour ſoi, après avoir ſi long-tems vécu pour les autres. Mais ce ne ſont-là que des diſcours: ils paroiſſent gémir ſous le poids des affaires; mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement, le poids du loiſir & d'une condition privée: ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois; & ils emploient l'autre à ſe plaindre du malheur de les avoir obtenues: c'eſt un langage de vanité: ils voudroient paroître ſupérieurs à leur fortune, & ils ne le ſont pas au moindre revers & au plus léger refroidiſſement qui la menace. Voilà comme nos paſſions ſeules nous forment des embarras & des occupations que Dieu ne demandoit pas de nous, & nous ôtent un tems dont nous ne connoîtrons le prix, que lorſque nous ſerons arrivés à ce dernier moment, où le tems finit & l'éternité commence.

Encore, mes Frères, ſi au milieu

des occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au ſalut, vous répareriez du moins, en quelque manière, la diſſipation de cette partie de votre vie, que le monde & les ſoins d'ici-bas occupent toute entière. Mais c'eſt encore ici où notre aveuglement eſt déplorable : nous ne trouvons point de tems pour notre ſalut éternel : ce qu'on donne au Prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienſéances de ſon état, aux ſoins du corps & de la parure ; à l'amitié, à la ſociété, au délaſſement, à l'uſage ; tout cela paroît eſſentiel & indiſpenſable : on n'oſeroit y toucher, y retrancher : on le prolonge même au-delà des bornes de la raiſon & de la néceſſité ; & comme la vie eſt trop courte, & les jours trop rapides pour ſuffire à tout, ce qu'on en retranche, ce ſont les ſoins du ſalut ; dans la multiplicité de nos occupations, ce ſont toujours celles qu'on devroit donner à l'éternité qui ſont ſacrifiées. Oui, mes Frères, au lieu de prendre ſur nos délaſſemens, ſur des devoirs

que l'ambition multiplie, ſur des bienſéances que l'oiſiveté ſeule a établies, ſur les ſoins d'une vaine parure que l'uſage & la molleſſe ont rendus interminables; au lieu de prendre là-deſſus chaque jour quelque tems du moins pour Dieu & pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques foibles reſtes, qui ont échappé par hazard au monde & aux plaiſirs; quelques momens rapides dont le monde ne veut plus, dont nous ſommes peut-être embarraſſés, & que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous; tant qu'il ſe préſente des plaiſirs, des devoirs, des bienſéances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût: quand tout eſt fini, & que nous ne ſavons plus que faire de notre loiſir, alors nous conſacrons à quelques pratiques languiſſantes de religion, ces momens de rebut, que la laſſitude, ou le défaut de plaiſirs, nous laiſſe: ce ſont proprement des momens de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu; un intervalle que nous mettons entre le monde & nous, pour y rentrer

plaiſirs trop ſoutenue, & pro-
ée outre une certaine meſure au-
de laquelle ſe trouve l'ennui &
ſſitude.
oilà l'uſage que les perſonnes mê-
qui ſe parent d'une réputation
ertu, font, à la Cour ſur-tout, de
tems : toute leur vie eſt une pré-
ıce criminelle qu'elles donnent
ıonde, à la fortune, aux bien-
ces, aux plaiſirs, aux affaires
'affaire de leur ſalut : tout eſt
)li par ce qu'on donne à ſes maî-
, à ſes places, à ſes amis, à ſon
:, & il ne reſte plus rien pour
ı & pour l'éternité : il ſemble que
ms nous eſt premiérement donné
: le monde, pour l'ambition,
: nos places, pour les ſoins de la
:; & qu'enſuite ce que nous pou-
; avoir de trop, on nous ſait bon
i nous le donnons au ſalut.

de périra avec le monde ; tout ce que nous faiſons pour vous ſera immortel : tous les ſoins d'ici-bas ont pour objet des maîtres ſouvent ingrats, injuſtes, difficiles, impuiſſans du moins, & qui ne peuvent nous rendre heureux : les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un Maître & à un Seigneur fidéle, juſte, miſéricordieux, tout-puiſſant, & qui ſeul peut récompenſer ceux qui le ſervent : les ſoins de la terre, quelque brillans qu'ils puiſſent être, nous ſont étrangers ; ils ne ſont pas dignes de nous ; ce n'eſt pas pour eux que nous ſommes faits ; nous devons ſeulement nous y préter en paſſant, pour ſatisfaire aux liens paſſagers qui les éxigent de nous, & qui nous lient aux autres hommes ; les ſoins de l'éternité tout ſeuls ſont dignes de la nobleſſe de nos eſpérances, & rempliſſent toute la grandeur & toute la dignité de notre deſtinée. Bien plus, ô mon Dieu ! ſans les ſoins du ſalut, tous les autres ſont profanes & ſouillés : ce ne ſont plus que des agitations vaines, ſtériles, preſque toujours criminelles : les

s du ſalut tout ſeuls, les conſa-
it, les ſanctifient, leur donnent
alité, l'élévation, le prix & le
ite qui leur manque. Que dirai-je
ore ? tous les autres ſoins nous
irent, nous troublent, nous in-
tent, nous aigriſſent ; mais les
oirs que nous vous rendons,
s laiſſent une joie véritable dans
eur ; nous ſoutiennent, nous cal-
it, nous conſolent, & adouciſ-
même les peines & les amertu-
des autres. Enfin, nous nous de-
s à vous, ô mon Dieu ! avant
d'être à nos maîtres, à nos infé-
rs, à nos amis, à nos proches :
vous qui avez les premiers droits
notre cœur & ſur notre raiſon,
ſont les dons de votre main libé-
: c'eſt donc pour vous premiére-
t, que nous devons en faire uſa-
& nous ſommes Chrétiens avant
d'être Princes, ſujets, hommes
ics, ou quelque autre choſe ſur
rre.

remplir toute juſtice, & travailler à votre ſalut : j'en conviens ; mais il faut remplir ces devoirs dans la vûe de Dieu, par des motifs de foi, & dans un eſprit de religion & de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos aſſujettiſſemens, de nos ſacrifices, que ceux qui ſont offerts à ſa gloire & non pas à la nôtre ; & nos jours ne ſont pleins à ſes yeux, que lorſqu'ils ſont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périſſable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque dégré de grandeur, de réputation, qu'elles nous élévent ici-bas, ne ſont rien devant lui, ou ne ſont que des amuſemens puériles indignes de la majeſté de ſes regards.

Ainſi, mes Frères, que les jugemens de Dieu ſont différens de ceux du monde ! on appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négocia-

s difficiles conclues, des entrepri-
onduites avec ſuccès, des emplois
res ſoutenus avec réputation,
dignités éminentes acquiſes par
ſervices importans, & éxercées
: gloire ; une vie qui paſſe dans
iſtoires, qui remplit les monu-
s publics, & dont le ſouvenir ſe
ervera juſqu'à la dernière poſté-
: voilà une belle vie ſelon le mon-
Mais ſi dans tout cela on a plus
ché ſa gloire propre que la gloi-
e Dieu ; ſi l'on n'a eu en vûe que
e bâtir un édifice périſſable de
deur ſur la terre, en vain a-t-on
ni une carrière éclatante devant
ommes ; devant Dieu c'eſt une
erdue : en vain les hiſtoires par-
it de nous ; nous ſerons effacés
vre de vie & des hiſtoires éter-
s : en vain nos actions feront
iration des ſiécles à venir ; elles
ront point écrites ſur les colom-
mmortelles du Temple céleſte :
ſcripturâ domûs Iſrael non ſcriben- Ezech.

vain nos titres & nos dignités, ſe conſerveront ſur le marbre & ſur le cuivre ; comme ce ſera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux ; & ce que le doigt de Dieu tout ſeul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie ſera propoſée comme un modéle à l'ambition de nos neveux ; comme elle n'aura de réalité que dans les paſſions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de paſſions, & que tous les objets qui les allument ſeront anéantis, cette vie ne ſera plus rien, & retombera dans le néant avec le monde qui l'avoit admirée.

Car de bonne-foi, mes Frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les juſtices elles-mêmes ſeront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les ſoins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever ſur la terre ? qu'il regardât comme un tems bien employé, le tems que vous avez ſacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom & de votre race, comme ſi vous n'étiez ſur la terre que pour vous-mêmes ?

mît au nombre de vos œuvres
ılut celles qui n'ont eu que l'am-
n, l'orgueil, l'envie, l'intérêt
principe, & qu'il comptât vos
s parmi vos vertus?
que pourrez-vous lui dire au lit
ı mort, lorſqu'il entrera en juge-
t avec vous, & qu'il vous de-
dera compte d'un tems qu'il ne
ı avoit donné, que pour l'em-
er à le glorifier & à le ſervir?
lirez-vous : Seigneur, j'ai rem-
é des victoires : j'ai ſervi utile-
t & glorieuſement le Prince & la
ie : je me ſuis fait un grand nom
ni les hommes? Hélas! vous n'a-
pas ſû vous vaincre vous-même :
ı avez ſervi utilement les Rois de
rre, & vous avez mépriſé le ſer-
du Roi des Rois : vous vous êtes
ın grand nom parmi les hommes,
otre nom eſt inconnu parmi les
de Dieu : tems perdu pour l'é-
ité. Lui direz-vous : J'ai conduit
négociations pénibles : j'ai con-
les traités importans : j'ai ména-

vous avez conclu des traités & des alliances avec les hommes, & vous avez violé mille fois l'alliance ſainte que vous aviez faite avec Dieu : vous avez ménagé les intérêts des Princes, & vous n'avez pas ſû ménager les intérêts de votre ſalut : vous êtes entré dans le ſecret des Rois, & vous n'avez pas connu les ſecrets du Royaume des Cieux : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail & une occupation pénible & continuelle ? Hélas ! vous avez toujours travaillé, & vous n'avez rien fait pour ſauver votre ame : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfans : j'ai élevé mes proches : j'ai été utile à mes amis : j'ai augmenté le patrimoine de mes pères ? Hélas ! vous avez laiſſé de grands établiſſemens à vos enfans, & vous ne leur avez pas laiſſé la crainte du Seigneur en les élevant & les établiſſant dans la Foi & dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, & vous avez diſſipé les dons de la grace & le patrimoine de Jeſus-Chriſt : tems perdu pour l'éternité.

lirez-vous : J'ai fait des études
ndes : j'ai enrichi le public d'ou-
s utiles & curieux : j'ai perfec-
é les ſciences par de nouvelles
uvertes : j'ai fait valoir mes
ls talens & les ai rendus utiles
ommes ? Hélas ! le grand talent
i vous avoit confié étoit celui de
i & de la grace, dont vous n'a-
ait aucun uſage : vous vous êtes
u habile dans les ſciences des
mes, & vous avez toujours igno-
ſcience des Saints : tems perdu
l'éternité. Lui direz-vous enfin :
aſſé la vie à remplir les devoirs
s bienſéances de mon état : j'ai
des amis : j'ai ſû plaire à mes
res ? Hélas ! vous avez eu des
ſur la terre, & vous ne vous en
point fait dans le ciel : vous
tout mis en œuvre pour plaire
hommes, & vous n'avez rien
pour plaire à Dieu : tems perdu
l'éternité.
on, mes Frères, quel vuide af-

pli les premières places ; qui faiſoient tout le ſujet des entretiens, des craintes, des deſirs, des eſpérances des hommes ; qui occupoient preſque ſeuls les attentions de toute la terre ; qui portoient tout ſeuls le poids des ſoins & des affaires publiques : quel vuide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort ! tandis que les jours d'une ame ſainte & retirée, qu'on regardoit comme des jours obſcurs & oiſeux, paroîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la Foi, & dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités ſaintes, mes Frères : le tems eſt court ; il eſt irréparable ; il eſt le prix de votre éternelle félicité ; il ne vous eſt donné que pour vous en rendre dignes : meſurez là-deſſus ce que vous en devez donner au monde, aux plaiſirs, à la fortune, à votre ſalut. Mes Frères dit l'Apôtre, le tems eſt court ; uſons donc du monde comme ſi nous n'en uſions pas ; poſſédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme ſi nous ne les poſſédions pas

1. Cor. 7. 29.

jouiſ

jouiſſons de la faveur de nos maîtres & de l'eſtime des hommes, comme ſi nous n'en jouiſſions pas ; ce n'eſt-là qu'une ombre qui s'évanouit & nous échappe : & ne comptons de réel dans toute notre vie, que les momens que nous aurons employés pour le Ciel.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur le Salut.

Tempus meum nondum advenit ; tempus autem veſtrum ſemper eſt paratum.

Mon tems n'eſt pas encore venu ; mais pour le vôtre, il eſt toujours prêt. Joan. 7. 6.

LE reproche que fait aujourd'hui Jeſus-Chriſt à ſes parens ſelon la chair, qui le preſſoient de ſe manifeſter au monde, & d'aller à Jéruſalem ſe faire honneur de ſes grands talens, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent : le tems qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaiſirs, eſt toujours prêt ; il eſt toujours tems pour eux d'acquérir des biens, de la

gloire, & de ſatisfaire leurs paſſions ; c'eſt-là le tems de l'homme : *Tempus veſtrum ſemper eſt paratum* : mais le tems de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, le tems de travailler au ſalut n'eſt jamais prêt ; ils le renvoyent, ils le diffèrent ; ils attendent toujours qu'il arrive, & il n'arrive jamais : *Tempus meum nondum advenit.*

Les plus légers intérêts de la terre les agitent, & leur font tout entreprendre : car qu'eſt-ce que le monde lui-même dont ils ſuivent les voies trompeuſes, qu'une agitation éternelle où les paſſions mettent tout en mouvement, où le repos eſt le ſeul plaiſir inconnu, où les ſoucis ſont honorables, où ceux qui ſont tranquilles ſe croyent malheureux, où tout eſt travail & affliction d'eſprit, enfin, où tout s'agite & tout ſe méprend ?

Certes, mes Frères, à voir les hommes ſi occupés, ſi vifs, ſi patiens dans leurs pourſuites, on diroit qu'ils travaillent pour des années éternelles, & pour des biens qui doivent aſſurer leur félicité : on ne comprend pas que tant de ſoins & d'agitations

ne ſe propoſent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée ; & qu'une vie ſi rapide ſe paſſe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant, une mépriſe qui ne peut ſe ſoutenir contre la plus légère attention, eſt devenue l'erreur du plus grand nombre : envain la Religion nous rappelle à des ſoins plus ſolides & plus néceſſaires ; envain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit paſſer, c'eſt amaſſer à grands frais des monceaux de ſable qui s'écroulent ſur nos têtes à meſure que nous les élevons ; que le plus haut point d'élévation où nous puiſſions atteindre ici-bas eſt toujours la veille de notre mort & la porte de l'éternité, & que rien n'eſt digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme ; les ſoins des paſſions ſont toujours pénibles & ſérieux ; il n'eſt que les démarches que nous faiſons pour le ciel qui ſoient foibles & languiſſantes : le Salut tout ſeul eſt pour nous un amuſement : nous travaillons pour les biens frivoles, com-

nous travaillions pour des biens
ıels ; nous travaillons pour les
ı éternels, comme ſi nous travail-
pour des biens frivoles.
ui, mes Frères, les ſoins de la
ſont toujours vifs ; obſtacles,
ues, contretems, rien ne nous
te : les ſoins de la terre ſont tou-
prudens ; dangers, piéges,
léxités, concurrences, rien ne
fait prendre le change. Or, il
faut bien que les ſoins du ſalut ne
ıt de ce caractère : rien de plus
ıiſſant, & qui nous intéreſſe
ıs, quoique les obſtacles & les
ûts y ſoient fort à craindre : rien
us imprudent, quoique la multi-
:é des voies & le nombre des
ils y rendent les mépriſes ſi fami-
ı. Il faut donc y travailler avec
:ité & avec prudence : avec viva-
, pour ne pas ſe rebuter ; avec
ence, pour ne pas s'y mépren-
Implorons, &c. *Ave Maria.*

à nos places, à notre rang, à n
état, ne doivent être que des m
res différentes de travailler à r
falut.

Cependant ce ſoin ſi glorieu
quel tout ce que nous faiſons, &
ce que nous ſommes, ſe rapport
pour nous le plus mépriſable : c
principal & qui devroit être tou
à la tête de tous nos autres ſoins
céde à tous dans le détail de n
tions : ce ſoin ſi aimable, & a
les promeſſes de la foi & les co
tions de la grace attachent ta
douceurs, eſt devenu pour n
plus dégoûtant & le plus triſt
voilà, mes Frères, d'où vient
faut de vivacité dans l'affaire de
Salut éternel ; on y travaille ſan

regardés parmi nous comme la
de la réputation & de la gloire :
intrigues & les mouvemens qui
parvenir, ſont comptés parmi les
ets d'une profonde ſageſſe ; les
ets & les négociations, qui ar-
t les hommes les uns contre les
es, & qui font ſouvent de l'ambi-
d'un ſeul, l'infortune publique,
ent pour étendue de génie, &
ſupériorité de talens : l'art d'é-
r ſur un patrimoine obſcur une
ne monſtrueuſe, aux dépens
ent de l'équité & de la bonne foi,
ſcience des affaires, & la bonne
luite domeſtique : enfin, le mon-
trouvé le ſecret de rehauſſer par
titres honorables tous les ſoins
ſe rapportent aux choſes d'ici-

pour des occupations oiſeuſes & obſcures, pour le partage des ames foibles & bornées, & n'ont rien qui les reléve aux yeux des hommes. Et voilà, mes Frères, la premiére raiſon de notre indifférence pour l'affaire du Salut : nous n'eſtimons pas aſſés cette ſainte entrepriſe pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne croi pas devoir m'arrêter ici à combattre une illuſion ſi indigne même de la raiſon. Car, qu'eſt-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend ? Eſt-ce la durée & l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes ? ah ! tous les monumens de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faiſons pour la terre aura la même deſtinée qu'elle : les victoires & les conquêtes, les entrepriſes les plus éclatantes, & toute l'hiſtoire des pécheurs, qui embellit le ſiécle préſent ſera effacée du ſouvenir des hommes ; les œuvres du Juſte toutes ſeules ſeront immortelles, écrites à jamais dans le Livre de vie ; & ſurvivront à la ruine entière de l'univers. Eſt-ce la récompenſe qu'on

y propoſe ? mais tout ce qui ne
ious rendre heureux, ne peut
ious récompenſer ; & on n'en a
autre ici que Dieu même. Eſt-
dignité des occupations aux-
es on vous engage ? mais les
de la terre les plus honorables
les jeux auxquels notre erreur a
é des noms ſérieux : ici tout eſt
; on n'aime que l'Auteur de ſon
on n'adore que le Souverain de
ers ; on ne ſert qu'un Maître
uiſſant ; on ne déſire que des
éternels ; on ne fait des projets
our le Ciel ; on ne travaille que
une couronne immortelle.
'y a-t-il donc de plus glorieux
terre, & de plus digne de l'hom-
que les ſoins de l'éternité ? Les
érités ſont d'honorables inquié-
; les emplois éclatans, un eſcla-
illuſtre : la réputation eſt ſou-
une erreur publique ; les titres
dignités ſont rarement le fruit
vertu, & ne ſervent tout au

noiſſances, un vent qui enfle & qui corrompt, ſi la foi n'en corrige le venin; tout cela n'eſt grand que par l'uſage qu'on en peut faire pour le Salut; la vertu toute ſeule eſt eſtimable pour elle-même.

Cependant ſi nos concurrens ſont plus heureux & plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie; & leur élévation en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions & de nos eſpérances: mais lorſque les complices quelquefois de nos plaiſirs, changés ſoudain en de nouveaux hommes, rompent généreuſement tous les liens honteux des paſſions, & portés ſur les aîles de la grace, entrent à nos yeux dans la voie du Salut, tandis qu'ils nous laiſſent derrière eux errer encore triſtement au gré de nos deſirs déréglés; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement; & loin que leur deſtinée nous faſſe envie, & réveille en nous de foibles deſirs de Salut, nous ne penſons peut-être qu'à remplacer le vuide que leur retraite laiſſe dans le monde; qu'à nous élever à

)oſtes périlleux d'où ils viennent
eſcendre par des vûes de Foi &
Leligion : que dirai-je ? nous de-
)ns peut-être les cenſeurs de leur
u ; nous cherchons ailleurs que
; les tréſors infinis de la grace, les
ifs ſecrets de leur changement ;
; donnons à l'œuvre de Dieu des
; tout humaines ; & nos cenſures
orables deviennent la plus dan-
:uſe tentation de leur pénitence.
t ainſi, ô mon Dieu ! que vous
ındez des ténébres vengereſſes
les cupidités injuſtes : D'où vient
? nous manquons d'eſtime pour
tinte entrepriſe du Salut ; pre-
:e cauſe de notre indifférence.
n ſecond lieu, nous y travaillons
: indolence, parceque nous n'en
)ns pas une affaire principale, &
nous ne lui donnons jamais la
érence ſur tous nos autres ſoins.
effet, mes Frères, nous voulons
; nous ſauver ; les pécheurs les
; déplorés ne renoncent pas à cet-
eſpérance : nous voulons même

qu'à croire qu'il méritera la gloire des Saints, ſans avoir jamais fait une ſeule démarche pour s'en rendre digne; mais où nous nous trompons, c'eſt dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes Frères, les bienſéances & les inutilités des commerces, les fonctions d'une Charge, les embarras domeſtiques, les paſſions & les plaiſirs ont leurs tems & leurs momens marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du Salut? quel rang donnons-nous à ce ſoin unique ſur tous nos autres ſoins? en faiſons-nous une affaire ſeulement? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largeſſes ſaintes; mais qu'eſt-ce ſi nous le comparons à ce que vous en ſacrifiez tous les jours à vos plaiſirs, à vos paſſions, & à vos caprices? vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre eſprit au Seigneur par la prière;

le monde au ſortir de là ne
l-il pas ſa place dans votre
, & tout le reſte du tems n'eſt-
pour lui ? vous aſſiſtez peut-
exactement chaque jour aux
ères ſaints ; mais ſans entrer ici
les motifs qui ſouvent vous y
uiſent, cet unique exercice de
ion n'eſt-il pas compenſé par une
ée entière de vie oiſeuſe & mon-
? vous vous faites quelquefois
iolence paſſagère ; vous ſouffrez
être une injure ; vous prenez
ous pour une obligation de pié-
ais ce ſont-là quelques faits uni-
& ſinguliers qui ſortent de l'or-
ommun, & qui n'ont jamais de
vous n'en ſauriez produire un
evant le Seigneur, qu'il ne s'en
mille de l'autre côté que l'enne-
mpte pour lui : le Salut n'a que
ntervalles ; le monde a pour
lire, l'état & le fonds : les mo-
ſont pour Dieu ; la vie toute
:e eſt pour nous-mêmes.
ſai, mes Frères, que vous
. vous-mêmes là-deſſus l'injuſ-
c le danger de votre conduite ;
convenez que les agitations du

monde, des affaires, des plaiſirs, vous occupent preſque tout entiers, & qu'il vous reſte peu de tems pour penſer au Salut : mais vous dites pour vous calmer, que lorſqu'un jour vous ſerez plus tranquille ; que des affaires d'une certaine nature ſeront terminées ; que vous vous ſerez déchargé ſur un aîné des ſoins de cette dignité ; que certains embarras ſeront finis ; en un mot, que certaines circonſtances ne ſe trouveront plus, vous penſerez tout de bon à votre Salut, & que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuſe, c'eſt que vous regardez le Salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé : car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de ſanctification ? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes ? la pénitence, ſi ces occupations ſont pénibles ? la clémence, la miſéricorde, la juſtice, ſi elles vous établiſſent ſur les hommes ? la ſoumiſſion aux ordres du Ciel, ſi le ſuccès ne répond pas quelquefois à votre attente ? le pardon

injures, ſi vous y ſouffrez l'op-
ſion, la calomnie & la violence ?
onfiance en Dieu ſeul, ſi vous y
ouvez l'injuſtice ou l'inconſtance
os Maîtres ? n'eſt-il pas des ames
otre rang & de votre état, qui,
s la même ſituation où vous êtes,
ient une vie pure & chrétienne ?
is ſavez bien vous-mêmes qu'on
t trouver Dieu partout : car dans
momens heureux où vous avez
touché quelquefois de la grace,
t-il pas vrai que tout vous rappel-
à Dieu ; que les périls mêmes de
e état devenoient pour vous des
ructions & des remédes ; que le
nde vous dégoûtoit du monde
ne ; que vous trouviez partout le
et d'offrir à Dieu mille ſacrifices
iſibles ; & de faire de vos occupa-
is les plus tumultueuſes des ſour-
de réfléxions ſaintes, ou des oc-
ions ſalutaires de mérite ? Que ne
tivez-vous ces impreſſions de gra-
& de ſalut ? ce n'eſt pas votre ſitua-
n, c'eſt votre infidélité & votre
bleſſe, qui les ont éteintes dans
tre cœur.

Joſeph étoit chargé de toutes les

affaires d'un grand Royaume ; lui ſeul ſoutenoit tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t-il le Seigneur, qui avoit rompu ſes liens, & juſtifié ſon innocence ? ou attendit-il pour ſervir le Dieu de ſes pères, qu'un ſucceſſeur vînt lui rendre le loiſir que ſa nouvelle dignité lui avoit ôté ? il ſut faire ſervir à la conſolation de ſes frères, & à l'avantage du peuple de Dieu, une proſpérité qu'il ne reconnoiſſoit tenir que de ſa main toute-puiſſante. Cet Officier de la Reine d'Ethiopie, dont il eſt parlé aux Actes des Apôtres, étoit établi ſur les richeſſes immenſes de cette Princeſſe : le détail des tributs & des ſubſides, & toute l'adminiſtration des deniers publics étoit confiée à ſa fidélité : or cet abîme de ſoins & d'embarras ne lui laiſſoit-il pas le loiſir de chercher dans les prophéties d'Iſaïe le ſalut qu'il attendoit, & les paroles de la vie éternelle ? Placez-vous dans les ſituations les plus agitées, vous y trouverez des Juſtes qui s'y ſont ſanctifiés : la Cour peut devenir l'azile de la vertu comme le Cloître ; les places & les emplois

ent être les ſecours comme les
ls de la piété ; & quand pour
ir à Dieu on attend qu'on puiſſe
ger de places, c'eſt une marque
ne veut pas encore changer ſon

ſſi, lorſque nous vous diſons que
it doit être l'unique affaire, nous
étendons pas que vous renon-
à toutes les autres ; vous ſorti-
le l'ordre de Dieu. Nous vou-
eulement que vous les rappor-
toutes au ſalut ; que la piété
fie vos occupations ; que la foi
gle ; que la Religion les anime ;
a crainte du Seigneur les mo-
en un mot, que le ſalut ſoit
ie le centre où elles aboutiſſent
: car d'attendre que vous
plus tranquille & plus débarraſſé
is ſoins, pour être plus homme
n, outre que c'eſt une illuſion
le démon ſe ſert pour reculer
pénitence ; c'eſt un outrage
que vous faites à la Religion
ius-Chriſt : vous juſtifiez les re-
es que les ennemis des Chré-
faiſoient autrefois contre elle ;
ble que vous la regardez com-

me incompatible avec les devoirs de Prince, de Courtiſan, d'homme public, de père de famille : vous ſemblez croire comme eux que l'Evangile ne propoſe que des maximes funeſtes à la République ; & que s'il en étoit cru, il faudroit tout quitter, ſortir de la ſociété, renoncer à tous les ſoins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienſéance, d'autorité qui nous uniſſent aux autres hommes, & vivre comme ſi l'on étoit ſeul ſur la terre : au lieu que c'eſt l'Evangile tout ſeul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'eſt la Religion de Jeſus-Chriſt toute ſeule qui peut former des Princes religieux, des Courtiſans chrétiens, des Magiſtrats incorruptibles, des Maîtres modérés, des Sujets fidéles, & maintenir dans une juſte harmonie cette variété d'états & de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples & le ſalut des Empires.

Mais pour vous faire mieux ſentir l'illuſion de ce prétexte, quand vous ſerez libre d'embarras & dégagé de ces ſoins extérieurs qui vous détour-

aujourd'hui du ſalut : votre cœur
t-il libre de paſſions ? les liens
:es & inviſibles qui vous arrê-
ſeront-ils rompus ? ſerez-vous
ı à vous-même ? plus hum-
plus patient, plus modéré, plus
e, plus mortifié ? ah ! ce ne
pas les agitations du dehors qui
retiennent, c'eſt le déréglé-
du dedans ; c'eſt le tumulte &
racité des paſſions : ce n'eſt pas
les ſoins de la fortune & dans
)arras des événemens & des af-
ı, dit ſaint Chryſoſtôme, qu'eſt
nfuſion & le trouble, c'eſt dans
ıclinations déréglées de l'ame ;
œur où Dieu régne eſt par-tout
uille : *Non in rerum eventu per-* Hom. 61.
tio ac tumultus, ſed in nobis & in ad pop.
is noſtris. Vos ſoins pour la terre
)nt incompatibles avec le ſalut,
)arceque les affections qui vous
achent ſont criminelles ; ce ne
)as vos places, ce ſont vos pan-
s, qui ſont pour vous des écueils :

que jamais ; ils auront outre ce fond de foibleſſe, qu'ils tirent de votre propre corruption, la force du tems & des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, & vous verrez que vos paſſions plus vives à meſure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même ; & vous ſerez ſurpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obſtacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne : cette lépre, ſi j'oſe parler ainſi, n'eſt pas attachée à vos vétemens, à vos charges, aux murs de vos palais, de ſorte que vous puiſſiez vous en défaire en les quittant ; elle a gagné votre propre chair : ce n'eſt donc pas en renonçant à vos ſoins, qu'il faut travailler à vous guérir ; c'eſt en vous purifiant vous-même, qu'il faut ſanctifier vos ſoins ; tout eſt pur à ceux qui ſont purs : autrement votre plaie vous ſuivra juſques dans le loiſir de votre ſolitude ; ſemblable à ce Roi de Juda dont il eſt parlé au Livre des Rois, lequel eut beau abdiquer ſa

il l'avoit frappé ; & vit cette
: honteuſe le ſuivre juſques dans
:traite. Les ſoins extérieurs ne
vent leur innocence ou leur ma-
té que dans notre cœur ; & c'eſt
ſeuls qui rendons les occupa-
: de la terre dangereuſes, comme
nous ſeuls qui rendons celles du
inſipides & dégoutantes.
: voilà, mes Frères, la dernière
n pourquoi nous faiſons paroître
u de vivacité pour la grande af-
de notre ſalut éternel ; c'eſt que
: en accompliſſons les devoirs ſans
ir & comme à regret. Les plus
:es obligations de la piété nous
iſſent dures : tout ce que nous
ns pour le Ciel nous gêne, nous
ue, nous déplaît ; la prière cap-
trop nos eſprits ; la retraite nous
: dans l'ennui ; les lectures ſaintes

en un mot, nous trouvons je ne ſai quoi de triſte dans la vertu, qui fait que nous n'en rempliſſons les obligations que comme des dettes odieuſes qu'on paye toujours de mauvaiſe grace, & ſeulement lorſqu'on s'y voit contraint.

Mais premiérement, mes Frères, vous êtes injuſtes d'attribuer à la vertu ce qui prend ſa ſource dans votre propre corruption; ce n'eſt pas la piété qui eſt déſagréable, c'eſt votre cœur qui eſt déréglé; ce n'eſt pas le calice du Seigneur qu'il faut accuſer d'amertume, dit ſaint Auguſtin, c'eſt votre goût qui eſt dépravé. Tout eſt amer à un palais malade; corrigez vos panchans, & le joug vous paroîtra léger: rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, & vous goûterez combien le Seigneur eſt doux: haïſſez le monde, & vous comprendrez à quel point la vertu eſt aimable; en un mot, aimez Jeſus-Chriſt, & vous ſentirez tout ce que je dis.

Voyez ſi les Juſtes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété: interrogez-les; demandez

leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuſe ; ils vous répondront que vous leur paroiſſez dignes de compaſſion ; qu'ils ſont touchés de votre égarement & de vos peines, de vous voir tout ſouffrir pour un monde, ou qui vous mépriſe, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaiſirs ſouvent plus inſipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeroient pas leur triſteſſe prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les conſole, la retraite les ſoutient, les lectures ſaintes les animent ; les œuvres de la piété répandent dans leur ame une onction ſainte, & leurs jours les plus heureux ſont ceux qu'ils paſſent avec le Seigneur. C'eſt le cœur qui décide de nos plaiſirs : tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu inſupportable.

En ſecond lieu, voulez-vous ſavoir encore pourquoi le joug de Jeſus-Chriſt eſt pour vous ſi dur & ſi accablant ; c'eſt que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au

tez quelquefois, & en vous dé
geant auſſi-tôt vous ne ſentez q
déſagrément des premiers eff
vous ne laiſſez pas à la grace l
ſir d'en adoucir le poids, &
prévenez les douceurs & les c
lations qu'elle ne manque jamà
répandre ſur les ſuites. Ces ani
myſtérieux que les Philiſtins c
rent pour porter l'Arche du Seig
hors de leurs frontières, figure
ames infidéles peu accoutumé
porter le joug de Jeſus-Chriſt,
giſſoient, dit l'Ecriture, &
bloient gémir ſous la grandeu
2. *Reg.* 6. 12. ce poids ſacré : *Pergentes & mu*
tes ; au lieu que les enfans de L
image naturelle des Juſtes, accc
més à ce miniſtère ſaint, faiſ
retentir les airs des cantiques d
greſſe & d'actions de graces,

x & léger, il nous a ordonné en
ne-tems de le porter chaque jour:
ction eſt attachée à l'accoutu-
ce; les armes de Saül n'étoient
ntes pour David, que parcequ'il
avoit point l'uſage : *Non uſum* *I. Reg.*
o. Il faut ſe familiariſer avec la 17. 39.
u pour en connoître les ſaints
uits; il faut percer avant dans
e terre heureuſe pour y trouver
it & le miel; ce n'eſt qu'à l'en-
qu'on trouve des géans, & des
ſtres qui dévorent ſes habitans.
plaiſirs des pécheurs ne ſont doux
ſur la ſurface; ils n'ont d'agréa-
que les premiers momens : ſi
s allez plus avant, ce n'eſt plus
fiel & qu'amertume; & plus
s les approfondiſſez, plus vous
ouvez le vuide, l'ennui, la ſa-

vous avancez, plus les conſolations abondent; plus les paſſions ſe calment, plus les voies s'applaniſſent, plus vous vous applaudiſſez d'avoir rompu des chaînes qui vous accabloient, & que vous ne traîniez plus qu'à regret & avec une ſecrette triſteſſe. Ainſi tandis que vous vous en tiendrez à de ſimples eſſais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances & les amertumes; & comme vous n'aurez pas la fidélité du Juſte, vous n'en devez pas auſſi attendre les conſolations.

Enfin, vous accompliſſez les devoirs de la piété ſans goût, non-ſeulement parceque vous les accompliſſez trop rarement, mais parceque vous ne les accompliſſez qu'à demi. Vous priez, mais ſans recueillement; vous jeûnez, mais c'eſt ſans entrer dans un eſprit de componction & de pénitence; vous vous abſtenez de nuire à votre ennemi, mais c'eſt ſans l'aimer comme votre frère; vous approchez des myſtères ſaints, mais ſans y apporter cette ferveur, qui ſeule y fait trouver des douceurs ineffables; vous vous ſéparez quel-

ois du monde, mais vous ne
ez pas dans la retraite le ſilence
ens & des paſſions, ſans quoi
n'eſt plus qu'un triſte ennui; en
ıot, vous ne portez le joug qu'à
i. Or Jeſus-Chriſt n'eſt pas di-
: ce Simon le Cirénéen qui ne
ɔit qu'une partie de la croix en
accablé, & il falloit que les ſol-
lui fiſſent violence pour l'obli-
le continuer au Sauveur ce triſte
ſtère : *Et angariaverunt ut tolle-* *Matth.*
ucem ejus. Il n'eſt que la plénitu- 27. 32.
e la loi qui ſoit conſolante; plus
: en retranchez, plus elle devient
nte & onéreuſe; plus vous vou-
'adoucir, plus elle accable; au
qu'en y ajoûtant même des ri-
ırs de ſurcroît, vous en ſentez
nuer la péſanteur, comme ſi vous
ɔoûtiez de nouveaux adouciſſe-
s : d'où vient cela ? c'eſt que
ervance imparfaite de la loi
ıd ſa ſource dans un cœur que
ɔaſſions partagent encore : or un
ır diviſé & qui nourrit deux
ɔurs, ne peut être ſelon la parole
eſus-Chriſt, qu'un royaume &
héâtre plein de trouble & de dé-
tion.

En voulez-vous une image naturelle tirée des Livres ſaints ? Rebecca ſur le point d'enfanter Jacob & Eſaü ſouffroit des douleurs mortelles, dit l'Ecriture ; les deux enfans ſe faiſoient déja la guerre dans ſon ſein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli ;* & comme laſſée de ſes maux, elle demandoit au Seigneur ſa mort ou ſa délivrance : Ne ſoyez point ſurpriſe, lui dit la voix du ciel, ſi vos douleurs ſont ſi extrêmes, & s'il vous en coûte tant pour devenir mère, c'eſt qu'il y a deux peuples dans votre ſein : *Duæ gentes & duo populi ſunt in utero tuo.* Voilà votre hiſtoire, mon cher Auditeur : vous êtes ſurpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jeſus-Chriſt, le nouvel homme, dans votre cœur : ah ! c'eſt que vous y conſervez encore deux amours irréconciliables, Jacob & Eſaü, l'amour du monde & l'amour de Jeſus-Chriſt ; c'eſt que vous portez au-dedans de vous deux peuples, pour ainſi dire, qui ſe font une guerre éternelle : *Duæ gentes & duo populi ſunt in utero tuo ;* voilà la ſource de vos

Gen. 25. 22.

Ibid. ℣. 23.

douleurs & de vos peines. Si l'amour de Jeſus-Chriſt tout ſeul poſſédoit votre cœur, tout y ſeroit calme & paiſible : mais vous y nourriſſez encore des paſſions injuſtes ; vous aimez encore le monde, les plaiſirs, les diſtinctions de la fortune ; vous ne pouvez ſouffrir ceux qui vous effacent ; votre cœur eſt plein de alouſies, d'animoſités, de deſirs rivoles, d'attachemens criminels : *Duæ gentes & duo populi ſunt in utero uo* ; & de là vient que vos ſacrifices tant toujours imparfaits comme eux de Caïn, ſont toujours triſtes & pénibles comme les ſiens.

Servez donc le Seigneur de tout voe cœur, & vous le ſervirez avec allégreſſe : donnez-vous à lui ſans réſerve, ans vouloir encore retenir un droit ſur outes vos paſſions ; obſervez les juſices de la loi avec plénitude, & elles épandront, dit le Prophéte, de ſaints laiſirs dans votre cœur : *Juſtitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* Ne royez pas que les larmes de la pénitence ſoient toujours triſtes & amères : le deuil n'eſt qu'au dehors ; elles ont mille dédommagemens ſecrets *Pſ. 18. 9.*

lorſqu'elles ſont ſincères : le juſte reſſemble au buiſſon ſacré ; vous n'en voyez que les ronces & les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réſide au-dedans ; vous voyez des macérations & des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction ſainte qui les adoucit ; vous voyez le ſilence, la retraite, la fuite du monde & des plaiſirs, mais vous ne voyez pas le conſolateur inviſible, qui remplace avec tant d'uſure le commerce des hommes devenu inſupportable depuis que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triſte, ennuyeuſe, mais vous ne voyez pas la joie & la paix de l'innocence qui régne au-dedans. C'eſt-là que le Père des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation répand ſes faveurs à pleines mains, & que l'ame ne pouvant quelquefois en ſoutenir l'excès & la plénitude, eſt obligée de demander à ſon Seigneur qu'il ſuſpende le torrent de ſes graces, & qu'il meſure l'abondance de ſes dons à la foibleſſe de ſa créature.

Venez vous-même en faire une heureuſe expérience, mon cher Au-

r ; venez mettre la fidélité de
: Dieu à l'épreuve ; c'eſt ici
aime à être tenté : venez eſſayer
ıs rendons un témoignage trom-
à ſes miſéricordes ; ſi nous at-
; le pécheur par de fauſſes eſpé-
s , & ſi ſes dons ne ſont pas
e plus abondans que nos pro-
s. Vous avez long-tems eſſayé
onde ; vous ne lui avez point
é de fidélité : il vous avoit tout
ſpérer ; des plaiſirs , des hon-
, des félicités imaginaires : il
a trompé ; vous y êtes malheu-
; vous n'avez jamais pu parve-
vous y faire une ſituation au
e vos ſouhaits : venez voir ſi
Dieu ne vous ſera pas plus
; ſi l'on ne trouve que des amer-
s & des dégoûts dans ſon ſervi-
'il promet plus qu'il ne donne ;
: un Maître ingrat , inconſtant ,
:e ; ſi ſon joug eſt une cruelle
ude , ou une douce liberté ; ſi
:voirs qu'il éxige de nous ſont le

ſi vous n'étiez pas plus aimable, plus fidéle, & plus digne d'être ſervi que ce monde miſérable !

Mais pour le ſervir comme il veut l'être, mes Frères, il faut eſtimer la gloire & le bonheur de ſon ſervice ; préférer ce bonheur à tous les autres, & y travailler ſincèrement, ſans réſerve, & avec une mûre circonſpection : car ſi c'eſt un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre ſalut éternel, & de s'en dégoûter ; c'en eſt un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence & de s'y méprendre.

II. PARTIE. UNe entrepriſe où les dangers ſont journaliers, où les mépriſes ſont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroiſſent ſûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable ; & où cependant le ſuccès doit décider de nos deſtinées éternelles ; une entrepriſe de ce caractère demande ſans doute des attentions non communes, & dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais beſoin de tant de circonſpection & de prudence. Or, que telle ſoit l'entrepriſe du ſalut, il

inutile ici de le prouver, & nul
e vous n'en doute; ce qu'il
rte donc d'établir ce ſont les
s & les caractères de cette pru-
ce, qui doit nous guider dans une
re ſi périlleuſe & ſi eſſentielle.
a première régle, c'eſt de ne pas
éterminer au hazard parmi cette
ltiplicité de voies que les hom-
s ſuivent; les examiner toutes
dépendamment des uſages & des
utumes qui les autoriſent; & dans
affaire de l'éternité ne donner rien
à l'opinion & à l'exemple: la ſe-
conde, lorſqu'on ſe détermine, ne
laiſſer rien à l'incertitude des événe-
mens, & préférer toujours la ſûreté
au péril.

Telles ſont les régles communes de prudence que les enfans du ſiécle eux-mêmes ſuivent dans la pourſuite de leurs prétentions & de leurs eſpérances temporelles: le ſalut éternel eſt la ſeule affaire où elles ſont négligées. Premiérement, nul n'éxamine ſi ſes voies ſont ſûres, & ne demande pas d'autre garant de leur ſûreté que la foule que l'on voit marcher devant ſoi. Secondement, dans les

doutes qui naiſſent ſur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au ſalut, comme il a toujours l'amour propre pour lui, il a toujours auſſi la préférence : deux erreurs capitales & communes dans l'affaire du ſalut éternel, qu'il faut ici combattre. La première régle eſt de ne pas ſe déterminer au hazard, & dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion & à l'exemple. En effet, le Juſte nous eſt par-tout repréſenté dans les livres ſaints comme un homme ſenſé & prudent, qui ſuppute, qui compare, qui examine, qui diſcerne, qui éprouve ce qu'il y a de meilleur, qui ne croit pas légérement à tout eſprit, qui porte à ſes pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ſes démarches & ne pas ſe méprendre dans ſes voies. Le pécheur au contraire y eſt dépeint comme un inſenſé qui marche à l'avanture, & qui dans les pas les plus périlleux paſſe outre avec confiance, comme s'il marchoit dans les ſentiers les plus ſûrs & les plus unis : *Sapiens timet, & declinat à malo : ſtultus tranſilit, & confidit.* Prov. 14. 16.

Or voilà, mes Frères, la ſituation

:eſque tous les hommes dans
re du ſalut éternel. Par-tout ail-
prudens, attentifs, défians,
:s à découvrir les erreurs ca-
ſous les préjugés communs :
lans le ſalut tout ſeul, que rien
le notre crédulité & notre im-
:nce. Oui, mes Frères, vous
entendez dire tous les jours que
: du monde, c'eſt-à-dire, cette
d'amuſement, d'inutilité, de
é, de faſte, de molleſſe, éxemp-
ème de grands crimes; que cette
dis-je, n'eſt pas une vie chré-
e; & dès là, que c'eſt une vie de
bation & d'infidélité : c'eſt la
ine de la Religion où vous êtes
& depuis votre enfance on vous
ırri de ces vérités ſaintes : le
le au contraire ſoutient que
vie eſt la ſeule que des per-
:s d'un certain rang puiſſent me-
que ne vouloir pas s'y confor-
, ce ſeroit un air ſauvage, où il
:roit plus de ſingularité & de
aſſe que de raiſon & de vertu.

encore vuidé : néanmoins comme il s'agit ici d'une alternative affreuſe, & que s'y méprendre eſt le dernier de tous les malheurs, il ſemble que la prudence demanderoit qu'on s'éclaircît du moins avant que de paſſer outre. Il eſt naturel de douter du moins entre deux partis qui conteſtent, & où notre ſalut ſur-tout eſt devenu le ſujet de la diſpute : or, je vous demande entrant dans le monde, & recevant ſes mœurs, ſes maximes, ſes uſages, comme vous les avez reçus ; avez-vous commencé par examiner s'il avoit raiſon, & ſi c'étoit nous qui avions tort & qui étions les ſéducteurs ?

Le monde veut qu'on aſpire aux faveurs de la fortune, & qu'on n'oublie ni ſoins, ni mouvemens, ni baſſeſſes, ni artifices, pour s'en rendre digne : vous ſuivez ces uſages ; mais avez-vous examiné ſi l'Evangile ne les contredit point ? Le monde ſe fait honneur du luxe, de la magnificence, des profuſions, de la délicateſſe des tables ; & en matière de dépenſe rien n'eſt exceſſif ſelon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires :

êtes-vous informé ſi la loi de
ne preſcrit point un uſage plus
des richeſſes que nous ne tenons
de lui? Le monde autoriſe les
éternels, les plaiſirs, les ſpec-
s; & traite avec dériſion qui-
ue oſe même douter de leur in-
nce : avez-vous trouvé cette
ion dans les maximes triſtes &
ſiantes de Jeſus-Chriſt? Le mon-
prouve certaines voies douteu-
: odieuſes d'augmenter le patri-
e de ſes pères, & ne met point
res bornes à la cupidité, que cel-
es loix, qui puniſſent les violen-
c les injuſtices manifeſtes: nous
riez-vous aſſurer que les régles
conſcience n'y regardent pas de
près, & n'entrent pas là-deſſus
des diſcuſſions que le monde ne
oît point? Le monde ſouffre que
aſpire à des honneurs ſacrés,
n ſupplie même à la porte des
ibuteurs des graces, & qu'on

déclaré qu'une vie douce, molle, oiſeuſe, étoit une vie innocente; & que la vertu n'étoit pas ſi auſtère que nous la faiſions : avant de l'en croire ſur ſa parole, avez-vous conſulté ſi la doctrine que Jeſus-Chriſt nous a apportée du ciel, ſouſcrivoit à la nouveauté & au danger de ſes maximes ?

Quoi ! mes Frères, dans l'affaire de votre éternité vous adoptez ſans attention des préjugés communs, ſeulement parcequ'ils ſont établis ? vous ſuivez ceux qui marchent devant vous, ſans éxaminer où conduit le ſentier qu'ils tiennent ? vous ne daignez pas vous demander à vous-même ſi vous ne vous trompez point ? il vous ſuffit de ſavoir que vous n'êtes pas le ſeul à vous méprendre ? quoi ! dans l'affaire qui doit décider de vos deſtinées éternelles, vous ne faites pas même uſage de votre raiſon ? vous ne demandez point d'autre garant de votre ſûreté que l'erreur commune ? vous ne doutez pas ? vous ne vous informez pas ? vous ne vous défiez pas ? tout vous eſt bon. Vous qui êtes ſi épineux, ſi difficile,

éfiant, ſi plein de précautions,
nd il s'agit de vos intérêts terreſ-
; dans cette grande affaire toute
e, vous vous conduiſez par inſ-
t, par opinion, par impreſſion
ngère ? vous n'y mettez rien du
'e, & vous vous laiſſez entraîner
ılemment à la multitude & à l'é-
ıple ? Vous, qui ſur tout autre
ıt rougiriez de penſer comme la
e ; vous, qui vous piquez de
:riorité de génie, & de laiſſer au
ple & aux eſprits médiocres les
ugés vulgaires ; vous, qui outrez
t-être la ſingularité dans votre
ɔn de penſer ſur tout le reſte ; ſur
ılut tout ſeul, vous ne penſez
vec la foule, & il ſemble que la
ɔn ne vous eſt pas donnée pour
;rand intérêt ſeulement ? Quoi,
Frères ! quand on vous demande
; les jours dans les démarches que
s faites pour le ſuccès de vos af-
ɛs & de vos eſpérances terreſ-
; les raiſons que vous avez eu,
ıréférer un parti à un autre, vous
ɛloppez des motifs ſi ſages & ſi
les ; vous juſtifiez votre choix
des vûes ſi ſûres & ſi déciſives ;

vous paroiſſez avoir penſé ſi mûrement avant que d'entreprendre ; & lorſque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du ſalut éternel vous préférez les abus, les uſages, les maximes du monde aux exemples des ſaints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous ; & aux régles de l'Evangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous ; vous n'avez rien à nous répondre, ſinon que vous n'êtes pas le ſeul, & qu'il faut vivre comme tout le monde vit ? Grand Dieu ! & que ſervent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous ? nous avons de la raiſon pour la vanité ; nous ſommes des enfans pour la vérité : nous nous piquons de ſageſſe dans les affaires du monde ; dans celle du ſalut éternel, nous ſommes des inſenſés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus ſage & plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous ; que vous ne pouvez pas entrer dans des diſcuſſions qui vous paſſent ; que ſi nous

ons crus il faudroit ſe chicaner
ut ; & que la piété n'eſt pas de
ıfiner.
ıis je vous demande : faut-il
de rafinement pour ſavoir que
nde eſt un guide trompeur ; que
ıaximes ſont réprouvées dans
e de Jeſus-Chriſt, & que ſes
s ne ſauroient jamais preſcrire
e la loi de Dieu ? n'eſt-ce pas
gle la plus ſimple & la plus
nune de l'Evangile, & la pre-
: vérité de la ſcience du ſalut ?
faut qu'aller ſimplement pour
ɔître le devoir. Les rafinemens
ɔnt néceſſaires que pour ſe le
ıuler à ſoi-même, & pour allier
affions avec les régles ſaintes :
là où l'eſprit humain a beſoin de
: ſon induſtrie, car l'entrepriſe
fficile ; & voilà où vous en êtes,
qui prétendez que rappeller les
ımes à la régle eſt un rafine-
: inſenſé : il ne faut que ſe con-

aſſés : ce ne fut qu'après ſon crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conſcience troublée, & allier ſes foibleſſes injuſtes avec la loi de Dieu, il s'aviſa d'aller chercher dans les réponſes d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ſes paſſions. Aimez la vérité, & vous l'aurez bien-tôt connue : une conſcience droite eſt le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'eſt pas que je veuille blâmer ici les recherches ſincères que fait une ame ſimple & timide pour s'éclairer & pour s'inſtruire ; je veux dire ſeulement que la plupart des doutes ſur les devoirs, dans les ames livrées au monde comme vous, naiſſent d'un fond dominant de cupidité, qui d'un côté voudroit ne point toucher à ſes paſſions injuſtes ; & de l'autre s'autoriſer de la loi, pour s'épargner le remord de la tranſgreſſion manifeſte. Car d'ailleurs ſi vous cherchez Dieu de bonne-foi, & que vos lumières ne ſuffiſent pas ; il y a encore des Prophétes dans Iſrael : conſultez à la bonne heure ceux qui conſervent la forme de la loi & de

ine doctrine ; & qui enſeignent
ie de Dieu dans la vérité : ne
oſez pas vos doutes avec ces
eurs & ces adouciſſemens, qui
rminent toujours la déciſion en
e faveur : ne conſultez pas pour
trompé, mais pour être éclair-
ie cherchez pas des oracles fa-
bles, mais des oracles ſûrs &
rés : ne vous contentez pas mê-
u témoignage d'un ſeul homme ;
ultez le Seigneur à pluſieurs re-
s, & par différens organes ; la
du Ciel eſt uniforme, parceque
érité dont elle eſt l'interpréte,
qu'une : ſi les témoignages ne
iennent pas, préférez toujours
oix qui vous éloigne le plus du
; défiez-vous du ſentiment qui
, qui rit à la vûe, & qui avoit
pour lui les ſuffrages de votre
ur propre.
imitez pas Loth, lequel ſur le

toit ; laiſſa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuſes, & ſe détermina là-deſſus pour le pays de Sodome, ſans éxaminer s'il y avoit de la ſûreté pour lui : *Elevatis itaque Loth oculis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ univerſa irrigabatur.... ſicut paradiſus domini.... & habitavit in Sodomis.* En effet, ſon imprudence fut bien-tôt punie, dit ſaint Ambroiſe ; peu de tems après les Rois des nations l'emménent captif ; & délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel qui tomba ſur cette ville criminelle : *Loth amœnam elegit : infirmioris itaque conſilii pretium luit, quoniam à prudentiore deflexerat.* Il eſt rare que les déciſions de nos panchans ſe trouvent les mêmes que celles des régles ſaintes.

Gen. 13. 10. 12.

S. Ambr.

Cependant c'eſt ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du ſalut ; & dans les circonſtances mêmes où nous voyons des routes plus ſûres que celles que nous choiſiſſons : ſeconde démarche de notre imprudence dans l'entrepriſe de notre ſalut éternel. En effet, il n'eſt guéres de doute ſur nos devoirs, qui nous dé-

l'obligation préciſe de la Loi ſur
ue démarche : nous connoiſſons
ntiers par où Jeſus-Chriſt & les
s ont paſſé : on nous les montre
re tous les jours : on nous convie
e ſuccès qu'ils ont eu, à marcher
eurs traces : c'eſt ainſi, nous dit-
vec l'Apôtre, que ces hommes
ieu qui nous ont précédé, vain-
nt le monde, & obtinrent l'effet
romeſſes : nous voyons qu'en les
nt on peut tout eſpérer, & que
la voie où nous marchons, tout
craindre ; devrions-nous balan-
lans cette alternative ?
ependant, partout nous réſiſtons
s propres lumières ; partout nous
érons le péril à la ſûreté ; toute
e vie n'eſt même qu'un péril con-
el ; dans toutes nos actions, nous
ons, non pas entre le plus ou le
ns parfait, mais entre le crime &
imples fautes ; toutes les fois que
s agiſſons, il n'eſt pas queſtion de

un tel diſcours, ſi ſe livrer juſqu'à un tel point à ſon reſſentiment, ſi uſer de cette duplicité, ſi ne pas refuſer une telle complaiſance eſt un crime ou une ſimple offenſe; vous êtes toujours entre ces deux deſtinées; & votre conſcience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occaſion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avoit aucun péril.

Ainſi vous ſavez qu'une vie de jeu, de plaiſir, de ſpectacle, d'amuſement, quand même il ne s'y mêleroit rien de groſſier & de criminel, eſt un parti fort douteux pour l'éternité; nul Saint du moins ne vous en a laiſſé l'exemple: des mœurs plus recueillies & plus chrétiennes ne vous laiſſeroient rien de ſemblable à craindre, vous le ſavez: cependant vous aimez mieux un doute accommodant; qu'une ſûreté trop gênante. Vous ſavez que la grace a des momens qui ne reviennent plus; que rien n'eſt plus incertain que le retour des impulſions ſaintes auxquelles on ſe refuſe; que le Salut différé eſt preſque toujours manqué; & que com-

s ſavez que ce guide ſacré reſ-
e vos paſſions; qu'il eſt plutôt le
ident de vos foibleſſes que le
: de votre conſcience, & le Mé-
n de vos maux, & qu'il manque
le lumière pour vous inſtruire,
.e fermeté pour vous corriger;
; le ſavez, & ſi vivement, que
s-même ſortez toujours de ſes
.s, plein de doutes & de remords
ets ſur ſa complaiſance : un nou-
ı choix ſeroit néceſſaire; mais
paſſions craignent ce change-
ıt; & un aveugle accoutumé eſt
:e la raiſon que vous avez de cou-
vec lui au précipice. Vous ſavez
votre ſûreté demanderoit que
s deſcendiſſiez de cette dignité où
ain du Seigneur ne vous a pas

balance vous raſſure, & l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous ſavez que l'art de groſſir ſes tréſors doit preſque toujours ſon ſuccès à la cupidité & à l'injuſtice ; que ces manières détournées de multiplier ſon bien ont leurs difficultés dans la Religion, & que ſi parmi les interprétes de la loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reſte vous condamne ; vous le ſavez : mais c'eſt cette variété même de ſuffrages qui vous calme ; & en matière de Salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux & le plus ſûr, ne vous paroît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes Frères, je ne vous demande ici que deux réfléxions, & je finis. Premiérement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance ſeroit égale, c'eſt-à-dire, quand il ſeroit également douteux ſi vous vous ſauvez, ou ſi vous vous perdez ; s'il vous reſtoit un peu de foi, vous devriez être dans des allarmes cruelles : il devroit vous paroître affreux que votre Salut éternel fût devenu un problême, ſur lequel on ne ſait à quoi s'en tenir, & qu'on opinâ

opinât avec une égale vraiſemblance ſur le bonheur ou ſur le malheur de votre deſtinée éternelle, comme ſur ces queſtions indifférentes que Dieu a livrées à la diſpute des hommes; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraiſemblances de votre côté, pour chercher une ſituation où le préjugé du moins vous fût favorable: & ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous eſt point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raiſon ſur leſquelles vous n'oſeriez hazarder le moindre de vos intérêts temporels; & dans des mœurs, qui juſques ici n'ont ſauvé perſonne, & où vous ne vous raſſurez que par l'exemple de ceux qui périſſent avec vous; vous êtes tranquille dans cette voie? vous convenez de la ſageſſe de ceux qui en ont choiſi une plus ſûre? vous dites tous les jours qu'ils ſont louables; qu'on eſt heureux quand on peut prendre ſur ſoi juſqu'à ce point; qu'il eſt bien plus ſûr de vivre comme eux; vous le dites, & vous ne croyez pas devoir les imiter? Inſenſé! s'écrie l'Apôtre: quel eſt

donc le preſtige qui vous abuſe ? & pourquoi n'obéiſſez-vous pas à la vérité que vous connoiſſez ?

Ah ! mes Frères, dans les choix qui intéreſſent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, ſommes-nous capables de cette imprudence ? de toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choiſit-on celles qui ne ménent à rien, où la fortune eſt lente & douteuſe, & qui juſqu'ici n'ont fait que des malheureux ? & laiſſe-t-on celles où tout paroît nous répondre du ſuccès ? c'eſt donc du ſalut tout ſeul que nous faiſons une eſpéce d'avanture, ſi j'oſe parler ainſi, c'eſt-à-dire, une entrepriſe ſans meſures, ſans précaution, que nous abandonnons à l'incertitude des événemens, & dont nous attendons le ſuccès du pur hazard, & non pas de nos ſoins, & de nous-mêmes.

Enfin, dernière Réfléxion : Souffrez que je vous demande, mes Frères, pourquoi cherchez-vous & nous alléguez-vous tant de raiſons ſpécieuſes pour vous juſtifier à vous-mêmes les mœurs dans leſquelles vous vi-

? Ou vous voulez ſincérement
; ſauver, ou vous êtes réſolu de
; perdre. Voulez-vous vous ſau-
choiſiſſez donc les voies les plus
ires pour arriver à la fin où vous
rez ; laiſſez-là les voies douteu-
& qui juſques-ici n'y ont conduit
onne ; tenez-vous-en à celle que
s-Chriſt nous a montrée, & qui
e peut vous y conduire : ne vous
liquez pas à vous diminuer à vous-
ne les dangers de votre état, &
s enviſager par les endroits les
ns odieux pour les moins crain-
; groſſiſſez-en au contraire le pé-
ans votre eſprit : on ne peut trop
ndre ce qu'on ne peut trop éviter ;
Salut eſt la ſeule affaire où les
autions ne ſauroient jamais être
effives, parceque la mépriſe y eſt
reſſource. Voyez ſi ceux qui ſui-
ent les voies douteuſes où vous
chez, & qui nous alléguoient les
nes raiſons que vous pour les juſti-
,s'en ſont tenus là dès que la grace
oéré dans leur cœur des deſirs ſin-
es de Salut : ils ont regardé les pé-
au milieu deſquels vous vivez,
ime inalliables avec leur deſſein ;

ils ont cherché des routes plus ſûres & plus ſolides ; ils ont fait ſuccéder la ſainte ſûreté de la retraite, à l'inutilité & aux dangers des ſociétés & des commerces ; l'uſage de la prière, à la diſſipation des jeux & des amuſemens ; la garde des ſens, à l'indécence des parures & au péril des ſpectacles ; la mortification chrétienne, à la molleſſe d'une vie douce & ſenſuelle ; la modeſtie & les largeſſes ſaintes, aux profuſions de la vanité ; l'Evangile, au monde : ils ont couru au plus ſûr, & ont compris que ce ſeroit une folie de vouloir ſe ſauver comme tous les autres ſe damnent.

Mais ſi vous êtes réſolu de périr : eh ! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines meſures avec la Religion ? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raiſons ſpécieuſes de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Evangile, & ſauver, pour ainſi dire, encore les apparences avec Jeſus-Chriſt ? pourquoi n'êtes-vous pécheurs qu'à demi, & laiſſez-vous encore à vos paſſions les plus groſſières le frein inutile de la Loi ? Secouez donc ce reſte de joug

vous gêne, & qui, en diminuant plaiſirs, ne diminuera pas vos lices. Pourquoi vous perdez-vous : tant de contrainte ? Au lieu de Confeſſeur indulgent qui vous ne, mettez-vous au large, n'en point du tout. Au lieu de ces oules qui ne vous permettent que gains douteux, & vous interdi- encore certains profits bas & ma- lement iniques, qui vous met- néanmoins au nombre des ra- urs qui ne poſſéderont pas le aume de Dieu ; franchiſſez le & ne mettez plus d'autres bornes tre injuſtice que celle de votre dité. Au lieu de ces familiarités ectes où votre ame eſt toujours ée, ôtez à la paſſion la barrière ortune & inutile de ce que le e a de plus groſſier. Au lieu de nœurs molles & mondaines qui -bien vous damneront, ne refu- ien à vos paſſions, & vivez com- les animaux au gré de tous vos s. Oui, pécheurs, périſſez avec les fruits de l'iniquité, puiſ- uſſi-bien vous en moiſſonnerez armes & les peines éternelles.

Mais non, mon cher Auditeur, nous ne vous donnons ces conſeils de déſeſpoir que pour vous en inſpirer de l'horreur : c'eſt un tendre artifice du zèle, qui ne fait ſemblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y conſentiez pas vous-même. Hélas ! ſuivez plutôt ces reſtes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce n'eſt pas ſans raiſon que le Seigneur a conſervé juſqu'ici en vous ces ſemences de Salut, & qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât juſqu'aux principes ; c'eſt un droit qu'il ſe réſerve encore ſur votre cœur: prenez garde ſeulement de ne pas fonder là-deſſus une vaine eſpérance de converſion à venir ; il n'eſt permis d'eſpérer, que lorſque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre Salut éternel, pour lequel ſeul Dieu vous a mis ſur la terre, & auquel vous n'avez pas même encore penſé : eſtimez un ſoin ſi néceſſaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez de plaiſirs qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus ſûrs & les plus propres pour y réuſſir ; & les choiſiſ-

quoi qu'il en coûte, quand une
ous les aurez connus.
lle eſt la prudence de l'Évan-
, ſi ſouvent recommandée par
-Chriſt; hors de là tout eſt vani-
mépriſe: vous auriez un eſprit
ieur & capable de tout, des
s rares & éclatans; ſi vous pre-
e change ſur votre Salut éternel,
êtes un enfant. Salomon ſi eſti-
ins tout l'Orient pour ſa ſageſſe,
n inſenſé, dont on a peine en-
aujourd'hui à comprendre la
Toute la raiſon du monde n'eſt
i jeu, qu'un éblouiſſement, ſi
e méprend ſur le point déciſif de
nité: il n'eſt dans toute la vie
:e ſeul point de ſérieux: tout le
eſt un ſonge ſur lequel il im-
peut de ſe méprendre. Ne vous
:z donc pas à la multitude, qui
ujours le parti de ceux qui s'éga-
ne prenez pas pour vos guides
ıommes qui ne ſauroient être
;arants: ne laiſſez rien au hazard
l'incertitude des événemens:
e comble de la folie, quand il
de l'éternité; & d'autant mieux
ouloir riſquer ici, c'eſt être aſſu-

ré de tout perdre. Rapprochez toujours les uſages & les exemples à la régle : ſouvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paroiſſent droites aux hommes, & qui néanmoins conduiſent à la mort ; que tous ceux preſque qui ſe damnent, ſe damnent en croyant ſe ſauver ; & que tous les Réprouvés au dernier jour, en entendant prononcer leur Sentence, ſeront ſurpris, dit l'Evangile, de leur condamnation : *Quando te vidimus eſurientem ?* parcequ'ils s'attendoient tous au partage des Juſtes : c'eſt ainſi qu'après l'avoir attendu, ſelon les régles de la foi dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le Ciel.

Matth. 25. 37.

Ainſi ſoit-il.

ſERMON

POUR LE MERCREDI
DE LA SEMAINE
DE LA PASSION.

r les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.

ıſtulerunt ergo lapides Judæi, ut lapida-
Jeſum.

lors les Juifs prirent des pierres pour lapider
ſ. Joan. 10. 31.

VOILA donc les marques de-
gratitude que Jeſus-Chriſt re-
t des hommes ; voilà les conſola-
ıs que le Ciel lui ménage dans
:ercice pénible de ſon miniſtère.
on le traite de Samaritain & de
ſédé du Démon : ici on prend des
rres pour le lapider : *Suſtulerunt*
ides, ut lapidarent eum. C'eſt ainſi

que le Fils de Dieu a passé tout le tems de sa vie mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits, & rebelles aux vérités qu'il leur annonçoit, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, mes Frères, nous ses membres & ses disciples; hélas! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse; ce ne sont que plaintes, que murmures, dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, & de retourner au monde, comme à un maître plus doux & plus commode; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu, que des douceurs & des consolations.

Mais notre divin Maître, en nous appellant à sa suite, ne nous l'a-t-il pas déclaré en termes exprès, que le

Royaume des Cieux ne ſe donne qu'à titre de conquête, & qu'il n'y a que ceux qui ſe font violence qui le raviſſent ? Et ces paroles, que ſignifient-elles ? ſinon, qu'entrant au ſervice de Dieu, on ne doit point ſe promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût ſenſible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer ; qu'au contraire, il eſt preſque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes, des répugnances qui éxerceront notre patience, & qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves ; qu'on ſentira ſouvent la peſanteur du joug, ſans ſentir l'onction de la grace qui le rend léger ; parceque la piété contrarie eſſentiellement nos anciens goûts & nos premiers panchans, pour leſquels nous conſervons toujours un reſte malheureux de tendreſſe, & qu'on ne mortifie point ſans que le cœur en ſouffre ; que d'ailleurs nous aurons à eſſuyer les caprices éternels d'un cœur inconſtant & léger, ſi difficile à fixer, qui à propos de rien & ſans aucun ſujet, ſe dégoûte de ce qu'il a le plus

aimé ? Voilà, mes Frères, à quoi nous avons dû nous attendre, lorſque nous avons embraſſé le parti de la vertu : c'eſt ici le tems des combats & des épreuves : la paix & la félicité ne ſont que pour le Ciel ; mais malgré cela, je dis qu'il eſt injuſte de prendre dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le ſervir ; ou de n'oſer le ſervir, quand on a commencé à le connoître. En voici les raiſons ; premiérement, parceque les dégoûts ſont inévitables en cette vie ; ſecondement, parceque ceux de la piété ne ſont pas ſi amers qu'on ſe les figure ; troiſiémement, parcequ'ils le ſont moins que ceux du monde ; quatriémement, parceque quand ils le ſeroient autant, ils ont des reſſources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vérités édifiantes, après que nous aurons imploré, &c. *Ave, Maria.*

I. REFLEX. J'AI dit premiérement, parceque les dégoûts ſont inévitables en cette vie. Hélas, mon Dieu, nous nous

gnons que le ſervice de Dieu
s dégoûte ; mais telle eſt la con-
on de cette vie miſérable. L'hom-
, né pour jouir pleinement de
u, ne ſauroit être heureux ici-
, où nous ne le poſſédons jamais
mparfaitement : les dégoûts ſont
ſuite néceſſaire de l'inquiétude
ı cœur qui n'eſt point à ſa place,
ui ne peut la trouver ſur la terre ;
cherche à ſe fixer, & qui ne le
oit dans toutes les créatures qui
vironnent ; qui, dégoûté de tout
:ſte, s'attache à Dieu ; mais qui
ouvant le poſſéder autant qu'il en
:apable, ſent toujours qu'il man-
quelque choſe à ſon bonheur,
ite pour y parvenir, & n'y par-
ıt jamais pleinement ici-bas,
ıvant preſque dans la vertu le mê-
vuide & les mêmes dégoûts qu'il
it trouvés dans le crime ; parce-
, à quelque dégré de grace qu'il
élevé, il lui reſte toujours bien

ſa toutes nos penſées, & que nous ne ſaurions jamais trouver que dans le Ciel.

S'il étoit poſſible d'être heureux ſur la terre, on le ſeroit ſans doute en ſervant Dieu; parceque la grace calme nos paſſions, modère nos deſirs, conſole nos peines, & met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, & dont nous ne jouirons que dans la bienheureuſe immortalité. De toutes les ſituations, où l'homme peut ſe trouver en cette vie, celle de la juſtice l'approche ſans doute le plus près de ſa félicité; mais comme elle le laiſſe toujours dans la voie qui y conduit, elle le laiſſe auſſi encore inquiet & en un ſens miſérable.

Nous ſommes donc injuſtes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faiſoit des heureux, nous aurions raiſon de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en ſervant Dieu : nous pourrions, ce ſemble, lui reprocher qu'il maltraite ſes ſerviteurs; qu'il les prive d'un bonheur qui n'eſt dû qu'à eux ſeuls; qu'il les rebute, loin de les attirer;

& que le monde a par-deſſus lui d'être un maître plus conſolant & plus fidéle. Mais parcourez tous les états; nterrogez tous les pécheurs; conſulez tour à tour les partiſans des différens plaiſirs que le monde promet, & es différentes paſſions qu'il inſpire; envieux, l'ambitieux, le volupueux, l'oiſeux, le vindicatif; nul l'eſt heureux ici-bas; chacun ſe plaint; nul n'eſt à ſa place; chaque condiion a ſes dégoûts; à chaque état ſont ttachées des amertumes; la terre eſt a patrie des mécontens, & les dégoûts de la vertu ſont bien plus une uite de la condition de cette vie morelle, que les défauts de la vertu mêne. D'ailleurs, Dieu a ſes raiſons our laiſſer ici-bas les ames les plus uſtes dans un état, en quelque ſorte, ourjours violent & déſagréable à la ature : il veut par-là nous dégoûter le cette vie miſérable; nous faire oupirer après notre délivrance & cete patrie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je ſens n moi, diſoit l'Apôtre, une loi funeſte toujours oppoſée à la Loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'ai,

me, & que je voudrois faire ; & je fais le mal que je hais, & que je ſouhaiterois d'éviter : mon homme intérieur trouve la Loi de Dieu juſte & ſainte ; & cependant mon homme charnel & extérieur, qui eſt en moi, ſe révolte ſans ceſſe contr'elle. Infortuné que je ſuis ! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui eſt la ſource de tous mes malheurs & de toutes mes peines ? *Infélix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes ; le mépris de la vie préſente ; le deſir des biens éternels ; l'empreſſement d'aller jouir de Dieu, & d'être délivré de toutes les miſères inſéparables de cette vie mortelle.

Rom. 7. 24.

De plus, ſi la vertu étoit toujours accompagnée de conſolations ſenſibles ; ſi elle formoit toujours ici-bas pour l'homme, un état heureux & tranquille, elle deviendroit une récompenſe temporelle ; on ne chercheroit plus, en ſe donnant à Dieu, les biens de la Foi, mais les conſolations de l'amour propre ; on ſe cher-

cheroit ſoi-même en faiſant ſemblant de chercher Dieu ; on pourroit ne ſe propoſer dans la vertu que ce repos ſenſible, où elle mettroit le cœur, en le délivrant de ces paſſions violentes & inquiettes, qui le déchirent ſans ceſſe, plutôt que l'obſervance des régles, & des devoirs que la Loi de Dieu nous impoſe. Le Seigneur n'auroit plus que des adorateurs mercenaires & intéreſſés, qui viendroient, non pas porter ſon joug, mais ſe repoſer à l'ombre de ſa voix : des ouvriers qui ſe préſenteroient, non pas tant pour travailler à la vigne & porter le poids du jour & de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits : des ſerviteurs, qui loin de faire valoir ſon talent pour le profit de leur maître, le tourneroient à leur propre utilité, & n'en feroient uſage que pour eux-mêmes.

Les Juſtes vivent de la Foi : or, la Foi eſpère & ne poſſéde pas encore ; tout eſt à venir pour les Chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaiſirs, leur héritage, leur Royaume ; le préſent n'eſt point pour eux. C'eſt ici le tems des tribulations & des

amertumes ; c'eſt ici un éxil, & une terre étrangère, où les larmes & les ſoupirs deviennent la ſeule conſolation du Fidéle : il eſt injuſte de chercher des douceurs dans un lieu, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls, où tout réveille le ſentiment de nos miſères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous ſommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chûtes, où tous nos jours ſont marqués de quelque infidélité nouvelle, où livrés à nous-mêmes & ſans le ſecours du Ciel, nous ne faiſons que le mal, où nous répandons même la corruption de notre cœur ſur le peu de bien que la grace nous fait faire : il eſt, dis-je, injuſte de chercher une félicité & des conſolations humaines dans un ſéjour ſi triſte & ſi déſagréable aux enfans de Dieu. Ce ſont ici les jours de notre deuil & de notre triſteſſe ; les jours de paix & de joie viendront enſuite. Si en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconſtance ſembleroit du moins avoir une excuſe : mais, je l'ai déja

, le monde a ſes dégoûts comme
vertu; en changeant de Maître,
us ne faiſons que changer de ſup-
ce; en diverſifiant nos paſſions,
us ne faiſons que diverſifier nos
ıertumes. Le monde a des dehors
ıs rians que la vertu, je l'avoue;
ıis partout, le fond n'eſt que tra-
il & affliction d'eſprit: & puiſque
ı peines ſont inévitables en cette
ɔ, & qu'il faut eſſuyer des dégoûts,
ı du côté du monde, ou du côté de
vertu, y a-t-il à balancer? ne vaut-
ɔas encore mieux ſouffrir avec mé-
e, que ſouffrir en vain, & ne pou-
ır mettre nos peines qu'au nombre
nos crimes? Première vérité: les
goûts ſont inévitables en cette vie.

MAIS j'ai dit, en ſecond lieu, que II.
ux de la piété ne ſont pas ſi amers REFLEX.
'on ſe les figure.

Car, mes Frères, quoique nous
nvenions que le Royaume de Dieu
uffre violence; que Jeſus-Chriſt eſt
ːnu porter le glaive dans nos cœurs
ɔur faire des ſéparations & des re-
anchemens qui coûtent à la nature;
ıe le tems de la vie préſente eſt le

tems de l'enfantement du nouvel homme, toujours ſuivi de peines & de douleurs; & que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes : il ne s'enſuit pas cependant que la deſtinée d'une ame qui ſert le Seigneur, ſoit fort à plaindre, & que les dégoûts de la vertu ſoient auſſi amers que le monde ſe les figure : la vertu n'a contr'elle que les préjugés des ſens & des paſſions ; elle n'a de triſte que le premier coup d'œil ; & ſes amertumes ne vont pas ſi loin, qu'on doive la fuir comme une condition inſoutenable & malheureuſe.

Car premiérement, on y eſt du moins à couvert des dégoûts du monde & des paſſions ; & quand la vertu n'auroit que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des paſſions, des fureurs, des jalouſies, des ſoupçons, des amertumes, du vuide de la vie mondaine ; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de ſecouer le joug du monde ; que de nous mettre au-deſſus de ſes eſpérances, de ſes évé-

lemens, de ſes agitations, & de ſes viciſſitudes éternelles ; que de devenir maîtres de notre cœur ; que de ne dépendre que de nous-mêmes ; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu ; que de ne plus nous laſſer en vain en courant après des phantômes qui nous échappent ſans ceſſe : hélas ! la deſtinée d'une ame juſte ſeroit toujours digne d'envie ; quelles que puſſent être les amertumes de la vertu, elles ſeroient mille fois plus ſouhaitables que les plaiſirs du monde ; & il vaudroit toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades & puériles des enfans du ſiécle.

Secondement, ſi la vertu ne nous garantit pas des afflictions, & des diſgraces inévitables ſur la terre, du moins elle les adoucit ; elle ſoumet notre cœur à Dieu ; elle nous fait baiſer la main qui nous frappe ; elle nous découvre dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remédes de nos paſſions, ou les juſtes peines de nos crimes ; & quand la vertu n'auroit encore que le privilége de diminuer nos douleurs en diminuant

nos attachemens ; de nous rendre moins ſenſibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre un jour ; de préparer notre ame aux afflictions en la tenant ſans ceſſe ſoumiſe à Dieu : quand la vertu n'auroit que cette conſolation, hélas ! devroit-on ſe plaindre de toutes les amertumes qui l'accompagnent ? & qu'y a-t-il de plus à deſirer dans cette vie miſérable, où tous nos jours ne ſont preſque marqués que par des afflictions & des contretems ; où tout nous échappe ; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous ſont à tous momens enlevés, & tombent ſans ceſſe à nos côtés ; où notre fortune ne tient à rien, & change tous les jours de face : hélas ! qu'y a-t-il de plus à deſirer qu'une ſituation qui nous conſole dans ces événemens ; qui nous ſoutienne dans ces orages ; qui nous calme dans ces agitations ; & qui, dans les changemens éternels qui ſe paſſent ici-bas autour de nous, nous laiſſe du moins toujours les mêmes ?

roiſiémement, ces répugnances
es dégoûts, qui nous révoltent ſi
contre la vertu, ne conſiſtent au
d qu'à réprimer des paſſions qui
s rendent malheureux, & qui ſont
ſource de toutes nos peines : ce
t des remédes un peu douloureux,
vérité ; mais ils ſervent à guérir
maux qui le ſont infiniment da-
tage : c'eſt une contrainte qui
s gêne ; mais qui en nous gê-
t, nous délivre d'une ſervitude
nous accabloit : c'eſt une amertu-
qui mortifie les paſſions ; mais qui
les mortifiant, les affoiblit & les
ne : c'eſt un glaive qui perce le
ur juſqu'au vif ; mais qui en fait
ir la corruption & la pourriture ;
ſorte que dans la douleur même
la plaie, nous trouvons la dou-
r & la conſolation d'un reméde :
ſont des maximes qui révoltent
tes nos inclinations ; mais qui en
révoltant, les raprochent de l'or-
& de la régle. Ainſi les amertu-
s & les épines de la vertu, ont
jours du moins une utilité préſen-
qui en dédommage : en nous dé-
ûtant, elles nous purifient : en nous

piquant, elles nous guériſſent : en nous troublant, elles nous calment. Ce ne ſont pas ici des dégoûts du monde, dont il ne nous reſte jamais que l'amertume de ces gênes, de ces contraintes, que nos paſſions nous impoſent ; & qui n'ont pour tout fruit, que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos paſſions injuſtes : ce ne ſont pas de ces violences mondaines, qui n'aboutiſſent jamais à rien ; qui ne nous valent rien ; qui ne ſervent ſouvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire ; qui éloignent de nous les graces & les faveurs que nous voulons mériter par elles ; qui nous laiſſent toujours nos haines, nos deſirs, nos inquiétudes & nos peines : ce ſont des violences qui avancent l'ouvrage de notre ſanctification ; qui détruiſent peu à peu en nous l'ouvrage du péché ; qui nous perfectionnent ; qui nous embelliſſent ; qui ajoûtent tous les jours un nouvel éclat à notre ame, une nouvelle ſolidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de ſalut, une nouvelle

fermeté à nos bons deſirs, &
ɪrtent avec elles le fruit qui nous
& qui nous conſole.
n'ajoûte pas que la ſource de
égoûts eſt dans nous-mêmes,
que dans la vertu; que ce ſont
aſſions qui forment nos répu-
es; que la vertu n'a rien que
ble en elle-même; que ſi no-
eur n'avoit point été dépravé
mour des créatures, nous ne
ɪrions de doux & de conſolant,
s plaiſirs de l'innocence; que
ommes nés pour la juſtice &
a vérité; que ce devroit être-là
ɪremier goût, comme c'eſt no-
mière deſtinée; & que ſi nous
ns en nous des panchans op-
du moins il ne faut pas en ac-
a vertu; il ne faut nous en pren-
ɪ'à nous-mêmes. Je pourrois
r encore, que peut-être c'eſt le
ère particulier de notre cœur
ɔand pour nous tant d'amertu-
r tout le détail de la vie chré-
; qu'étant peut-être nés avec
ſſions plus vives, & un cœur
nſible au monde & aux plai-
a vertu nous paroît plus triſte

& plus inſoutenable ; que ne trouvant pas dans le ſervice de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur accoutumé aux plaiſirs vifs & piquans, ne ſauroit plus s'accommoder de la prétendue triſteſſe d'une vie chrétienne ; que la diſſipation infinie où nous avons vécu, nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuſe ; l'agitation des parties & des plaiſirs, la retraite plus dégoûtante ; l'abandonnement aux paſſions, la prière plus pénible ; les maximes frivoles dont nous nous ſommes toujours occupés, les vérités de la Foi plus inſipides & plus étrangères ; que notre eſprit ne s'étant jamais rempli que de choſes vaines, que de lectures fabuleuſes, pour ne rien dire de plus, que d'avantures chimériques, que des fantômes du théâtre, ne ſauroit plus goûter rien de ſolide ; que n'ayant jamais mêlé rien de ſérieux dans toute notre vie, il eſt difficile que le ſérieux de la piété ne nous dégoûte, & que nous trouvions Dieu de notre goût, ſi j'oſe parler ainſi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde & ſa fumée.

Et cela étant, quel bonheur, quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avoit pas encore gâté ! quel bonheur, quand on entre dans le ſervice de Dieu avec des inclinations heureuſes, & des reſtes de ſa première innocence ! quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connoître le Seigneur ; qu'on revient à lui dans cette première ſaiſon de la vie, où le monde n'a pas encore fait ſur le cœur des impreſſions ſi profondes & ſi déſeſpérées ; où les paſſions encore naiſſantes ſe plient facilement vers le bien, & nous font de la vertu comme une inclination naturelle ! quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à ſon cœur ; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur ; & qu'on a arrêté preſque dans leur naiſſance des paſſions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, & qui font auſſi toute l'amertume de nos vertus ! que de dégoûts, que de peines, que d'inquiétudes s'épargne-t-on ! que de facilités & de conſolations ſe prépare-t-on ! que de douceurs répandues ſur le reſte de la vie ! & quelle diffé-

rence pour le repos même & la ſeule tranquillité de nos années, entre des jours dont les prémices ont été pures, & ceux qui, infectés dans leur ſource, ont ſenti couler de-là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, & s'eſt répandue ſur tout le reſte de la carrière ! C'eſt donc nous ſeuls, dit S. Auguſtin, qui rendons la vertu déſagréable ; & nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part, & d'attribuer à la vertu des défauts qui ſont notre ſeul ouvrage.

Mais quand ces réfléxions ſeroient moins ſolides ; quand il ſeroit vrai que nous ne ſommes pas les premières cauſes de nos dégoûts pour la vertu ; du moins ſeroit-il inconteſtable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût, qui nous éloigne de lui, invincible ; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu ; que ſi la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs triſtes & ennuyeux, ils nous paroîtront plus inſupportables, à meſure que nous vieillirons dans le mon-

de, & dans le goût de ſes plaiſirs injuſtes. Si le délai de la converſion pouvoit adoucir ce que la vertu a d'amer & de pénible ; ſi en tenant plus long-tems contre la grace, nous pouvions obtenir, pour ainſi dire, une compoſition plus favorable, & gagner que la piété nous fût enſuite offerte avec plus de charmes & d'agrémens, & à des conditions plus douces & plus flatteuſes : hélas ! quelque riſque que l'on coure en différant, l'eſpérance d'adoucir nos peines pourroit, en quelque ſorte, ſervir d'excuſe à nos retardemens. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes : plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu ; ce n'eſt plus qu'un vaſe ſouillé, dit le Prophéte, & à qui les paſſions, que nous avons laiſſé vieillir, ont imprimé un goût & une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reſte de la vie. Auſſi, mes Frères, lorſqu'après un long cours de crimes & de paſſions invétérées, il faut revenir à Dieu, quels obſtacles que ces dégoûts affreux ! quelle inſenſi-

bilité pour le bien ne trouve-t-on pas dans ſoi-même ! Ces cœurs que le monde a toujours occupés, & qui veulent aller conſacrer à Dieu les reſtes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le Prophéte, n'oppoſent-ils pas à la grace ! quelle dureté aux ſaintes conſolations de la vertu ! ils peuvent la trouver juſte ; mais ils ne ſauroient plus, diſent-ils, la trouver aimable : ils peuvent revenir à Dieu ; mais ils ne le goûtent plus : ils peuvent ſe nourrir de la vérité ; mais ce n'eſt plus pour eux qu'un pain de tribulation & d'amertume : ils peuvent chercher le Royaume de Dieu, & le tréſor de l'Evangile ; mais c'eſt comme des eſclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuſes : ils peuvent puiſer l'eau dans le puits de Jacob ; mais ils n'en ont jamais que le travail ; ils n'en ont pas les douceurs & les conſolations, qui portent la paix & le rafraîchiſſement dans l'ame : ils voudroient aller à Dieu, & tout les en éloigne : ils voudroient fuir le monde, & ils le portent par-

tout dans leur cœur : ils cherchent les gens de bien, & ils n'y trouvent qu'un enmui & une triſteſſe qui les dégoûte de la piété même : ils tentent de vaquer à la prière ; & leur cœur fermé à la vérité, ne s'y repaît que de fantômes & de chimères : ils s'appliquent aux œuvres ſaintes ; hélas ! & ce n'eſt qu'une bienſéance ennuyeuſe qui les y ſoutient : il ſemble qu'ils jouent dans la vertu le perſonnage d'un autre ; ſi peu la vertu leur convient, ſi fort ce caractère les contraint & les gêne : & quoiqu'ils cherchent de bonne-foi le ſalut, il y paroît je ne ſai quoi de ſi contraint & de ſi étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le ſemblant ; & que ne ſe ſentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts & les ennuis ne doivent donc point nous éloigner de la vertu, puiſqu'à meſure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violens & plus inſupportables. Mais après tout, mes Frères, de bonne-foi, eſt-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuye

dans ſon ſervice ? Ah ! ſi nos eſclaves & nos domeſtiques nous faiſoient le même reproche ; s'ils ſe plaignoient de l'ennui qu'ils trouvent en nous ſervant, ils le pourroient, & ils auroient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles dont ils ſouffrent tant ; nos bizarreries & nos caprices auſquels il faut qu'ils s'accommodent ; nos heures & nos momens auſquels il faut qu'ils s'aſſujettiſſent ; nos plaiſirs & nos goûts auſquels il faut qu'ils ſacrifient leur repos & leur liberté ; notre indolence toute ſeule qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennui, paſſer des momens ſi triſtes, ſans que nous daignions même nous en appercevoir ; ſans doute ils auroient droit de ſe plaindre : cependant s'ils oſoient le dire, qu'ils s'ennuyent en nous ſervant ; qu'ils n'y trouvent aucun plaiſir ; qu'ils n'ont aucun goût pour nous ; & que tous les ſervices qu'ils nous rendent ſont pour eux d'un dégoût qui leur paroît inſoutenable : hélas ! nous les regarderions comme des inſenſés ; nous les trouverions trop heureux d'avoir à ſoutenir nos humeurs & nos capri-

tes ; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous ; nous dirions qu'ils ſont payés pour s'ennuyer. Ah, mes Frères ! & Dieu ne paye-t-il pas aſſés bien ceux qui le ſervent, pour qu'ils ſupportent les dégoûts & les ennuis qui peuvent ſe trouver dans ſon ſervice ? & ne ſommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos ſervices malgré nos dégoûts & nos répugnances qui les rendent tiédes & languiſſans ? ne nous comble-t-il pas aſſés de bienfaits, pour avoir droit d'éxiger que nous ſouffrions pour lui quelques peines légères ? ne nous en promet-il pas encore d'aſſés ineſtimables, pour adoucir les petits dégoûts attachés à ſes ordonnances ? ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout de lui, qui ne ſont que pour lui, qui attendent tout de lui, ſe plaignent qu'on s'ennuye dans ſon ſervice ; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, oſent ſe plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, & qu'il eſt bien triſte & ennuyeux d'entreprendre de le ſervir & de lui être

fidéle ? eſt-il donc un Maître ſemblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, & qui ne cherche qu'à ſe rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le ſervent ? Injuſtes que nous ſommes ! nous oſons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos eſclaves.

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne ſont pas ſi amers qu'on ſe les figure.

III. REFLEX. MAIS quand ils le ſeroient, j'ai dit en troiſiéme lieu, qu'ils le ſont infiniment moins que ceux du monde ; & c'eſt ici, mes Frères, où je pourrois appeller le monde lui-même en témoignage, & où la propre expérience des ames mondaines me tient lieu de preuve. Car ſi vous ſuivez encore les voies du monde & des paſſions, qu'eſt-ce que votre vie toute entière, qu'un ennui continuel, où en diverſifiant vos plaiſirs, vous ne faites que diverſifier vos dégoûts & vos inquiétudes ? qu'eſt-ce que votre vie, qu'un vuide éternel, où vous

ous êtes à charge à vous-même ?
n'eſt-ce que votre vie, qu'une cir-
ulation faſtidieuſe de devoirs, de
enſéances, d'amuſemens, d'inutili-
s, qui, revenant ſans ceſſe, n'ont
en de plus doux que de remplir dé-
gréablement des momens qui vous
ſent, & dont vous ne ſavez que
ire ? qu'eſt-ce que votre vie, qu'un
ux & reflux de haines, de deſirs,
chagrins, de jalouſies, d'eſpéran-
s qui empoiſonnent tous vos plai-
rs, & qui font qu'au milieu de tout
qui devroit vous rendre heureux,
ous ne pouvez réuſſir à être contens
vous-mêmes ?

Quelle comparaiſon entre les fu-
urs des paſſions, l'humiliation d'une
éférence injuſte, le chagrin d'un
ubli éclatant, la ſenſibilité d'un mau-
ais office ; & les peines légères de la
ertu ? quelle comparaiſon entre les
ſujettiſſemens de l'ambition, les gê-
es & les travaux des prétentions
des eſpérances, les peines pour
arvenir, les violences & les ſou-
leſſes pour plaire, les ſoins, les in-
uiétudes, les agitations pour s'éle-
er ; & les violences légères qui nous

aſſurent le Royaume de Dieu, & les dégoûts preſque inſenſibles de la vertu ? quelle comparaiſon entre les amertumes d'une paſſion profane, les ſoupçons, les jalouſies, les craintes, les dégoûts, les contradictions, les fureurs ; & les amertumes conſolantes du ſervice de Dieu ? quelle comparaiſon entre les remords affreux de la conſcience, ce ver ſecret qui nous ronge ſans ceſſe, cette triſteſſe du crime qui nous mine & qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne ſaurions arracher, & que nous portons partout avec nous ; & la triſteſſe aimable de la pénitence qui opère le ſalut ? Mon Dieu ! peut-on ſe plaindre de vous, quand on a connu le monde ? votre joug peut-il paroître triſte, au ſortir du joug des paſſions ? & les épines de votre Croix ne ſont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde & de l'iniquité ſont ſemées ?

Auſſi nous entendons tous les jours, mes Frères, les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le mon-

e qu'ils ſervent, ſe plaindre de lui ;
: ſavoir mauvais gré de leur deſti-
ée ; faire des invectives piquantes
ontre ſes injuſtices & ſes abus ; le
enſurer, le condamner, le mépri-
:r, le trouver inſupportable : mais
ouvez-moi, ſi vous le pouvez, des
nes vraiment juſtes qui faſſent des
vectives contre la vertu ; qui la
)ndamnent, qui la mépriſent, qui
:teſtent leur ſort de s'être embar-
ıés dans une voie ſi remplie de
ıagrins & d'amertumes. Nous en-
ndons tous les jours le monde lui-
ême envier la deſtinée de la vertu,
: convenir qu'il n'y a d'heureux que
s gens de bien : mais trouvez-moi,
vous le pouvez, une ame vraiment
ıſte qui envie la deſtinée du mon-
e ; qui publie qu'il n'y a que les par-
ſans du monde d'heureux ; qui faſſe
éloge de leur ſort & de leur ſageſſe ;
ui regarde ſa condition comme la
lus malheureuſe & la plus inſenſée.
)ue dirai-je ? nous avons bien vû
uelquefois des pécheurs prendre par
éſeſpoir, & par dégoût du monde,
es partis extrêmes ; perdre le re-
os, la ſanté, la raiſon, la vie ; s'a-

battre, ſe détruire, ſe déſoler; tomber dans des états de noirceur & de mélancolie, & ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourmens. Mais où ſont les Juſtes que les dégoûts de la vertu aient jetté dans des extrémités ſi terribles? ils ſe plaignent quelquefois de leurs peines, il eſt vrai; mais ils les aiment encore mieux que les plaiſirs des paſſions : la vertu leur paroît quelquefois triſte & dégoûtante, je l'avoue; mais avec toute ſa triſteſſe, elle leur plaît encore davantage que le crime: ils voudroient quelquefois un peu plus de conſolations ſenſibles du côté de Dieu ; mais ils déteſtent celles du monde : ils ſouffrent ; mais la même main qui les éprouve les ſoutient, & ils ne ſont pas tentés au-delà de leurs forces : ils ſentent ce que vous appellez la péſanteur du joug de Jeſus-Chriſt ; mais en rappellant le poids de l'iniquité ſous lequel ils ont gémi ſi long-tems, ils trouvent leur ſort heureux, & ce paralléle les calme & les conſole.

En effet, mes Frères ; premiérement, les violences qu'on ſe fait à

ſoi-même ſont bien plus douces, que celles qui nous viennent du dehors, & qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu ſont du moins volontaires; ce ſont des croix qne nous choiſiſſons par raiſon, & que nous nous impoſons à nous-mêmes par devoir : il s'y trouve des amertumes; mais du moins on eſt conſolé par le plaiſir de les avoir choiſies : mais les dégoûts du monde ſont des croix forcées, qui nous viennent ſans nous conſulter; c'eſt un joug odieux qu'on nous impoſe malgré nous : nous ne le voulons pas; nous ne l'aimons pas; nous le déteſtons; & cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne ſouffrons, que parceque nous voulons bien ſouffrir; dans le monde, nous ſouffrons d'autant plus que nous le voudrions moins, & que tous nos panchans ſe révoltent contre nos peines.

Secondement, les dégoûts de la vertu ne ſont à charge qu'à la pareſſe & à l'indolence; ce ſont des répugnances qui ne ſont amères qu'aux ſens : mais les dégoûts du monde,

ah ! ils coupent dans le vif ; ils mortifient toutes les paſſions ; ils humilient l'orgueil ; ils abaiſſent la vanité ; ils allument l'envie ; ils écraſent la fierté ; ils déſolent l'ambition ; & il n'eſt rien de nous qui ne ſente leur triſteſſe & leur amertume.

Troiſiémement, les dégoûts de la vertu ne ſont ſenſibles que dans les premières démarches ; ce ſont les premiers efforts qui coûtent, la ſuite les adoucit ; les paſſions, qui d'ordinaire ſont la ſource des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles ; les violences calment peu à peu le cœur, & nous laiſſent bien moins à ſouffrir pour les ſuites : mais les dégoûts du monde ſont toujours nouveaux ; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes paſſions, ils nous laiſſent toujours les mêmes amertumes ; ceux qui ont précédé ne ſervent qu'à rendre ceux qui ſuivent plus inſupportables. En un mot, les dégoûts du monde allument nos paſſions, & par-là augmentent nos peines : ceux de la vertu ne font que les réprimer, & par-là établiſſent peu à

u la paix & la tranquillité dans no-
: ame.

Quatriémement enfin, les dégoûts
monde arrivent à ceux qui ſer-
nt le monde avec plus de fidélité :
ıe les traite pas mieux pour les
ir plus dévoués à ſon parti, & plus
és pour ſes abus & pour ſes eſpé-
ıces : au contraire, les cœurs les
ıs vifs pour le monde ſont preſque
ıjours ceux qui y trouvent plus de
agrémens & d'amertumes ; parce-
ils ſentent plus vivement ſes ou-
; & ſes injuſtices : leur vivacité eſt
ource de toutes leurs inquiétudes.
is avec Dieu, nous ne devons
indre que notre tiédeur ; mais les
goûts de la vertu n'ont d'ordinaire
ır principes, que notre relâche-
nt & notre pareſſe : plus notre vi-
ité pour le Seigneur augmente,
s nos dégoûts diminuent ; plus le
e s'allume, plus les répugnances
foibliſſent ; plus nous le ſervons
c fidélité, plus nous trouvons
traits & de conſolations dans ſon
ice : c'eſt en nous relâchant, que
ıs rendons les devoirs déſagréa-
s ; c'eſt en rabattant de notre fer-

veur, que nous ajoûtons un nouveau poids à la péſanteur de ſon joug ; & ſi malgré notre fidélité les dégoûts continuent, alors ce ſont des épreuves & non pas des punitions ; ce ne ſont pas des conſolations qu'on nous refuſe, c'eſt un nouveau mérite qu'on nous ménage ; ce n'eſt pas un Dieu irrité qui nous ferme ſon cœur, c'eſt un Dieu miſéricordieux qui purifie le nôtre ; ce n'eſt pas un maître mécontent qui ſuſpend ſes graces, c'eſt un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour ; ce ne ſont pas nos hommages qu'on rejette, ce ſont nos complaiſances qu'on prévient ; on ne veut pas nous rebuter, on veut ſeulement nous aſſurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourroit encore mêler l'homme avec Dieu ; nous-mêmes, avec la grace ; les appuis humains, avec les dons du Ciel ; & les richeſſes de la Foi, avec les conſolations de l'amour propre. Et voilà, mes Frères, la dernière vérité qui va finir cet entretien : non-ſeulement les dégoûts de la vertu ne ſont pas ſi amers que ceux du monde ; mais encore ils ont des reſſour-

tes que ceux du monde n'ont pas.

JE dis des reſſources : hélas ! mes Frères, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur ; mais il ne fournit point de remédes : le monde a ſes chagrins ; mais il n'a rien qui les conſole : le monde eſt plein de dégoûts & d'amertumes ; mais on n'y trouve point de reſſources. IV. REFLEX.

Mais dans la vertu, il n'eſt point de peine qui n'ait ſa conſolation ; & s'il s'y trouve des répugnances & des dégoûts, il s'y trouve auſſi mille reſſources qui les adouciſſent.

Premiérement, la paix du cœur & le témoignage de la conſcience. Quelle douceur de ſe ſentir en paix avec ſoi-même ; de ne plus porter enfin au dedans de ſoi ce ver importun qui nous ſuivoit partout ; de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoiſonnoient toute la douceur de notre vie ; d'être enfin délivré du poids de l'iniquité ! Les ſens peuvent encore ſouffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue ; mais du moins le cœur eſt tranquille.

Secondement, la certitude que nos peines ne ſont pas perdues, que nos dégoûts ſont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux ſacrifices, nous aſſurent un nouveau droit aux promeſſes de la Foi; que ſi la vertu nous coûtoit moins, elle auroit auſſi moins de prix aux yeux de Dieu; & qu'il ne nous rend la voie ſi difficile, que pour rendre notre couronne plus brillante & plus glorieuſe.

Troiſiémement, la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, qui a ſes raiſons pour nous refuſer les conſolations ſenſibles de la vertu; dont la ſageſſe ne fait rien qui n'ait ſes cauſes dans notre propre utilité; qui conſulte plus nos intérêts que nos panchans; & qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parcequ'elle devoit être pour nous la plus ſûre.

Quatriémement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui ſoutiennent notre Foi, en même-tems que nos violences abattent l'amour propre; qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même-tems que nos ſens en ſont dégoûtés; qui font que notre

eſprit eſt prompt & fervent, quoique la chair ſoit foible & languiſſante ; de ſorte qu'il rend notre vertu d'autant plus ſolide, qu'elle eſt pour nous, ce ſemble, plus triſte & plus pénible.

Cinquiémement, les ſecours extérieurs de la piété, qui ſont pour nous autant de nouvelles reſſources dans l'abattement & dans la ſéchereſſe : les myſtères ſaints où Jeſus-Chriſt lui-même, le conſolateur des ames fidéles, vient conſoler notre cœur : les vérités des divines Ecritures, leſquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux Juſtes, calment nos terreurs en nous faiſant comprendre que nos plaiſirs ſont à venir ; & que les pèines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre eſpérance plus vive & plus aſſurée : enfin, la lecture de l'hiſtoire des Saints que nous voyons avoir été éxercés par les mêmes dégoûts & par les mêmes épreuves ; qu'ainſi nous avons d'autant moins ſujet de nous en plaindre, que des ames bien plus fidéles que nous, ont eu le même ſort ; que telle a preſque toujours été la con-

ſe détromper elles-mêmes, & à qui il n'a rien coûté pour connoître la vanité du monde, & la triſte deſtinée des plaiſirs & des paſſions injuſtes! Hélas! puiſqu'il faut enfin le mépriſer, l'abandonner, s'en déſabuſer; puiſque des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoûtant, inſoutenable; où il ne nous reſtera plus, de ces joies inſenſées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confuſion de les avoir ſuivies, que les obſtacles qu'elles auront laiſſé dans notre cœur pour le bien: pourquoi ne pas prévenir de ſi triſtes regrets? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes qu'il faudra faire un jour? pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir enſuite à des remédes qui ne nous rétabliſſent qu'avec plus de peine, & qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; mais hélas! les premiers Fidéles qui ſacrifioient aux maxi-

maximes de l'Evangile, leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie ; qui couroient ſur les échafauts confeſſer Jeſus-Chriſt ; qui paſſoient tous les jours dans les chaînes, dans les priſons, dans les opprobres, & dans les ſouffrances, & à qui il en coûtoit tant pour ſervir Jeſus-Chriſt, ſe plaignoient-ils des amertumes de ſon ſervice ? lui reprochoient-ils qu'il rendoit malheureux ceux qui le ſervoient ? Ah ! ils ſe glorifioient dans leurs tribulations ; ils préféroient l'opprobre de Jeſus-Chriſt à tous les vains plaiſirs de l'Egypte ; ils ne comptoient pour rien les roues, les feux & les gibets, dans l'attente de la bienheureuſe eſpérance ; ils chantoient des hymnes & des cantiques au milieu des tourmens, & regardoient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proſcrits, perſécutés, chaſſés de leur patrie, n'ayant pour tout azile, que des antres & des cavernes ; regardés partout comme l'horreur de l'univers ; devenus éxécrables à leurs

amis, à leurs citoyens, à leurs proches ! ils s'eſtimoient heureux d'appartenir à Jeſus-Chriſt ; ils croyoient ne pas acheter aſſés cher la gloire d'être de ſes diſciples, & la conſolation de prétendre à ſes promeſſes. Et nous, mes Frères, au milieu de trop de commodités de la vie ; environnés de trop d'abondance, de proſpérité, de gloire ; trouvant peut-être même pour notre malheur dans les applaudiſſemens du monde, qui ne peut s'empêcher d'eſtimer les gens de bien, la récompenſe de notre vertu ; au milieu de nos proches, de nos enfans, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour ſervir Jeſus-Chriſt ; nous murmurons contre les dégoûts & les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu ; nous nous perſuadons preſque que Dieu demande trop de ſes créatures. Ah ! quand on mettra un jour en paralléle ces petits dégoûts que nous éxagérons tant, avec les croix, les roues, les feux, & tous les ſupplices des Martyrs ; les auſtérités des Anacorétes ; les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de ſaints

Pénitens : ah ! nous rougirons alors de nous trouver preſque ſeuls devant Jeſus-Chriſt, qui n'avons rien ſouffert pour lui ; à qui ſon Royaume n'a rien coûté ; & qui portant devant ſon Tribunal plus d'iniquités nous ſeuls qu'une infinité de Saints enſemble, ne pouvons pourtant, en raſſemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une ſeule de leurs violences.

Ceſſons donc de nous plaindre de Dieu, puiſqu'il a tant de raiſons de ſe plaindre de nous-mêmes : ſervons-le comme il veut être ſervi de nous : s'il nous adoucit le joug, béniſſons ſa bonté qui ménage ces conſolations à notre foibleſſe : s'il nous en fait ſentir toute la peſanteur, eſtimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres & nos hommages : recevons de ſa main également les conſolations & les peines, puiſque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui : ſachons être, comme l'Apôtre, dans la diſette, ou dans l'abondance, pourvu que nous ſoyons à Jeſus-Chriſt : l'eſſentiel n'eſt pas de le ſervir avec plaiſir, c'eſt de le ſervir avec fidélité. Au

fond, mes Frères, malgré tous les dégoûts & toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaiſir qu'à être fidéle à Dieu : il n'y a de conſolation ſolide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne ſe nourrir que d'un pain d'abſinthe & d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans ſon indignation au milieu des plaiſirs & des joies profanes. Hélas ! de quelle joie peut-on être capable, quand on eſt ennemi de Dieu ? quel plaiſir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble & l'amertume du crime ? Non encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute ſeule qui ſache charmer nos ennuis, adoucir nos momens de triſteſſe, & nous faire trouver une eſpéce de douceur à nous entretenir avec nous mêmes : *Et erit allocutio cogitationis & tædii mei* ; c'eſt elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maiſons agréable ; qui nous fait goûter un repos conſolant, loin du monde & de ſes amuſemens : *Intrans in domum meam, conquieſcam cum illa* ; c'eſt elle qui fait paſſer ra-

Sap. 8. 9.

Ibid. 16.

lement les journées, qui occupe
iſiblement tous les momens, & qui
nous laiſſant plus de loiſir, nous
ſſe bien moins de tems & d'ennui
e la vie mondaine : *Non enim habet* Ibid.
aritudinem converſatio illius, nec tæ-
m convictus illius.
Grand Dieu ! que le monde fait
ıonneur à votre ſervice ! que la
ſtinée des pécheurs eſt un éloge
n touchant de celle des Juſtes ! que
us ſavez bien, mon Dieu, tirer
tre gloire & votre louange de vos
nemis mêmes ! & que vous laiſſez
u d'excuſes aux ames qui s'éloi-
ent de vous, puiſque vous leur
tes, pour les attirer à la vertu,
e reſſource même de leurs crimes ;
que vous vous ſervez de leurs mi-
es pour les rappeller à vos miſéri-
rdes éternelles !

Ainſi ſoit-il.

duite de Dieu envers ſes ſerviteurs ; & que ſi quelque choſe peut nous répondre en cette vie de ſon amour pour nous, c'eſt qu'il nous méne par la voie de ſes Saints, & qu'il nous traite ici-bas comme il a preſque traité tous les juſtes.

Sixiémement, la tranquillité de la vie & l'uniformité des devoirs, qui ont ſuccédé aux fureurs des paſſions, & au tumulte de la vie mondaine; qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux & plus paiſibles, que ceux que nous avions paſſés au milieu du plaiſir, & qui en nous laiſſant encore quelque peine, nous ont fait du moins une deſtinée plus tranquille & plus ſupportable.

Septiémement, la Foi qui nous raproche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui paſſe, qui nous fait voir que dans un clin d'œil tout ſera fini ; que nous touchons au terme heureux, que toute la vie préſente n'eſt qu'un inſtant rapide, & qu'ainſi nos violences ne ſauroient durer long-tems ; mais que ce moment léger de tribulations nous aſſure un avenir glorieux & immortel,

e ſi humiliante & ſi nouvelle ; on omprend aiſément, & ce que les aſſions avoient pu ſur le cœur de ette Péchereſſe, & ce que la grace vient d'opérer en elle. La Paleſtine la regardoit depuis long-tems, comme la honte & le ſcandale de la cité : *Mulier in civitate peccatrix ;* la maiſon du Phariſien la voit aujourd'hui comme la gloire de la grace, & un modéle de pénitence : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus ;* quel changement ; & quel ſpectacle !

Cette ame liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuſes & les plus indiſſolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; & ſans héſiter elle court chercher aux pieds de Jeſus-Chriſt ſon ſalut & ſa délivrance : cette ame juſqu'ici toute plongée dans les ſens, & ne vivant plus que pour la volupté, en ſacrifie en un inſtant les attraits les plus vifs & les attachemens les plus chers : cette ame enfin, juſques-là impatiente de tout joug, & dont le cœur n'avoit jamais connu d'autre régle, que le déréglement de ſes panchans, commence ſa pénitence par les démarches

les plus humiliantes & les assujettissemens les plus tristes. Que les œuvres de votre grace sont admirables, ô mon Dieu! que la misère la plus désespérée est près de sa guérison, dès qu'elle devient l'objet de vos miséricordes infinies! & que les voies par où vous menez vos élus, sont rapides & abrégées!

Mais d'où vient, mes Frères, que de si grands exemples sont sur nous de si foibles impressions? de deux préjugés très-opposés en apparence, & qui cependant partent du même principe, & conduisent à la même erreur.

Le premier, c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la simple cessation du crime, le retranchement de certains désordres outrés, & que la bienséance seule commence à nous interdire: & comme ou l'âge, ou de nouvelles situations, ou des panchans même que le tems tout seul a changés, nous ont menés là; nous n'allons pas plus loin; nous croyons que tout est fait, & nous écoutons l'histoire des conversions

les plus touchantes que l'Egliſe nous propoſe, comme des leçons qui ne nous regardent plus.

Le ſecond va dans un autre excès: nous nous repréſentons la pénitence chrétienne, comme un état affreux, & le déſeſpoir de la foibleſſe humaine; un état ſans douceur, ſans conſolation, ſuivi de mille devoirs tous plus déſagréables au cœur; & rebutés par l'erreur de cette triſte image, les exemples de changement nous trouvent peu ſenſibles, parcequ'ils nous trouvent toujours découragés.

Or la converſion de notre Péchereſſe confond ces deux préjugés, ſi dangereux pour le ſalut. Premiérement, ſa pénitence non-ſeulement finit ſes égaremens, mais les expie & les répare. Secondement, ſa pénitence commence, il eſt vrai, ſes larmes & ſa douleur; mais elle commence auſſi de nouveaux plaiſirs pour elle. Elle rend à Jeſus-Chriſt dans ſa pénitence, tout ce qu'elle lui avoit ravi dans ſes égaremens; en voilà les réparations: mais la paix & les douceurs qu'elle n'avoit jamais éprouvées dans ſes égaremens, elle les

trouve avec Jesus-Christ dans sa pénitence ; en voilà les consolations. Les réparations & les consolations de sa pénitence, c'est toute l'histoire de sa conversion ; & le sujet de ce Discours.

I. PARTIE. L'Office de la pénitence, dit saint Augustin, est de rétablir l'ordre partout où le péché a porté le déréglement. Elle est fausse, si elle n'est pas universelle ; car l'ordre ne résulte que de la parfaite subordination de tous les désirs & de tous les mouvemens qui s'élévent dans nos cœurs : il faut que tout soit remis à sa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avoit troublée ; & tandis qu'il s'y trouve encore quelque chose de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reste ; vous élevez un édifice mal assemblé, qui s'écroule toujours par quelque endroit, & où tout est encore dans la confusion & dans le désordre.

Or voilà l'instruction importante que nous donne aujourd'hui l'heureuse Pécheresse, dont l'Eglise nous propose la conversion. Son péché

renfermoit pluſieurs déſordres : premiérement, un injuſte uſage de ſon cœur, qui n'avoit jamais été occupé que des créatures : ſecondement, un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les inſtrumens de ſes paſſions : troiſiémement, un aſſujettiſſement indigne de ſes ſens, qu'elle avoit toujours fait ſervir à la volupté & à l'ignominie ; enfin, un ſcandale univerſel dans l'éclat de ſes égaremens. Sa pénitence répare tous ces déſordres : auſſi tout eſt pardonné ; parceque rien n'eſt omis dans le repentir.

Je dis, premiérement, un injuſte uſage de ſon cœur. Oui, mes Frères, tout amour qui n'a pour objet que la créature, dégrade notre cœur : c'eſt un déſordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conſéquent notre repos : car aimer c'eſt chercher ſa félicité dans ce qu'on aime ; c'eſt vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'eſt l'appeller au ſecours de ce vuide affreux que nous ſentons en nous-mêmes, & nous flatter qu'il

ſera capable de le remplir ; c'eſt le regarder comme la reſſource de tous nos beſoins, le reméde de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Or, comme il n'eſt que Dieu ſeul en qui nous puiſſions trouver tous ces avantages, c'eſt un déſordre, & un aviliſſement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous ſentons bien nous-mêmes l'injuſtice de cet amour : quelque emporté qu'il puiſſe être, nous découvrons bien-tôt dans les créatures qui nous l'inſpirent, des défauts & des foibleſſes qui les en rendent indignes : nous les trouvons bien-tôt injuſtes, bizarres, fauſſes, vaines, inconſtantes : plus nous les approfondiſſons, plus nous nous diſons à nous-mêmes que notre cœur s'eſt trompé, & que ce n'eſt pas là ce qu'il cherchoit : notre raiſon rougit tout bas de la foibleſſe de nos panchans ; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine ; notre paſſion devient notre ennui & notre ſupplice : mais punis de notre erreur, ſans en être détrompés, nous cherchons dans le changement, le reméde de notre

mépriſe : nous errons d'objet en objet ; & s'il en eſt enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'eſt pas que nous ſoyons contens de notre choix, c'eſt que nous ſommes laſſés de notre inconſtance.

Notre Péchereſſe avoit ſuivi l'égarement de ces voies : d'injuſtes amours avoient fait tous ſes malheurs & tous ſes crimes, & née pour n'aimer que Dieu ſeul, il étoit le ſeul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu, dit l'Evangile, *ut cognovit*, que rougiſſant de l'indignité de ſes premières paſſions, elle ne trouve plus que lui ſeul qui ſoit digne de ſon cœur : tout lui paroît vuide, faux, dégoûtant dans les créatures : loin d'y retrouver ces premiers charmes, dont ſon cœur avoit eu tant de peine à ſe défendre, elle n'en voit plus que le frivole, le danger & la vanité. Le Seigneur tout ſeul lui paroît bon, véritable, fidéle ; conſtant dans ſes promeſſes, aimable dans ſes ménagemens, magnifique dans ſes dons, réel dans ſa tendreſſe, indulgent même dans ſa colère ; ſeul aſſés grand pour remplir toute l'im-

menſité de notre cœur ; ſeul aſſés puiſſant, pour en ſatisfaire tous les deſirs ; ſeul aſſés généreux pour en adoucir toutes les peines ; ſeul immortel, & qu'on aimera toujours ; enfin, le ſeul qu'on ne ſe repent jamais que d'avoir aimé trop tard : *Dilexit multùm.* Première réparation de ſa pénitence, ſon amour.

C'eſt donc l'amour, mes Frères, qui fait les véritables pénitens : car la pénitence n'eſt que le changement du cœur ; & le cœur ne change qu'en changeant d'amour : la pénitence n'eſt que le rétabliſſement de l'ordre dans l'homme ; & l'homme n'eſt dans l'ordre, que lorſqu'il aime le Seigneur pour qui il eſt fait : la pénitence n'eſt qu'une réconciliation avec Dieu ; & votre réconciliation eſt une feinte, ſi vous ne lui rendez pas votre cœur ; en un mot, la pénitence obtient la rémiſſion des péchés, & les péchés ne ſont remis qu'à proportion de notre amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.*

Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorſque nous vous propoſons ces grands exemples, pour vous

animer à les ſuivre, que vous ne vous ſentez point nés pour la dévotion, & que vous avez une ſorte de cœur, à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi! mon cher Auditeur, votre cœur ne ſeroit pas fait pour aimer ſon Dieu? votre cœur ne ſeroit pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné? votre cœur ſeroit donc autre choſe lui-même, qu'une inclination naturelle vers l'auteur de ſon être? quoi! vous ſeriez donc né pour la vanité & pour le menſonge? vous n'auriez donc reçu un cœur ſi grand, ſi élevé, & que rien ici-bas ne peut ſatisfaire, vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaiſirs qui vous laſſent; des créatures qui vous trompent; des honneurs qui vous importunent; un monde qui vous ennuie, ou qui vous déplaît? Dieu ſeul pour qui vous êtes fait, & qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouveroit rien pour lui au fond de votre être? Ah! vous êtes injuſte envers votre cœur: vous ne vous connoiſſez pas, & vous prenez votre déréglement pour vous-même. Et en effet, ſi vous n'êtes pas né pour la

vertu, quel eſt donc le triſte myſtère de votre deſtinée ? pour qui êtes-vous donc né ? quelle chimère êtes-vous donc parmi les hommes ? vous n'êtes donc né que pour les remords & les ſombres inquiétudes ? l'Auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux ? vous n'avez donc un cœur, que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'eſt point, & vous être à charge à vous-même ?

O homme ! ouvrez ici les yeux : approfondiſſez la deſtinée de votre cœur ; & vous conviendrez que ces paſſions vives, qui mettent en vous de ſi grandes répugnances à la vertu, vous ſont étrangères ; que ce n'eſt point là la ſituation naturelle de votre cœur ; que l'Auteur de la nature & de la grace vous avoit fait une deſtinée plus heureuſe ; que vous étiez né pour l'ordre, pour la juſtice & pour l'innocence ; que vous avez abuſé d'un naturel heureux, en le tournant à des paſſions injuſtes ; & que ſi vous n'êtes pas né pour la vertu, nous ne ſavons plus ce que vous êtes, & vous devenez incompréhenſible à vous-même.

Mais d'ailleurs, vous vous trom-
z de regarder comme des inclina-
ns inalliables avec la piété, ces
ıchans de vivacité pour le plaiſir
: avec vous. Ce ſeront des diſpo-
ons favorables au ſalut, dès que
;race les aura ſanctifiées: plus vous
s vif pour le monde & pour ſes
x plaiſirs, plus vous le ſerez pour
ɔeigneur & pour les biens vérita-
s; plus les créatures vous ont
uvé tendre & ſenſible, plus la
ıce trouvera d'accès & de ſenſibi-
: dans votre cœur; plus vous êtes
fier, hautain, ambitieux, plus
us ſervirez le Seigneur noblement,
ıs crainte, ſans ménagement, ſans
ſeſſe; plus vous paroiſſez né d'un
ractère facile, léger, inconſtant,
ıs il vous ſera aiſé de vous dépren-
: de vos attachemens criminels, &
revenir à votre Dieu; enfin, vos
ſions deviendront elles-mêmes,
eſt permis de parler ainſi, les fa-
ités de votre pénitence. Tout ce
i avoit été l'occaſion de votre per-
, vous le ferez ſervir à votre ſalut:
us verrez qu'avoir reçu un cœur
ıdre, fidéle, généreux, c'eſt être

né pour la piété ; & qu'un cœu
les créatures ont pu toucher ,
de grandes diſpoſitions à la grac
Liſez ce qui nous reſte de l'hi
re des Juſtes ; & vous verrez
ceux qui ont été entraînés d'a
par des paſſions inſenſées , qui ét
nés avec tous les talens propre
monde , & toutes les inclinatio
plus vives pour le plaiſir & les
éloignées de la piété , ont été
en qui la grace a opéré de plus
des choſes. Et ſans parler de l
chereſſe de notre Evangile , le
guſtin , les Pélagie , les Fabi
ces ames mondaines & diſſipé
vives dans leurs égaremens ; ſi
nées , ce ſemble , pour la piété ;
progrès n'ont-elles pas fait d
dans les voies de Dieu ? & q
elles trouvé dans leurs premiers
chans que les attraits, pour ainſi
de leur pénitence ? le même fon
fait les grandes paſſions, quand il
au Seigneur de changer le cœur
auſſi les grandes vertus. Mon D

nce & de vos miſéricordes ſur les mmes, doivent ſervir à notre ſanctification éternelle. C'eſt ainſi que otre Péchereſſe répara l'injuſte uſage u'elle avoit fait de ſon cœur.

Mais en ſecond lieu, l'amour qu'elle eut pour Jeſus-Chriſt, ne fut pas une de ces ſenſibilités vaines & oiſives, qui ſont plutôt les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir, que des impreſſions de la grace, & qui ne ménent jamais à rien, qu'à nous rendre contens de nous-mêmes, & nous perſuader que notre cœur eſt changé : ce ne ſont pas les ſentimens qui prouvent la vérité de l'amour, ce ſont les ſacrifices.

Auſſi comme le ſecond déſordre de ſon péché, avoit été l'abus criminel & preſque univerſel de toutes les créatures ; la ſeconde réparation de ſa pénitence, eſt le retranchement rigoureux de toutes les choſes dont elle avoit abuſé dans ſes égaremens. Ses cheveux, ſes parfums, les dons du corps & de la nature, avoient été les inſtrumens de ſes plaiſirs ; car nul n'ignore l'uſage qu'une paſſion déplorable en ſait faire ; c'eſt par-là

qu'elle commence ſa pénitence : les parfums ſont abandonnés, & conſacrés même à un ſaint miniſtère : *Et unguento ungebat ;* les cheveux ſont négligés, & ne ſervent plus même qu'à eſſuyer les pieds de ſon libérateur : *Et capillis capitis ſui tergebat ;* les ſoins du corps & de la beauté ſont oubliés, & ſes yeux s'éteignent à force de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Tels ſont les premiers ſacrifices de ſon amour : elle ne ſe contente pas de retrancher des ſoins viſiblement criminels, elle en retranche même qui auroient pu paſſer pour innocens ; & croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en ſe privant de la liberté qu'elle auroit pu avoir d'en uſer encore.

En effet, le pécheur, en abuſant des créatures, perd le droit qu'il avoit ſur elles : tout ce qui eſt permis à une ame innocente, ne l'eſt plus à celle qui a été aſſés malheureuſe que de s'égarer : le péché nous rend comme anathême à toutes les créatures qui nous environnent, & que le Seigneur avoit deſtinées à notre uſage. Ainſi il eſt des régles pour une ame infidé-

qui ne ſont pas faites pour tous autres hommes : elle n'eſt plus, ır ainſi dire, dans le droit com- n ; & ne doit plus juger de ſes de- rs par les maximes générales, mais les exceptions perſonnelles qui egardent.

Dr ſur ce principe, vous nous de- ndez éternellement, ſi uſer d'un artifice de parure eſt un crime ? els plaiſirs publics ſont défendus ? ıe veux point ici décider pour les res ; mais je vous demande, à us qui en ſoutenez l'innocence, n avez-vous jamais abuſé ? n'a- ı-vous jamais fait ſervir ces ſoins, plaiſirs, ces artifices à des paſ- ns injuſtes ? ne les avez-vous ja- is employés à corrompre des urs, ou à nourrir la corruption du tre ? Quoi ! toute votre vie n'a ıt-être été qu'un enchaînement ɔlorable de paſſions & de miſères ; us avez abuſé de tout ce qui vous vironne, & en avez fait les inſ- mens de vos deſirs déréglés ; vous ez tout rapporté à ce panchant in- tuné de votre cœur ; vos inten- ns ont toujours été plus loin mê-

me que vos malheurs ; votre œil n'a jamais été ſimple & innocent, & vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eût été à votre égard ; tous vos ſoins ſur votre perſonne ont été des crimes : & quand il s'agit de retourner à votre Dieu, & de réparer une vie entière de corruption & d'abandonnement, vous venez lui diſputer des vanités dont vous avez toujours fait un ſi indigne uſage ? vous venez nous ſoutenir l'innocence de mille abus, qui vous ſeroient interdits, quand ils ſeroient permis au reſte des hommes ? vous entrez en conteſtation, lorſqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde ; vous à qui les plus innocentes, s'il en eſt, ſont déſormais défendues, & qui ne devriez avoir pour ornement, que la cendre & le cilice ? pouvez-vous encore venir nous juſtifier des ſoins, qui ſont votre confuſion ſecrette, & qui vous ont tant de fois fait rougir aux pieds du tribunal ſacré ? & faudroit-il tant de diſcours & de conteſtations, où votre honte devroit ſuffire ?

D'ailleurs, la ſainte triſteſſe de la

pénitence, ne regarde plus qu'avec horreur, ce qui a été pour nous une occaſion de chute : l'ame touchée n'examine pas ſi l'on peut ſe le permettre avec innocence ; il lui ſuffit de ſavoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la ſienne : tout ce qui l'a conduite à ſes malheurs, lui devient auſſi odieux que ſes malheurs mêmes ; tout ce qui a aidé ſes paſſions, elle le déteſte comme ſes paſſions mêmes ; tout ce qui a favoriſé ſes crimes, devient pour elle criminel ; quand on voudroit même le tolérer encore à ſa foibleſſe, ah ! ſon zèle, ſa componction prendroit les intérêts de la Juſtice de Dieu, contre l'indulgence des hommes ; elle ne pourroit ſe réſoudre à ſe permettre encore des abus, qui lui rappelleroient le ſouvenir de ſes déſordres paſſés ; elle craindroit toujours que les mêmes démarches ne rappellaſſent les premières diſpoſitions, & que ſon cœur ne ſe retrouvât le même dans les mêmes ſoins : la ſeule image de ſes infidélités paſſées la trouble & l'allarme ; & loin d'en porter encore ſur ſoi les triſtes reſtes, elle voudroit pouvoir

s'éloigner des lieux mêmes, & s'arracher des occupations qui lui en retracent le ſouvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence, qui nous laiſſe encore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes ? & à peine eſſuyé du naufrage, peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr ?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver partout la matière de mille ſacrifices inviſibles : comme le propre de la cupidité eſt de prendre de tout l'occaſion de mille complaiſances injuſtes, elle ne ſe borne pas à certaines privations eſſentielles ; tout ce qui flatte les paſſions, tout ce qui nourrit la vie des ſens, toutes les ſuperfluités qui ne tendent qu'à ſatisfaire l'amour propre, tout cela devient le ſujet de ſes ſacrifices ; & partout, comme un glaive tranchant & douloureux, elle fait des diviſions & des ſéparations qui coûtent au cœur, & coupe juſqu'au vif tout ce qui tenoit encore un peu trop à la corruption de nos panchans : la grace de la componction méne d'abord là une ame touchée ; elle la rend ingénieuſe

à ſe punir elle-même, & fait ſi bien que tout lui ſert d'expiation à ſes crimes ; que les devoirs, les bienſéances, les honneurs, les proſpérités, les chagrins de ſon état ſe changent pour elle en des occaſions de mérite ; & que ſes plaiſirs mêmes, par la foi & la circonſpection dont elle les accompagne, deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le ſecret divin de la pénitence : comme elle fait ici-bas envers l'ame criminelle, dit Tertullien, la fonction de la Juſtice de Dieu, & que la Juſtice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abuſé ; la Pénitence prévient ce terrible Jugement ; elle s'impoſe partout à elle-même des privations rigoureuſes ; & ſi la condition miſérable de la vie humaine l'oblige d'uſer encore des choſes préſentes ; c'eſt bien moins pour flatter ſes ſens, que pour les punir, par l'uſage ſobre & auſtère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à meſurer là-deſſus la vérité de votre pénitence. Envain paroiſſez-vous revenu des égaremens

pour n'avoir pas la force d'ôte
mour propre des ſuperfluités
tumées ; les mêmes agrémens c
du monde, pour ne pouvoi
paſſer de lui ; les mêmes ava
du côté de la fortune, pour v
toujours l'emporter ſur les a
en un mot, ſi vous ne pouve
déprendre de rien, vous retr
ſur rien ; quand même tous le
chemens conſervés ne ſeroie
des crimes marqués, votre cœ
pas pénitent : vos mœurs ſe
différentes, tous vos panchan
encore les mêmes ; vous pa
changé, vous n'êtes pas co
Que les véritables pénitence
rares, mes Frères ! que de c
ſions ſuperficielles & vaines !
d'ames changées aux yeux d
de, ſe trouveront un jour les

nt les attraits du crime; il faut y
iter les ſatisfactions laborieuſes
en expient les ſouillures. Auſſi,
roiſiéme lieu, la Pechereſſe de
angile ne ſe contente pas de ſã-
er ſes parfums & ſes cheveux à
. elle ſe proſterne à ſes pieds, elle
rroſe d'un torrent de larmes, elle
:ſſuye, elle les baiſe: & comme le
ſiéme déſordre de ſon péché avoit
un aſſujettiſſement honteux de ſes
; elle commence à réparer ces
ıptés criminelles par l'humiliation
e dégoût de ces triſtes miniſtères.
ſouvelle inſtruction: il ne ſuffit
d'ôter aux paſſions les amorces
les irritent; il faut que les actes
›rieux des vertus qui leur ſont le
; oppoſées, les répriment inſenſi-
nent, & les rapprochent du de-
& de la régle. Vous aimiez les
, les plaiſirs, les amuſemens,
out ce qui compoſe la vie mon-
e: c'eſt peu de retrancher de ces
ſirs, tout ce qui peut encore con-
e au crime; ſi vous voulez que
our du monde meure dans votre
ır, il faut que la prière, la retrai-
le ſilence, les œuvres de miſéri-

corde, ſuccédent à ces mœurs diſſipées ; & ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir & combattre le monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des ſens & de la chair, en vous abandonnant à des paſſions d'ignominie : il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mortification, éteignent peu à peu ces flammes impures, affoibliſſent ces panchans devenus déſormais indomptables par un long uſage de volupté ; & non ſeulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour ainſi dire, la ſource même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux : les anciens attachemens que vous aurez rompus, ſans les avoir affoiblis, & comme déracinés de votre cœur par la mortification, repouſſeront ſans ceſſe : vos paſſions plus violentes & plus furieuſes, depuis que vous les aurez arrêtées & ſuſpendues, ſans les affoiblir & ſans les combattre, vous feront éprouver des agitations & de ſ orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans le crime ; vous vous ver-

tout moment ſur le point d'un
naufrage : vous ne goûterez au-
paix dans cette nouvelle vie :
vous trouverez plus foible, plus
attu, plus vif pour le plaiſir,
iſé à ébranler, plus dégoûté de
dans cette pénitence impar-
, que vous ne l'étiez autrefois
: dans le déſordre : tout vous
ndra un écueil : vous vous ſerez
us-même une tentation conti-
: vous ſerez ſurpris de trouver
us-même plus d'oppoſition aux
rs ; & comme il eſt difficile de
tenir long-tems ſeul contre ſoi-
, vous vous dégoûterez bien-
me vertu, qui vous coutera ſi
; & pour n'avoir voulu être
pénitent tranquille & mitigé,
ſerez un pénitent malheureux,
onſolation, ſans paix, & par
quent ſans perſévérance. Dans
tu, c'eſt abréger ſes peines,
augmenter & multiplier ſes fa-
s ; & tout ce qu'on épargne des
ns, devient plutôt la peine & le
t, que l'adouciſſement de notre
nce.

in, le dernier déſordre qui

avoit accompagné le péché de la Femme de notre Evangile, étoit un ſcandale public dans le déréglement de ſa conduite. Le ſcandale de la Loi, qui ſe trouvoit deshonorée dans l'eſprit des Romains, & de tant d'autres Gentils aſſemblés & répandus dans la Paleſtine, & qui, témoins des égaremens de notre Péchereſſe, en prenoient ſans doute occaſion de blaſphémer le Nom du Seigneur, de mépriſer la Sainteté de ſa Loi, de ſe confirmer dans leurs impies ſuperſtitions, & de regarder l'eſpérance d'Iſrael, & les merveilles de Dieu rapportées dans les Livres Saints, comme des fictions inventées pour amuſer un Peuple crédule.

Scandale du lieu : ſes égaremens avoient éclaté dans la Cité, c'eſt-à-dire, la Ville principale, d'où le bruit de tels événemens ſe répandoit bientôt dans le reſte de la Judée.

Or, voilà les ſcandales qu'elle répare dans ſa pénitence : le ſcandale de la Loi, en renonçant aux traditions ſuperſtitieuſes des Phariſiens, qui en avoient altéré les préceptes ; & venant reconnoître Jeſus-Chriſt

qui en étoit la fin & l'accompliſſement. Car ſouvent après avoir deshonoré la Religion dans l'eſprit des impies, par nos excès & par nos ſcandales, nous la deshonorons encore par notre piété : nous nous faiſons une manière de vertu toute mondaine, ſuperficielle, phariſaïque : nous devenons ſuperſtitieux ſans devenir pénitens : nous remplaçons les abus du monde, par les abus de la dévotion : nous ne réparons le ſcandale de nos déſordres, que par celui d'une piété ſenſuelle ; & nous faiſons plus de tort à la vertu, par les foibleſſes & les illuſions que nous y mêlons, que nous ne lui en faiſons par des excès ouverts & déclarés. Ainſi les impies ſont plus affermis dans le déſordre, & plus éloignés de la converſion, par l'exemple de notre fauſſe pénitence, qu'ils n'avoient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le ſcandale du lieu : cette même cité qui avoit été le théâtre de ſa confuſion & de ſes crimes, le devient de ſa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés, ſa dou-

leur & ſes larmes : elle ne vient point trouver Jeſus-Chriſt, à la faveur des ténébres de la nuit comme Nicodéme, ou dans des bourgades éloignées de la cité, pour dérober aux yeux du public, les premières démarches de ſa converſion. A la vûe de cette grande ville, qu'elle avoit ſcandaliſée par ſa conduite, elle entre dans la maiſon du Phariſien ; & ne craint pas d'avoir pour ſpectateurs de ſa pénitence, ceux qui l'avoient été de ſes crimes. Car ſouvent après avoir mépriſé les diſcours du monde dans le déſordre, on les craint dans la vertu : les yeux du public ne paroiſſoient pas redoutables dans nos égaremens ; ils le deviennent dans notre pénitence : nos vices ſe montroient ſans ménagement ; notre vertu ſe cache & ſe ménage : nous n'oſons tout d'un coup nous déclarer pour Jeſus-Chriſt ; nous avons honte de paroître ſi différens de nous-mêmes : nous nous ſommes glorifiés du crime comme d'une vertu, & nous rougiſſons de la vertu comme d'un ſcandale.

Notre heureuſe Péchereſſe n'eſt

pas timide dans le bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal: elle ſoutient même avec une ſainte inſenſibilité, les reproches du Phariſien, qui rappelle devant tous les conviés la honte de ſes mœurs paſſées. Car le monde figuré par ce Phariſien, ſe fait un plaiſir inſenſé de rappeller les anciens égaremens des perſonnes que la grace a touchées: loin de s'édifier de leur régularité préſente, on revient ſans ceſſe à leur conduite paſſée: on tâche d'affoiblir le mérite de ce qu'elles font, en renouvellant le ſouvenir de ce qu'elles ont fait: il ſemble que les égaremens qu'elles pleurent, autoriſent ceux que nous aimons, & dans leſquels nous vivons encore, & qu'il nous eſt plus permis d'être pécheurs, depuis que des pénitens ſincères ſe repentent de l'avoir été. C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que tout coopère à notre perte; & qu'au lieu de bénir les richeſſes de votre miſéricorde, lorſque vous retirez des voies de la perdition des ames mondaines & diſſolues, & de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence, ſi

diſpoſée à recevoir le pécheur qui revient ; inſenſibles à ſa pénitence, nous ne ſommes occupés qu'à rappeller ſes égaremens : comme pour nous dire à nous-mêmes, que nous n'avons rien à craindre dans le déſordre ; qu'un jour enfin nous en reviendrons ; & que cette ame touchée, ayant été encore plûs engagée que nous dans les paſſions inſenſées, nous ne devons pas déſeſpérer d'en ſortir enfin quelque jour comme elle ! O étrange aveuglement des hommes, de trouver des motifs de déréglement, dans les éxemples mêmes de pénitence !

Telles furent les réparations de notre Péchereſſe. Mais ſi c'eſt une erreur de ſe figurer un changement de vie, comme la ſimple ceſſation des premières mœurs, ſans y ajoûter les expiations qui les réparent ; c'en eſt une autre non moins dangereuſe, de regarder ces expiations, comme un état triſte, malheureux, déſeſpérant. Auſſi après vous avoir parlé des réparations de ſa pénitence, il faut vous en expoſer les conſolations.

II. PARTIE.

VEnez à moi, dit Jeſus-Chriſt, vous qui êtes laſſés dans les voies de l'iniquité : venez éprouver les douceurs & les conſolations de mon joug ; & vous y trouverez la paix & le repos, que vos ames tyranniſées ſous la ſervitude des paſſions, cherchent en vain depuis tant d'années : *Et invenietis requiem animabus veſtris.* Matth. 11. 29.

Cette promeſſe adreſſée à toutes les ames criminelles, toujours malheureuſes dans le déſordre, trouve aujourd'hui ſon accompliſſement dans la Péchereſſe de notre Evangile. En effet, tout ce qui avoit été pour elle un fonds inépuiſable d'inquiétude dans ſes égaremens, devient une ſource féconde de conſolation dans ſa pénitence ; & elle eſt heureuſe avec Jeſus-Chriſt par les mêmes endroits qui avoient fait tous ſes malheurs dans le crime.

Oui, mes Frères, un amour injuſte avoit fait ſon premier crime, & la première ſource de tous ſes malheurs ; la première conſolation de ſa pénitence, c'eſt une ſainte dilection pour Jeſus-Chriſt, & la différence de

cet amour divin & nouveau, d'avec l'amour profane, qui juſques-là avoit occupé ſon cœur ; je dis la différence, dans l'objet, dans les démarches, dans la correſpondance.

Dans l'objet, le déréglement de ſon cœur l'avoit attachée à des hommes corrompus, inconſtans, perfides, plus diſſolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuſe, qu'à ſatisfaire leurs paſſions déſordonnées ; à des hommes qui joignent toujours la paſſion contentée au mépris ; à des Adonias à qui l'objet infortuné de leur amour, devient vil & odieux, dès qu'ils en ont obtenu tout ce qu'ils deſirent ; à des hommes dont elle connoiſſoit les foibleſſes, les artifices, les emportemens, les défauts, qu'elle ſentoit bien en ſecret n'être pas dignes de ſon cœur, & auxquels elle ne tenoit que par la pente malheureuſe de la paſſion, plus que par le choix libre de la raiſon ; enfin, à des hommes qui n'avoient pu encore fixer la légéreté & les viciſſitudes éternelles de ſon cœur. Sa pénitence l'attache à Jeſus-Chriſt, le modéle de toutes les vertus, la

ſource de toutes les graces, le principe de toutes les lumières; plus elle l'étudie, plus elle découvre en lui de grandeur & de ſainteté; plus elle l'aime, plus elle le trouve digne d'être aimé: à Jeſus-Chriſt l'ami fidéle, immortel, déſintéreſſé de ſon ame, qui n'eſt touché que de ſes intérêts éternels; qui n'eſt occupé que de ce qui peut la rendre heureuſe; qui eſt venu même ſacrifier ſon repos, ſa gloire, ſa vie, pour lui aſſurer un bonheur immortel; qui l'a diſtinguée de toutes les autres femmes de Juda, par une abondance de miſéricorde, lorſqu'elle s'en diſtinguoit le plus elle-même par l'excès de ſes miſères; qui n'attend rien d'elle, & qui veut lui donner plus qu'elle n'en ſauroit attendre elle-même: enfin, à Jeſus-Chriſt qui a calmé ſon cœur, en le purifiant; qui a fixé l'inconſtance & la multiplicité de ſes deſirs; qui a rempli toute l'étendue de ſon amour; qui lui a rendu la paix que les créatures n'avoient jamais pu lui donner.

O mon ame! juſques à quand n'aimerez-vous dans les créatures?

que vos inquiétudes & vos peines? vous en coûteroit-il plus de rompre vos liens, qu'il ne vous en coûte de les porter? la vertu & l'innocence vous feroient-elles plus pénibles, que les paſſions honteuſes qui vous aſſervissent & vous déchirent? Ah! tout vous ſera plus ſupportable, que les triſtes agitations qui vous rendent ſi malheureuſe dans le crime. Différence dans l'objet de ſon amour.

Différence dans les démarches. L'excès de la paſſion l'avoit engagée à mille démarches oppoſées à ſon goût, à ſa gloire, à ſa raiſon; à ſacrifier aux hommes ſon repos, ſes inclinations, ſon honneur, ſa liberté; à des complaiſances honteuſes; à des aſſujettiſſemens déſagréables; à des ſacrifices éclatans, & dont ſouvent, pour toute reconnoiſſance, ils ne prenoient que le droit d'en éxiger de nouveaux: car telle eſt l'ingratitude des hommes; plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans; l'excès de votre attachement pour eux, en diminue toujours dans leur eſprit le mérite; & ils vous puniſſent de la

cité & de la honte de votre em-
ement, en prenant occaſion de
ême, de laiſſer affoiblir juſqu'à
reconnoiſſance.
oilà les ingratitudes que notre
ereſſe avoit éprouvées dans les
s des paſſions. Mais dans ſa pé-
ce tout lui eſt compté : les plus
es démarches qu'elle fait pour
-Chriſt, ſont remarquées, ſont
s, ſont défendues par Jeſus-
ſt même : en vain le Phariſien
: d'en diminuer le mérite, (car
onde ne s'étudie qu'à rabaiſſer
ix des vertus du Juſte,) le Sau-
en prend la défenſe : Voyez-
cette femme ? lui dit-il : *Vides mulierem ?* comme s'il vouloit
ire : Connoiſſez-vous bien tout
érite des ſacrifices qu'elle m'of-
& juſqu'où va la force & l'ex-
e ſon amour ? *Elle n'a ceſſé d'ar-
mes pieds de ſes larmes, de les eſ-
avec ſes cheveux, de les parfumer,
baiſer.* Il compte tout, il remar-
out, un ſoupir, une larme, un
le mouvement du cœur; rien
perdu avec lui de tout ce qu'on
our lui; rien n'échappe à la fi-

délité de ſes regards & à la tendreſſe de ſon cœur : on eſt bien aſſuré qu'on ne ſert pas un ingrat ; il fait valoir même les plus légers ſacrifices : *Vides hanc mulierem ?* Voyez-vous cette femme ? Il voudroit, ce ſemble, que tous les hommes la regardaſſent des mêmes yeux que lui ; que tous les hommes fuſſent des eſtimateurs auſſi équitables que lui de ſon amour & de ſes larmes : *Vides hanc mulierem ?* Il ne voit plus ſes égaremens ; il oublie une vie entière de diſſolution & de crime ; il ne voit que ſon repentir & ſes larmes.

Or quelle conſolation pour une ame qui revient à Dieu, de pouvoir ſe dire à elle-même : Je n'avois vécu juſques ici, que pour le menſonge & pour la vanité : mes jours, mes années, mes ſoins, mes inquiétudes, mes peines, tout juſqu'ici eſt perdu ; & ne ſubſiſte plus même dans le ſouvenir des hommes, pour leſquels ſeuls j'ai vécu, pour leſquels ſeuls j'ai tout ſacrifié : ma bonne-foi, mes empreſſemens, mes attentions, n'ont jamais été payées que d'ingratitude ; mais déſormais, tout ce que je vais

faire pour Jeſus-Chriſt ſera compté : mes peines, mes violences, les plus légers ſacrifices de mon cœur ; mes ſoupirs, mes larmes, que j'avois verſées tant de fois en vain pour les créatures ; tout cela ſera écrit en caractères immortels dans le livre de vie : tout cela ſubſiſtera éternellement dans le ſouvenir du maître fidéle que je ſers : tout cela, quelques défauts que ma foibleſſe & ma corruption y mêlent, ſera excuſé, purifié même par la grace de mon libérateur ; & il couronnera ſes dons, en récompenſant mes foibles mérites : je ne vis plus que pour l'éternité ; je ne travaille plus en vain ; mes jours ſont réels, & ma vie n'eſt plus un ſonge. Oh ! mes Frères, que la piété eſt un grand gain ! & qu'une ame qui revient à Jeſus-Chriſt a bien de quoi ſe conſoler avec lui, de la perte des créatures qu'elle lui ſacrifie !

Enfin, différence dans la certitude de la correſpondance. L'amour de notre Péchereſſe pour les créatures avoit toujours été ſuivi des plus cruelles incertitudes : on doute tou-

jours ſi l'on eſt aimé comme l'on aime : on eſt ingénieux à ſe rendre malheureux, & à ſe former à ſoi-même des craintes, des ſoupçons, des jalouſies : plus on eſt de bonne-foi, plus on ſouffre ; on eſt le martyr de ſes propres défiances. Vous le ſavez ; & ce n'eſt pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos paſſions inſenſées.

Mais quelle nouvelle deſtinée dans le changement de ſon amour ! à peine a-t-elle commencé d'aimer Jeſus-Chriſt, qu'elle eſt ſûre d'en être aimée : elle entend ſortir de ſa bouche divine, la ſentence favorable, qui en lui remettant ſes péchés, lui répond de la bonté & de l'amour de celui qui les remet ; *Remittuntur ei peccata multa ;* non-ſeulement on oublie ſes égaremens ; mais on veut bien l'aſſurer elle-même qu'ils ſont oubliés, pardonnés, effacés : on va au-devant de toutes ſes allarmes ; on ne laiſſe plus de lieu aux défiances & aux incertitudes ; & elle ne peut plus douter de l'amour de Jeſus-Chriſt, ſans douter de la vérité de ſa puiſſance, & de la fidélité de ſes promeſſes.

Tel eſt le ſort d'une ame briſée de douleur, au ſortir du Tribunal où Jeſus-Chriſt, par le miniſtère du Prêtre, vient de lui remettre des déſordres, qu'elle a effacés par ſon amour & par ſes larmes. Malgré l'incertitude, ſi elle eſt digne d'amour ou de haine, inſéparable de l'état préſent de cette vie; une paix ſecrette lui rend témoignage au fond de ſon cœur, que Jeſus-Chriſt s'eſt rendu à elle : elle ſent une douceur & une joie au fond de la conſcience, qui ne peut être que le fruit de la juſtice. Ce n'eſt pas que ſes infidélités paſſées ne lui laiſſent encore des appréhenſions & des allarmes, & qu'en certains momens frappée plus vivement de l'horreur de ſes égaremens, & de la ſévérité des jugemens de Dieu, tout ne lui paroiſſe déſeſpéré : mais Jeſus-Chriſt qui excite lui-même ces orages au fond de ſon cœur, les a bien-tôt calmés; ſa voix lui dit encore en ſecret, comme autrefois à un Apôtre allarmé ſur les ondes : Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? *Modicæ fidei, quare dubitaſti ?* ne vous ai-je pas donné aſſés de mar- *Matth.* 14. 31.

ques de ma protection & de ma bienveillance ? rappellez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarement : je ne cherche pas avec tant de persévérance les brebis que je n'aime pas ; je ne les ramène pas de si loin, pour les laisser périr sous mes yeux : ne vous défiez donc plus de ma bonté ; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance. Première consolation de sa pénitence ; la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jesus-Christ ses parfums, ses cheveux, tous les attachemens de son cœur, tous les instrumens déplorables de ses vanités & de ses crimes ; & ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs, elle ne sacrifie que ses inquiétudes & ses peines.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, & que l'expérience dément. Quel supplice pour une ame mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface & s'éteint tous

les jours ! quelles attentions ! quelle gêne ! il faut prendre ſur ſoi, ſur ſes inclinations, ſur ſes plaiſirs, ſur ſon indolence : quel ſecret dépit quand ces ſoins ont été inutiles, & qu'il s'eſt trouvé des attraits plus heureux, & ſur qui tous les regards ont tourné ! quelle tyrannie que celle des uſages ! il faut pourtant s'y aſſujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on ſe retranche, un époux qui éclatte ; le Marchand qui murmure, & qui peut-être fait acheter bien cher, les retardemens & les délais. Je ne dis rien des ſoins de l'ambition : quelle vie que celle qui ſe paſſe toute en des meſures, des projets, des craintes, des eſpérances, des allarmes, des jalouſies, des aſſujettiſſemens, des baſſeſſes ! Je ne parle pas d'un engagement de paſſion : quelles frayeurs que le myſtère n'éclatte ! que de meſures à garder du côté de la bienſéance & de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de ſurveillans à tromper ! que de retours à craindre ſur la fidélité de ceux qu'on a choiſi pour les miniſtres & les confidens de ſa paſſion ! quels rebuts à eſſuyer de celui

peut-être à qui on a ſacrifié ſon honneur & ſa liberté ; & dont on n'oſeroit ſe plaindre ! à tout cela ajoûtez ces momens cruels, où la paſſion moins vive nous laiſſe le loiſir de retomber ſur nous-mêmes, & de ſentir toute l'indignité de notre état ; ces momens où le cœur né pour des plaiſirs plus ſolides, ſe laſſe de ſes propres idoles, & trouve ſon ſupplice dans ſes dégoûts & dans ſa propre inconſtance. Monde profane ! ſi c'eſt là cette félicité que tu nous vantes tant, favoriſes-en tes adorateurs, & punis-les, en les rendant ainſi heureux, de la foi qu'ils ont ajoûtée ſi légèrement à tes promeſſes.

Voilà ce que notre Péchereſſe met aux pieds de Jeſus-Chriſt, ſes liens, ſes troubles, ſa ſervitude, les inſtrumens de ſes plaiſirs en apparence, la ſource de toutes ſes peines dans la vérité. Or, quand la vertu n'auroit point d'autre conſolation ; n'en eſt-ce pas une aſſés grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des paſſions ; de ne faire plus dépendre ſon bonheur de l'inconſtance, de la

perfidie, de l'injuſtice des créatures; de s'être rendu ſupérieur aux événemens; de trouver dans ſon propre cœur, tout ce qu'il faut pour être heureux, & de ſe ſuffire, pour ainſi dire, à ſoi-même? que perd-on en ſacrifiant des ſoucis ſombres & cruels, pour trouver la paix & la joie? & n'eſt-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jeſus-Chriſt? Votre foi vous a ſauvée, dit le Seigneur à la Péchereſſe: allez en paix: *Vade in pace.* Voilà le tréſor qu'on lui rend pour les paſſions qu'elle ſacrifie; voilà la récompenſe & la conſolation des larmes & du repentir: la paix du cœur qu'elle n'avoit pu encore trouver, & que le monde n'a jamais donnée. Inſenſés! dit un Prophéte; malheur à vous donc qui traînez le poids de vos paſſions, comme le bœuf traîne en labourant les liens du joug qui l'accable, & qui vous perdez par la voie même des peines, des aſſujettiſſemens, & des contraintes! *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, & quaſi vinculum plauſtri peccatum!* Iſ. 5. 18.

Enfin, ſon péché l'avoit avilie aux yeux des hommes : on ne regardoit plus qu'avec mépris l'indignité & l'opprobre de ſa conduite : elle vivoit dégradée de tous les droits que donne une bonne réputation, & une vie éxemte de blâme ; & le Phariſien eſt ſurpris que Jeſus-Chriſt veuille même la ſouffrir à ſes pieds.

Car le monde qui autoriſe tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il juſtifie les maximes, les uſages, les plaiſirs qui corrompent le cœur ; & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur : il inſpire toutes les paſſions, & il en blâme toujours les ſuites : il veut qu'on s'étudie à plaire ; & il vous mépriſe dès que vous y avez réuſſi : ſes théâtres laſcifs retentiſſent des éloges inſenſés de l'amour profane ; & ſes entretiens ne ſont que des ſatyres ſanglantes de celles qui ſe livrent à ce panchant infortuné : il loue les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures, & il

vous

vous couvre d'une confuſion éternelle dès que vous en paroiſſez embraſé. Or qu'il eſt déſagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, & dont on ne peut ſe paſſer, les triſtes débris d'une réputation ou perdue, ou mal aſſurée ; & de réveiller par-tout avec ſoi le ſouvenir ou le ſoupçon de ſes crimes !

Telles avoient été les amertumes & les opprobres qui avoient accompagné les paſſions & les déſordres de notre Péchereſſe : mais ſa pénitence lui rend encore plus d'honneur & de gloire, que ſes crimes ne lui en avoient ôté. Cette Péchereſſe ſi mépriſée dans le monde, trouve en Jeſus-Chriſt un apologiſte & un admirateur : cette Péchereſſe, dont on ne parloit qu'en rougiſſant, eſt louée par les endroits mêmes les plus glorieux ſelon le monde, la bonté du cœur, la généroſité des ſentimens, la fidélité d'un ſaint amour : cette Péchereſſe qu'on n'oſoit comparer qu'à elle-même, & dont le ſcandale n'avoit point d'exemple dans la cité, eſt élevée au-deſſus du Pharifien ; la vérité, la ſincérité de ſa foi, de ſa

onction, de ſon amour, mérite
l'abord la préférence ſur une vertu
ſuperficielle & phariſaïque : enfin,
cette Péchereſſe dont on tait le nom,
comme indigne d'être prononcé, &
qui n'eſt nommée que par ſes crimes,
eſt devenue la gloire de Jeſus-Chriſt,
la louange de la grace, l'honneur de
l'Evangile : ô admirable pouvoir de
la vertu !

Oui, mes Frères, elle nous rend
un ſpectacle digne de Dieu, des an-
ges & des hommes : elle rétablit une
réputation perdue : elle nous fait
rentrer ici-bas même, dans des droits
& dans des honneurs dont nous étions
déchus : elle efface des taches que
la malignité des hommes eût rendu
immortelles : elle nous réunit aux
ſerviteurs de Jeſus-Chriſt & à la ſo-
ciété des Juſtes, dont nous n'étions
pas autrefois dignes : elle fait même
appercevoir en nous mille qualités
louables, que le dérangement des
paſſions avoient comme étouffées :
enfin, elle nous attire plus de gloi-
re que nos mœurs paſſées ne nous
avoient attiré de honte & de mépris.
Tandis que Jonas eſt infidéle, il eſt

l'anathême du ciel & de la terre ; des idolâtres mêmes ſont obligés de le ſéparer de leur ſociété, & de le rejetter comme un enfant de honte & de malédiction, & il n'eſt que le ſein d'un monſtre qui puiſſe lui ſervir d'azile, & cacher ſa confuſion & ſon opprobre. Mais à peine touché de repentir, a-t-il imploré les miſéricordes éternelles du Dieu de ſes pères, qu'il devient l'admiration de la ſuperbe Ninive ; que les Grands & le Peuple lui rendent des honneurs juſques-là inouis ; & que le Prince lui-même, plein de reſpect pour ſa vertu, deſcend du trône, & ſe couvre de cendre & de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les paſſions que le monde loue & inſpire, nous en avoient attiré le mépris ; la vertu que le monde cenſure & combat, nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc, mon cher Auditeur, que vous ne finiſſiez votre honte & vos inquiétudes avec vos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous allarment ? mais plus vous différez, plus elles groſſiſſent ; plus vous contractez de dettes,

plus vous préparez de rigueurs à votre foibleſſe. Ah ! ſi les réparations vous découragent aujourd'hui, que ſera-ce un jour, où vos crimes multipliés à l'infini ne trouveront preſque plus de peine aſſés grande qui puiſſe les expier ? elles vous jetteront alors dans le déſeſpoir : vous prendrez le parti affreux de ſecouer tout joug, & de ne plus compter ſur votre ſalut : vous vous ferez des maximes, pour vous calmer dans le libertinage ; vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paroîtra alors impoſſible. Quand les embarras de la conſcience ſont venus à un certain point, on aime à ſe perſuader qu'il n'y a plus de reſſource : on ſe calme ſur le fond des vérités, quand on ſe voit ſi éloigné de ce qu'elles nous preſcrivent : on cherche un reméde dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi ; & on a bien-tôt conclu que tout eſt incertain, dès que le cahos eſt devenu comme inexplicable ; & d'ailleurs que peuvent avoir de ſi triſte & de ſi rigoureux, des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite ?

Ame infidéle! vous craignez de ne pouvoir ſoutenir la ſainte triſteſſe de la pénitence; & vous avez pu ſoutenir juſqu'ici la triſteſſe ſecrette du crime: la vertu vous paroît d'un ennui difficile à porter; & il y a ſi long-tems que vous dévorez l'ennui d'une conſcience déchirée, & que nul plaiſir ne ſauroit égayer. Ah! puiſque vous avez pu porter juſqu'à ce jour, les troubles ſecrets, les amertumes, les dégoûts, les triſtes agitations du déſordre, ne craignez plus celles de la vertu: vous avez fait dans les peines & les violences inſéparables du crime, l'apprentiſſage de celles qui peuvent être attachées à la piété; & d'autant plus que la grace adoucit & rend aimables les violences de la piété, & que celles du crime n'ont point d'autre adouciſſement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu! j'aurois pu en effet depuis tant d'années errer dans des voies triſtes & pénibles, ſous la tyrannie du monde & des paſſions; & je ne pourrois pas vivre avec vous ſous la tendreſſe de vos regards, ſous les aîles de votre miſéricorde,

ſous la protection de votre bras ? ſeriez-vous donc un maître ſi cruel ? Le monde qui ne vous connoît pas, croit que vous rendez malheureux ceux qui vous ſervent : mais pour nous, Seigneur, nous ſavons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres, le plus tendre de tous les pères, le plus fidéle de tous les amis, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs ; & que vous prévenez par mille conſolations ſecrettes, dont vous favoriſez ici-bas vos ſerviteurs, la félicité éternelle que vous leur avez préparée.

Ainſi ſoit-il.

AVIS.

ON ne trouvera point ici de Sermon pour le Vendredi de cette Semaine. Le Père Maſſillon dans ſon manuſcrit met pour ce jour-là un Sermon ſur le myſtère de l'Incarnation : nous avons jugé plus à propos de renvoyer ce Sermon au volume des Myſtères.

Après le Sermon que l'on va lire, on trouvera un point de Sermon qui traite de l'énormité des Communions indignes. Le P. Maſſillon en avoit fait d'abord ſon premier point ; mais enſuite le ſecond point où il s'agiſſoit des diſpoſitions néceſſaires pour communier dignement, lui ayant paru demander d'être traité plus au long, il en fit un Sermon entier, & laiſſa ce qu'il avoit écrit ſur l'énormité des Communions indignes. Le Public, après avoir lû ce morceau, jugera que nous lui aurions fait tort, ſi nous l'avions ſupprimé ; mais il ſeroit à propos de le lire avant le Sermon qui ſuit.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

DES RAMEAUX.

Sur la Communion.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi, qui vient à vous plein de douceur. Matth. 21. 5.

LEs oracles des Prophétes, les manifeſtations du Seigneur aux Patriarches, les ſacrifices & les oblations de la Loi, ſes ſignes & ſes figures annonçoient depuis pluſieurs ſiécles à l'infidéle Jéruſalem, que ſon Libérateur & ſon Roi ne tarderoit pas de la viſiter, & de paroître au milieu d'elle. Le Précurſeur lui-même, cet Ange du déſert prédit dans Malachie, avoit enfin paru ſur les bords du Jourdain, pour préparer les

voies au Roi de gloire, & dire à ſon peuple: Le voici; & Jéruſalem n'avoit plus d'excuſe, ſi elle venoit à le méconnoître, & à le recevoir indignement dans ſon propre Royaume.

Cependant cet avénement ſi heureux, que tant de Juſtes avoient demandé, que tant de ſiécles avoient attendu, que tant de préparatifs avoient annoncé, & qui annonçoit lui-même des biens ſi magnifiques aux hommes, loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, & de lui rappeller ſes anciens jours de gloire & de magnificence, la jette dans un trouble univerſel & dans des allarmes publiques : *Commota eſt univerſa civitas.* Tout eſt ému dans Jéruſalem, lorſqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David. Les Prêtres, les Phariſiens, témoins des acclamations & des chants d'allégreſſe d'une populace obſcure, & de quelques Juifs ſpirituels & fidéles, ſe trouvent agités de mille mouvemens divers de frayeur, d'inquiétude, de jalouſie, de triſteſſe : une terreur univerſelle ſe répand parmi eux : il ſemble que c'eſt un ty- *Matth.* 21. 10.

ran qui vient porter dans les murs de Jéruſalem l'effroi & le carnage, & emmener, comme autrefois, ſes citoyens en ſervitude, plutôt qu'un Roi pacifique qui vient la délivrer par ſa préſence, & la purifier par l'effuſion de ſon ſang. Il n'eſt que ce petit nombre d'ames ſimples & innocentes, qui vont au-devant de lui hors des portes de la ville; & qui lui font un innocent triomphe de leurs cris de joie, & des branches d'arbres dont elles couvrent & ornent ſa route.

Voilà, mes Frères, ce qui ſe paſſe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette ſainte carrière, l'Egliſe n'a ceſſé de nous annoncer que le Roi de gloire approchoit, & qu'il venoit ſe donner à nous pour être notre Pâque : ſes prières, ſes purifications, ſes cérémonies, ont été comme autant de voix qui nous ont averti de ſa venue : ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avoit établis que pour nous préparer à le recevoir par la Communion aux jours ſolemnels où nous allons entrer. Aujour-

d'hui, comme pour réveiller nos deſirs & notre attente, elle nous annonce qu'enfin il eſt proche, & ſur le point de ſe donner à nous : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Or, quelle impreſſion fait ſur vous, mes Frères, cette heureuſe nouvelle ? une impreſſion de trouble, de frayeur, de triſteſſe, en ſentant approcher le devoir paſchal : chacun retombe ſur ſa propre conſcience, & n'y trouvant que des habitudes criminelles, des plaies envieillies & honteuſes, frémit dans la ſeule penſée qu'il faut ſe mettre en état de recevoir le Roi de gloire : on diroit qu'il vient à nous armé de terreur & d'indignation, pour nous juger & pour nous perdre ; & non accompagné de ſa ſeule douceur, pour nous ſauver, & pour nous ſervir de nourriture : *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Il n'eſt qu'un petit nombre d'ames fidéles qui vont au-devant de lui par leurs deſirs, & qui le voyent arriver avec une ſainte allégreſſe. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'eſt que malgré cette frayeur, cette triſteſſe, ces allarmes d'une conſcience

troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne ſe préſentent à Jeſus-Chriſt pour le recevoir, & qui ne croyent avoir ſatisfait à la loi de l'Egliſe, après l'avoir reçu avec des diſpoſitions ſi oppoſées à celles qu'il éxige de nous. Inſenſés, qui ne penſent pas que recevoir Jeſus-Chriſt dans ces diſpoſitions, ce n'eſt plus manger le cène du Seigneur, c'eſt manger & boire ſa propre condamnation.

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable; de peur que Jeſus-Chriſt ne vienne vous viſiter, comme il viſita autrefois Jéruſalem, pour votre condamnation & pour votre perte. Quelles ſont les diſpoſitions qui doivent nous préparer au devoir paſchal? je vais en marquer trois principales, & ce ſera le ſujet de cette inſtruction. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. REFLEX. LORSQUE j'ai aſſuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jeſus-Chriſt en ces jours ſaints, n'apporteront pas à cette grande action

les diſpoſitions néceſſaires, & ſe rendront peut-être coupables du corps & du ſang du Seigneur ; je n'ai pas prétendu parler de ces ames noires, qui de ſang froid & le ſachant, viennent, par une hypocriſie déteſtable, fouler aux pieds le ſang de l'alliance, & peuvent ſe familiariſer avec le ſacrilége : je n'ai pas voulu parler de ces monſtres, qui portant le myſtère de la Foi dans une conſcience corrompue & peu ſincère, viennent aux pieds de l'autel cacher ſous la plus ſainte & la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une ame impure ; & aiment encore mieux être impies, que paſſer pour moins religieux. Ah ! il faudroit des foudres, & non pas des diſcours à des ames de ce caractère ; ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie & à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu ! & c'eſt vous qui me la donnez ; que parmi les Fidéles que la parole de votre Evangile aſſemble en ce lieu ſaint, votre œil n'y diſcerne aucun de ces enfans de malédiction ; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois ſous les tentes d'Iſrael,

un autre Achan caché dans la foule ; ni un anathême parmi les Fidéles.

Je ne parle donc que de ces ames mondaines, leſquelles après une année entière de plaiſirs & de diſſolution, ſe préſenteront au Tribunal avant de venir à l'autel ; à qui la conſcience ne reprochera, ni diſſimulation, ni feinte, & qui ſe rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur ; parcequ'elles porteront encore à l'autel toutes leurs paſſions déréglées, & une conſcience que le bain de la pénitence aura achevé de ſouiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connoître donc, mes Frères, ſi vous n'avez rien à craindre ſur la profanation des ſaints Myſtères auſquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles ſont les diſpoſitions eſſentielles à une Communion ſainte ; & chacun en s'appliquant ces régles, que Jeſus-Chriſt a laiſſées à ſon Egliſe, pourra ſe juger ſoi-même, & décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conſcience pure, venir ſe préſenter à l'autel.

Or, toutes les diſpoſitions qui doivent nous préparer à cette action

ſainte, ſont renfermées dans cet avis de l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve ſoi-même, avant que de manger de ce Pain de vie : *Probet autem ſe ipſum homo, & ſic de Pane illo edat.* Je ſai que l'eſprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui ſe paſſe dans l'homme ; & que s'éprouver ſoi-même, n'eſt ſouvent que s'affermir ſoi-même dans ſes erreurs, & achever de ſe méconnoître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'eſt pas ſi difficile à faire ; & la mépriſe n'eſt à craindre que pour ceux qui veulent ſe tromper. Car il s'agit de ſavoir premiérement, ſi vous êtes ſincérement changé ; ſecondement, ſi vos anciennes paſſions non-ſeulement ne ſubſiſtent plus dans vos panchans déréglés, mais ſi vous avez commencé du moins à les expier par les larmes & les rigueurs de la pénitence ; enfin, ſi vous ajoûtez à ces précautions un deſir ſincère & ardent de vous unir à Jeſus-Chriſt : c'eſt-à-dire, qu'on éxige de vous, & de tous ceux qui vous reſſemblent & qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de péni-

1. Cor. 11. 28.

tence, & une épreuve de ferveur ? *Probet autem ſe ipſum homo, & ſic de Pane illo edat.*

Je dis premiérement, une épreuve de changement. Ainſi ſi vous n'avez pas recouvré par un ſincère repentir la grace de la ſainteté & de la juſtice que vous aviez perdue par vos crimes ; ſi vous êtes encore dans la mort & dans le péché, la table de Jeſus-Chriſt vous eſt interdite : car c'eſt ici un Pain de vie ; il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir : c'eſt la table des enfans ; les ennemis en ſont indignes : c'eſt la pierre précieuſe de l'Evangile ; on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or, porterez-vous à l'autel une conſcience véritablement purifiée, un cœur pénitent & changé ? & votre converſion ſera-t-elle ſincère ? Pour en juger, permettez-moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confeſſer vos iniquités aux pieds du Prêtre : je n'examine pas ſi le choix même que vous faites du Confeſſeur n'eſt pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir : je n'examine pas ſi vous

cherchez non pas le plus ſévère, car cette oſtentation de ſévérité ne convient pas à un miniſtère de charité, & le plus ſévère n'eſt pas toujours le plus ſaint ni le plus inſtruit ; mais ſi vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur ; un de ces hommes, des mains duquel une ame échappe difficilement, pour ainſi dire, & auſquels l'on ne s'adreſſe que lorſqu'on veut ſincérement renoncer au vice & ſervir Dieu ; un de ces hommes enfin qui en viendroit aux remédes, aux expédiens, au détail de vos mœurs & de vos beſoins ; qui ne laiſſeroit plus rien de douteux dans votre conduite ; & des pieds duquel vous ne ſortiriez plus avec ces incertitudes ſecrettes qui ſuivent toutes vos confeſſions, & qui ſont toujours les triſtes fruits d'une conſcience embarraſſée, & qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi : je n'éxamine pas encore ſi dans la diſcuſſion de votre conſcience, vous ſerez un juge éclairé & ſévère envers vous-même ; ſi vous ne vous ferez pas grace ſur mille tranſgreſſions pour leſquelles vous

êtes déja jugé devant Dieu ; ſi les lumières de la Foi, ou les préjugés du monde & de vos paſſions, ſeront les régles conſultées dans votre éxamen & dans vos recherches ; & ſi les ſoins pour approfondir les abimes de votre conſcience, répondront à la durée, à l'embarras, & à la multitude de vos crimes. Laiſſons-là ces abus plus ſenſibles & plus marqués, & ſur leſquels il eſt mal-aiſé de s'abuſer ſoi-même.

Mais ſouffrez que je vous demande : Vous venez mettre vos péchés aux pieds du Prêtre ; mais venez-vous y laiſſer vos paſſions ? vous ſortez du Tribunal abſous ; mais en ſortez-vous juſtifié ? y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce deſir ſincère de réparer le paſſé, ces vûes, ces projets, ces réſolutions réelles & effectives d'une nouvelle vie ? prenez-vous tout de bon des meſures pour commencer ? cherchez-vous des expédiens pour rompre vos engagemens profanes, pour vous retirer ſans délai des occaſions ? arrangez-vous déja par avance dans votre eſprit vos devoirs,

vos occupations, vos liaiſons, vos dépenſes, tout le détail de vos mœurs, juſques-ici ſi dérangées, & ſi pleines, ou de paſſions, ou d'inutilités ? Voilà les ſoins & les inquiétudes qui occupent une ame touchée ſur le point d'une ſincère converſion : c'eſt par-là que vous connoîtrez ſi vous êtes revenu de bonne-foi de cet attachement depuis ſi long-tems fatal à votre innocence, ſi ſouvent confeſſé, jamais corrigé ; de cette haine ſur laquelle vous ne ſauriez vous vaincre ; de cette fureur de jeu qui vous tyranniſe, qui trouble la paix domeſtique, qui dérange vos affaires, & à laquelle mille événemens malheureux n'ont pu encore vous obliger de renoncer : en un mot, ſi vous êtes une nouvelle créature ; ſi vous ne portez pas le nom de vivant, étant encore mort en effet ; & ſi Jeſus-Chriſt, entrant par la Communion dans la maiſon de votre ame, pourra dire, comme lorſqu'il entra dans la maiſon de Zachée : C'eſt aujourd'hui un jour de ſalut pour cette maiſon : *Hodie ſalus domui huic facta eſt.* Luc. 19. 9.

Quoi, mon cher Auditeur ! vous

avez prolongé vos crimes juſqu'au jour de votre pénitence ; à peine avez-vous mis entre vos déſordres & votre confeſſion, l'intervalle d'un léger éxamen ; au ſortir de l'autel, & la ſolemnité paſſée, tout ira encore même train ; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés ; les commerces recommenceront ; les liaiſons ſe renoueront ; les paſſions ſe réveilleront ; vous vous retrouverez encore le même ? Ce n'eſt pas ici une prédiction en l'air ; c'eſt ce que vous avez toujours éprouvé après la ſolemnité de Pâques : & vous croiriez que le court intervalle qui s'eſt paſſé entre vos crimes & votre rechûte, a été préciſément le moment de votre juſtification, & que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'ame néceſſaire pour manger la chair de l'Agneau ?

Ah ! vous vous trompez, mon cher Auditeur, qui que vous ſoyez ; vous venez manger & boire votre condamnation : ces retours prompts & toujours certains au premier vomiſſement ; ce cours de paſſions & de cri-

mes qui n'eſt interrompu que par l'inſtant de la ſolemnité & de la participation à la table du Seigneur ; ce mélange monſtrueux de ſaint & de profane ; grand Dieu ! quel état pour approcher des Myſtères ſaints ! Ce n'eſt pas qu'on prétende que la divine Euchariſtie doive vous établir dans un état immuable de juſtice ; un tel état eſt le privilége non de la terre, mais du ciel, où Dieu ſe découvrant à l'ame comme ſon bien ſouverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de ſon amour, la mettra dans une heureuſe impuiſſance de l'offenſer. Eh ! qui ne ſait qu'ici-bas la vie de l'homme eſt une tentation continuelle ; que les plus juſtes mêmes affligent quelquefois l'Egliſe par des chûtes éclatantes, & que celui qui eſt debout doit toujours craindre de tomber. Mais on voudroit du moins qu'après le remède, vous ne paruſſiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant ; que ſi vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convaleſcences avancées qui ne diffèrent de la parfaite guériſon, que par un reſte de foibleſſe : on voudroit que la juſte

crainte d'une rechute rendît les précautions plus éxactes : on voudroit, dit S. Chryſoſtôme, qu'au ſortir de l'autel, vous offriſſiez aux ſéductions des ſens, plus de force ; aux périls, plus de vigilance ; aux objets qui ont ſéduit votre cœur, plus d'éloignement, plus d'amour pour le devoir & pour la vertu : on voudroit, continue ce Père, que le ſang de Jeſus-Chriſt auquel vous venez de participer, tranſmît avec lui dans votre cœur, les ſentimens & les inclinations de Jeſus-Chriſt ; & que comme le ſang des Rois & des Céſars, en coulant dans les veines de leurs auguſtes enfans, y fait paſſer avec lui le courage & la magnanimité de leurs ancêtres, & des ſentimens dignes de leur naiſſance ; on voudroit que le ſang de Jeſus-Chriſt, en coulant dans vos veines au pied de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jeſus-Chriſt, & vous inſpirât des ſentimens dignes d'une ſi haute origine ; on voudroit, en un mot, qu'une Communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

Joan. 6. 57. En effet, *celui qui mange ma chair,*

& qui boit mon ſang, dit Jeſus-Chriſt, *demeure en moi, & je demeure en lui.* Jeſus-Chriſt ne dit pas, Il s'unit à moi; mais, *Il y demeure : In me manet :* il ne dit pas, Je m'unis à lui; mais, *Je demeure en lui :* j'établis dans ſon cœur une demeure fixe, ſolide, durable : je fais avec lui une alliance ferme & conſtante : *In me manet, & ego in illo.* Donc, conclut S. Auguſtin, celui qui ſe contente de recevoir Jeſus-Chriſt, & qui ne le conſerve pas, & qui ne demeure pas en lui, & qui le chaſſe d'abord de ſon cœur, il ne l'a pas reçu ſpirituellement : il a mangé & bû ſa condamnation.

Oui, mes Frères, déſabuſons-nous; une Communion ſainte remplit l'ame de tant de graces, l'unit à Jeſus-Chriſt d'une manière ſi intime & ſi ineffable, lui donne tant de force & de courage, augmente ſi ſenſiblement ſa foi, que cette ame marche long-tems, comme le Prophéte, dans la force & dans le ſecours de cette viande ſainte : *Ambulavit in fortitudine cibi illius ;* 3. Reg. 19. 8. & qu'on ne la voit pas paſſer en un inſtant du reméde le plus puiſſant de la religion, aux foibleſſes les plus in-

me ; & enfin, un commencement du moins d'expiation des ſouillures dont vous vous êtes préſenté encore tout couvert au Tribunal ?

II. REFLEX. ET c'eſt ici la ſeconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeller l'ancienne pratique de l'Egliſe, & la diſcipline de ces ſiécles fervens, où l'on faiſoit précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Egliſe avoit alors ſes raiſons en établiſſant cette régle : elle en a eu auſſi en ceſſant de l'obſerver ; & c'eſt à nous, en ſoupirant ſur la ceſſation de ſes anciennes régles, à nous conformer à ſes uſages, & non pas à les réformer. Mais je vous dis à vous, mon cher Auditeur, quand on ne feroit attention qu'à vos mœurs paſſées, & à cet enchaînement de déſordres habituels que vous venez porter au Tribunal, & qui ont toujours recommencé après la ſolemnité, ſeriez-vous en état de venir vous préſenter avec les Juſtes à la Table ſainte ? Quoi ? de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs

de votre conſcience, vous iriez d'abord recevoir Jeſus-Chriſt ? le cœur encore fumant de mille paſſions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oſeriez participer aux Myſtères ſaints ? l'imagination encore ſouillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au Prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les Anges, & vous nourrir de leur pain ? Quoi ? au ſortir du Tribunal, la Communion vous tiendroit lieu de pénitence, elle qui en doit être la récompenſe & la conſolation, diſent les Saints ? vous iriez de pleinpied du crime à l'autel ? & loin de répandre quelque-tems des larmes avec les pénitens, vous viendriez d'abord vous conſoler avec les Juſtes ? Mais ignorez-vous que comme dans l'Egliſe du ciel, il n'y aura que les Vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtemens dans le ſang, & qui ſeront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau ; de même dans l'Egliſe de la terre, il n'y a que les ames innocentes & pures, ou celles qui ont lavé leurs ſouillures dans le

ſang de la pénitence, & qui ont paſſé par ſes tribulations, à qui il ſoit permis de venir environner l'autel ſaint pour participer à ſes Myſtères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'autel, qu'après les années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières: il ſe purifioit long-tems dans les exercices publics d'une diſcipline pénible: il y devenoit un homme nouveau; l'on ne voyoit plus en lui de reſtes de ſes crimes paſſés, que dans les traces des macérations qui venoient de les expier; & l'on peut dire que la divine Euchariſtie étoit alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeoit plus qu'à la ſueur de ſon front. Et parcequ'une ſage diſpenſation a changé cet uſage, vous ſuppoſeriez qu'avoir confeſſé des crimes invétérés, c'eſt les avoir punis; & que toute la pureté qu'exige la chair de Jeſus-Chriſt, de celui qui la reçoit, c'eſt qu'il ait découvert l'horreur & l'infection de ſes plaies? Ah! l'uſage, mes Frères, n'a rien changé à la Loi; l'Egliſe a pu ſe relâcher ſur les épreuves publiques; elle ne ſe relâchera

jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, ſur les épreuves particulières : les ſiécles ont pu dégénérer de leur première ferveur ; le corps de Jeſus-Chriſt n'éxige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi, mes Frères, l'Egliſe a voulu que ces quarante jours de pénitence précédaſſent la Communion paſchale : elle nous inſtruit par-là que les grands pécheurs ont beſoin d'un tems d'épreuve & de mortification, pour pleurer leurs crimes ; pour ſe purifier par le jeûne & par la prière, & ſe diſpoſer ainſi à la participation des Myſtères ſaints : elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs déſordres & la Table du Seigneur ; & que les faire paſſer du crime à l'autel, ce ſeroit, dit S. Bernard, conſommer leur iniquité, & non pas les conduire à la ſource des graces.

Je ſai que cette maxime peut avoir ſes exceptions ; que la prudence doit ici, comme partout ailleurs, appliquer & conduire la régle ; que la componction eſt quelquefois ſi vive dans un pécheur, les larmes ſi abon-

dantes, la converſion ſi ſoudaine, ſi entière, ſi marquée, qu'on doit abréger le tems des épreuves, & ſe hâter de conſoler ſa douleur par l'uſage de cette nourriture céleſte; & qu'il eſt encore quelquefois d'autres prodigues pénitens, ſi touchés de leurs déſordres, ſi briſés de douleur, qu'à peine ont-ils dit au Père de famille:
Luc. 15. 18. *J'ai péché contre le ciel & devant vous*; qu'on peut les faire aſſeoir comme lui à la Table ſainte, & les rétablir dans tous les droits dont ils étoient déchûs par leurs crimes.

Je ſai qu'il ſe trouve même aſſés ſouvent des ames ſincérement touchées, & toutes réſolues de renoncer à leurs paſſions, & de ſervir Dieu; mais avec cela ſi foibles, ſi inconſtantes, ſi peu à l'épreuve des occaſions, que ſi vous ne vous hâtez de les ſoutenir, de fixer, pour ainſi dire, leur légéreté par la grace des ſaints Myſtères; ſi vous les laiſſez trop long-tems à elles-mêmes, loin de ſe purifier par la pénitence, elles s'affoibliront par le dégoût; & la vivacité de leur componction, loin de ſe rallumer par le délai, ſe rallentira

par leur propre inconſtance. Je ſai que les loix de l'Egliſe ſont pleines de ſageſſe, de charité & de condeſcendance ; que le ſalut des pécheurs étant la ſeule fin qu'elle s'y propoſe, tout ce qui y conduit plus ſûrement devient plus conforme à ſon eſprit ; qu'il faut ſouvent relâcher de ſes régles, pour mieux entrer dans ſes intentions ; & ſavoir être foible avec les foibles, pour les ſauver tous. Mais je dis que la régle ordinaire, c'eſt que la Communion, pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit & le prix, & non la premiére démarche de ſa pénitence : qu'elle doit enfin couronner & récompenſer ſes larmes ; & non pas ſuccéder à ſes crimes : & qui peut en douter, s'il croit encore que nos Myſtéres ſont ſaints & terribles ? C'eſt la régle de l'Egliſe ; c'eſt la pratique de tous les ſiécles ; c'eſt la doctrine des Saints ; & c'eſt ce que l'Apôtre vouloit dire en recommandant aux Fidéles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain céleſte : *Probet autem ſe ipſum homo, & ſic de pane illo edat.*

dignes d'une ame chrétienne.

Ainſi, voulez-vous ſavoir ſi vos Communions, en ces jours ſolemnels, ſont des profanations ou des graces ? voyez quel en eſt le fruit ; quel changement elles opèrent en vous ; quelle vie vous menez au ſortir des Myſtères redoutables : la régle eſt ſûre. Des Communions ſaintes & utiles, ne ſauroient ſubſiſter avec des mœurs toujours également mondaines & profanes : & tandis que vous vivrez dans les mêmes paſſions & les mêmes engagemens ; & qu'au ſortir de l'autel ſaint, vous vous retrouverez un moment après encore le même ; craignez que vos Communions ne ſoient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc, mes Frères, vous que ce diſcours regarde, & qui vivez dans des habitudes de crime, que le devoir paſchal n'a fait juſqu'ici que ſuſpendre pour un moment ; donc ſe confeſſer ſimplement n'eſt pas s'éprouver, n'eſt pas cette épreuve de changement que l'Egliſe éxige. Le Miniſtre qui vous abſout témérairement, ne vous délie pas devant le Seigneur ;

Seigneur ; parcequ'il ne peut délier ſur la terre que les cœurs changés par un ſincère repentir, que le Seigneur délie dans le ciel : la ſentence qu'il prononce, eſt pour vous une ſentence de mort : il met ſur votre tête le ſang innocent, il eſt vrai ; mais ce ſang devient votre crime, au lieu qu'il auroit dû être votre reméde, & vous périſſez ſous la main deſtinée à vous rendre la vie. Ne devoit-il pas demander du tems pour éxaminer ſi vos habitudes ſont enfin éteintes ; ſi cette démarche de pénitence ſera plus heureuſe que les autres juſqu'ici inutiles ; ſi vos promeſſes ſeront plus ſincères ; ſi vous n'irez pas demain rentrer dans vos premières voies ; & ſi vous ne vous préſentez pas au Tribunal pour ſatisfaire au devoir extérieur que l'Egliſe vous preſcrit, plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande ? ne devoit-il pas éxiger de vous des preuves de la ſincérité de vos proteſtations avant d'expoſer la grace du Sacrement ; l'éloignement des occaſions ; un divorce entier & ſans retour avec les objets de vos paſſions ; une ceſſation du cri-

entière de préparation ne ſuffiroit pas pour vous diſpoſer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleſte ? & quelle différence mettroit-elle donc entre ſes enfans & les infidéles, qui n'ont point de part à ſes promeſſes, & qu'elle ne nourrit pas de ſa Foi, de ſes Sacremens & de ſes Myſtères ? C'eſt déja une néceſſité bien triſte pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un tems, pour nous nourrir de Jeſus-Chriſt : hélas ! notre foi, notre piété, notre utilité toute ſeule auroit dû nous tenir lieu là-deſſus de loi & de précepte.

Mais d'ailleurs, l'Egliſe, qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même-tems de différer, ſi vous n'êtes pas en état : elle veut que ſes Miniſtres remettent pour vous la grace de la réſurrection : elle conſent qu'ils vous marquent un autre tems que le ſien ; & qu'ils prolongent le devoir paſchal au-delà des bornes qu'elle avoit preſcrites aux autres Fidéles. Ah ! votre Pâque véritable, mon cher Auditeur, ſera le jour où vous communierez dignement : le

jour heureux où Jeſus-Chriſt entrera dans votre cœur comme un Libérateur, & non pas comme un Juge; pour achever de le purifier, & non pas pour y être ſouillé lui-même: votre Pâque véritable ſera ce grand jour, ce jour deſirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos paſſions déréglées, où vous deviendrez un azime pur: votre Pâque véritable ſera le jour fortuné, où vous reſſuſciterez avec Jeſus-Chriſt, & où vous paſſerez de la mort du péché à la vie de la grace: l'Egliſe n'en connoît point d'autre; & le fruit de ce Sacrement n'eſt pas attaché aux jours & aux tems, mais à l'innocence & à la piété de ceux qui y participent.

Il eſt rapporté au Livre des Nombres, que certains Juifs ayant touché un corps mort au tems de la Pâque, & par conſéquent contracté une ſouillure qui demandoit le reméde des purifications, & qui par ordonnance de la Loi leur interdiſoit la manducation de l'Agneau paſchal: *Quidam immundi ſuper animâ hominis, qui non poterant facere Phaſe in die illo*; vinrent ſe Num. 9. 6.

plaindre à Moyſe & à Aaron de la dureté de cette ordonnance, qui les empêchoit de célébrer la Pâque avec leurs frères : Pourquoi ſommes-nous privés, leur dirent-ils, de la célébration de la Pâque ? *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore ſuo inter filios Iſrael ?* Attendez, leur répondit Moyſe, & je conſulterai le Seigneur : *State ut conſulam Dominum.* Dites aux enfans d'Iſrael, répondit le Seigneur : Tout homme qui ſe trouvera immonde au tems de la Pâque, ne pourra la célébrer que le ſecond mois : *Loquere filiis Iſrael : Homo qui fuerit immundus, faciat Phaſe Domino in menſe ſecundo.* Voilà la réponſe du Seigneur, mon cher Auditeur ; voilà votre régle, vous qui venez porter à cette ſainte ſolemnité des ſouillures anciennes, dont la Loi de Dieu vous ordonnoit de vous purifier durant ces jours de ſalut, par les larmes d'une véritable pénitence : éprouvez-vous, purifiez-vous, & attendez, avec l'avis d'un guide éclairé, le ſecond mois pour célébrer la Pâque : *Homo qui fuerit immundus, faciat Phaſe Domino in men-*

Ibid. ℣. 7.

Ibid. ℣. 10. 11.

ſe ſecundo. Vous n'aurez pas, il eſt vrai, la joie ſainte de venir environner l'autel au milieu de vos frères, pour ſolemniſer avec eux le jour du Seigneur, & vous nourrir de l'Agneau ſans tache. Mais n'eſt-il pas juſte que vous portiez la peine & la confuſion dûe à votre perſévérance honteuſe dans le crime; & que vous ſoyez privé d'une conſolation, qui eſt le prix des larmes ou de l'innocence : *Homo qui fuerit immundus, faciat Phaſe Domino in menſe ſecundo.*

Ah! il auroit fallu pendant cette ſainte carrière, commencer une vie plus chrétienne; vous diſpoſer par l'amendement à l'abſolution de vos crimes, & à la célébration de la Pâque; entrer avec l'Egliſe dans un eſprit de componction & de pénitence; ajoûter à la loi commune de l'abſtinence, trop douce pour un pécheur auſſi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de ſurcroît; & non pas, ou vous en diſpenſer tout-à-fait, ou y mêler des adouciſſemens, qui en ont anéanti tout le fruit, & vous en ont rendu tranſgreſſeur aux yeux de Dieu. Telle avoit été l'intention de

l'Egliſe en faiſant précéder la ſolemnité de la Pâque, par ces jours de douleur & de pénitence : on vous en avoit averti à l'entrée de la carrière ; & vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, ſi la ſévérité des régles ſaintes vous rejette aujourd'hui & vous éloigne de l'autel, comme un animal immonde revenu cent fois à ſon vomiſſement ; & qui n'y portez pour toute diſpoſition, que vos crimes, & la témérité d'oſer en approcher.

III. REFLEX. ENCORE, mon cher Auditeur, ſi une abondance de componction, comme nous l'avons déja dit, & un deſir ardent & ſincère de vous nourrir de Jeſus-Chriſt, vous conduiſoit à l'autel, la vivacité de l'amour pourroit peut-être excuſer l'indiſcrétion de la promptitude ; mais c'eſt ici la dernière épreuve, & le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle, viennent manger & boire leur condamnation : une épreuve de ferveur. Car, je vous prie, mes Frères, quel eſt le motif qui vous conduit la plupart à la Table ſainte

en ces jours ſolemnels ? eſt-ce un profond ſentiment de votre foibleſſe, une ardeur ſincère de recourir au ſecours deſtiné à vous fortifier, & une ſainte faim de Jeſus-Chriſt ? hélas ! la plupart voyent approcher avec un chagrin ſecret, la ſolemnité ſainte : les Myſtères chrétiens, ces jours ſi heureux pour l'Egliſe, ces jours de joie & d'allégreſſe, vous les craignez comme des myſtères lugubres, & des jours de deuil & de malheur : vous êtes triſtes & inquiets à l'approche de la Pâque, comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jeſus-Chriſt avoit ordonné de renoncer à tout & de le ſuivre : cette ſeule penſée trouble, empoiſonne un mois d'avance tous vos plaiſirs : on voit ces ames infidéles dont je parle, ſur la fin de cette ſainte carrière, traîner le poids d'une conſcience irréſolue ; balancer long-tems entre le devoir & les paſſions ; reculer, différer ; & enfin, après bien des agitations & des remiſes, adoucir par le choix d'un Confeſſeur indulgent & peu habile, l'amertume de cette démarche : encore a-t-il fallu attendre le moment où

l'Egliſe tonne, foudroye ; & l'on n'eſt entré dans la ſalle du feſtin, que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Evangile, qu'il fallut arracher comme par force des places publiques ; c'eſt-à-dire, des plaiſirs & des paſſions du monde, & les traîner malgré eux au feſtin du Père de famille.

Grand Dieu ! qu'il faille à des Chrétiens des foudres & des anathêmes pour les conduire à vos autels ! que la corruption de nos ſiécles, & l'affoibliſſement de la Foi, ait contraint votre Egliſe de leur ordonner, ſous peine de mort, la participation à votre corps & à votre ſang ! La ferveur des premiers tems auroit-elle pu comprendre que l'Egliſe eût dû faire un jour cet uſage de ſon autorité ? & ſes menaces étoient-elles deſtinées à mener par force ſes enfans à l'autel, ou à ſéparer de ſes Myſtères ſes ennemis & les indignes ?

Mais dites-moi, mes Frères : la privation du corps de Jeſus-Chriſt n'eſt-elle pas la plus terrible peine dont l'Egliſe puiſſe frapper ici-bas les Fidéles ? la vie ſeroit-elle ſupportable à un Chrétien, ſans la divine Euchariſ-

tie ? faudroit-il même que nous euſſions beſoin de vous exhorter à l'uſage fréquent de ce Sacrement adorable ? eh ! qu'a la Religion de plus conſolant, & la vertu de plus deſirable & de plus utile ? C'eſt le plus tendre adouciſſement de nos peines ; c'eſt la ſeule conſolation de notre éxil ; c'eſt le reméde journalier de nos foibleſſes ; c'eſt la reſſource univerſelle de tous nos beſoins.

Mais il faut, dites-vous, des diſpoſitions ſi parfaites pour en approcher : il eſt vrai ; mais ces diſpoſitions, c'eſt l'uſage lui-même de la divine Euchariſtie, qui les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur : c'eſt en vous nourriſſant de Jeſus-Chriſt, que vous apprendrez, comme il nous en aſſure lui-même, à ne vivre plus que pour lui : *Et qui manducat me, & ipſe vivet propter me ;* à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriſer tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'eſt pas digne de lui : c'eſt en approchant ſouvent de la Table ſainte, que vous ſentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, *Joan. 6. 58.*

pour tous les devoirs de la vie chrétienne : c'eſt aux pieds de l'autel, & dans l'uſage de cette nourriture céleſte, que vous trouverez des forces pour réſiſter aux périls, pour fuir les occaſions, pour vous défendre contre vous-mêmes : en un mot, c'eſt l'uſage lui-même de la divine Euchariſtie qui nous met en état d'en approcher dignement ; & une Communion doit nous ſervir de préparation à une autre. Plus vous vous éloignez, plus la tiédeur augmente ; plus les paſſions croiſſent ; plus Jeſus-Chriſt diminue dans votre cœur ; plus l'homme de péché augmente & ſe fortifie : auſſi les Communions au tems paſchal ſont-elles inutiles à ces ames mondaines, qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours ſolemnels ; qui attendent la loi de l'Egliſe pour s'y réſoudre ; & plût à Dieu, que n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvaſſent pas leur propre condamnation !

Hélas ! nos pères s'éloignoient autrefois de leur patrie & de leurs enfans : nos Rois & nos maîtres, à la tête de leurs armées & de leurs plus

vaillans ſujets, armés du ſigne ſacré de la Croix, s'arrachoient aux délices de leur Cour ; & pouſſés par la ſimplicité d'un ſaint zèle, & par l'ardeur d'une Foi vive, ils traverſoient les mers ; ils alloient dans une terre ſainte, conſacrée par les Myſtères du Sauveur, adorer les traces de ſes pieds. Ici, leur diſoit-on, il guériſſoit un paralitique de trente-huit ans : ici, il reſſuſcitoit Lazare : ici, il marchoit ſur les ondes, & commandoit aux vents & à la mer : ici, il reçut le Batême des mains du Précurſeur, & ſanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré ſur la montagne ſainte : ici, il réconcilia la Péchereſſe de la Cité : ici, il chaſſa les profanateurs de la Maiſon de ſon Père. A ces paroles, ces hommes pleins de Foi, verſoient ſur cette terre heureuſe, des larmes de tendreſſe & de religion ; & ne pouvoient ſe réſoudre à quitter des lieux qui leur rappelloient ſes actions, les Myſtères, les prodiges d'un ſi bon Maître. Ah ! mes Frères, il n'eſt plus néceſſaire de traverſer les mers, diſoit autrefois S. Chryſoſtôme à ſon peuple : vous dites,

continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, & qui purent ſeulement toucher le bord de ſes vétemens ! Mais vous le voyez, vous le touchez : au milieu de vous ſe trouve celui que vous ne voulez pas connoître, & dont nos pères alloient chercher ſi loin les précieux reſtes, & adorer les ſacrés veſtiges. Venez à l'autel : ce ne ſont plus des lieux conſacrés autrefois par ſa préſence : c'eſt lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un Enfant prodigue, & l'a fait aſſeoir à ſa Table : ici, il a guéri l'infirmité d'une Hémorroïſſe, que toute la ſcience humaine, & toutes les reſſources du monde, n'avoient pu tirer de ſa langueur : ici, il a retiré un Publicain de ſes injuſtices, & a porté la paix dans la maiſon de ſon ame : ici, il raſſaſie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne ſuccombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ſes autels, ſont marqués par quelqu'un de ces prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeroient pas vos deſirs, mon cher Au-

diteur ? & vous ne lui diriez pas dans ce moment avec S. Auguſtin : Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon ame pour en prendre poſſeſſion ; pour y régner ſeul ; pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes foibleſſes ; pour y établir une paix ſolide ? car juſques-ici le monde & les créatures l'ont eſſayé envain : ah ! peut-être, Seigneur, la maiſon de mon ame n'eſt pas aſſés parée pour vous recevoir ; mais venez, vous en ferez vous-même tout l'ornement : peut-être que j'y nourris encore des ennemis ſecrets & inviſibles ; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé ? votre ſeule préſence les diſſipera ; & tout ſera en paix, quand une fois vous en aurez pris poſſeſſion : peut-être a-t-elle encore des taches & des rides, qui l'enlaidiſſent à vos yeux ; car les Anges eux-mêmes ſont-ils purs devant vous & dignes de ſoutenir votre préſence ? mais votre ſang adorable les effacera ; & vous renouvellerez ſa jeuneſſe & ſa beauté, comme celle de l'aigle : venez ſeulement, Seigneur, & ne tardez pas : on a tout, quand on vous

poſſéde ; & au milieu même des plaiſirs & des proſpérités humaines, on eſt vuide & on n'a rien, quand on ne vous a pas.

Mais ſont-ce-là, mes Frères, les ſaints empreſſemens, qui vous conduiſent la plupart à la Table du Seigneur ? C'eſt ici une faveur dont il faut être touché ; & vous regardez le devoir paſchal comme une ſervitude pénible : c'eſt un feſtin de tendreſſe & de familiarité ; & vous en faites un devoir de pure bienſéance : c'eſt la Table des enfans ; & vous y venez comme un eſclave. Ah ! ſi la loi de l'Egliſe vous laiſſoit libre ; ſi elle ſe contentoit de vous exhorter ſeulement par le motif de la ſolemnité & de vos propres beſoins à la participation des ſaints Myſtères, la Table de Jeſus-Chriſt ſeroit abandonnée en ces jours ſaints, & nous verrions nos autels déſerts. Ce ne ſont donc pas ici des pécheurs qui ſe repentent ; ce ſont des eſclaves qui craignent & qui obéiſſent : & j'ai eu raiſon de dire que la Fête de Pâque ne fait preſque point de converſion ; & que ces jours heureux voyent plus de pro-

fanateurs & de Judas, que de véritables Diſciples, qui faſſent leur Pâque avec Jeſus-Chriſt : *Cum Diſcipulis meis facio Paſcha.* Matth. 26. 18.

Auſſi, mes Frères, ſi l'Apôtre ſe plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts ſoudaines, les événemens malheureux, n'étoient qu'une punition des Communions indignes : *Ideo inter vos multi infirmi & imbecilles, & dormiunt multi ;* 1. Cor. 11. 30. s'il s'en plaignoit dans un ſiécle, où la divine Euchariſtie faiſoit des Martyrs, & non pas des ſacriléges ; s'il s'en plaignoit à l'Egliſe de Corinthe, toute compoſée preſque de Prophétes, de Docteurs, de Fidéles, qui avoient reçu les dons miraculeux, & qui abondoient en grace & en vertu de l'Eſprit ſaint ; ſi l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes, la ſource des calamités publiques qui affligeoient cette Egliſe floriſſante : grand Dieu ! quelles marques terribles de votre colère ne doivent pas attirer ſur nous tant de pécheurs, ou téméraires, ou hypocrites ; tant de Miniſtres peut-être, ou mondains, ou corrompus, qui

viennent ſe préſenter tous les jours à l'autel, & y profaner votre chair adorable ? Ah ! vous nous frappez auſſi depuis long-tems, grand Dieu ! vous verſez ſur nos villes & ſur nos provinces, la coupe de votre fureur & de votre colère : nous voyons les Rois armés contre les Rois, & les peuples contre les peuples : toute l'Europe inondée de ſang & de carnage ; la ſtérilité, déſoler nos campagnes ; la mort cruelle, moiſſonner à nos yeux nos citoyens, & changer nos villes en déſert : nous voyons tous les jours des pécheurs ſcandaleux, frappés d'une main inviſible, tomber à nos côtés : tant de morts imprévûes ; tant d'accidens funeſtes ; tant de ſcandales qui affligent votre Egliſe. Eh ! d'où pourroient partir, grand Dieu ! ces fleaux ſi longs & ſi cruels ? où auroient pu ſe former ces nuées de fureur & de vengeance, qui depuis ſi long-tems éclatent ſur nos têtes, ſi ce n'eſt peut-être ſur vos autels mêmes, oui, ſur ces autels, d'où ne devoient couler que des ſources de grace ſur les Fidéles ? vous n'êtes peut-être armé que pour venger les

ſacri-

ſacriléges, & la profanation des Myſtères ſaints.

Mais ce ne ſont pas encore-là, mes Frères, les ſuites les plus terribles des Communions indignes. Comme la Religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en eſt point auſſi dont la punition ſoit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable : *Celui qui mange & qui boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange & boit ſa propre condamnation.* On ne nous dit pas, Il eſt condamné ; mais, *Il mange & boit ſa propre condamnation* ; c'eſt-à-dire, le pain de vie qu'il reçoit eſt un poiſon, une ſentence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient ſa propre ſubſtance ; deſorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainſi dire, ni ſéparer l'anathême qui eſt devenu comme le fonds de ſon être, & une partie de lui-même : c'eſt-à-dire, que les Sacremens profanés ne laiſſent preſque plus d'eſpérance de retour : c'eſt ce fond de l'abîme, d'où l'on ne revient guéres : l'impiété, l'incrédulité, l'endurciſſement, en ſont preſque toujours les triſtes ſuites. L'Egliſe de Corinthe ne 1. Cor. 11. 29.

tarda pas de voir un inceſtueux dans l'aſſemblée ſainte, dès qu'elle eut des Fidéles qui ne diſcernoient plus le corps du Seigneur : les autres Egliſes virent bientôt de ces Miniſtres, dont parle un Apôtre, qui ſuivoient les routes de Balaam, qui corrompoient toutes leurs voies, qui deshonoroient l'Evangile par le ſcandale d'une vie diſſolue & d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de ſatan & à celle du Seigneur : l'autel terrible fut le lieu où ſe forma leur endurciſſement, & où leur impiété ſe conſomma : les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au ſortir des myſtères profanés : il n'eſt plus rien de ſi noir, qu'on ne doive attendre d'une ame familiariſée avec les ſacriléges. Un Prêtre corrompu ne l'eſt jamais à demi ; voilà pourquoi les plaies du Sanctuaire ſont toujours les plus déſeſpérées ; voilà pourquoi le Sacerdoce dans une ame ſouillée, eſt la conſommation de toute iniquité. Grand Dieu ! ſuſcitez donc à votre Egliſe des Miniſtres fidéles : ſecondez le zèle des Paſteurs attentifs à ne choiſir que ceux que vous avez vous-

même ſéparés pour le ſaint Miniſtère : faites croître de plus en plus cet eſprit de renouvellement & de diſcipline, que vous avez reſſuſcité dans notre ſiécle ; & ſauvez votre peuple, en lui donnant des Miniſtres qui ne ſoient touchés que de ſon ſalut.

Oui, mes Frères, il y a une malédiction attachée au crime de la Communion indigne, qui ne s'efface preſque plus de deſſus le front de l'ame criminelle : c'eſt un Caïn qui a répandu le ſang innocent : cette ame pourra faire peut-être quelques efforts pour ſe relever ; mais ces retours n'auront pas de ſuite, & elle retombera : elle ſortira peut-être des déréglemens groſſiers ; mais ſa pénitence ſera défectueuſe, & elle en demeurera à des mœurs tiédes & lâches, où elle ſe perdra. Il n'eſt preſque point de pénitence pour la profanation de l'Euchariſtie : ce n'eſt pas que les larmes ne puiſſent expier ce crime ; mais c'eſt qu'elles ſont rarement accordées : ce n'eſt pas que l'Egliſe ne puiſſe le remettre ; mais c'eſt qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Auſſi parmi les bourreaux ſur le Calvaire, il s'en trouva à qui le ſang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence. Mais le ſeul profanateur de l'Euchariſtie, dont il eſt fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monſtre & comme un déſeſpéré : ce diſciple perfide ſe reconnoît, & il ne ſe repent pas : il crie, J'ai péché ; & ſon péché ne lui eſt pas remis : il meurt déſolé, & il meurt réprouvé : ſatan entre dans ſon corps en même-tems que la Viande ſainte ; il prend poſſeſſion de cet homme de perdition : *Poſt buccellam introivit in eum ſatanas ;* & ſa mort eſt la plus affreuſe & la plus déplorable dont il ſoit parlé dans les Livres ſaints.

Joan. 13. 27.

Le châtiment que le Seigneur éxerce ſur les imitateurs de ſon crime, eſt d'autant plus terrible, qu'il eſt plus ſecret : il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aſpic, ſelon l'expreſſion de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'ame ſacrilége ; mais il la frappe d'un anathême inviſible, & la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà

pourquoi toutes ces ames mondaines dont je parle, leſquelles après des mœurs licentieuſes, n'apportent en ces jours ſaints point d'autre préparation à la Table du Seigneur, qu'une confeſſion précipitée, tombent après la ſolemnité, dans des égaremens encore plus déplorables que les paſſés : leur dernier état devient pire que le premier : elles ſentent leurs paſſions croître, & prévaloir avec encore plus d'empire & de tyrannie qu'auparavant : moins de retenue dans le crime ; moins de pudeur dans leur confuſion. Il reſtoit encore auparavant quelques deſirs de converſion & de pénitence, réveillés & excités par l'approche & la ſainte terreur de la ſolemnité : mais le devoir paſchal infidélement accompli ; mais la Viande ſainte reçue indignement, & leurs jours ſolemnels finis, tout eſt aſſoupi ; la conſcience ſe calme ; les inquiétudes ceſſent ; les remords ſont appaiſés : c'eſt ce qu'on éprouve tous les jours en ce tems ſaint. On penſoit à changer de vie aux approches de la Pâque : les Sacremens une fois reçus, on n'y penſe

plus : la Communion a répandu de nouvelles ténébres ſur le cœur : le Pain du ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde & de la terre : les Myſtères terribles ont calmé toutes les terreurs de la Foi ; c'eſt-à-dire, que leur profanation a été ſuivie du châtiment le plus formidable dont Dieu puniſſe ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans ſon Prophéte : *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des ſolemnités de Juda ;* elles me ſont inſupportables : voyez-vous tout ce peuple, qui en ces jours ſolemnels vient aux pieds de mon autel participer aux offrandes ſaintes ? vous croyez qu'ils viennent ſanctifier la gloire de mon nom ; que je me plais au milieu de leurs encenſemens & de leurs ſacrifices ; & que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités ? vous vous trompez : ah ! les tables ſaintes de mon autel ne ſont remplies que de vomiſſemens & de ſouillures : *Iſ. 28. 8. Omnes menſæ repletæ ſunt vomitu ſordiumque ;* ce ſont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'im-

pur & le ſaint : *Inter ſanctum & profanum non habuerunt diſtantiam* ; & loin d'être glorifié, je ſuis ſouillé & deshonoré au milieu d'eux : *Et coinquinabar in medio eorum* ; les adultères, les fornications, les haines, les injuſtices, les rapines, les calomnies y paroiſſent avec confiance dans le lieu ſaint : les mains que vous voyez levées vers moi, ſont encore pleines de ſang & d'abomination ; & leurs ſacrifices ſont déteſtables à la ſainteté même de mes regards qu'ils ſouillent : *Et coinquinabar in medio eorum.* Ezech. 22. 26. Ibid.

Evitez ce malheur, mes Frères ; éprouvez-vous avant de vous préſenter à l'autel : portez-y les ſentimens de componction & d'amour qu'éxige de vous le Pain de vie : devenez-y des hommes nouveaux : que Jeſus-Chriſt n'entre pas envain dans votre ame : conſervez ce tréſor, & défendez-le contre les ennemis de votre ſalut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir : rendez-vous dignes de devenir les temples & la demeure d'un Dieu qui veut bien ſe

donner à vous ; & ne venez pas combler la mesure de vos crimes, où vous auriez dû trouver la source des graces, & le gage de votre immortalité.

Ainsi soit-il.

FRAGMENT
DE SERMON
POUR LE DIMANCHE
DES RAMEAUX.

Sur l'énormité des Communions indignes.

LA plus terrible idée que l'Apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'eſt qu'ils ſe rendent coupables du corps & du ſang du Seigneur : *Reus erit corporis & ſanguinis Domini.* Comme le ſacrifice de la Croix ſe renouvelle tous les jours de la part de Jeſus-Chriſt ſur nos autels, il s'y renouvelle auſſi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement : il eſt vrai à la lettre, qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, & dans des cir-

POINT I.

I. Cor. II. 27.

conſtances mille fois plus odieuſes qu'il ne fut crucifié ſur le Calvaire.

Car premiérement, ſi les Juifs euſſent connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'euſſent jamais crucifié : leurs outrages ne s'adreſſoient qu'au Fils de Marie & de Joſeph, qu'à un homme qu'ils regardoient comme un ſéducteur, & comme un ennemi de Moïſe & de la loi : leur mépriſe n'avoit point d'excuſe, il eſt vrai ; les prodiges, la doctrine, la ſainteté de Jeſus-Chriſt, l'accompliſſement des prophéties en ſa perſonne, auroient dû leur ouvrir les yeux, & leur faire connoître le ſalut qui leur étoit envoyé ; mais enfin, ils le méconnurent, ils ne le diſtinguèrent pas des faux Meſſies qui avoient peu de tems auparavant troublé la Paleſtine, & excité des ſéditions dans Jéruſalem ; & en le puniſſant d'un ſupplice infâme, ils crurent même rendre gloire à Dieu & venger les intérêts de ſa loi & de ſon culte. Mais vous, mon Frère, qui venez le recevoir indignement, vous le connoiſſez ; les voiles ſacrés qui le couvrent, ne le dérobent pas

aux yeux de votre foi : vous ſavez que c'eſt le Seigneur de gloire, le Fils du Très-Haut, la ſplendeur de ſon Père, le Roi immortel des ſiécles, le Libérateur des hommes, le Chef & l'Epoux de l'Egliſe : vous reconnoiſſez en lui toutes ces auguſtes qualités ; & c'eſt avec ces lumières, que vous venez le charger d'outrages ; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps, comme ſur une croix bien plus douloureuſe & plus infâme pour lui ſans comparaiſon que la première : les coups que vous portez s'adreſſent à un Dieu ; & vous n'avez plus d'excuſe que dans la plus noire de toutes les fureurs.

Secondement, quand les Juifs l'attachèrent à la croix, il avoit encore une chair ſujette à nos infirmités ; il pouvoit ſouffrir, il pouvoit mourir ; il étoit encore revêtu de la reſſemblance du péché ; la mort étoit comme une deſtinée naturelle pour lui ; elle étoit la ſuite du choix libre qu'il avoit fait d'une nature condamnée à cette triſte loi. Mais aujourd'hui, mon cher Auditeur, vous l'ar-

tachez du ſein de la gloire ; vous le faites deſcendre de la droite de ſon Père, pour l'expoſer à de nouvelles indignités : il nous avoit avertis qu'il ne mourroit qu'une fois, & que ſa réſurrection termineroit la carrière pénible de ſes ſouffrances ; & vous l'obligez à y rentrer : vous le dépouillez de ce vétement de gloire & d'immortalité dont le Père l'avoit revétu au ſortir du tombeau, pour le revétir encore d'une robe de pourpre & d'ignominie : vous attachez à la croix une chair glorieuſe qui ne devoit plus goûter la mort. Ah ! Seigneur, vous vous flattiez en expirant ſur la croix que tout étoit conſommé pour vous ; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines & de vos ſouffrances, & que tout ce que la malice de vos ennemis avoit pu inventer contre vous étoit accompli : cependant de nouveaux outrages vous attendoient dans votre gloire même ; un calvaire plus ignominieux vous étoit préparé ſur nos autels ; & votre croix n'étoit, pour ainſi dire, que le commencement de vos douleurs & de vos pei-

nes : *Initium dolorum hæc.* *Marc.* 13. 8.

Troiſiémement, du moins ſes bourreaux en le crucifiant accompliſſoient les ordres de ſon Père, éxécutoient ſans le ſavoir, l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre ſon Fils en la perſonne du premier pécheur : *Morte morieris ;* ils ſervoient même au deſſein que Jeſus-Chriſt avoit eu dès le premier inſtant de s'offrir à ſon Père : il ſemble que ces meurtriers ne faiſoient que ſe joindre à la juſtice de Dieu qui le frappoit, & à ſon propre amour qui l'immoloit ; c'étoit alors le tems où toutes les mains devoient être tournées contre lui. Mais ici, mes Frères, vous le deshonorez dans le tems que le Père le glorifie : il ne vous le livre plus comme il l'avoit livré autrefois ; vous l'arrachez de ſon ſein paternel malgré lui, pour lui ravir de nouveau la vie : perſonne ne ſe joint plus à vous pour opérer ce myſtère de mort ; le Fils lui-même ne ſe livre plus parcequ'il l'a voulu, comme autrefois ; vous êtes le ſeul qui trempez dans ce funeſte ſacrifice, le ſeul qui le voulez, le ſeul qui l'éxécutez ; le *Gen.* 2. 17.

ciel & la terre en ont horreur, & toute l'énormité du ſang répandu, retombe ſur vous ſeul.

En quatriéme lieu, le crime de ceux qui le crucifièrent fut utile à tous les hommes : ils répandirent un ſang dont l'effuſion lava nos ſouillures ; ils immolèrent un Agneau dont le ſacrifice nous réconcilia avec Dieu ; ils mirent à mort un Juſte dont le tombeau fut glorieux, & où la mort elle-même fut vaincue ; ils ouvrirent un côté d'où l'Egliſe des nations ſortit, & d'où ſortirent tous les Juſtes des ſiécles à venir ; ils percèrent des mains d'où mille graces découlèrent ſur l'univers ; ils couronnèrent un chef ſacré qui par là devint le Roi des hommes & des Anges ; ils élevèrent une croix qui triompha enſuite du monde entier : en un mot, ce fut là une de ces fautes heureuſes par laquelle fut conſommé l'ouvrage de notre ſalut, & les deſſeins éternels de Dieu ſur ſon Egliſe accomplis. Mais lorſque vous venez le crucifier ſur l'autel, & vous y rendre coupable de ſon corps & de ſon ſang, en y participant indignement ; quelle

utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre ſacrilége ? quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage ? voulez-vous le ſavoir ? des maux publics & des calamités nouvelles, les malheurs de l'Egliſe. Ah ! ſi l'Apôtre ſe plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidens funeſtes n'étoient qu'une ſuite de communions indignes : *Ideo inter vos dormiunt multi* ; & s'il s'en plaignoit dans un ſiécle où chacun répandoit ſon propre ſang pour Jeſus-Chriſt au lieu de profaner le ſien, où l'Euchariſtie faiſoit des martyrs plutôt que des ſacriléges ; s'il s'en plaignoit à l'Egliſe de Corinthe toute compoſée preſque de Prophétes, d'Apôtres, de Martyrs, de Docteurs, de Fidéles qui avoient reçu le don des langues, des miracles, & l'effuſion viſible de l'Eſprit ſaint ; ſi dans ces ſiécles de foi & de ferveur, l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, les calamités qui affligeoient l'Egliſe de Corinthe : grand Dieu, quels fléaux ne doivent pas attirer ſur nous tant de Miniſtres indignes ; tant d'ames où

1. Cor. 11. 30.

téméraires, ou hypocrites, qui dans un ſiécle auſſi corrompu viennent ſe préſenter à vos autels ? N'en doutons pas, mes Frères, ſi le Seigneur nous frappe depuis ſi long-tems ; s'il verſe ſur nos villes & ſur nos Provinces la coupe de ſa fureur ; ſi nous voyons tant de gens frappés comme d'une main inviſible, tomber ſoudainement à nos côtés, des morts imprévues, des chûtes terribles, l'Egliſe deshonorée par ceux-mêmes qui devoient en être l'appui & l'ornement : d'où croyons-nous que ſont partis ces fléaux ſi longs & ſi cruels, ſi ce n'eſt du ſanctuaire ? où auroient pu ſe former ces orages & ces tempêtes, qui depuis ſi long-tems éclatent ſur nos têtes, ſi ce n'eſt ſur vos autels mêmes, ô mon Dieu ! vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes, & la profanation de vos myſtères ſaints. Voilà, mes Frères, la ſource des malheurs publics : car ſi ſur le Calvaire le ciel ne put voir ſans horreur le crime de ceux qui mirent à mort Jeſus-Chriſt, quoique le ſalut de tous les hommes y fût attaché ; ſi toute la nature retomba,

pour ainſi dire, dans ſon premier cahos ; ſi tout fut confondu ; ſi le voile du temple fut déchiré ; ſi tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu : quelles peuvent être les ſuites du même attentat renouvellé mille fois ſur l'autel, ſi ce n'eſt le dérangement des ſaiſons, la confuſion de la nature, les troubles & les ſchiſmes qui déchirent l'Egliſe ; en un mot, la face du chriſtianiſme entièrement bouleverſée ?

En cinquiéme lieu, les motifs de ceux qui le crucifièrent pouvoient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premiérement, les Prêtres & les Phariſiens cherchoient la mort d'un homme qui les avoit décriés, qui avoit découvert au peuple l'impoſture de leur conduite, qui les avoit appellés ſépulchres blanchis ; & il étoit de leur intérêt que leur accuſateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur : ſon ſupplice devoit faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes Frères, vous le livrez dans le tems qu'il vous épargne ; qu'il diſſimule vos fautes ; qu'il a une langue, & qu'il ne s'en ſert pas pour

vous condamner; qu'il a des yeux, & qu'il ne veut pas encore voir les ſecrets déréglemens dont vous êtes coupables : dans un tems où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiſer; il ne vous foudroye pas; il ne vous dit pas en ſe dévoilant, comme à ces ſacriléges ſoldats : Voici le Jeſus que vous cherchez : dans un tems où il pourroit découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez aux pieds de ſes autels, & auquel cependant il ſe tait; il vous ménage; il veut ignorer ce que vous êtes, & ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos frères; c'eſt le tems que vous choiſiſſez pour lui faire le plus ſanglant de tous les outrages. Secondement, il n'eſt pas dit que ceux qui eurent part à ſa mort, fuſſent du nombre de ces aveugles qu'il avoit éclairés, ou de ces boiteux qu'il avoit redreſſés, ou de ces lépreux qu'il avoit guéris, ou de ces morts qu'il avoit reſſuſcités: s'ils ne le défendirent pas contre la violence & l'autorité de ſes ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ſes bourreaux; du moins

ne les entendit-on pas crier, Que ſon ſang ſoit ſur nous & ſur nos enfans : & ſi la reconnoiſſance n'en fit pas de généreux confeſſeurs de ſon nom ; ah! du moins l'ingratitude ne les confondit pas avec ceux qui l'attachèrent à la croix.

Or ici, mes Frères, comprenez quel eſt le crime du pécheur qui communie indignement : c'eſt un aveugle que Jeſus-Chriſt a éclairé ; c'eſt un lépreux qu'il a mille fois guéri ; c'eſt un mort que ſa bonté a reſſuſcité : il porte encore ſur lui les marques précieuſes de ſes faveurs ; il eſt marqué du caractère ineffaçable de ſes dons : la reconnoiſſance toute ſeule devroit l'attacher à ſon libérateur ; il ne devroit paroître à l'autel que pour lui venir porter l'hommage de ſon amour & de ſes actions de grace. Que l'infidéle que Jeſus-Chriſt a négligé, que le barbare qu'il a laiſſé dans les ténébres de la ſuperſtition & de l'impiété, viennent le deshonorer ſur ſes autels, nous n'en ſerions point ſurpris : il les traite à la rigueur ; il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devoient entendre ſa voix ; il ne les a

fait naître, ce ſemble, que pour les faire ſervir d'exemple à ſa juſtice : mais un fidéle pour lequel il n'a rien eu de réſervé, un Diſciple de ſon Evangile à qui il a révélé tous ſes myſtères, communiqué tous ſes dons, qu'il a aſſocié à l'eſpérance de ſes promeſſes ; mais un chrétien devenu la chair de ſa chair, & les os de ſes os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans ſon batême, peut-il armer contre lui des mains conſacrées par tout ſon ſang ? peut-il venir même inſulter ſon bienfaiteur dans le plus ſignalé de tous ſes bienfaits ? Ah ! c'eſt de quoi il ſe plaint lui-même dans ſon Prophéte : Si mon ennemi, dit-il, ſi un ſauvage qui ne me connoît pas, & qui n'a preſque rien reçu de moi, m'avoit chargé d'outrages, je l'aurois ſouffert avec
Pſ. 54. 13. patience : *Si inimicus meus maledixiſſet mihi, ſuſtinuiſſem utique ;* mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps & qu'une ame avec moi ; vous qui étiez au nombre de mes Diſciples &
Ibid. ℣. 14. de mes amis : *Tu verò homo unanimis, dux meus, & notus meus ;* vous que j'avois principalement en vûe dans

la carrière pénible de mes ſouffrances ; vous que j'ai encore diſtingué ſur mes autres Diſciples, par mille marques particulières de bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu verò homo unanimis, dux meus, & notus meus.* Auſſi ſur la croix il prioit pour ſes bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur*, diſoit Jeſus-Chriſt en expirant, *ils ne ſavent ce qu'ils font ;* mais ſur l'autel, il ne peut voir ſon ſang foulé aux pieds, ſans demander vengeance contre ces profanateurs. Luc. 23. 34.

Sixiémement, quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que lorſque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un ſens n'avoit pas encore racheté les hommes ; le ſang qu'ils répandoient, n'avoit pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un ſang qui vous a mille fois purifié de vos ſouillures : vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal ſacré de toutes les graces que vous avez reçûes ; une chair qui a été la médiatrice de

votre réconciliation ; une chair qui porte encore les marques glorieuſes de la victoire qu'elle a remportée pour vous ſur la mort & ſur l'enfer ; une chair qui devoit être au-dedans de vous le germe & le gage de l'immortalité de la vôtre ; une chair qui vous a ouvert le chemin du ciel, & dans laquelle ſeule vous avez droit d'y entrer ; une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout ſouffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu & vaincu que pour vous. Ah ! il eſt rapporté dans l'hiſtoire, qu'un Empereur religieux baiſoit avec reſpect les plaies glorieuſes que de ſaints Evêques avoient reçûes pour la confeſſion de la Foi de Jeſus-Chriſt, & qu'ils portoient encore ſur leurs corps : cependant ce n'étoit pas pour lui qu'ils avoient ſouffert ces tourmens ; ce n'étoit pas au milieu de ſes armées, & pour la défenſe de ſa gloire & de ſon Empire, qu'ils avoient reçu ces marques illuſtres de leur courage. Et vous, mon cher Auditeur, qui voyez la chair de Jeſus-Chriſt ſur l'autel, partout encore marquée des cica-

trices éclatantes des plaies qu'il ſouffrit pour vous; encore marquée de ces ſignes glorieux de la victoire qu'il remporta ſur vos ennemis; ces marques ſi touchantes n'excitent pas votre reſpect, ne réveillent pas votre reconnoiſſance: & au lieu de leur donner un baiſer de paix & d'amour, ah! vous déchirez vous-même cette chair ſacrée, & vous y faites des plaies plus profondes & plus ignominieuſes que les premières? n'êtes-vous pas le plus dénaturé & le plus ingrat de tous les pécheurs?

Septiémement, le crime des Juifs n'eut point d'autres ſuites que la perte de la vie naturelle du Sauveur, & la honte de voir deſcendre dans l'horreur du tombeau celui que les cieux & la terre ne pouvoient contenir. Mais ici c'eſt non-ſeulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il eſt en vous; c'eſt encore le fruit de ſa mort; c'eſt la vie de la grace, qu'il venoit porter dans votre ame: vous le faites mourir dans tous ſes dons, dans ſa charité, dans ſa foi, dans ſon eſpérance; vous lui donnez une mort univerſelle: ce n'eſt

plus dans un tombeau de pierre, où perſonne encore n'avoit été mis, que vous le faites deſcendre ; c'eſt dans votre cœur, dans un ſépulchre plein d'oſſemens & d'infection, dans votre cœur où il trouve les eſprits impurs qui en ſont maîtres : il n'y deſcend pas comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuſes de ſa victoire, pour délivrer les captifs & rompre les chaînes de ceux qui attendoient ſon arrivée ; il y deſcend dans un appareil triſte & lugubre pour y être captif lui-même ; pour s'y voir encore le jouet de ſes ennemis ; pour y eſſuyer leurs dériſions & leurs inſultes ; pour les voir aſſis ſur le trône de votre ame, tandis que lui-même qui l'a rachetée à ſi grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de ſortes de droits ſur elle, qui devroit y être ſouverain, n'y eſt plus qu'un vil eſclave, & n'y trouve pas où repoſer ſa tête.

Huitiémement, ſur le Calvaire mille circonſtances glorieuſes accompagnèrent ſa mort ; & dans un myſtère ſi humiliant, ſa puiſſance & ſa divinité ne laiſſèrent pas d'éclater : toute

toute la nature le reconnut pour ſon auteur ; le Centenier confeſſa qu'il étoit le Fils de Dieu ; les morts reſſuſcitèrent ; lui-même reſſuſcita le troiſiéme jour, & répara par l'éclat de ce myſtère, tout ce que l'opprobre de ſa mort avoit pu avoir d'ignominieux aux yeux des hommes. Mais la mort qu'il endure encore ſur l'autel par les mains du pécheur ſacrilége, eſt un myſtère tout d'ignominie pour lui : rien n'y reléve ſa grandeur & ſa majeſté ; rien ne l'y conſole de ſes outrages ; rien n'y adoucit le fiel & l'abſinthe de ſon calice : la nature le laiſſe ſouffrir ſans s'y intéreſſer ; les aſſiſtans le voyent mourir entre vos mains ſans le plaindre, pour ainſi dire ; les morts qui repoſent ſous l'autel, & qui ſont en dépôt dans ce ſaint édifice, n'interrompent pas leur ſommeil ; les pierres du temple ne ſe briſent pas, & ne crient point à leur manière ; le voile qui couvre les myſtères ſaints eſt immobile : tout eſt dans un profond ſilence ; tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille : loin qu'il ſe trouve des Centeniers qui confeſ-

ſent qu'il eſt le Fils de Dieu ; des mondains qui voyent approcher de l'autel l'ame péchereſſe, & qui ſavent que le relâchement de ſes mœurs dément la piété de cette démarche, prennent occaſion de blaſphémer le nom du Seigneur, de décrier la vertu & ceux qui la pratiquent, & de dire comme le Phariſien : Si ce Jeſus étoit Prophéte, il connoîtroit ſans doute quelle eſt cette femme qui s'approche pour le toucher & pour le recevoir : enfin, Jeſus-Chriſt ne deſcend pas dans le corps du pécheur pour y reſſuſciter, mais pour y mourir à jamais, pour y voir la corruption, pour y ſceller d'un ſceau éternel la mort & la réprobation de cette ame.

En effet, mes Frères, comme la Religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en eſt pas auſſi dont la punition ſoit plus terrible. Celui qui mange & boit indignement, dit l'Apôtre, mange & boit ſa propre condamnation : il ne dit pas, Il eſt condamné, mais, Il boit & mange ſa propre condamnation ; c'eſt-à-dire, la nourriture céleſte qu'il

profane eſt un poiſon qui s'incorpore avec lui, qui pénétre dans l'intérieur de ſes os, qui ne fait plus de tout ſon corps qu'une maſſe de perdition & deſtinée au feu; c'eſt-à-dire, la ſentence de mort qu'on prononce contre lui, ſe mêle avec ſa propre ſubſtance, ne devient plus qu'une même chair avec lui; de ſorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainſi dire, de l'en démêler & de ſéparer l'anathême qui eſt devenu comme ſon être; c'eſt-à-dire, que tous les autres péchés ne corrompent pas le fond de l'ame, en défigurent ſeulement quelques puiſſances, au lieu que celui-ci eſt un poiſon qui ſe mêle avec elle-même, qui n'y laiſſe rien de ſain, & qui va en corrompre les ſources & les principes; c'eſt-à-dire, que les Sacremens profanés ne laiſſent preſque plus d'eſpérance de retour. C'eſt le fond de l'abîme dont on ne revient guéres: l'impiété, l'incrédulité, l'endurciſſement, les monſtres qu'on n'oſeroit nommer, en ſont les triſtes fruits: il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface preſque plus de deſſus le front de l'ame

ſacrilége : elle pourra faire peut-être quelques efforts pour ſe relever; mais ces retours n'auront pas de ſuite, & elle retombera : elle ſortira peut-être des déréglemens groſſiers ; mais ſa pénitence ſera défectueuſe, & elle en demeurera à des mœurs tiédes & lâches où elle ſe perdra : elle ſortira peut-être du ſiécle, & choiſira le parti de la retraite; mais elle ſe déclarera pour un état ſaint & relevé peu convenable aux déréglemens de ſa vie paſſée, & le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies, qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir, & qui ſeront les ſuites des premières. Il n'eſt preſque point de pénitence pour l'abus de l'Euchariſtie : ce n'eſt pas que les larmes ne puiſſent expier ce crime, mais elles ne ſont pas accordées; ce n'eſt pas que l'Egliſe ne puiſſe le remettre, mais c'eſt qu'elle ne trouve guéres de pécheurs qui s'en repentent.

Auſſi, mes Frères, le ſeul profanateur de l'Euchariſtie dont il eſt fait mention dans l'Evangile, meurt comme un miſérable & comme un déſeſ-

péré : il ſe reconnoît, & il ne s'en repent pas ; il pleure, & il n'expie pas ſa faute ; il crie, J'ai péché, & ſon péché ne lui eſt pas remis ; il meurt déſolé, & il meurt réprouvé : ſon ame veut ſortir de douleur, & ſes entrailles impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle & le délivrer de la corruption. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi ſon Seigneur : il ne regardoit Jeſus-Chriſt que comme un homme juſte : en recevant ſon corps, il crut ſeulement recevoir un ſymbole de ſon amour ; & lorſqu'il vient dans le temple rendre le prix de ſa perfidie, il ne ſe plaint pas d'avoir trahi & profané le corps d'un Dieu, mais ſeulement d'avoir livré le ſang innocent ; & cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux & du plus déplorable ſupplice dont il ſoit parlé dans les livres ſaints. Les bourreaux ſe convertirent ; parmi ceux qui crucifièrent Jeſus-Chriſt, il s'en trouva à qui le ſang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence : mais Judas

qui le crucifia dans la cène, eſt réprouvé comme un anathême ; ſon apoſtolat, les prodiges qu'il avoit opérés, le tems qu'il avoit paſſé auprès du Sauveur, rien ne peut faire changer la ſentence de ſa réprobation, & on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui, mes Frères, Jeſus-Chriſt a paru moins jaloux de la gloire de ſon corps naturel, que de celle de ſon corps euchariſtique : il a pardonné les attentats commis contre le premier, & n'a point eu d'indulgence pour les autres : il ſe contentoit pour lui-même d'une demeure pauvre & négligée ; il n'avoit pas quelquefois où repoſer ſa tête ; il avoit pu même habiter en naiſſant parmi de vils animaux ; mais quand il veut célébrer ſa cène, ah ! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre, ſpacieux, orné : *Marc. 14. 15.* *Cœnaculum grande ſtratum.* Il prévient ; il veut que tout ſoit en état ; que tout réponde à la magnificence & à la ſainteté de ce Sacrement : jugez donc, mes Frères, de l'attentat des communions indignes ; le pécheur y renouvelle le ſpectacle de la

croix avec des circonſtances mille fois plus ignominieuſes à Jeſus-Chriſt que celles du Calvaire. Ah ! ſi cette eau de jalouſie dont il eſt parlé dans le Lévitique, devenoit une eau maudite pour l'ame adultère ; ſi elle ne pouvoit reſter dans ſon ſein ſans déchirer ſes entrailles, & ſans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuſes ; grand Dieu ! le ſang de votre Fils reçu dans un corps ſouillé peut-il y tenir ſans le frapper de la même malédiction, & ſans que le pécheur expire ſous l'autel même où il vient de commettre ſon ſacrilége ? ſi l'Arche, mes Frères, ne put reſter autrefois un moment à côté de Dagon ſans le renverſer & le mettre en piéces ; la véritable Arche d'alliance, Jeſus-Chriſt peut-il demeurer au-dedans d'une idole abominable, d'une ame corrompue ſans éclater & reduire en poudre le corps criminel qui le renferme ? ſi un feu vengeur ſortit autrefois du fond du ſanctuaire pour dévorer des téméraires qui venoient offrir de l'encens avec un feu étranger ; ne devroit-il pas ſortir de l'autel où réſide le Roi de gloire, des

flammes vengereſſes pour conſumer les pécheurs qui viennent attenter à la majeſté de leur Dieu ? ſi l'on ne pouvoit autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnoit la loi, ſans être foudroyé ; Jeſus-Chriſt ſur l'autel, ſur cette montagne myſtérieuſe où il eſt le légiſlateur de ſon Egliſe, devroit ſans doute lancer des foudres pour venger ſa gloire & punir l'inſolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de ſon repos : mais il exerce des punitions plus ſecrettes & plus terribles, dont les autres ne ſont que de foibles figures. Ce n'eſt pas dans ſon ſanctuaire que ſa juſtice allume un feu vengeur, c'eſt dans le lieu des ſupplices où il ne s'éteindra plus ; ce n'eſt pas en frappant le pécheur d'une mort ſenſible qu'il le punit, c'eſt en le frappant d'un anathême inviſible ; ce n'eſt pas en déchirant les entrailles de l'ame ſacrilége, c'eſt en fermant ſes propres entrailles à tous ſes beſoins, c'eſt en l'abandonnant, c'eſt en la livrant à un ſens réprouvé, & à toute la corruption de ſon cœur. Ces malheurs ne vous al-

larment pas ſans doute, mes Frères, parceque vous croyez qu'ils ne vous regardent pas ; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger & boire leur condamnation aux jours ſolemnels qui approchent ; vous vous propoſez de ne paroître à l'autel qu'après avoir purifié votre conſcience dans le bain de la pénitence : voyons donc ſi cette précaution ſuffit pour éviter une communion indigne, & ſi le nombre des pécheurs qui ſe rendent coupables du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt dans cette auguſte ſolemnité, n'eſt pas plus grand que l'on ne penſe : pour le connoître, il n'y a qu'à expliquer quelles ſont les conditions eſſentielles d'une communion ſainte & utile ; & chacun s'appliquant les régles que Jeſus-Chriſt a laiſſées à ſon Egliſe, pourra ſe juger ſoi-même, & voir s'il n'a rien à craindre en venant ſe préſenter à l'autel.

SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

Sur la Paſſion de notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Conſummatum eſt.

Tout eſt accompli. Joan. 19. 30.

TElles ſont les dernières paroles avec leſquelles le Sauveur expirant ſur la Croix, conſomme aujourd'hui ſon ſacrifice : tels les derniers ſoupirs que les ſaintes femmes & le Diſciple bien-aimé recueillent de ſa bouche mourante : telles les dernières inſtructions qu'ils reçoivent de leur bon Maître. C'eſt ainſi qu'il quitte la terre, & qu'il laiſſe ſes chers Diſciples également conſternés, & de la douleur de ſa perte, & du myſtère profond de cette dernière paro-

le : Tout eſt accompli : *Conſummatum eſt.*

En effet, que peuvent-ils entendre par-là ? & à combien de triſtes penſées, leur eſprit timide & abbattu, ne s'abandonne-t-il pas dans ce terrible moment ? Peut-être le Soleil qui s'éclipſe ; la terre qui s'ébranle, & ſe couvre de deuil ; les ſépulcres qui s'ouvrent ; les morts qui reſſuſcitent ; toute la nature qui ſemble ſe bouleverſer & ſe confondre, leur perſuade que Jeſus-Chriſt vient de leur annoncer, que tout va finir avec lui ; que le monde ne ſauroit ſurvivre à la mort de ſon auteur ; que l'attentat commis contre ſa perſonne, ne doit être expié que dans la ruine entière de l'univers ; & tout ce qu'ils lui avoient oui dire, durant ſa vie mortelle, ſur la proximité de ce dernier jour, ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante penſée ; ils croyent peut-être que tout va finir : *Conſummatum eſt.*

Pour nous, mes Frères, nous ſavons, que lorſque la dernière conſommation arrivera, ah ! le Fils de l'Homme ne paroîtra pas humilié &

chargé d'opprobres ſur une Croix ; tel que nous le voyons aujourd'hui ; mais aſſis ſur une nuée de gloire, environné de ſes Anges, & précédé de puiſſance, de terreur & de majeſté. Appliquons-nous donc à développer la ſainte obſcurité de cette dernière parole ; elle renferme de grandes inſtructions & toute la doctrine de la Croix.

En premier lieu, le Seigneur avoit ſouvent déclaré dans ſes Prophétes, que les ſacrifices des boucs & des taureaux ne lui plaiſoient pas ; il rejettoit l'imperfection de ces hoſties ; & il ne les eût même jamais ſouffertes, s'il n'eût découvert en elles les traits éloignés & figuratifs de l'immolation de ſon Fils : c'étoient des préludes groſſiers, qui ſuſpendoient ſa juſtice, mais qui ne pouvoient la ſatisfaire : la mort de Jeſus-Chriſt accomplit donc tout ce que ces anciens ſacrifices avoient de défectueux ; & la juſtice de ſon Père n'a plus rien à éxiger de l'homme : première conſommation.

En ſecond lieu, les ſujets du père de famille ne s'en étoient pris juſ-

qu'ici qu'à ſes ſerviteurs : Jéruſalem n'avoit fait mourir que les Prophétes qui lui avoient été envoyés ; & la meſure de ſes crimes n'étoit pas encore comblée : il falloit donc que le ſang du Fils, & de l'héritier lui-même, fût répandu, & que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainſi conſommée : ſeconde conſommation.

Enfin, les Juſtes de l'ancien tems, qui avoient auparavant rendu gloire à Dieu, en mourant pour la vérité, n'avoient offert qu'une vie triſte & malheureuſe, expoſée aux tentations des ſens & de la chair, & un corps ſoumis à la malédiction de la mort : mais Jeſus-Chriſt renonce à la plus heureuſe de toutes les vies, & qu'aucun péché ne pouvoit jamais ſouiller ; il offre une ame que perſonne n'eût pu lui ravir, s'il n'eût pas voulu lui-même la livrer ; & en goûtant volontairement la mort, dont il étoit exemt par la condition de ſa nature, il donne à ſon Père la plus grande marque d'amour, qu'aucun Juſte lui eût encore donnée : troiſiéme conſommation.

C'eſt-à-dire, que la mort du Sau-

veur renferme trois conſommations ; qui vont nous expliquer tout le myſtère de ce grand ſacrifice, dont l'Egliſe renouvelle en ce jour le ſpectacle & honore le ſouvenir : une conſommation de juſtice du côté de ſon Père ; une conſommation de malice de la part des hommes ; une conſommation d'amour du côté de Jeſus-Chriſt. Ces trois vérités partageront tout ce Diſcours, & l'hiſtoire des ignominies de l'Homme-Dieu : nous y trouverons des inſtructions ſolides, & des vérités que le monde ne connoît pas, parceque le monde ne connoît pas Jeſus-Chriſt; & nous verrons que la Croix eſt la condamnation du pécheur, & la conſommation de ſon ingratitude.

Vous êtes pourtant, Croix adorable, le ſeul azile qui nous reſte : vous portez aujourd'hui notre eſpérance, notre ſalut, nos remédes, notre loi, notre Evangile ; tout eſt attaché à votre bois ſacré : vous nous gardez le gage divin de notre paix & de notre réconciliation avec Dieu : vous êtes aujourd'hui ſurtout un trône de miſéricorde, dont nous pouvons ap-

procher avec confiance : c'eſt donc à vos pieds que nous nous jettons avec toute l'Egliſe : *O Crux ave, &c.*

DIeu ne ſeroit ni ſage, ni ſaint, ni juſte, ni même bon, dit ſaint Auguſtin, ſi le péché pouvoit demeurer impuni. Il doit à ſa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par ſa révolte ; il doit à ſa ſageſſe de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par ſa tranſgreſſion ; il doit à ſa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriſeroit par ſes exemples ; il doit à ſa ſainteté de ne plus ſe communiquer à une créature ſouillée, & de la rendre malheureuſe en l'abandonnant ; il doit, en un mot, à toutes ſes perfections la punition du péché. I. PARTIE.

Mais ſa juſtice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puiſſe la dédommager & la ſatisfaire : cette victime n'eſt pas digne de lui : l'homme a pu l'offenſer ; mais l'homme n'a pu réparer l'offenſe : car qu'eſt-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu ? Il falloit donc qu'une victime

d'un grand prix fût ſubſtituée à la place de l'homme ; que la terre ne pouvant rien fournir, qui pût appaiſer ſon Dieu & le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaiſſaſſent pour enfanter un Juſte, qui devînt le réconciliateur de la terre ; & qu'une hoſtie, ſeule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ſes humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par ſa révolte, vînt ſe mettre entre ſes foudres & nos crimes, & arrêter ſur elle ſeule tous les traits que ſa juſtice avoit préparés contre nous. Tel eſt le deſſein de la ſageſſe & de la bonté de Dieu, dans le grand ſacrifice que ſon Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes Frères, que le péché renferme trois déſordres : un déſordre dans l'eſprit, par l'idée fauſſe que le pécheur attache à l'action défendue ; un déſordre dans le cœur qui ſe révolte contre la loi, & ne veut plus être ſoumis à ſon Dieu ; un déſordre dans les ſens, qui ſortent de leur uſage naturel, & entraînent la rai-

ſon qu'ils auroient dû ſuivre. Or, le Sauveur dans ſon agonie, expie aujourd'hui ces trois déſordres par des peines proportionnées : premiérement, la juſtice de ſon Père s'applique à contriſter ſon eſprit, en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; ſecondement, à humilier ſon ame, en la couvrant de toute la honte du péché ; enfin, à jetter ſon corps dans la dernière défaillance, en lui faiſant ſentir d'avance toutes les douleurs dûes au péché : l'expoſition ſimple de l'hiſtoire, nous fournira les preuves de ces vérités ; le ſujet lui-même intéreſſe aſſés votre attention, ſans qu'il ſoit beſoin que je vous la demande, mes Frères.

L'heure étant venue où Jeſus-Chriſt devoit paſſer de ce monde à ſon Père, après avoir donné aux ſiens les dernières marques de ſon amour, par l'inſtitution de la nouvelle Pâque ; & les avoir fortifiés contre le ſcandale de ſa Paſſion, par la grace de cette nourriture céleſte, & par tout ce que les dernières inſtructions d'un père & d'un bon maître ont de plus touchant ; n'ignorant

pas tout ce qui lui devoit arriver, il ſort accompagné de ſes Diſciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le Jardin des Oliviers, traiter pour la dernière fois avec ſon Père, du grand myſtère de la rédemption des hommes : comme ſes Diſciples étoient encore foibles, il veut leur épargner le ſpectacle de ſes défaillances & de ſon agonie; il ſe ſépare d'eux; il ſe proſterne le viſage contre terre; & acceptant, en la préſence de ſon Père, toute l'amertume de ſon calice : Père juſte, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire & de mes opprobres : les victimes & les holocauſtes de la loi n'étoient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, dont le ſacrifice & les tourmens vont appaiſer votre juſtice : je ne ſuis venu dans le monde que pour y faire votre volonté ſainte; & la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi, a toujours été le deſir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'ame ſainte du Sauveur a-t-elle ainſi accepté le miniſtère ſan-

glant de notre réconciliation, que la juſtice de ſon Père commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui ſon Fils bien-aimé, en qui il avoit mis toute ſa complaiſance; il n'y voit plus qu'une hoſtie d'expiation & de colère, chargée de toutes les iniquités du monde, & qu'il ne peut plus ſe diſpenſer d'immoler à toute la ſévérité de ſa vengeance. Et c'eſt ici où tout le poids de ſa juſtice commence à tomber ſur cette ame pure & innocente : c'eſt ici où Jeſus-Chriſt, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, & où va ſe conſommer par avance ſon ſacrifice; mais d'une manière d'autant plus douloureuſe, que ſon ame ſainte va expirer, pour ainſi dire, ſous les coups de la juſtice d'un Dieu irrité, au lieu que ſur le Calvaire, elle ne ſera livrée qu'à la fureur & à la puiſſance des hommes.

Car en premier lieu, la juſtice de Dieu afflige l'ame de Jeſus-Chriſt en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux ap-

profondir cette première circonſtance de ſon agonie, remarquez, je vous prie, mes Frères, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'eſt premiérement un défaut de lumière : hélas ! notre ame, toute plongée dans les ſens, n'eſt preſque frappée que des choſes ſenſibles ; on eſt peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'ame, & qui la ſépare éternellement de Dieu ; on eſt ſaiſi de la terreur & de l'éternité des ſupplices, qui lui ſont préparés, mais non pas de l'infamie & de l'horreur de la tranſgreſſion à laquelle ces ſupplices ſont dûs : on trouve au contraire, que la peine excéde l'offenſe ; & que Dieu eſt trop ſévère, en puniſſant des infidélités paſſagères, par des tourmens éternels. Ainſi on regarde le péché qui efface de notre ame le ſceau de notre ſalut, le caractère & les traits d'enfans de Dieu, & qui nous rend ſes ennemis ; on le regarde comme une foibleſſe, un panchant de la nature, une ſuite de l'âge, une loi du tempérament ; & comme l'on ne connoît ni la vérité éternelle, que le péché outrage ; ni la juſtice,

qu'il arme contre lui ; ni l'ordre, qu'il renverſe ; ni la charité, qu'il éteint ; ni la ſainteté qu'il deshonore ; ni les biens éternels qu'il ravit ; ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parce-qu'on ne le connoît pas.

Mais l'ame ſainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité & de lumière, ah ! elle voit le péché dans toute ſon horreur ; elle en voit le déſordre, l'injuſtice, la tache immortelle ; elle en voit les ſuites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les paſſions, de cette ſource fatale nées & répandues ſur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les ſiécles ſe préſente à elle ; depuis le ſang d'Abel, juſqu'à la dernière conſommation : elle voit une tradition non interrompue de crimes ſur la terre : elle parcourt cette hiſtoire affreuſe de l'univers, & rien n'échappe aux ſecrettes horreurs de ſa triſteſſe ; elle y voit les plus monſtrueuſes ſuperſtitions établies parmi les hommes, la connoiſſance de ſon Père effacée, les crimes infâmes éri-

gés en divinités, les adultères, les inceſtes, les abominations avoir leurs temples & leurs autels, l'impiété & l'irreligion devenue le parti des plus modérés & des plus ſages : ſi elle ſe tourne vers les ſiécles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de ſon Egliſe ; les ſchiſmes, les erreurs, les diſſenſions, qui devoient déchirer le myſtère précieux de ſon unité ; les profanations de ſes autels, l'indigne uſage de ſes Sacremens, l'extinction preſque de ſa foi, & les mœurs corrompues du paganiſme rétablies parmi ſes Diſciples : voilà ce qui s'offre à cette ame ſainte.

Elle rappelle en particulier l'hiſtoire de chaque pécheur ; depuis ce moment fatal, qui vit ſouiller votre ame, juſques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette paſſion honteuſe, qui vous a ſuivi de tous les âges, & qui a infecté tout le cours de votre vie : elle voit ſes graces toujours inutiles dans votre cœur ; ſes lumières toujours rejettées ; votre rang, votre naiſſance, vos biens,

vos talens, qui ſont les bienfaits de ſa main libérale, devenus par le déréglement de votre cœur, la ſource & l'occaſion de tous vos crimes : elle voit les abîmes ſecrets de votre conſcience, que vous craignez ſi fort d'aller éclaircir en ces jours de ſalut ; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaiſe honte, qui vous font balancer entre le devoir & de vaines frayeurs : elle voit votre ame, telle qu'elle eſt aujourd'hui, combattue peut-être ſur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, & cependant ne pouvant ſe réſoudre à rompre ſes chaînes ; fatiguée du crime, & cependant n'ayant pas la force de ſe déclarer pour la vertu ; ennuyée du monde, & cependant ne pouvant ſe paſſer de lui ; malheureuſe dans ſon infidélité, & cependant toujours infidéle : que dirai-je ? frappée de la ſolemnité de ces jours ſaints, & cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands myſtères & des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choſes ſaintes & à une Pâque, qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs dont cette ame ſainte ſe trouve chargée devant ſon Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le ſang d'Abel répandu ; point d'impudicités monſtrueuſes, depuis que les enfans de Dieu eurent fait des alliances honteuſes avec les filles des hommes ; point d'impiété exécrable, depuis que la poſtérité de Caïn commença à bâtir des villes & à trouver dans le fer & dans l'airain des idoles dignes de ſes hommages ; point de blaſphêmes, depuis que les enfans de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le Ciel ; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cam eut inſulté à l'ivreſſe myſtérieuſe du ſaint Patriarche ; en un mot, point de monſtres ſur la terre, dans toute l'étendue des ſiécles paſſés ou à venir, qui dans ce moment affreux, ne ſe découvrent à cette ame innocente. C'eſt ſous cette Croix terrible qu'elle baiſſe ſon chef ſacré : tous les crimes de tous les hommes deviennent ſes crimes propres : elle porte un monde d'iniquités ; mais mille fois plus péſant, que celui

celui qu'elle porte par la force de ſa parole : car elle ſe joue en ſoutenant l'univers, dit l'Ecriture ; au lieu qu'ici, elle ſe plaint dans le Prophéte, que les pécheurs ont aggravé ſon joug ; qu'ils ont mis ſur ſon dos le fardeau de leurs crimes, & qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle eſt la ſeconde cauſe qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous ſommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parceque nous l'aimons peu ; car l'amour eſt la meſure de la douleur : nous ne ſommes ſenſibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaiſirs, à notre fortune ; parceque nous n'aimons que nous-mêmes ; & c'eſt le vice des Grands ſur-tout. La gloire de Dieu eſt pour nous une ſimple ſpéculation, qui ne laiſſe rien de réel, ni de vif dans notre cœur : auſſi, pourvu que les perſonnes qui dépendent de nous, ſoient fidéles dans leurs fonctions, vives ſur nos intérêts, attachées à nos perſonnes, attentives à nous ſatisfaire ; qu'elles vivent d'ailleurs ſans mœurs, ſans régle, ſans crainte de Dieu ; tout

cela n'eſt compté pour rien.

Mais l'ame ſainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de ſon Père, & qui l'aime d'un amour immenſe, & plus ardent que celui de tous les Chérubins ; ah ! elle ſent vivement tous les outrages qu'on fait à ſa grandeur ſuprême. La douleur de David, ſur les prévarications de la terre ; l'amertume & le zèle d'Elie, ſur les ſcandales & l'idolâtrie d'Iſrael ; la triſteſſe & les larmes de Jérémie, ſur les infidélités de Jéruſalem, n'étoient que de foibles images de la triſteſſe de l'ame du Sauveur à la vûe des crimes de tous les hommes : plus elle aime, plus elle ſouffre : & comme on ne peut rien ajoûter à l'excès de ſon amour ; rien ne manque auſſi à l'excès de ſa douleur & de ſon martyre.

Hélas ! nous voudrions ſavoir quelquefois, ſi nous ſommes de bonne-foi revenus à Dieu, & ſi nous vivons dans ſon amour & dans ſa grace. Je ſai que perſonne ne ſait s'il eſt digne d'amour ou de haine ; mais ſi l'on pouvoit s'en aſſurer en cette vie, ce ſeroit en nous demandant à nous-mêmes, ſi les ſcandales dont nous ſom-

mes tous les jours témoins, nous affligent & nous percent de douleur ; si les discours des impies, les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Eglise, les profanations des Temples & des autels, la licence publique & la dépravation des mœurs, rempliſſent notre cœur d'amertume ? Si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer & outrager le Seigneur à qui ils appartiennent ; ſi nous trouvons même une ſorte de plaiſir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on eſt touché des intérêts de ſa gloire ; & l'amour qui ne ſent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime, n'eſt plus qu'une indifférence criminelle, qui reſſemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cauſe qui diminue en nous l'horreur du péché, eſt le défaut de ſainteté. Comme nous naiſſons pécheurs, nous nous familiariſons, en naiſſant, avec l'idée du crime : nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainſi dire ; & il nous paroît moins hideux, parcequ'on n'eſt jamais trop effrayé de

ce qui nous reſſemble. Mais l'ame ſainte du Sauveur dans ſon agonie, ah ! elle ne trouve rien en elle qui puiſſe la raſſurer contre l'horreur du crime : cette ame plus pure & plus ſainte que toutes les Intelligences céleſtes, ſe voit tout d'un coup ſouillée de toutes nos iniquités ; de ſorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit ſur elle-même les plus honteuſes impudicités des pécheurs ; avec les yeux de la clémence, elle ſe voit noircie de leurs haines & de leurs fureurs ; avec les yeux de la plus vive religion, elle ſe voit flétrie de leurs impiétés & de leurs blaſphêmes ; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle ſe voit ſouillée de tous leurs vices.

Ah ! c'eſt alors qu'elle ne ſe regarde plus qu'avec des horreurs indicibles ; c'eſt alors qu'elle ne peut plus ſoutenir la vûe d'elle-même, & qu'elle commence à tomber dans la défaillance, & dans une triſteſſe de mort : *Matth.* 26. 37. *Cæpit contriſtari & mæſtus eſſe.* Ah ! elle voudroit bien détourner du moins l'innocence de ſes regards, de cet objet affreux ; mais la juſtice de ſon

Père la force de s'en occuper, & l'y applique comme malgré elle : c'eſt une lumière rigoureuſe qui la ſuit, & qui ne lui permet pas d'épargner un ſeul moment à ſes regards intérieurs, toute l'ignominie dont elle eſt couverte ; & ſans doute qu'elle eût expiré ſous la rigueur de ces épreuves, ſi la juſtice de ſon Père ne l'eût réſervée à des tourmens plus longs, & à un ſacrifice plus éclatant.

O vous, qui m'écoutez ! voyez-vous l'ame ſainte de Jeſus expirant preſque de douleur & de défaillance, & frappée de toute l'horreur qu'inſpire le péché, lorſqu'on le voit dans la lumière de Dieu ? Voilà l'image de la douleur que vous devez porter au Tribunal, où vous viendrez en ces jours de ſalut, appaiſer la juſtice de Dieu ſur vos crimes. Jeſus dans ſon agonie eſt le modéle des pénitens ; & cependant nous vous verrons approcher les yeux ſecs, le cœur tranquille, plus ſenſible à la honte d'un aveu, qu'à la multitude & à l'énormité des chûtes que vous viendrez avouer : cependant vous nous raconterez l'hiſtoire affreuſe de votre vie, comme

on raconte des faits indifférens ; & nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre létargie, pour vous arracher quelques foibles sentimens de componction ; & il faudra disputer, contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des régles, pour vous faire agréer les remédes ; & si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience, & vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise, & vous éloigner d'une occasion où vous périssez, vous résisterez, vous vous plaindrez, vous nous accuserez de troubler les consciences, & de jetter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu ! est-ce ainsi qu'on vous appaise ? sont-ce-là les saintes angoisses de la pénitence ? & quand votre grace fait sur une ame touchée ces impressions vives & rigoureuses qui devancent la conversion, les Anges de l'Eglise, les Ministres de la réconciliation, ont-ils d'autre ministère, comme aujourd'hui cet Ange consolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le conso-

ler dans ſes frayeurs, d'eſſuyer ſes larmes, de modérer l'excès de ſa douleur ; & loin de réveiller ſa tiédeur, ou abattre ſon orgueil & ſa révolte, lui adoucir l'amertume de ſon calice, & la honte de ſon humiliation ?

Et voilà, mes Frères, la ſeconde circonſtance de l'agonie du Sauveur ; la honte dont ſon Père le couvre : anéantiſſement que ſa juſtice éxige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'eſt-à-dire, pour en réparer le ſecond déſordre.

Car premiérement, il eſt humilié dans l'eſprit de ſes Diſciples, témoins de ſes frayeurs & de ſon accablement. Son ame ſainte perd devant eux toute ſa conſtance à la vûe de la mort : lui qui les avoit ſi ſouvent encouragés à ſouffrir, contredit aujourd'hui ſa doctrine par ſes éxemples : il eſt contraint de leur faire un aveu public de ſa crainte & de ſa triſteſſe ; il implore même leur ſecours, & les conjure de ne pas l'abandonner dans ſon accablement & dans l'excès de ſa peine : *Suſtinete hìc, & vigilate mecum.* *Ibid.* ℣. 38.

Ah, mes Frères ! Pierre peut-il

encore reconnoître à ces traits le Chriſt, Fils du Dieu vivant ? ne rétracte-t-il pas déja en ſecret la gloire de ſa confeſſion ? & ne commence-t-il pas ici, par ſes doutes & par ſa ſurpriſe, à renoncer ſon divin Maître ? Voilà toute la confuſion que le Sauveur eſt obligé de porter : il ne ſe contente pas de ſe charger de nos crimes, il en prend ſur lui toute la honte ; & nous voulons, nous, que notre pénitence même nous faſſe honneur devant les hommes : nous nous ménageons juſques dans les démarches de notre repentir, les ſuffrages publics : tout ce qui pourroit nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence & un excès de zèle : nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve : nous avions cherché l'eſtime des hommes dans nos égaremens, nous la cherchons encore dans notre pénitence ; & ſouvent la même vanité qui nous avoit rendus pécheurs, nous fait devenir pénitens.

Secondement, humiliation dans le ſecours qu'il reçoit d'un Ange. Sa défaillance eſt ſi extrême, les frayeurs

de la mort ſont ſur ſon ame des impreſſions ſi ſenſibles, ou pour mieux dire, la main de ſon Père s'appéſantit ſur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un Ange deſcende du ciel pour le conſoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen ſur le Calvaire, à porter cette Croix inviſible: *Apparuit illi Angelus de cælo, confortans eum.* Anges du ciel! ce n'étoit point-là autrefois votre miniſtère: vous ne vous approchiez de lui que pour le ſervir & pour l'adorer: aujourd'hui, il eſt abaiſſé au-deſſous de vous; lui qui ſoutient tout par la force de ſa parole, ne peut plus ſe ſoutenir lui-même; il eſt entre vos mains, foible, tremblant, expirant preſque, & ne trouvant de force que dans une reſſource ſi honteuſe à ſa gloire. Jeſus-Chriſt ne veut pas être conſolé par ſes Diſciples, & il ne refuſe pas le miniſtère d'un Ange conſolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions, il ne faut pas chercher notre conſolation dans les vains diſcours des hommes, qui paroiſſent s'intéreſſer à nos malheurs, mais dans la piété & dans la ſimplici- *Luc. 22. 43.*

té des Miniſtres du Seigneur, de ces Envoyés du ciel, qui nous expoſent la ſageſſe & la juſtice de ſes ordres ſur nous; pour nous apprendre que le Seigneur eſt jaloux ſur-tout de la fidélité des ames qui ſouffrent; que c'eſt ternir la gloire de nos ſouffrances, d'y chercher d'autres adouciſſemens que ceux de la Foi & de la Religion; que le ſilence fait tout le mérite d'une ame affligée; qu'en entretenant les hommes de ce que nous ſouffrons, pour les attendrir ſur nos maux, nous révélons le ſecret de Dieu en nous, pour ainſi dire, & perdons le droit de nous entretenir, & de nous en conſoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le ſommeil & dans la fuite de ſes Diſciples. Le ſpectacle de ſon agonie ne les touche pas: ils voyent avec des yeux indifférens, leur bon Maître lutter contre la mort, & ils s'endorment lâchement: il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence: Eſt-ce que vous ne ſauriez veiller une heure entière avec moi, leur dit-il? *Sic non potuiſtis unâ horâ vigilare mecum?* *Matth.* 26. 40.

Il ſouffre tout ſeul ; il ſemble que tout, juſqu'à ſes chers Diſciples, entre dans les intérêts de la juſtice de ſon Père. Hélas ! nous ſommes ſi délicats ſur la fidélité de nos amis ; le moindre refroidiſſement nous bleſſe ; le plus léger défaut d'attention nous aigrit ; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous ſont le plus redevables, entrent dans des intérêts oppoſés aux nôtres : apprenons de Jeſus-Chriſt à ne rien attendre des créatures, & à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont preſque raiſon d'oublier nos bienfaits, ou de laiſſer affoiblir leur reconnoiſſance ; la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié, aux offices qu'ils reçoivent de nous ; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant : mais Jeſus-Chriſt, en choiſiſſant ſes Diſciples, n'avoit conſulté que ſon amour pour eux ; & leur ingratitude eſt d'autant plus humiliante pour lui, que ſa tendreſſe pour eux avoit été plus ſincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur ſouffre dans ſon agonie ;

mens de nos premières mœurs ! Cependant ce ſont les ſouffrances de Jeſus-Chriſt qui ſervent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout ſouffert pour nous, il ne nous a preſque laiſſé plus rien à faire ; & qu'il ne nous reviendroit pas un grand avantage de ſes ſouffrances, s'il falloit encore nous-mêmes ſouffrir comme lui. O mon Sauveur ! vous n'auriez donc été l'homme de douleurs, que pour nous autoriſer à être des hommes voluptueux & ſenſuels ? vos ſouffrances ſeroient donc le déſaveu de votre doctrine ? votre Croix, la diſpenſe de vos préceptes crucifians ? & votre mort douloureuſe, l'adouciſſement de votre Evangile ?

Quoi, mes Frères ? le prix que ſon ſang a donné à nos ſouffrances, les rendroit lui-même inutiles ? Jeſus-Chriſt a tout ſouffert pour nous, il eſt vrai : c'eſt-à-dire, nous étions tous condamnés à ſouffrir ; mais s'il n'eût ſouffert lui-même, nos ſouffrances euſſent été rejettées : il a donc, en offrant ſa propre vie, diſpoſé la juſtice de Dieu à accepter le foible ſacrifice de notre pénitence : le mérite de

ſon ſang, en uniſſant nos larmes & nos macérations aux ſiennes, leur a donné un prix digne de Dieu : depuis que Jeſus-Chriſt eſt mort pour l'homme & à la place de l'homme, l'homme peut ſouffrir pour Dieu ; l'homme n'eſt plus indigne de Dieu. Voilà le prix du ſang de Jeſus-Chriſt ; & il eſt inſenſé de prétendre que ſa Croix nous ait diſpenſé de ſouffrir, puiſque c'eſt elle ſeule qui nous a rendu nos ſouffrances utiles.

Cependant, après avoir ſacrifié au monde & aux paſſions la plus belle partie de notre vie, le plus léger ſacrifice dans la pénitence nous allarme : après avoir tout ſouffert pour le monde, pour la fortune, pour les plaiſirs, nous nous plaignons dès qu'il faut ſouffrir un inſtant pour Jeſus-Chriſt ; nous trouvons ſon joug accablant : nos paſſions avoient été difficiles & pénibles ; notre vertu devient commode & tranquille ; & ſans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être ſortis de certaines mœurs déſordonnées, qui peut-être même ne nous convenoient plus, nous croyons que tout eſt fait,

& que le Seigneur n'en demande pas davantage. Que nous connoiſſons peu la juſtice de Dieu, mes Frères! *Il n'eſt point de rémiſſion*, dit l'Apôtre, *ſans effuſion de ſang*. La pénitence eſt un ſacrifice ſanglant; c'eſt-à-dire, que ſes douleurs doivent paſſer juſques ſur une chair rebelle; & que Dieu ne s'appaiſe envers le pécheur, que lorſque l'excès de ſon repentir l'a jetté dans une agonie de triſteſſe, & que ſes paſſions ont expiré ſous les coups de ſes macérations & de ſes ſouffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur, dans votre agonie, comme le modéle des Pénitens: voilà ce qui doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avois donc raiſon de dire que l'agonie de Jeſus-Chriſt étoit une conſommation de juſtice du côté de ſon Père, puiſqu'il lui fait ſouffrir toutes les horreurs, toute la honte, & toutes les douleurs dûes au péché: mais ſa mort eſt encore une conſommation de malice de la part des hommes; c'eſt ce que nous allons voir dans la ſuite de cette hiſtoire.

Hebr. 9. 22.

II. PARTIE.

LA malice des hommes ſe conſomme aujourd'hui en deux manières par la mort de Jeſus-Chriſt : elle s'y conſomme premiérement, parcequ'elle y eſt portée à ſon plus haut point, & que les Juifs comblent la meſure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes ; ſecondement, elle s'y conſomme, parcequ'elle y trouve ſon expiation & ſon reméde. C'eſt cette double conſommation que l'Ange prédiſoit à Daniel, en lui annonçant la mort du Chriſt : la prévarication y ſera conſommée, lui diſoit-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut conſummetur prævaricatio ;* Dan. 9. & le péché y ſera effacé, & y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas.* Ibid. Cette doctrine n'a plus rien de ſurprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris, que par le péché, Jeſus-Chriſt a condamné le péché ; & qu'il s'eſt ſervi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miſéricorde.

Or, je dis que la malice des hommes eſt portée aujourd'hui à ſon plus

haut point ; ſoit que vous la conſidériez dans la foibleſſe ou la perfidie des Diſciples qui renoncent le Sauveur ; dans la mauvaiſe-foi des Prêtres & des Docteurs qui le jugent ; dans l'inconſtance du peuple, qui demande ſa mort ; dans la lâcheté de Pilate, qui le condamne ; & enfin, dans l'inhumanité des bourreaux, qui le crucifient. Continuons le récit de ſes douleurs ; & remarquez, s'il vous plaît avec moi, toutes ces circonſtances.

Premiérement, dans la foibleſſe ou la perfidie des Diſciples, ou qui le trahiſſent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Evangile, Jeſus-Chriſt au ſortir de cette triſte agonie, achevoit de parler à ſes Diſciples, *que voici Judas, un des douze, à la tête d'une troupe de Soldats armés d'épées & de bâtons, qui viennent de la part des Princes des Prêtres & des Vieillards, arrêter le Sauveur.* Qui l'eût cru, mes Frères, qu'un Diſciple élevé par le choix même de Jeſus-Chriſt à la ſublime dignité de l'Apoſtolat, le compagnon de ſes courſes, le confident de ſes ſecrets, le témoin de ſon inno-

Matth. 26. 47.

cence, de ſa ſainteté & de ſes prodiges ; juſques-là honoré de ſa familiarité ; depuis peu nourri de ſa chair & de ſon ſang, paroît à la tête de ſes bourreaux, & conduiſit lui-même tout le projet de ſa mort ? Quelle triſteſſe pour le cœur de Jeſus-Chriſt, de voir un ami, un Apôtre deſtiné à le faire connoître & adorer de tous les hommes, & à mourir pour lui & pour ſa doctrine, devenir le principal auteur de ſa perte ! Ah, mes Frères ! quand une fois on s'eſt attaché à Jeſus-Chriſt par un renouvellement de mœurs, comme ce Diſciple, qu'on a connu l'abus du monde & les grandes vérités de la Foi, & qu'on redevient, comme lui, infidéle, l'infidélité n'a plus de bornes : on eſt capable de tout, dès qu'on a pu rendre vaine la grace qui nous avoit retiré du déſordre : le dégré de vertu où l'on étoit élevé, devient la meſure de l'abîme qu'on ſe creuſe en retombant ; & il n'eſt point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui après avoir marché quelque tems dans la voie de Dieu, retournent au ſiécle, & ſe déclarent encore contre Jeſus-Chriſt.

Remarquez en effet juſqu'où cet infidéle Diſciple pouſſe la perfidie : il ne vient pas la tête levée ſe ſaiſir de la perſonne de ſon Maître ; il cache la noirceur de ſon deſſein ſous les plus tendres témoignages de l'amitié ; il donne un baiſer ſacrilége à Jeſus-Chriſt ; un baiſer, dit S. Léon, qui perce le cœur de ſon divin Maître, d'une manière mille fois plus douloureuſe, que la lance du Soldat ne le percera ſur le Calvaire : il fait du plus doux ſigne de la paix, le ſignal du plus infâme de tous les attentats : il oſe approcher ſes lévres impies, qui viennent de dire aux Prêtres : *Que voulez-vous me donner, & je vous le livrerai ?* des lévres ſacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du ſeul ſouffle de ſa bouche ; & malgré ſa perfidie, il n'en entend ſortir que des paroles de paix & de clémence : on le traite encore d'ami, *Amice* : on veut ignorer ſon deſſein : *Ad quid venisti ?* comme pour lui faire entendre qu'il eſt encore à tems de s'en repentir, & que tout n'eſt pas encore déſeſpéré pour lui. Diſciple infidéle ! ne ſentez-vous pas ici fendre votre

Matth. 26. 15.

Ibid. ℣. 50.

ſœur, & réveiller toute votre tendreſſe pour un ſi bon Maître ? pouvez-vous ſoutenir la douceur de ſes regards ſi heureux aux diſciples infidéles ; la majeſté de ſa perſonne, l'éclat divin de ſon viſage, l'affabilité de ſes paroles, ſans tomber à ſes pieds de douleur, & ſans lui demander avec un torrent de larmes, qu'il oublie votre perfidie ?

Que d'imitateurs de ſon exemple dans cette ſainte ſolemnité ! que de perfides, qui ne s'approcheront de Jeſus-Chriſt aux pieds de l'autel, qu'avec un cœur tout réſolu à le trahir ; qui ne lui donneront un baiſer de paix, dans la participation du Sacrement adorable ; que pour ſauver les apparences ; que parceque leur rang les expoſe trop à la vûe des hommes pour manquer à ce devoir ; que par pure bienſéance, & pour ne pas donner lieu aux diſcours & aux réfléxions publiques ! que d'indignes Chrétiens, à qui le Seigneur dira encore, lorſqu'il les verra approcher de l'autel ſaint : Infidéles ! vous trahiſſez le Fils de l'homme par un baiſer ! vous choiſiſſez le ſymbole le plus précieux de

mon amour, pour me charger de nouveaux outrages ! *Osculo Filium hominis tradis !*

Luc. 22. 48.

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître & d'une troupe de furieux : ici commence l'hiſtoire publique de ſes ignominies. On le ſaiſit ; on le garrote ; on le traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord ſe met en état de le défendre ; & le Sauveur, en lui ordonnant de remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laiſſer à ſon Egliſe, ſont des armes ſpirituelles ; que la patience, la prière, la ſainteté ſont les plus ſûres défenſes de ſes Miniſtres ; que pouvant employer lui-même des légions d'Anges, pour combattre ſes ennemis, il s'étoit contenté de prier pour eux ; que ſa doctrine ne devoit s'étendre & ſe ſoutenir, que par les maximes de charité, de douceur & d'humilité qu'elle enſeigne ; & qu'enfin, le glaive qu'il nous mettoit à la main, n'étoit deſtiné qu'à détruire les paſſions, & non pas les pécheurs. Auſſi Pierre ſe dément bientôt : un zèle indiſcret, & où l'humeur domine, ne ſe ſoutient

pas, & le premier péril en découvre toujours l'illuſion & la foibleſſe : déja il ne ſuit plus que de loin ſon divin Maître, que cette troupe inſolente traîne devant le Pontife ; & voilà l'oſtentation du zèle & du courage, qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne ſuit pas long-tems Jeſus-Chriſt, quand on ne le ſuit plus que de loin, & comme en ſe traînant ; rien n'eſt plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle : on croit défendre Jeſus-Chriſt, & l'on cherche à ſe ſatisfaire ſoi-même ; & les vengeurs indiſcrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs ſcandales & par leurs chûtes, que ſes ennemis mêmes par leur révolte.

En effet, j'entends déja ce foible Diſciple proteſter hautement dans la maiſon de Caïphe, qu'il ne connoît pas Jeſus-Chriſt : une femme l'ébranle ; une ſimple interrogation le rend apoſtat & parjure : il aſſure juſqu'à trois fois, qu'il n'eſt pas Diſciple de Jeſus ; & cela ſous les yeux de ſon bon Maître, lié, affligé, moqué, calomnié : il ſuſcite cette nouvelle douleur à ſes chaînes. Grand Dieu !

quelle chûte ! le premier des Paſteurs, la colomne des Egliſes, l'Apôtre de la Circoncision, le Diſciple appellé Bienheureux par Jeſus-Chriſt même, & à qui le Père céleſte avoit révélé le Myſtère du Chriſt !

Pierre à la tête du troupeau, & parlant au nom de tous les autres Diſciples, confeſſe généreuſement Jeſus-Chriſt : dès qu'il eſt ſeul, & éloigné des Fidéles qu'il auroit dû ſoutenir, raſſembler, encourager dans cette triſte occaſion, il tombe. Les Paſteurs ne ſont en ſûreté, que lorſqu'ils ſont environnés de leurs brebis : ils en ſont gardés, comme ils les gardent eux-mêmes : dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout eſt à craindre pour eux : c'eſt au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions ; parceque là il les regarde comme ſes Miniſtres, & qu'il leur a promis de les ſoutenir dans les fonctions pénibles de leur miniſtère : ailleurs, il ne les connoît plus ; ce ne ſont plus que des hommes foibles, communs, ſans force, ſans fermeté, ſans dignité ;

té ; & comme ils y ſont inutiles à ſon Egliſe, ils lui deviennent bientôt indifférens à lui-même : les mêmes fonctions, qui ſont tous leurs devoirs, ſont auſſi toute leur ſûreté & toute leur force.

Mais une chute ſi lâche n'efface pas du cœur de Jeſus-Chriſt ce Diſciple infidéle : il le trouve encore digne de ſes regards : à travers les calomnies des Prêtres, les impoſtures des faux témoins, les outrages des ſacriléges qui l'inſultent, les cris tumultueux de ceux qui demandent ſa mort ; il démêle avec une attention pleine de douceur & de bonté, ce foible Apôtre ; il fixe ſes yeux divins ſur lui ; & avec un langage muet, que ſes ignominies rendoient encore plus touchant : Eſt-ce donc là, lui dit-il, la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée ? ſi j'ai pu vous ſoutenir ſur les flots, foible Diſciple, & vous garantir de toute la violence des vents & des orages, avez-vous craint que je n'euſſe pas la force de vous défendre contre toute la puiſſance des hommes ? votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me

voyez chargé : vous venez de jurer que vous ne me connoiſſez pas, ingrat ! mais je vous connois encore moi-même : je trouve encore en vous le Chef de mon Egliſe & le Paſteur de mes brebis : je vous aime encore, tout indigne que vous en êtes ; & les larmes que je vois couler de vos yeux, ſont en même-tems, & le fruit de mon amour pour vous & l'expiation de votre faute.

A peine l'outrage eſt fait, qu'il eſt oublié. Et combien de fois, au ſortir même du crime, Jeſus-Chriſt a jetté ſur nous, comme ſur cet Apôtre infidéle, un regard de miſéricorde ; a excité dans notre cœur des remords vifs & cuiſans ; nous a ouvert les yeux ſur l'indignité de notre vie ; nous a peut-être même fait verſer des larmes d'ennui, de triſteſſe, de dégoût de nous-mêmes ? Mais ce n'ont été là que des larmes paſſagères, des ſenſibilités d'un moment ; une triſteſſe où il entroit plus d'amour de nous-mêmes, que de haine du péché : on s'afflige par la ſuite d'un chagrin ſecret, de ne pouvoir trouver ſa félicité dans les plaiſirs des ſens ; on vou-

droit être heureux & tranquille dans le crime, & on eſt triſte de ne l'être pas : on ſe ſait mauvais gré à ſoi-même de ne pouvoir ſe faire une ſituation fixe & inébranlable dans l'iniquité : on ſe dégoûte de ſes inquiétudes, & non pas de ſes déſordres : on eſt touché du vuide, & non pas de l'horreur & de l'injuſtice des voluptés criminelles ; & ce n'eſt pas parcequ'on eſt ennemi de Dieu qu'on ſe déplaît, c'eſt parcequ'on eſt à charge à ſoi-même. C'eſt ainſi que la malice eſt aujourd'hui conſommée dans l'ingratitude des diſciples, qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais en ſecond lieu, elle eſt encore conſommée dans la mauvaiſe-foi des Prêtres qui le condamnent. Car premiérement, le repentir de Judas ne les touche point : il vient leur déclarer, le déſeſpoir peint ſur le viſage, qu'il a péché, en livrant le ſang innocent : jamais témoignage ne fut moins ſuſpect : c'eſt l'ennemi de Jeſus-Chriſt qui dépoſe en faveur de ſon innocence : c'eſt un traître qui n'a pas encore joui du fruit de ſa trahiſon, & qui vient en reſtituer le prix funeſ-

te : c'eſt un infortuné, qui alors n'attend plus rien de ſon Maître ; & qui le voyant humilié, outragé, ſur le point d'être condamné, n'a garde de ſe flatter qu'il puiſſe reconnoître un jour ce retour : la force de la vérité toute ſeule lui arrache la confeſſion de ſon crime : quoi de plus favorable que ſon déſaveu ? Cependant ces Juges d'iniquité, qui s'étoient ſervis de ſa foibleſſe, ferment les yeux à ſon repentir : C'eſt votre affaire, lui diſent-ils : *Tu videris ;* ce n'eſt pas la leur de ne point condamner un innocent ; ce n'eſt pas la leur de ne pas répandre le ſang du Juſte, & de combler leur meſure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu ! que vous êtes terrible, quand vous endurciſſez les cœurs !

Ces principaux d'entre les Juifs, mes Frères, avoient juſques-là réſiſté aux miracles & aux enſeignemens de Jeſus-Chriſt : le Paralitique guéri, la Péchereſſe convertie, l'Aveugle-né éclairé, Lazare reſſuſcité, avoient été pour eux des inſtructions inutiles : aujourd'hui, Judas même mourant déſeſpéré, ne les touche & ne les

épouvante pas : c'eſt l'abus continuel des graces qui conduit toujours à l'endurciſſement. Vous en viendrez à un point, vous qui réſiſtez à Dieu depuis long-tems ; que ni les morts les plus affreuſes, ni les vérités les plus terribles, ni les ſolemnités les plus ſaintes, ni les converſions les plus touchantes, ne vous toucheront plus ; & peut-être y êtes-vous déja arrivé. A force d'étouffer vos remords, de vous défendre contre vos propres lumières, & de réſiſter à la vérité, dont une heureuſe éducation & un bon naturel, avoient laiſſé mille ſemences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes : rien ne vous réveille plus de votre aſſoupiſſement ; ni les vérités que nous annonçons, ni les Myſtères que nous célébrons : le libertinage, qui n'étoit autrefois en vous qu'un emportement de l'âge & du tempérament, a dégénéré en une affreuſe philoſophie : le crime vous touche preſque auſſi peu que la vertu : les plaiſirs des paſſions vous trouvent preſque auſſi froid & auſſi philoſophe, que les ſaints attraits de la gra-

re : vous offrez à Dieu & au monde un fonds de dégoût, d'inſenſibilité, où la laſſitude des paſſions vous a mené, mille fois plus terrible pour le ſalut, que les emportemens mêmes du déſordre : que vous êtes loin du Royaume de Dieu, & que vous ſeriez heureux, ſi vous pouviez ſeulement le comprendre !

En ſecond lieu, le Prince des Prêtres étonné du ſilence de Jeſus-Chriſt ſur toutes les accuſations dont on le charge ; découvrant, ce ſemble, dans ſa patience, dans ſa douceur & dans la majeſté de ſon viſage quelque choſe de plus qu'humain : Je vous conjure, lui dit-il, au nom du Dieu vivant, de nous dire ſi vous êtes le Chriſt Fils de Dieu ? Mais ſi c'eſt un deſir ſincère de connoître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même ſur la ſainteté de ſon Miniſtère ? Interrogez Jean-Baptiſte, que vous avez regardé comme un Prophète, & qui a confeſſé que c'étoit-là le Chriſt : interrogez ſes œuvres, que perſonne avant lui n'avoit faites, & qui rendent témoignage, que c'eſt le Père qui l'a envoyé : interrogez les témoins

de ſa vie, & vous verrez ſi l'impoſture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence & de ſainteté : interrogez les Ecritures, vous qui avez la clef de la ſcience, & voyez ſi Moïſe & les Prophétes ne lui ont pas rendu témoignage : interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a reſſuſcités, les lépreux qu'il a guéris, le peuple qu'il a raſſaſié, les brebis d'Iſrael qu'il a ramenées, & ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puiſſance aux hommes : interrogez le Ciel, qui s'eſt ouvert tant de fois ſur ſa tête, pour vous avertir que c'étoit-là le Fils bien-aimé : & ſi ces témoignages ne ſuffiſent pas, interrogez l'Enfer lui-même, & vous apprendrez des démons, qui lui obéiſſent en ſortant des corps, qu'il eſt le Saint de Dieu. Mais ce n'eſt pas ici une recherche ſérieuſe de la vérité, c'eſt un piége qu'on tend à l'innocence; & comme il arrive ſouvent aux Grands ſur-tout, prévenus de leurs paſſions, on conſulte & on ne veut point être détrompé; on fait ſemblant de vouloir s'inſtruire, & on ſeroit fâché d'être éclairci.

Cependant le Sauveur, pour nous apprendre que les paſſions & les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité; (ſur-tout lorſque notre caractère nous oblige de la publier;) que nous la devons à ceux même qui en veulent faire uſage contre nous; & qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle ſoit reçue favorablement, avoue qu'il eſt le Chriſt promis dans les Prophétes, & annonce à ſes Juges qu'ils verront le Fils de l'homme aſſis à la droite de Dieu, & venant dans les nuées du ciel avec majeſté. C'étoit leur dire: Vous ne voulez pas me reconnoître dans ma baſſeſſe; vous me reconnoîtrez un jour lorſque je paroîtrai ſur une nuée de gloire, environné de puiſſance, de terreur & de majeſté: je parois ici comme un criminel; je ſerai alors votre Juge, & celui des nations aſſemblées. Il parle en Dieu, tout chargé qu'il eſt de chaînes & d'opprobres; mais il nous fait auſſi entendre, que dans le ſiécle à venir tout changera de face; que le pauvre & l'affligé ſeront aſſis ſur des Trônes de lumière & de gloi-

re ; que ces hommes juſtes, qu'on foule aux pieds, & dont on mépriſe tant ici-bas la foibleſſe d'eſprit & la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des aſtres purs, & jugeront l'univers avec Jeſus-Chriſt ; tandis que les Grands & les Puiſſans, ceux qui jugent la terre, qui paroiſſent ici-bas les arbitres de la fortune & de la deſtinée des peuples & des Empires, ces héros que le monde avoit tant vantés, & qui ne brilloient que d'une gloire toute humaine, ſeront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, & ne paroîtront plus couverts que de leur orgueil & de leurs crimes.

Cependant un aveu ſi terrible, & ſi capable de rallentir la fureur de ces Juges, eſt pour le Sauveur une réponſe de mort. Ce Pontife indigne déchire ſes vétemens ſacerdotaux, & prophétiſe, ſans le ſavoir, par cette action, dit S. Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de ſon Sacerdoce, dont Jeſus-Chriſt, nouveau Pontife, va prendre poſſeſſion à la droite de ſon Père,

dans le Sanctuaire véritable, où il ſera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blaſphémé, s'écrie-t-il; nous n'avons plus beſoin de témoins. Ce Juge corrompu devient l'accuſateur; toutes les régles de l'équité ſont ici violées : il n'attend pas les ſuffrages; il les inſpire. Pas un ſeul dans cette aſſemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n'oſe ſe déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la paſſion du Chef; il ne ſe trouve pas même un ſeul Gamaliel, qui par des conſeils de modération, tâche du moins de ſuſpendre l'iniquité de cette ſentence; (qu'il eſt rare d'oſer être tout ſeul du côté de la raiſon & de la juſtice!) & ſans qu'aucune délibération ait précédé, il s'éléve, du milieu de cette aſſemblée inique, des voix tumultueuſes, qui prononcent que Jeſus-Chriſt eſt digne de mort:

Matth. 26. 66. *Reus eſt mortis.*

O mon Sauveur! dans cette ſentence ſacrilége, vous adorez l'arrêt que votre Pere prononce alors contre vous; c'eſt de ſa bouche éternelle que vous entendez ſortir ces paroles

irrévocables de votre condamnation : Il eſt digne de mort : *Reus eſt mortis.* Caïphe ne fait que prêter ſa voix perfide à l'Oracle céleſte : auſſi vous ne vous plaignez pas de ſon injuſtice ; vous vous taiſez, comme l'Agneau qu'on va immoler ; & vous reſpectez dans l'injuſtice de ſon arrêt, les ordres juſtes & adorables de votre Père.

Apprenons donc, mes Frères, à ne pas nous en prendre aux hommes, des traitemens injuſtes que nous recevons d'eux : regardons nos ennemis dans les deſſeins de Dieu, & dans l'ordre de notre prédeſtination éternelle. Démêlons, à travers les coups que leurs paſſions nous portent, la ſageſſe & la main inviſible du Souverain qui les conduit ; & ſouvenons-nous, que dès-là que les hommes ſont devenus nos perſécuteurs, ils ſont devenus plus reſpectables pour nous ; parceque dès-lors ils ſont les Miniſtres de la juſtice de Dieu à notre égard, & ne ſont qu'éxécuter envers nous ici-bas ſes ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire déſormais le Sauveur, ne ſe-

ront plus que de nouvelles ignominies : auſſi en troiſiéme lieu, la malice des hommes eſt aujourd'hui conſommée dans l'inconſtance du peuple qui demande ſa mort. Au ſortir de la maiſon de Caïphe, où Jeſus-Chriſt venoit de paſſer une nuit ſi ignominieuſe & ſi amère ; livré à l'inſolence & à la brutalité des miniſtres & des ſerviteurs du Pontife ; expoſé tout ſeul, & pendant toute la nuit, à des opprobres, dont le ſeul ſouvenir fait frémir notre foi, & arrache des larmes à la piété ; abandonné de tous ſes Diſciples ; n'attendant le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat l'hiſtoire de ſes ignominies aux yeux de tout Jéruſalem ; il eſt conduit au Prétoire à travers les rues de cette Ville ingrate & inconſtante ; ſuivi, comme un ſcélérat, d'une foule ſéditieuſe qui l'inſulte. Quel changement ! nous l'avions vû entrer, il n'y a pas long-tems, dans Jéruſalem, au bruit des acclamations publiques, & comme un Roi triomphant, qui venoit prendre poſſeſſion de ſon Empire : aujourd'hui quel nouvel appareil ! chargé de confuſion, de tous

les anathêmes de ce même peuple ému, & qui demande ſa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu, que vos ſerviteurs appriſſent dans cet éxemple, à ne point compter ſur la gloire du monde & ſur l'eſtime des hommes ſi inconſtante & ſi peu ſolide ; encore plus à ne pas ſacrifier le devoir & la conſcience à leurs vains jugemens, & à s'attacher à vous ſeul, qui nous voyez toujours tels que nous ſommes, & dont les jugemens ſeuls demeureront éternellement.

En effet, juſqu'où ce peuple inſenſé ne pouſſe-t-il pas l'excès de ſa légéreté & de ſon aveuglement ? & combien de crimes ne commet-il pas en un ſeul ? Premiérement, une injuſtice monſtrueuſe : on lui propoſe de délivrer Jeſus, ou un inſigne malfaiteur que des crimes publics avoient rendu digne de mort. Quel paralléle ! le Sauveur des hommes avec un ſcélérat & un homicide ! c'eſt Barabbas cependant qui eſt préféré, & cela par les ſuffrages publics ; par les Prêtres, les Anciens, les Docteurs, la multitude ; devant le Tribunal d'un

Juge infidéle ; à la face de toute la Judée, & dans l'événement le plus éclatant, dont Jéruſalem eût jamais oui parler.

Hélas ! nous ſommes ſi ſenſibles à la plus légère préférence qui nous humilie ; notre orgueil pouſſe ſi loin là-deſſus le reſſentiment ; pour peu qu'on nous oublie, qu'on éléve nos concurrens & nos égaux ; nous n'en avons jamais aſſés dit ſur l'injuſtice des hommes; nous blâmons les choix de nos maîtres ; nous rabaiſſons le mérite de ceux qu'on nous préfère. Apprenons de Jeſus-Chriſt que les jugemens des hommes ne décident de rien de réel pour nous ; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais ſans récompenſe ; que ſi l'ambition a été le ſeul motif des ſervices que nous avons rendus à la patrie, il eſt juſte que nous en ſoyons punis par notre ambition même ; & que la véritable vertu penſe plus à ſe rendre digne des graces, qu'à les obtenir.

Secondement, une fureur aveugle. Un Magiſtrat Payen n'oſe d'abord paſſer outre à la condamnation

de Jeſus-Chriſt : il déclare qu'il a les mains pures du ſang de ce Juſte ; & ce peuple furieux demande que ſon ſang ſoit ſur lui & ſur toute ſa poſtérité : il conſent ; il ſouhaite que cet anathême demeure éternellement ſur la tête de ſes deſcendans : *Sanguis ejus ſuper nos, & ſuper filios noſtros* ; & l'événement répond à ſes ſouhaits : encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errans, fugitifs, mépriſés ; ſans autel, ſans lieu, ſans ſacrifice, ils portent partout ſur leur front le crime de ce ſang répandu. *Matth.* 27. 25.

C'eſt ainſi que les jugemens injuſtes deviennent des ſources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatriéme génération le ſang que l'injuſtice d'un ſeul de leurs ancêtres, aſſis ſur les Tribunaux, & trop dévoué aux paſſions d'autrui, fit témérairement répandre : on voit ces maiſons, frappées d'une main inviſible, étonner le monde par leur décadence ; & juſqu'à la fin, les neveux portent ſur leur front l'iniquité de leurs pères.

Troiſiémement, une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits

de Jeſus-Chriſt, ils avoient voulu l'établir Roi ſur eux : aujourd'hui ils proteſtent hautement qu'ils n'ont point d'autre Roi que Céſar ; ils rejettent le Fils de David, ce Roi dont le régne doit être éternel, & ils ne veulent pas qu'il régne ſur eux : *Nolumus hunc regnare ſuper nos. Non habemus Regem, niſi Cæſarem.*

Luc. 19. 14. Joan. 19. 15.

N'eſt-ce pas-là, mes Frères, vous ſur-tout qui habitez les palais des Rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs ? combien de fois lui avez-vous dit en ſecret, en réſiſtant à ſes inſpirations ſaintes : Nous ne voulons pas que vous régniez encore ſur nous : il n'eſt pas tems encore de vous ſervir, de renoncer au monde & à nos égaremens : il faut attendre un âge plus avancé : c'eſt la ſaiſon maintenant de s'avancer, de parvenir aux places qui nous ſont dûes : nous ne pouvons ſervir d'autre Dieu que Céſar, que la Cour, que notre fortune ? Voilà en effet, votre unique divinité, mes Frères. Un Prince religieux veut que Dieu ſeul régne ſur lui : il met à ſes pieds ſon ſceptre,

ſa couronne, ſon Empire : tous ſes hommages ſont pour Dieu ſeul; & tout votre culte ſe rapporte à lui-même : apprenez du moins à mériter ſes graces, en imitant ſes éxemples.

En quatriéme lieu, la malice des hommes eſt encore conſommée dans la foibleſſe de Pilate, qui, malgré ſa conſcience & ſes lumières, n'oſe déclarer Jeſus-Chriſt innocent; & remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce Magiſtrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui ſacrifie la conſcience & le devoir à la fortune. Premiérement, il reconnoît que ce n'eſt pas à lui à prononcer ſur toutes les accuſations que l'on forme contre Jeſus-Chriſt; que n'étant pas inſtruit dans la Loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paroît regarder uniquement la Religion des Juifs, & dont le jugement ſemble réſervé au ſeul Pontife. Cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il ſe met en état de juger ſans autorité & ſans connoiſſance : ſans connoiſſance, parce qu'il ignore la Loi; & ſans autorité, car le Seigneur n'a pas établi les Ma-

giſtrats juges de la vérité & de la doctrine : leur Tribunal eſt l'azile & le ſoutien de l'Egliſe ; mais il n'en eſt pas la régle & la loi : c'eſt à eux à lui préter leur autorité, & non pas leurs déciſions & leurs ſuffrages ; & ils doivent laiſſer à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la Foi, le ſoin de le conſerver, & de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte. Secondement, on ne dit pas à Pilate : Si vous renvoyez ce Jeſus abſous, vous ferez injuſte ; vous ferez à la mémoire de votre magiſtrature une tache immortelle : mais, Vous ne ſerez pas ami de Céſar:
Joan. 19. 12. *Si hunc dimittis, non es amicus Cæſaris:* on ne le fait pas craindre pour la juſtice, dont il eſt peu touché ; mais pour ſa fortune, qui lui eſt plus chère que la juſtice. Rien n'eſt plus dangereux pour un homme public, que des vûes marquées d'ambition & de fortune : dès-lors il n'eſt plus le protecteur des loix ; il n'eſt que le Miniſtre des paſſions humaines ; & on a bientôt diſpoſé de ſon autorité & de ſes ſuffrages, dès qu'on a connu ſa foibleſſe.

Troiſiémement, Pilate s'informe des Juifs, c'eſt-à-dire, des ennemis déclarés du Sauveur, quel eſt donc le crime dont ils l'accuſent. Peuple inſenſé! tu pouvois répondre qu'il avoit éclairé les aveugles, guéri les paralitiques, redreſſé les boiteux, annoncé le ſalut aux enfans d'Iſrael, & paſſé en faiſant du bien. On lui reproche d'avoir voulu ſoulever le peuple, & entrepris de ſe faire Roi; car un innocent qu'on veut perdre, eſt toujours ennemi de l'Etat, parce-qu'ici, au défaut du crime, l'accuſation ſuffit. Inſenſés! mais où ſont les armes & les richeſſes du Fils de Marie, pour conduire une ſi hardie entrepriſe; de *cet homme qui n'a pas où repoſer ſa tête, & qui ne ſauroit même éteindre un tiſon fumant?* Auſſi Pilate ne voit dans ces accuſations que des clameurs frivoles & populaires, plutôt que des dépoſitions ſérieuſes: mais il veut ménager les intérêts de ſa fortune aux dépens d'un innocent; & prononce en lui-même, comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un Juſte périſſe, que ſi toute la nation, ſous ſa préfecture, alloit ſe

Matth. 8. 20. *Iſ.* 42. 3.

révolter contre Céſar. Qu'on eſt à plaindre, quand on ſe trouve en certaines ſituations, où il faut opter entre ſa fortune & ſa conſcience ! il eſt rare que dans ces conjonctures délicates, on ne s'affoibliſſe : l'amour de l'équité ne prévaut guères ſur l'amour de nous-mêmes : on aime la réputation d'intégrité ; mais on ne veut pas qu'elle coûte : on ſe fait alors des prétextes, comme Pilate, pour ſe déguiſer à ſoi-même ſa propre foibleſſe : pourvu qu'on ne ſoit pas le premier auteur de l'oppreſſion, on ne compte pour rien d'y avoir donné ſon ſuffrage ; & la juſtice a des droits bien foibles ſur nous, dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Quatriémement, Jeſus-Chriſt eſt interrogé par ce Magiſtrat infidéle : Etes-vous Roi, lui demande-t-il ? *Rex es tu ?* Et le Sauveur lui répond que *ſon Royaume n'eſt pas de ce monde.* Il étoit cependant deſcendu des Rois de Juda, & légitime héritier du Trône de David : mais il vouloit inſtruire les Rois & les Grands de la terre, & leur apprendre que leur puiſſance & leur grandeur réelle & véritable,

Joan. 18. 36.

n'eſt pas d'ici-bas ; que leur couronne eſt dans le Ciel ; qu'ils n'auront été ſur la terre que des rois de théâtre, pendant la ſcène courte & rapide de leur vie, s'ils ne portent devant ſon Tribunal, la juſtice & la piété, qui ſeules peuvent les faire régner éternellement ; que tous les titres pompeux qui les diſtinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux ; & qu'alors devant le Juge redoutable, où ils paroîtront comme des criminels, & dépouillés de tout l'éclat paſſager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jeſus-Chriſt : *Rex es tu ?* Etes-vous Roi ? On ne vous demande pas ſi vous êtes ſorti d'un ſang illuſtre ; ſi vous avez rempli de grandes places ſur la terre ; ſi vous avez commandé des armées, ou régné ſur des Provinces & ſur des Empires : tout cela n'eſt plus ; ce n'étoit qu'une décoration vuide & une ſcène paſſagère, & ne paroiſſoit grand & brillant qu'à ceux à qui leurs ſens faiſoient illuſion, qui confondoient le tems avec l'éternité, & qui ne jugeoient que ſur de vaines apparences. Mais êtes-vous

grand à mes yeux & à ceux de mes Élus ? *Rex es tu ?* que portez-vous ici qui vous diſtingue des autres hommes ? avez-vous régné ſur vos paſſions injuſtes ? vous êtes-vous vaincu vous-même ? avez-vous été élevé au-deſſus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs, & par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang ? vos paſſions toujours portées aux derniers excès, parceque dans votre élévation, elles n'avoient jamais eu d'autre frein que vos deſirs inſenſés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-deſſous de la plus vile populace ? à quelles marques peut-on ici vous reconnoître, qu'à des diſtinctions de crime & d'ignominie ? *Rex es tu ?* Ah ! c'eſt alors que la plupart des Grands confondus, avoueront que leur grandeur & leur Royaume n'étoit que de ce monde ; qu'ils n'ont été Grands dans le tems, que pour être plus humiliés & plus malheureux dans l'éternité ; que tout a péri pour eux avec le monde ; & que de tout ce qu'ils étoient, il ne leur reſte que le déſeſpoir éternel d'en avoir abuſé.

Mais ces grandes inſtructions ſurprennent Pilate, & ne le changent pas. Le Sauveur venoit de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité, qui entendent ſa voix; que les amateurs de la vanité & du menſonge, ne comprennent rien à ſa doctrine; que pour entendre la ſainteté & la ſublimité de ſes maximes, il faut les aimer; & que l'amour ſeul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'eſt-ce que la vérité, lui repart ce Magiſtrat infidéle: *Quid eſt veritas?* *Ibid.* ℣. 38. Et n'attendant pas même la réponſe de Jeſus-Chriſt, il nous fait comprendre que la connoiſſance de la vérité eſt rarement une affaire ſérieuſe pour la plupart des Grands; que les diſcours qu'ils tiennent là-deſſus, ſont plutôt des diſcours oiſeux, que des deſirs de s'inſtruire; que s'ils conſultent quelquefois, c'eſt moins pour connoître leurs devoirs, que pour chercher des ſuffrages à leurs paſſions; que les vérités déſagréables ne viennent jamais juſqu'à eux; parceque perſonne ne les aime aſſés, pour oſer leur déplaire; & que par les bienfaits dont ils récompenſent

ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de ſainteté & de grandeur dans les réponſes de Jeſus-Chriſt, eſt pour Pilate un langage nouveau, qui le touche & qui le frappe : il déclare au peuple que cet Homme n'eſt point criminel ; mais il ne délivre pas l'innocent : il ſe contente de demander qu'on le délivre, ou qu'on le diſpenſe de le condamner : toujours flottant entre le devoir & la fortune ; toujours voulant ménager & l'équité & la paſſion. Mais tous les tempéramens en matière de devoir ſont à craindre : vouloir tout concilier, c'eſt tout perdre : inventer des adouciſſemens, quand la Loi eſt claire & préciſe, ce n'eſt pas ſauver la régle, mais nos paſſions : tout accord, entre le menſonge & la vérité, ſe fait toujours aux dépens de la vérité même ; & l'Evangile ſur-tout eſt une doctrine qui propoſe des régles, & non pas des expédiens.

Enfin, dernière démarche injuſte de Pilate. Effrayé encore des ſonges de ſa femme, il s'aviſe de renvoyer Jeſus-Chriſt à Hérode, ſous prétexte

que

que le Sauveur étant Galiléen, c'étoit à ce Prince à juger de ſa cauſe. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoie-t-il à un autre, qui peut-être le condamnera, ſans l'informer en même-tems de ſon innocence ? Hérode le reçoit au milieu de ſa Cour; mais ce n'étoit point-là que Jeſus-Chriſt devoit s'attendre à trouver des défenſeurs & des partiſans de ſa doctrine. Jeſus-Chriſt ſe taît; il ne loue pas Hérode; il ne vante pas la magnificence de ſa Cour, le nombre de ſes victoires, la proſpérité de ſon régne; & il eſt mépriſé. Les Grands veulent qu'on les loue; ils regardent comme un mépris, la ſincérité qui n'oſe leur donner de fauſſes louanges; & s'ils paroiſſent quelquefois aimer & protéger la piété, ils n'aiment ſouvent dans les gens de bien, que les foibleſſes de leur vertu; c'eſt-à-dire, leurs adulations & leur complaiſance. Hérode attend de Jeſus-Chriſt des ſignes & des prodiges; & dans cette attente, il le voit arriver avec joie : ce n'eſt pas pour s'inſtruire de ſa doctrine, c'eſt pour amuſer ſon loiſir par quelque choſe de nouveau :

car les Princes & les Grands ſe font tout au plus de la Religion, un ſpectacle qui les amuſe, & non pas une affaire ſérieuſe qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une ſeule parole, il le revêt, comme un inſenſé, d'une robe blanche; & dans cette poſture humiliante, au milieu des dériſions & des inſultes de toute une armée, Jeſus-Chriſt eſt remené chés Pilate. Il ſort de la Cour d'Hérode ſans y faire de prodige, ſans y opérer de converſion, ſans s'y faire connoître. La Cour n'eſt pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jeſus-Chriſt: on y donne un air de dériſion à ſes maximes; en vain un grand éxemple les autoriſe; le vice y garde plus de meſures; mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de ſectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le Prétoire; & voyons en dernier lieu, la malice des hommes conſommée dans la barbarie des Soldats qui déchirent ſa chair adorable. Pilate toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puiſque Hérode lui-même n'avoit trouvé en lui aucun ſujet de mort; mais toujours plus lâ-

che & plus timide, ordonne contre Jeſus-Chriſt la peine honteuſe de la flagellation, deſtinée aux ſeuls eſclaves : il eſpère par ce ſupplice ſatisfaire la haine des Juifs, & conſerver en même-tems la vie à un innocent. Jeſus eſt donc livré à la fureur des Soldats ; & c'eſt ici, mes Frères, où je veux que votre Foi ſupplée à mon diſcours : il ſerviroit de peu de vous attendrir ſur les ſouffrances du Sauveur ; il vaut bien mieux que vous faſſiez de Jeſus-Chriſt ſouffrant, le modéle de vos mœurs, & le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces ſe jettent ſur ſon corps ſacré ; on le dépouille : celui qui étoit revétu de la lumière comme d'un vétement, n'eſt plus ici couvert que de ſa confuſion ; & par la honte profonde de ſa nudité, il répare vos ſcandales & vos indécences, femmes du monde. On décharge ſur ſa chair pudique une grêle de coups : ce n'eſt plus qu'une plaie hideuſe qui le couvre : la barbarie des bourreaux ſe laſſe ſur un corps formé par l'Eſprit ſaint ; & la force manque plutôt à ces ſacriléges, que la patience à cet Agneau

divin. Quoiqu'il ſoutienne à peine encore les débris de ſon corps déchiré, on le détache du poteau infâme ; on le revêt d'une robe de pourpre ; on met en ſes mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roſeau ; on enfonce profondément ſur ſon chef ſacré, une couronne d'épines ; on jette ſur ſon viſage un voile ignominieux ; on ſe proſterne pour lui rendre des hommages de dériſion & d'inſulte. Ah ! dérobons à notre douleur les indignités que la ſuite de ſon hiſtoire offre à notre ſouvenir : détournons les yeux des ſoufflets ſacriléges dont on le charge ; des crachats infâmes dont on couvre ce viſage glorieux, que les Anges ne regardent qu'en tremblant, & que tant de Rois & de Prophétes avoient ſouhaité de voir. Père juſte ! c'eſt ici où il falloit glorifier votre Fils, comme ſur le Thabor, & l'environner d'une nuée de gloire, pour le dérober à de ſi indignes outrages : mais vous ne le connoiſſez plus ; & ſa confuſion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné,

déchire ſon chef auguſte : le ſang de toutes parts ruiſſelle ſur ſa face céleſte : ces traits divins, qui le rendoient le plus beau des enfans des hommes, ſont effacés ; ces regards puiſſans & terribles, qui pouvoient convertir il n'y a qu'un moment des Diſciples infidéles, ou renverſer des ſacriléges au jardin des oliviers, ſont éteints : cette face, qui fera dans le ciel la joie des Bienheureux, n'eſt plus qu'une maſſe hideuſe & ſanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : & voilà le ſpectacle qu'un Juge barbare produit devant les Prêtres & le Peuple aſſemblés autour de ſon palais. Jeſus-Chriſt dans ce déplorable état paroît hors du Prétoire ; Voilà l'homme, leur dit-il, *Ecce homo.* Joan. 19. 5. Saints Rois, ſortis du ſang de David ! Prophétes inſpirés, qui l'annonçâtes à la terre ! eſt-ce donc là celui que vous ſouhaitiez ſi ardemment de voir ? voilà donc l'homme ? *Ecce homo ;* voilà donc enfin le libérateur promis à vos péres depuis tant de ſiécles ? voilà le grand Prophéte que la Judée devoit donner à la terre ?

voilà le déſiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accompliſſement de votre culte, l'eſpérance de tous vos Juſtes, la conſolation de la Synagogue, la gloire d'Iſrael, la lumière & le ſalut de tous les peuples ? *Ecce homo*, voilà l'homme ? le reconnoiſſez-vous à ces marques honteuſes ?

Mais laiſſons ces furieux demander encore comme une grace, que ſon ſang ſoit ſur eux & ſur leurs enfans : laiſſons-les accomplir, en rejettant le Libérateur, tout ce qui avoit été prédit ; & juſtifier ſon miniſtère, en refuſant de croire en lui : ſouffrez que je l'expoſe ici à d'autres ſpectateurs ; c'eſt à vous-mêmes, mes Frères : *Ecce homo :* voilà l'homme ; voilà votre conſolation, ſi vous êtes du nombre de ſes Diſciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oſeriez-vous murmurer ? jettez les yeux ſur Jeſus-Chriſt ſi honteuſement frappé & meurtri pour vous : voilà l'homme, *Ecce homo.* Si l'injuſtice vous a dépouillé de vos biens, & dégradé de vos honneurs & de vos titres ; voyez le ſue-

ceſſeur de tant de Rois dépouillé de toutes les marques de ſa grandeur, dégradé juſqu'au deſſous des plus vils eſclaves; & ne conſervant de tous ces titres glorieux & immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, & dont les plaies & le ſang qui le couvrent, lui ont fait preſque perdre la figure : qu'avez-vous à dire ? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si la calomnie vous noircit, écoutez les impoſtures dont on le charge : oſeriez-vous encore vous plaindre ? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si les devoirs de la vie chrétienne laſſent quelquefois votre foibleſſe; ſi vous vous dites en ſecret que la vertu n'eſt pas ſi auſtère que nous le publions, voilà votre réponſe : voyez ſi vous avez réſiſté juſqu'au ſang; étudiez dans cette image la meſure de vos devoirs : c'eſt un homme comme vous qu'on vous propoſe, & qui n'eſt homme que pour vous : *Ecce homo*, voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage & la conſommation de votre iniquité & de votre ingratitude, ſi vous êtes pécheur : voilà l'acte barbare que vous renouvellez

toutes les fois que vous conſentez au crime ; voilà le corps que vous deshonorez, quand vous ſouillez le vôtre ; voilà le chef auguſte que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaiſance, font ſur votre eſprit des impreſſions dangereuſes ; voilà les dériſions que vous réitérez, quand vous donnez du ridicule à la piété des Juſtes ; voilà la chair ſacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos frères ; en un mot, voilà votre condamnation & votre ouvrage : voilà l'homme, *Ecce homo.* Ce ſpectacle peut-il vous laiſſer inſenſible ? faut-il qu'il monte encore ſur le Calvaire ? voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs, & demander encore qu'on le crucifie ? Vous croyez, dit ſaint Auguſtin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix, eſt aujourd'hui conſommée ? vous vous trompez, c'eſt la vôtre, ſi vous anéantiſſez le fruit de ſa croix par vos infidélités ; ſi vous mépriſez dans ſa gloire, celui que les Juifs n'ont mépriſé que dans ſa baſſeſſe ; ſi vous crucifiez de nouveau,

après ſa réſurrection, celui qui étoit reſſuſcité pour ne plus mourir : *Videtur conſummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei ; ſed eorum major eſt, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus eſt Filius Dei.* S. Aug. Enarr. in Pſal. 7.

III. PARTIE.

MAis que ne puis-je ici achever le récit de ſes ſouffrances ; & après vous l'avoir expoſé livré à la juſtice de ſon Père dans ſon agonie, à la malice des hommes dans le Prétoire ; que ne puis-je vous le montrer ſur le Calvaire entre les mains même de ſon amour, & vous faire voir que ſa mort en eſt une conſommation parfaite !

Oui, mes Frères, ne cherchons que dans ſon cœur les raiſons & les motifs de ſon ſupplice. Ce n'eſt ni la perfidie d'un Diſciple, ni l'envie des Prêtres, ni l'inconſtance du peuple, ni la foibleſſe de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'eſt ſon amour : il s'eſt livré pour moi, dit l'Apôtre, & s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point ſouffert : en vain, les peuples & les Rois de la terre auroient conſpiré contre le

Chriſt, ſi ſon amour n'eût été d'intelligence avec eux; leurs conſeils auroient été confondus, & tous leurs efforts inutiles.

Mais Jeſus-Chriſt ayant aimé les ſiens, dit l'Evangéliſte, il les aima juſqu'à la fin, comme un père tendre, dont la tendreſſe envers ſes enfans redouble lorſqu'il eſt ſur le point de quitter la vie: il conſomme donc ſon amour en mourant; & cet amour divin, qui brûle ſon cœur, eſt le ſeul feu qui allume le bucher où il va s'immoler.

Amour ſi ingénieux, qu'il trouve le ſecret, même après ſa mort, de s'immoler ſans ceſſe; qu'il célébre la préparation de ſa mort, en la retraçant ſous des ſignes myſtiques; qu'il ſe diſpoſe à ſon ſacrifice, en le devançant au milieu des ſiens; qu'il applique le prix de ſon ſang, en le leur faiſant boire par avance; qu'il dédommage ſes Diſciples de ſa perte, en ſe perpétuant entre leurs mains ſous le voile du Sacrement adorable; que ne pouvant mourir ſans les abandonner, ni demeurer avec eux ſans les priver des dons de ſon Eſprit, il

meurt pour leur envoyer le Paraclet, & demeure en même-tems avec eux juſqu'à la conſommation des ſiécles, pour ne pas les laiſſer orphelins, & afin que leur cœur ne ſoit pas accablé de triſteſſe.

Amour ſi déſintéreſſé, qu'il veut ſouffrir tout ſeul; qu'il demande qu'on épargne ſes Diſciples: *Sinite hos abire*; qu'il refuſe même les larmes qu'on accorde à ſes tourmens; & qu'il eſt plus occupé & plus touché des maux qui menacent Jéruſalem, que du ſupplice affreux que cette ville infidéle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de ſa Croix, ce nouvel Iſaac monte ſur la montagne myſtérieuſe, où ſon amour & ſon obéiſſance vont l'immoler; & comme touchées de l'excès de ſes peines, les Filles de Jéruſalem ne peuvent refuſer des larmes à ce ſpectacle: *Filles de Jéruſalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas ſur moi, pleurez plutôt ſur vous-mêmes; des jours vont venir, où l'on appellera heureuſes celles qui n'ont point enfanté*: ſon amour lui cache l'objet affreux de la Croix ſur laquelle on va l'attacher, & ne lui découvre que

Joan. 18. 8.

Luc. 23. 28. 29.

les calamités dont cette ville ingrate eſt menacée. Mais ſon amour vous tient ici le même langage : ce ne ſont pas ſes ſouffrances qui ſont la plus vive de ſes douleurs ; ce ſont vos infidélités & les malheurs qui vous menacent : *Ne pleurez pas ſur moi*, vous dit-il aujourd'hui chargé de ſa Croix, & allant conſommer ſon ſacrifice ; *pleurez plutôt ſur vous-mêmes.* Ne vous attendriſſez pas au ſpectacle de mes ſouffrances : attendriſſez-vous plutôt ſur le triſte état de votre ame & ſur les malheurs éternels qui vous ſont préparés : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos ipſas flete.* Je ſaurai bien triompher de la mort ; mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis ſi long-tems la mort à votre ame, qui trouble votre repos, qui vous laiſſe ſouhaiter votre converſion, & qui y met toujours un obſtacle invincible? *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos ipſas flete.* Je ſaurai bien ſortir glorieux du tombeau, pour ne plus mourir ; mais vous, ſortirez-vous jamais de cet abîme profond, où vous êtes enſevelis depuis tant d'années ? ne

vous en tiendrez-vous pas juſqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paroiſſent vous relever dans l'intervalle de la ſolemnité, que pour vous voir retomber d'abord après, avec plus de honte & de foibleſſe ? *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos ipſas flete.* Ah ! il ne me ſera pas difficile de briſer les chaînes dont vous me voyez lié, & d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma Croix : mais vous, romperez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur ; ces liens, que l'âge & les panchans ont fortifiés, que vous viendrez en ces jours ſaints porter aux pieds de mes autels, & dont la grace de mes Sacremens ne fera que reſſerrer les nœuds funeſtes, par le crime de la profanation, dont vous vous allez rendre coupable en y participant avec un cœur impénitent ? ne pleurez donc pas ſur moi, pleurez plutôt ſur vous-mêmes : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos ipſas flete.*

Amour ſi généreux, qu'attaché ſur la Croix, il prie pour ceux-mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laiſſe encore de

forces, pour excuſer leur attentat auprès de ſon Père; il léve ſa voix
Luc. 23. 34. mourante : *Mon Père, pardonnez-leur,* dit-il, *parcequ'ils ne ſavent ce qu'ils font :* il offre tout ſon ſang pour laver leur crime; & la Croix même où ils l'ont attaché, eſt l'autel ſacré où il veut les réconcilier avec ſon Père. O mon Sauveur! vous mourez pour vos ennemis, & nous attendons la mort pour nous réſoudre à pardonner à nos frères!

Amour ſi triomphant, que ſur le point d'expirer, il ſe forme encore un Diſciple. Sa parole n'eſt point liée avec lui; il jette ſur un ſcélérat qui expire à ſes côtés, un regard de miſéricorde : ſes yeux mourans, & déja éteints, peuvent encore triompher des cœurs : ce Roi honteuſement dégradé, promet encore des Royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de ſon ſang; & qui ſans avoir été témoin de ſes œuvres, ne découvrez ſa grandeur que dans ſa patience! Mais heureux auſſi les pécheurs qui m'écoutent! attendez tout aujourd'hui de ſa miſéricorde : le moment

où il expire eſt proprement pour les grands pécheurs comme vous : ſes derniers ſoupirs & les prémices de ſon ſang vous regardent.

Enfin, amour ſi attentif & ſi reſpectueux juſqu'au dernier ſoupir, qu'il confie ſa Mère déſolée au Diſciple bien-aimé, & le Diſciple à ſa Mère : *Mulier, ecce filius tuus : deinde dicit Diſcipulo, Ecce mater tua.* Il ſe tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur ; il la voit aux pieds de ſa Croix, plongée dans une mer de tribulation & d'amertume ; ſes yeux déja éteints vont mourir ſur elle. Quels regards mutuels entre Marie & ſon Fils qui expire ! quels témoignages douloureux & ſecrets d'un amour réciproque dans cette triſte ſéparation ! quel glaive de douleur perce alors l'ame de cette Mère affligée ! que de ſacrifices inviſibles ! que de douleurs inexplicables dans ce moment ! & qu'il en devoit couter à Marie pour être la Mère de ſon Dieu ! Mais dans ſon accablement, elle adore la main qui la frappe : elle offre cette hoſtie innocente, qui expire, à la juſtice de *Joan. 19. 26. 27.*

ſon Père : elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avoient beſoin de ce grand ſacrifice ; & nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, & que les vûes de la foi ſont une ſource inépuiſable de conſolation pour les ames affligées.

Enfin, Jeſus-Chriſt n'ayant plus rien à faire pour nous ſur la terre : tout étant conſommé, & du côté de la juſtice de ſon Père, & du côté de la malice des hommes, & du côté de ſon amour : le grand ſacrifice offert, & toutes les figures anciennes accomplies : Jéruſalem ayant comblé la meſure de ſes pères : tous les oracles des Prophétes développés ; le véritable culte établi ; la gloire de ſon Père vengée ; le cours de ſon miniſtère fini ; ne pouvant plus laiſſer aux hommes de plus grandes marques de ſon amour, il déclare que tout eſt accompli : *Conſummatum eſt.* Il baiſſe la tête ; il pouſſe vèrs le Ciel une forte clameur ; il expire, & rend à ſon Père l'ame & l'eſprit qu'il avoit reçu de lui. Laiſſons le ſoleil s'éclipſer, la terre ſe couvrir de ténébres,

les rochers ſe briſer, les ſépulcres s'ouvrir, toute la nature ſe confondre, les ennemis même du Sauveur le confeſſer & le reconnoître : je ne veux point ici vous propoſer ces grands ſpectacles : Jeſus-Chriſt que ſon amour vient d'immoler pour nous, eſt le ſeul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant ſur la Croix ; & ne ſe propoſant que vous ſeul pour le prix de ſes ſouffrances : il meurt votre libérateur ; il meurt à votre place ; il meurt dans le tems, afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité ; il meurt, parcequ'il vous aime ; il meurt, parceque vous ne l'aimez pas : votre tendreſſe, votre douleur, votre reconnoiſſance peuvent-elles ici ſe preſcrire des bornes ? & n'êtes-vous pas un anathême, ſi vous n'aimez pas Jeſus-Chriſt crucifié ?

Les ſpectateurs de ſa mort ſur le Calvaire lui diſent aujourd'hui : *Deſcendez de la Croix, & nous croirons en vous.* Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent : C'eſt parceque vous êtes monté ſur la Croix, ô mon Sauveur ! c'eſt parceque vous *Matth.* 27. 42.

y expirez aujourd'hui pour moi; & que vous préférez à la droite de votre Père, ce trône d'ignominie, pour y être notre hoſtie & notre Pontife; c'eſt pour cela même que toute notre conſolation eſt de croire en vous, de vous adorer comme notre médiateur, & de vous conſacrer ce qui nous reſte de vie. Ne deſcendez pas de ce bois ſacré, où vous êtes la ſeule eſpérance de votre peuple: attirez-nous-y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis: plus vous nous paroiſſez raſſaſié d'opprobres, plus notre foi s'augmente, plus notre eſpérance eſt ferme, plus notre amour s'enflâme. Tant de peines & de ſouffrances offertes pour nous, pourroient-elles nous être inutiles? auriez-vous racheté nos ames d'un ſi grand prix, ſi vous aviez voulu les laiſſer périr? & ſeriez-vous mort avec tant d'ignominie, ſi en participant à votre Croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité?

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE PASQUES.

Sur les cauſes ordinaires de nos rechutes.

Chriſtus reſurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultrà non dominabitur.

Jeſus-Chriſt étant reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort n'aura plus d'empire ſur lui. Rom. 6. 9.

LA victoire que Jeſus-Chriſt remporte aujourd'hui ſur la mort & ſur le péché, lui aſſure enfin pour toujours le prix de ſes ſouffrances, le fruit de ſon miniſtère, la conſommation de ſon œuvre, la durée de ſon Egliſe, la fidélité de ſes Diſciples, la vie immortelle de ſon corps glorieux, la conquête de l'univers, le triomphe de la Croix, & le ſalut de toutes les nations de la terre.

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité, qu'il laiſſe dans le tombeau, & dont il ne s'étoit chargé, que pour en délivrer à jamais ce Corps myſtique, qui doit monter avec lui dans le Ciel, pour y glorifier éternellement la ſainteté de ſon Père. Tout ce qu'il avoit encore de mortel & de terreſtre, a été attaché à la Croix; mort une fois, il ne mourra plus déſormais : la puiſſance que le Père lui donne aujourd'hui ne lui ſera plus ôtée : ſon nouveau régne ne finira plus; & ſa vie glorieuſe & reſſuſcitée, n'aura plus d'autres bornes, que celles des ſiécles éternels, & de la gloire de Dieu même : *Chriſtus reſurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Voilà, mes Frères, le grand caractère de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, le trait ſingulier qui le diſtingue de tous ceux qui n'avoient été reſſuſcités par ſon miniſtère, ou par celui des Prophétes, que pour mourir encore; & l'endroit principal par où ſaint Paul nous la propoſe pour modéle : *Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus.* D'où vient donc que notre réſurrection de la mort du

péché, à la vie de la grace en ces jours ſaints, par la participation aux ſacrés myſtères, eſt ſi peu conſtante & ſi peu durable ? d'où vient que la grace du tems paſcal ne fait que des converſions paſſagères ; que notre nouvelle vie n'eſt jamais que d'un inſtant ; & que nos anciennes paſſions attendent à peine la fin de la ſolemnité, pour reprendre leur premier empire ?

Cherchons, mes Frères, les raiſons d'un malheur ſi commun & ſi déplorable : avoir connu les ſources du mal, c'eſt en avoir déja trouvé le reméde. Vous ne perſévérez pas dans la vie nouvelle & reſſuſcitée, où la grace des Sacremens vient de vous établir : premiérement, parceque vous n'évitez pas avec aſſés de ſoin tout ce qui peut ou l'affoiblir en vous, ou vous la faire perdre ; ſecondement, parceque vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour la conſerver ; troiſiémement, enfin, parceque vous manquez de réparer tout ce qui devoit l'être, & ſans quoi votre nouvelle vie ne pouvoit être durable.

Et voilà, mes Frères, les trois cauſes les plus ordinaires de nos rechutes

après la ſolemnité : les précautions négligées, première cauſe ; les réſolutions violées, ſeconde cauſe ; les réparations omiſes, dernière cauſe. Développons ces trois vérités, après avoir imploré le ſecours de l'Eſprit ſaint, par l'interceſſion de Marie, en chantant avec l'Egliſe : *Regina cœli.*

I. REFLEX. JE n'ignore pas, mes Frères, qu'une des cauſes les plus ordinaires des rechutes, après la ſolemnité ſainte, c'eſt que la pénitence n'avoit pas été ſincère & véritable. On ne ſe corrige point, parcequ'on ne s'étoit pas converti : il n'y a aucun changement dans les mœurs, parcequ'il n'y en avoit point eu dans la volonté ; & les Sacremens nous laiſſent toutes nos paſſions, parceque nous les avions toutes portées aux pieds du tribunal ſacré, ſans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cauſe ſi commune, parceque nous en avons déja parlé ailleurs, & que de plus elle ne regarde que les pécheurs que la grace du tems paſcal n'a pas reſſuſcités, qui ont trouvé une nouvelle mort

dans les Sacremens, loin d'y trouver une vie nouvelle ; & que les crimes où ils tombent enſuite ne ſont pas des rechutes, mais la continuation des mêmes déſordres.

Je ſuppoſe donc, mes Frères, que la plupart de ceux qui m'écoutent, ont voulu de bonne-foi retourner à Dieu dans cette ſolemnité ſainte ; qu'un cœur briſé & humilié les a préparés à la grace des Sacremens ; & qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle & reſſuſcitée, promiſe à ceux qui étoient déja morts avec Jeſus-Chriſt par la douleur d'une ſincère pénitence : je ſuppoſe que les vérités ſaintes, entendues durant ces jours de ſalut ; que les lumières nouvelles nées dans vos cœurs ; que des ſentimens de grace formés par l'Eſprit ſaint ; que la laſſitude des paſſions, que les dégoûts du monde, que le vuide des plaiſirs, que la chimère des eſpérances, que la triſteſſe ſecrette du crime, que tout cela enſemble a formé au-dedans de vous, une réſolution nouvelle de rompre enfin des chaînes trop long-tems portées ; & de chercher dans le ſervice

de Dieu, & dans des mœurs plus pures, une paix & des conſolations que le monde n'a jamais pu vous donner.

Or, je dis que la première cauſe de vos rechutes, après des démarches de pénitence, qui ſembloient promettre une vie toute nouvelle, eſt dans les précautions négligées; je dis, les précautions de néceſſité, & les précautions de pure ſûreté.

J'appelle précautions de néceſſité, la fuite de certaines occaſions d'elles-mêmes toujours funeſtes à l'innocence, & où nous voyons une chute inévitable; la préſence & l'aſſiduité auprès des objets auxquels nous tenons par des paſſions injuſtes; les plaiſirs & les ſociétés où l'on ne ſe propoſe que le crime, les familiarités, & les libertés où la perte de la grace eſt ſure; en un mot, certaines ſituations incompatibles avec le ſalut.

Et voilà, mes Frères, où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amandement & de converſion. On ſe promet à ſoi-même plus d'attention & plus de fidélité dans ces occaſions dont nous venons de parler; on

on ſe perſuade qu'y portant des diſpoſitions plus ſaintes, le danger ſera moindre ; on ſe fait à ſoi-même mille raiſons ſpécieuſes pour ne pas s'en éloigner. Des raiſons de bienſéance ; ce ſeroient des diſcours publics, ſi l'on venoit à rompre tout d'un coup, & on ne veut pas s'y expoſer : des raiſons de devoir ; ce ſont des liens & des engagemens indiſpenſables, & on ne ſauroit les rompre : des raiſons de prudence ; ce ſeroit un éclat, & on veut l'éviter : des raiſons de fortune ; ce ſeroit ruiner ſans reſſource ſes affaires, & on ne peut pas tout abandonner : des raiſons d'impoſſibilité prétendue ; on n'en eſt pas le maître, & Dieu ne demande que ce qui dépend de nous : enfin, des raiſons même de Religion ; on ramènera peut-être à Dieu, ceux qui nous en ont éloignés autrefois, & l'on ne voit pas de mal à l'eſſayer.

Or, mes Frères, le myſtère de Jeſus-Chriſt reſſuſcité va nous fournir pour confondre ces vains prétextes, de grandes régles & des inſtructions importantes. En effet, n'ayant plus rien à craindre après ſa réſurrection

& dans ſa vie nouvelle, de la fureur de ſes ennemis, il ne vient pas cependant encore s'expoſer au milieu de Jéruſalem; il n'apparoît qu'à ſes Diſciples; il ne ſe montre que dans des lieux ſolitaires & écartés: & comme ſi la nouvelle vie qu'il a reçûe au ſortir du tombeau, étoit encore ſujette à la mort, il ne l'expoſe plus à la malice des Juifs; pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu; & qu'expoſer la grace à des périls certains, c'eſt l'avoir déja perdue.

Et certes, mes Frères, je ne vous dis pas premiérement qu'il eſt bien téméraire de compter, que Dieu vous ſoutiendra dans des occaſions, qu'il vous ordonne lui-même de fuir; que ſa protection deviendra le prix de votre témérité; & que ſes graces ſeront la récompenſe de la tranſgreſſion de ſes ordres.

Je ne vous dis pas en ſecond lieu, que c'eſt un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été juſqu'ici, & qui peut encore le devenir pour nous: un crime, parceque aimer le péril, c'eſt aimer tout ce qui conduit à la

chute ; un crime, parceque ne pas craindre de retomber, c'eſt ne faire aucun cas de la grace qui nous a relevés ; un crime, parceque ne vouloir pas s'éloigner des occaſions, c'eſt aimer encore tout ce qui les rend funeſtes à l'innocence ; un crime, parceque revoir avec plaiſir ce qui a fait tous nos malheurs, c'eſt n'être pas fâché d'avoir été coupable ; un crime, parceque ne pouvoir perdre de vûe tout ce qui réveille les paſſions, c'eſt les porter encore toutes dans le cœur ; un crime enfin, parceque chercher ſoi-même à combattre, c'eſt toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas en dernier lieu, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve ; que mille fois dégoûté de votre paſſion, & de l'objet infortuné qui l'avoit allumée dans votre cœur ; rebuté de ſes caprices & de ſes inconſtances, déchiré de remords, réſolu enfin de rompre des liens injuſtes ; ſa ſeule préſence vous a fait oublier vos dégoûts & vos projets : un inſtant de péril a renoué vos chaînes ; toutes vos réſolutions ont échoué contre cet

écueil fatal ; & que la même occaſion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites, qu'y portant maintenant des diſpoſitions plus ſaintes, le danger deviendra moindre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que toute diſpoſition qui nous conduit au péril eſt profane & criminelle ; que plus la grace a opéré dans notre cœur des deſirs d'une vie nouvelle, plus nous devons craindre d'expoſer ſon opération, & les miſéricordes du Seigneur ſur notre ame ; que la première diſpoſition que l'Eſprit de Dieu met en nous, c'eſt la défiance de notre foibleſſe ; & qu'enfin ce qui fait le crime dans les périls, n'eſt pas l'intention d'y ſuccomber ; c'eſt l'imprudence & la témérité qui les cherche.

Vous dites, que rompre tout d'un coup, ce ſeroit un éclat qui réveilleroit l'attention du public, & qui donneroit lieu à des ſoupçons, dont juſqu'ici vous avez ſu vous défendre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que vous ſeul ignorez ce que le public penſe ; & que ces ſoupçons que vous

voulez éviter, naiſſent plus de vos aſſiduités, qu'ils ne naîtront de votre éloignement & de votre fuite; que plus vous différez, plus vous accoutumez les yeux du public, & par-là plus vous rendez la rupture difficile & l'éclat inévitable; & qu'enfin un homme qui eſt au milieu des flâmes, n'éxamine pas tant pour ſe ſauver; que la promptitude de ſa fuite prévient toutes ſes réfléxions; & qu'il ſuffit de ſentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites, que ce ſont des engagemens indiſpenſables de bienſéance & de devoir, qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que votre premier devoir eſt de lui obéir & de ſauver votre ame; que tout engagement incompatible avec le ſalut n'engage point; que nul n'eſt obligé malgré lui de périr; & qu'enfin on peut ſe faire une bienſéance de la régle & de la vertu, mais qu'il eſt inſenſé de vouloir s'en faire une du déſordre & du vice même.

Vous dites, que ce ſeroit ruiner ſans reſſource votre fortune & vos

affaires, & que Dieu n'éxige pas qu'on en vienne à cette extrémité.

Et je vous dis de la part de Dieu, qu'il veut qu'on perde tout pour ſauver ſon ame ; que la plus grande fortune d'un Chrétien, eſt de faire ſon ſalut ; qu'on a tout quand on a la grace ; que c'eſt avoir perdu la foi, d'aimer mieux riſquer ſon ſalut éternel qu'une fortune de boue ; & qu'enfin, quand on a trouvé Dieu, on ne ſauroit plus rien perdre, à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites, que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de ſa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous ; qu'il nous rend toujours poſſible tout ce qu'il nous rend néceſſaire ; que l'impoſſibilité prétendue de nos devoirs eſt toujours dans les prétextes de nos paſſions, & jamais dans nos devoirs mêmes ; & qu'enfin, les obſtacles prouvent ſeulement qu'il eſt difficile de ſe ſauver, mais non pas qu'il eſt permis de ſe perdre.

Vous dites enfin, que dans les nouveaux ſentimens que Dieu vous

donne, vous voudriez pouvoir les inſpirer aux perſonnes qui vous ont ſéduit; & que la part qu'elles ont eue à vos déréglemens, les rendra plus ſenſibles à vos diſcours & à vos exemples.

Et je vous dis de la part de Dieu: Qui vous a établi guide & paſteur de votre frère? vous n'êtes pas encore bien affermi, & vous penſez déja à donner la main aux autres? à peine êtes-vous Néophite dans la Foi, & vous voulez déja en devenir l'Apôtre? Mais le Seigneur vous a-t-il permis d'expoſer votre ſalut, ſous prétexte d'empêcher que votre frère ne périſſe? Dieu demande-t-il de vous que vous commenciez par corriger les paſſions d'autrui, ou par pleurer vos paſſions propres? un lépreux qui veut remédier à la lépre de ſon frère, ne le purifie pas, mais achéve de ſe ſouiller lui-même; un zèle qui cherche les périls, n'eſt pas un zèle du ſalut d'autrui, mais une indifférence criminelle pour ſon ſalut propre. Et qui êtes-vous, pour vouloir être déja un inſtrument des miſéricordes du Seigneur ſur les ames? les ſeules

fonctions d'un pécheur ſont les larmes, le ſilence, la retraite, & la prière. Attendez que Dieu vous envoie pour entreprendre ſon œuvre : préparez, par de longs éxemples, l'efficace à vos diſcours : édifiez long-tems vos frères, avant que d'oſer les exhorter : achetez, par une longue fuite, le droit de les voir ſans danger ; & ſouvenez-vous que les complices de nos paſſions, ne ſauroient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous raſſurez-vous ſur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler, & toutes les occaſions certaines de crime ; que celles au milieu deſquelles vous vivez maintenant, ſont plutôt des diſſipations inévitables dans le monde, que des périls ; qu'elles font peu d'impreſſion ſur votre cœur ; que le long uſage leur a ôté par rapport à vous, tout ce qu'elles pourroient avoir de venin pour les autres ; qu'au fond à moins de ſe condamner à une retraite entière, on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde d'une certaine façon, &

d'entrer dans certains plaiſirs ; que vous en ſortez toujours comme vous y êtes entré ; & que ſi quelquefois, vous vous laiſſez aller, c'eſt plutôt une foibleſſe qui eſt en vous, qu'un venin qui ſe trouve dans la choſe même ; ſeconde illuſion qui devient un principe certain de rechute : & ſeconde ſorte de précautions qu'on néglige après la pénitence ; les précautions de pure ſûreté.

Or, mes Frères, une ame qui revient à Dieu, après les égaremens du monde & des paſſions, doit ſe regarder comme un malade frappé dans toutes ſes puiſſances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles ; l'eſprit rempli de préjugés & de ténébres ; l'imagination ſouillée de mille images impures ; la volonté affoiblie par une longue ſervitude ; les ſens déréglés par un long uſage de plaiſirs ; la chair rebelle & indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire : tout eſt encore malade, foible, languiſſant, dans une ame depuis long-tems eſclave du péché, & depuis peu arrivée à l'heureuſe liberté de la juſtice ; & la grace

qui a guéri ſes plaies, lui en a encore laiſſé les impreſſions & les foibleſſes, c'eſt-à-dire, les cicatrices prêtes à ſe r'ouvrir à la première occaſion.

Je dis donc que dans ce nouvel état de juſtice, la grace ne peut ſe conſerver que par des précautions infinies; que toutes vos paſſions n'étant encore qu'à demi éteintes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un ſouffle eſt capable de vous renverſer & de vous abbattre.

Cependant vous voulez vivre au ſortir des Sacremens, où la grace vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des Juſtes ſolidement établis, & qui n'auroient plus rien à craindre: vous fuyez peut-être les occaſions qui vous ont ſéduit; vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous ſéduire: le crime vous allarme; le danger ne vous touche pas; vous vous faites à vous-même un plan de conduite, d'où vous ne banniſſez que vos malheurs paſſés; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'au-

tres routes : les jeux, les ſpectacles, la vie inutile, la familiarité des entretiens, la licence des diſcours, la ſenſualité des tables, les ſoins de l'ambition, l'amertume des jalouſies & des concurrences : vous ne changez rien au fond de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le déſordre ; les ſources, les attraits, les routes qui y ménent, vous les laiſſez : vous ne pouſſez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle ; vous comptez que ſe convertir, c'eſt préciſément ne plus tomber ; que vivre dans la grace, c'eſt ne plus vivre dans le péché ; & que le changement du cœur n'eſt pas un renouvellement de l'homme tout entier, & un changement univerſel de conduite.

Or, Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection ne conſerve plus rien de ſa vie terreſtre & mortelle : tout eſt nouveau & changé en lui : ſes plaies mêmes ſont devenues des rayons de gloire & des marques d'immortalité : ce n'eſt plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités & de nos miſères ; c'eſt un Roi glorieux, qui mé ne en triomphe les Principautés &

les Puiſſances : en un mot, ſa réſurrection eſt une vie toute nouvelle, un miniſtère nouveau, une rédemption & une juſtification nouvelle; tel eſt le modéle d'une vie reſſuſcitée.

En effet, mes Frères, c'eſt une illuſion de prétendre qu'en ne changeant preſque rien à vos mœurs, vous puiſſiez conſerver la grace : car premiérement, ſi nos plus ſaintes réſolutions trouvent des écueils dans l'inconſtance ſeule de notre cœur; ſi nous nous ſommes à nous-mêmes une tentation continuelle; ſi nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abbattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous poſſédent, les inégalités qui nous entraînent; en un mot, ſi tout ce qui eſt en nous eſt péché, ou ſource de péché; hélas! pouvons-nous être en ſûreté contre des périls que nous cherchons, puiſque nous ne le ſommes pas contre nous-mêmes? un malade qui porte déja un poiſon lent dans le ſein, n'a-t-il rien à craindre

d'un air contagieux & funeſte à la ſanté la mieux établie ? & pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocens pour nous, puiſque nous nous ſommes ſans ceſſe un danger à nous-mêmes ?

En ſecond lieu, le paſſé devroit ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir : la réſolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déja formée plus d'une fois dans les mêmes circonſtances : la révolution de chaque année, vous a preſque toujours trouvé en ce ſaint tems, touché de vos crimes & réſolu de vivre plus chrétiennement ; d'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice, vous n'avez jamais pu l'achever ? d'où vient que vos eſſais n'ont jamais été heureux ; & qu'après vous être répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité, le lendemain vous a toujours retrouvé infidéle ? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; vous vous interdiſiez certaines occaſions, où la chute n'auroit pas été douteuſe pour vous ; d'où vient donc que malgré ces précau-

tions que vous croyiez ſeules eſſentielles, vous êtes toujours retombé ? n'eſt-ce pas que comptant d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit y conduire, & que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avoit conduit à le perdre ?

Je veux que vos réſolutions ſoient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, votre cœur plus touché ; & que cette démarche de changement ſemble promettre plus que toutes les autres : en vain les diſpoſitions paroiſſent différentes ; les ſuites ſeront encore les mêmes : ce qui fait perſévérer dans la grace, n'eſt pas la vivacité des ſentimens qui nous y rappelle, c'eſt la fidélité des précautions qui nous y ſoutient : ce n'eſt pas une certaine ardeur qui commence, c'eſt la vigilance qui pourſuit. Les premières impreſſions de la grace, en certains cœurs ſur-tout, ſont toujours vives & ardentes : le premier goût de Dieu, nous trouvant laſſés & dégoûtés du monde, nous ſaiſit & nous tranſporte : plus même les paſſions avoient eu d'empire ſur nous, plus la grace d'a-

bord nous attendrit & nous touche : le cœur accoutumé aux ſentimens les plus vifs, ne ſent plus rien que d'extrême ; & les premières larmes dans le pécheur qui va retomber, ſont ſouvent plus vives & plus abondantes, que dans le pécheur qui perſévère.

C'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas juger de ſoi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la réſolution d'une vie nouvelle : la vie chrétienne n'eſt pas dans des ſentimens paſſagers ; elle eſt dans une fidélité conſtante & durable : ce n'eſt pas une ſaillie d'un cœur facile à s'attendrir ; c'eſt une diſpoſition ſtable de Foi & de componction : ce n'eſt pas une étincelle qui s'évanouit auſſi-tôt ; c'eſt une lampe ardente & luiſante, que les vents des tentations éteignent difficilement, & qui nous montre long-tems la vérité, & les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être, que votre état ſemble vous rendre ces occaſions inévitables ; que deſtiné par votre naiſſance, ou par votre rang, à vivre au milieu du monde & de la Cour, vous ne pouvez pas vous

y faire des mœurs à part ; qu'il faut ſuivre les uſages établis ; ne pas reculer à certaines propoſitions, de peur de paroître extraordinaire ; & qu'en un mot, ſi vous étiez à vous, il vous ſeroit aiſé de vous faire un plan de vie, tel que nous pourrions le ſouhaiter : mais qu'étant redevable à tous ceux preſque qui vous environnent, il faut vous préter, & remplir les devoirs & les bienſéances attachées à votre état.

A cela, je vous réponds moi-même, qu'il eſt vrai, que les périls où l'ordre de Dieu & les devoirs de notre état nous engagent, ceſſent de l'être à notre égard ; que Pierre ſur les flots, où Jeſus-Chriſt lui avoit ordonné de marcher, étoit plus en ſûreté que Jonas dans le navire même où ſon infidélité l'avoit conduit ; que Daniel au milieu des lions dévorans, avoit moins à craindre que ce Prophéte infidéle ſur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours ; que ce qui fait la ſûreté, n'eſt pas préciſément la ſituation où nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place ; qu'ainſi il faut bien

diſtinguer les périls attachés par l'ordre de la Providence à notre état, de ceux que notre goût & nos panchans y cherchent ; & que ſi nous voulons être de bonne-foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne ſont pas les périls inſéparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous ſéduiſent.

Je vous réponds encore, qu'il y a preſque plus d'occaſions de vertu, que de chute, attachées à vos charges, à votre état, aux ſoins publics ; & que ſi vous vouliez en remplir toutes les obligations, en ſouffrir tous les aſſujettiſſemens, en ſupporter les contre-tems, en étudier les révolutions & les viciſſitudes, en rapporter à Dieu les peines, les dégoûts & les contraintes, vous trouveriez dans la vie du monde & de la Cour, plus de leçons & de moyens de ſalut, que dans celle des cloîtres & des déſerts : mais vous ne comptez parmi vos devoirs, que les périls que vous aimez & qui n'en ſont pas ; & vos devoirs véritables, vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires,

dont vous pouvez vous diſpenſer à votre gré.

Vous vous raſſurez peut-être ſur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaiſirs publics au milieu deſquels vous vivez, ne font aucune impreſſion marquée ſur votre cœur; & qu'ainſi il n'eſt point de loi qui puiſſe vous les interdire.

Mais je pourrois vous répondre premiérement, que les impreſſions ſont quelquefois d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont plus inſenſibles; qu'on ſe défie des ſentimens marqués & profonds, & qu'on ne peut plus ſe déguiſer à ſoi-même; mais qu'on s'endort ſur ceux qui ne font que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inſpirer des ſentimens vagues de tendreſſe, qu'inſinuer le venin, que nous préparer à toutes les paſſions, que nous remplir d'images vaines & frivoles, que nourrir notre eſprit de maximes paſſionnées & laſcives; & que ſouvent cette prétendue innocence, qui ne conſiſte qu'à ſe conſerver libre de paſſion particulière, n'eſt qu'une corruption du cœur plus dangereuſe & plus univerſelle.

Je pourrois vous répondre encore, que ſouvent l'inſenſibilité qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangereuſes, & qui nous perſuade que nous n'y courons point de riſque, n'eſt pas une marque que nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus corrompus : les dangers, pour avoir trop fait d'impreſſion ſur nous, n'en font preſque plus de ſenſible : le long uſage des plaiſirs leur a ôté, à notre égard, le privilége de nous toucher vivement, ſans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous ſouillent & nous infectent ſans nous piquer ; comme un corps déja engourdi par le venin de la première piquure que lui a fait le ſerpent, reçoit la ſeconde ſans en ſentir la douleur : le mal n'eſt pas ſi grand, quand on ſe trouve encore ſenſible ; c'eſt une marque qu'il reſte encore quelque choſe de ſain dans le cœur : l'inſenſibilité qui nous raſſure, eſt donc plutôt un engourdiſſement qui vient de corruption, qu'une force qui naiſſe de la vertu : c'eſt la ſatiété des plaiſirs qui fait toute notre innocence.

Enfin, je pourrois vous répondre : Vous vous vantez que rien ne fait impreſſion ſur votre cœur ; & que les périls contre leſquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours inſenſible : mais d'où vient donc que lorſque vous venez enfin nous ouvrir votre conſcience au Tribunal ſacré, & avouer à nos pieds des chutes qui vous couvrent de confuſion, vous nous alléguez ſi fort votre foibleſſe, pour excuſer vos égaremens ? d'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur, qui malgré vous s'emporte & vous échappe ? d'où vient que vous nous faites tant valoir alors le malheur d'un tempérament fragile, & dont vous n'êtes preſque plus le maître ? d'où vient qu'alors vous nous avouez que tout eſt danger pour vous ; que ce qui ſeroit innocent pour les autres, devient par la corruption de votre cœur, criminel à votre égard ; que vous n'avez jamais ſû réſiſter ; que vous donnez à la complaiſance ce que l'inclination refuſe ; qu'il faudroit vous retirer dans un déſert pour être en ſûreté ; que toutes vos réſolutions

n'ont jamais été plus loin, que juſqu'au premier péril qui les a attaquées; & que vous pouvez bien répondre de la ſincérité & de la bonne-foi de vos promeſſes, mais que vous ne ſauriez répondre de vous-même? Vous éxagérez votre foibleſſe, quand il s'agit d'excuſer vos crimes paſſés; & vous voulez qu'on vous croye fort, dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu! mes propres malheurs ne devroient-ils pas ſuffire ici pour m'inſtruire? en vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidéle; j'ai toujours éprouvé qu'on le vouloit en vain, tandis qu'on vouloit encore s'expoſer au milieu des flots & des écueils; & tous mes projets de fidélité n'ont jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages: *Veni in altitudinem* Pſ. 68. 3.
maris, & tempeſtas demerſit me. O mon Dieu! vous ſeul ſavez que le plus foible des hommes, je me ſuis fait une gloire inſenſée de braver tout haut les périls, tandis qu'en ſecret je rougiſſois de ma confuſion & de ma foibleſſe: *Deus, tu ſcis inſipientiam* Ibid. ℣. 6. & 20.

meam , & confuſionem meam. Arrachez-moi vous-même du milieu de ces objets , où à peine relevé de ma chute , vous m'avez vû retomber à l'inſtant : tirez-moi de cette boue où je ne ſaurois marcher , ſans enfoncer
℣. 15. tous les jours davantage : *Eripe me de luto , ut non infigar.* Ne laiſſez plus mon cœur entre les mains de ma légéreté & de mon inconſtance : je ſens que malgré toutes les promeſſes que je vous fais d'être à vous , le premier péril va me retrouver encore infidéle : fixez enfin les incertitudes de mon ame : délivrez-la de ſa propre
℣. 19. inſtabilité : *Intende animæ meæ , & libera eam.* Il eſt bien plus dangereux de pouvoir vous oublier , un moment après qu'on vous a aimé , que de ne pas vous aimer encore : je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent vôtre colère ſur ma tête ; que mes ſoupirs & mes promeſſes tant de fois violées , ne ſoient à vos yeux comme des dériſions & des outrages ; & que les flots qui m'agitent depuis ſi long-tems , ne me creuſent enfin eux-mêmes un éternel
℣. 16. précipice : *Non me demergat tempeſtas*

aquæ, neque abſorbeat me profundum. Et voila la ſeconde excuſe de nos rechutes, les réſolutions violées.

II. PARTIE.

JEſus-Chriſt, reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus; parceque ſa réſurrection eſt l'accompliſſement de toutes ſes promeſſes. Il avoit promis à ſon Père de le glorifier s'il le délivroit de la mort; de faire connoître ſon nom à toute la terre, & de lui former partout des adorateurs en eſprit & en vérité: il avoit promis à ſes Diſciples de les revétir de la vertu du Très-haut; de leur donner une force & une ſageſſe, à laquelle le monde entier ne pourroit réſiſter; de les établir les maîtres de la mort & de la vie: il leur avoit promis la conquête de l'Univers, les clefs du Ciel & de l'enfer, la converſion des peuples & des Céſars, le triomphe de la Croix, le renverſement des Idoles, l'établiſſement de la ſcience du ſalut ſur la terre. Ces promeſſes étoient magnifiques: mais à peine eſt-il reſſuſcité, qu'elles commencent à s'accomplir; & ſi le miracle de ſa réſurrection juſtifie la vérité de ſes pro-

meſſes, on peut dire que l'accompliſſement de ſes promeſſes, eſt la preuve la plus déciſive du miracle de ſa réſurrection.

Or voilà, mes Frères, la ſeconde inſtruction que nous fournit ce Myſtère. Nous avons fait à Dieu mille promeſſes en approchant du Tribunal ſacré où nous avons trouvé une nouvelle vie; les accompliſſons-nous après être reſſuſcités? & peut-on dire de nous comme de Jeſus-Chriſt, que le miracle de notre réſurrection & de notre nouvelle vie, prouve la ſincérité de nos promeſſes paſſées; & que l'accompliſſement de nos promeſſes, eſt le témoignage le plus certain du miracle & de la vérité de notre vie nouvelle. Seconde cauſe de nos rechutes; les promeſſes & les réſolutions violées.

Oui, mes Frères, lorſque touchés du deſir d'une vie plus chrétienne, laſſés du monde & de nos paſſions, nous ſommes venus les déteſter en ces jours de ſalut aux pieds de Jeſus-Chriſt; nous nous ſommes preſcrits à nous-mêmes mille moyens de conſerver la grace, ſans leſquels il ne nous paroiſ-

paroiſſoit pas poſſible de perſévérer dans la voie de Dieu: nous avons fait mille projets ſur toute la conduite de notre vie; nous avons marqué en détail un reméde à chacun de nos maux; la fuite, à certains périls; la fermeté, à certaines complaiſances; la retraite, à certaines diſſipations; la modeſtie, à certaines indécences; le ſilence & la circonſpection, à certains diſcours; la charité, à certaines antipathies; le retranchement & la régle, à certaines ſuperfluités; l'uſage de la prière & les pratiques de la piété, à certaine inutilité de vie; la fréquentation plus éxacte des Sacremens, à notre pareſſe; enfin, éclairés alors ſur tous nos beſoins, ſentant vivement toutes nos plaies qui ſaignoient encore, nous leur avons préparé à chacune ſon remède; & pénétrés des miſéricordes de Dieu ſur nous, qui vouloit bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés; de ſa patience, que la durée de nos crimes n'avoit pu rebuter; de ſa ſageſſe, qui avoit fait ſervir à notre ſalut, nos paſſions mêmes; nous avons fait mil-

le réſolutions de fidélité que nous avons ſcellées de nos ſoupirs & de nos larmes.

Cependant ces réſolutions ſi eſſentielles à notre ſalut, n'ont preſque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : ſemblables à ces projets ſpécieux, qui amuſent le loiſir d'un eſprit oiſeux, & dont on n'aime jamais que l'idée, la nouveauté ſeule nous en a plû : nous avons cru qu'il n'en coûteroit plus rien de les accomplir, parceque nous avions trouvé une ſorte de plaiſir à les former ; & que nous en aimerions la réalité, comme nous en avions aimé le ſonge & la chimère : peut-être même y avons-nous été fidéles un certain tems : un reſte de honte de violer nos promeſſes, un moment après que nous venions de les jurer aux pieds des autels, nous a ſoutenus les premiers jours ; mais notre fidélité n'a pas été loin : nous ſommes parvenus peu à peu à nous perſuader que nos réſolutions étoient des ſcrupules ; que c'étoit un joug inutile que nous nous étions impoſé à nous-mêmes ; qu'il y a de la foibleſſe d'eſprit à vouloir ſe

faire une obligation de ce qui n'en eſt pas une pour les autres ; qu'au fond, on peut ſe ſauver ſans s'aſſujettir à ces ſortes de pratiques ; que le zèle qui nous les inſpira, étoit bon ; mais que nous ne nous connoiſſions pas nous-mêmes, en ſuppoſant qu'il dureroit toujours ; qu'il ne faut pas chicaner avec Dieu ; que le ſalut ne git point en des minuties ; & qu'il arrive toujours que pour vouloir trop bien faire, on ne fait rien du tout. Ainſi les réſolutions s'oublient ; les promeſſes s'évanouiſſent ; le plan qu'on s'étoit formé d'une nouvelle vie ne ſubſiſte plus même dans le ſouvenir ; & l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promeſſes, comme l'affranchiſſement d'un joug qui commençoit à péſer, & le retour d'une liberté dont on s'étoit mal-à-propos privé ſoi-même.

Or, voilà la grande ſource des rechutes après la ſolemnité ſainte. Premiérement, parceque nos réſolutions renfermoient les moyens uniques de notre perſévérance ; & que c'eſt une chimère de ſe flatter qu'on perſévérera, tandis qu'on néglige tous les

moyens auſquels notre perſévérance eſt attachée. Vous vous étiez preſcrit certains tems de prière, parceque vous ſentiez que votre cœur, privé de ce ſecours, retomboit ſur lui-même, ſe ranimoit pour le monde, ſe refroidiſſoit pour la piété, & ne trouvoit plus en lui dans les périls, que ſa propre foibleſſe : vous vous étiez impoſé certaines mortifications, parceque votre propre expérience vous avoit appris qu'en ne refuſant rien à vos ſens, cette vie de pareſſe & de ſenſualité, mettoit en vous des diſpoſitions inévitables au crime : vous vous étiez marqué à vous-même certains ſacrifices de l'honneur, de la fierté, de la vanité; parceque vous aviez éprouvé, que pour peu que vous vous prêtaſſiez à ces panchans, vous n'étiez plus à tems d'y mettre des bornes, & que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or, vous négligez ces moyens; ces tems de prière, ſi néceſſaires à votre foibleſſe, vous les abandonnez; ces ſacrifices ſi utiles à votre foi, vous vous en diſpenſez : & comment voulez-

vous que la vie de la grace ne s'éteigne pas en vous, ſi tout l'affoiblit, & ſi rien ne la nourrit & ne la préſerve ?

D'ailleurs, ce qui rend l'infidélité aux réſolutions formées encore plus dangereuſe, & toujours ſuivie d'un retour dans nos premiers déſordres, c'eſt que non-ſeulement elles renferment les moyens généraux de la perſévérance de tout fidéle ; mais que Dieu vous les ayant inſpirées à vous dans les premiers momens de votre converſion, vous avoit fait connoître que c'étoient-là les ſeules voies, par où vous, en particulier, pouviez conſerver la grace reçue, les ſeuls remédes ſpécifiques de vos propres maux, & les moyens perſonnels par où il vouloit vous conduire dans votre nouvelle vie : vous ſortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener : vous n'entrez plus dans les deſſeins de la miſéricorde de Dieu ſur votre ſalut : vous dérangez l'ouvrage de votre juſtification : vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite, qui n'étant pas celui que l'Eſprit de

Dieu vous avoit d'abord propoſé, ne peut être qu'un édifice de l'amour propre fondé ſur un ſable mouvant, & qui ne vous prépare que de triſtes ruines.

De plus, c'eſt qu'en vous accoutumant à violer vos réſolutions, vous vous faites une coutume dangereuſe d'agir contre vos propres lumières; de réſiſter à la voix de votre cœur; de vous raſſurer contre vous-même: vous émouſſez en vous cette délicateſſe de conſcience ſi néceſſaire pour ſe ſoutenir dans la vertu : vous perdez une certaine tendreſſe de piété qui nous reproche ſans ceſſe les fautes les plus légères, & qui nous ſert de frein contre le crime : vous vous accoutumez à vous ſoutenir contre les jugemens de votre propre cœur: & par-là, ou votre conſcience devient tranquille, ou malgré ſes agitations vous êtes tranquille vous-même; c'eſt-à-dire, ou vous parvenez à une fauſſe paix, ou vous ſouffrez paiſiblement vos remords & vos troubles : ainſi la conſcience accoutumée à violer tranquillement ſes réſolutions, s'accoutume peu à peu à re-

nouveller ſans remords ſes crimes : car nous ne ſommes pas long-tems fidéles à Dieu, dès que nous ne le ſommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoûte pas enfin, que l'infidélité qui viole les réſolutions priſes dans un commencement de nouvelle vie, eſt un mépris formel de la grande miſéricorde de Dieu qui avoit opéré en vous ces mouvemens de ſalut. Vous êtes preſque fâché que ſa bonté vous éclaire de ſi près ſur vos devoirs : vous enviez la deſtinée de ceux qui ſe font une conſcience plus commode & plus tranquille : vous vous ſavez mauvais gré d'une certaine délicateſſe de cœur, qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous-même, & que vous vous reprochez les choſes à votre avis les plus indifférentes : vous voudriez pouvoir parvenir à vous perſuader que mille omiſſions ſur leſquelles vous ſentez de vifs remords, ſont de vains ſcrupules : vous regardez la lumière que la main miſéricordieuſe de Dieu met dans votre cœur, comme une lumière importune, ennemie du repos & du bonheur de votre vie : vous vou-

driez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne ſe montre preſque point : vous reprochez à Dieu ſes propres bienfaits ; ſes graces ſont des faveurs qui vous fatiguent. Or, la grace cherche les bons cœurs : une ame que les bienfaits de Dieu laſſent, laſſe bientôt ſes miſéricordes : il a horreur d'un cœur noir à qui ſes bienfaits ſont à charge ; d'un cœur ingrat, qui ſe reproche d'y avoir été trop ſenſible ; d'un cœur corrompu, qui voudroit pouvoir ſoutenir le crime ſans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit & rejette, ces cœurs légers & infidéles ; ſi vifs dans leurs promeſſes, ſi tranquilles un moment après dans leurs tranſgreſſions.

C'eſt à vous à nous dire ſi vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous reſſemble. Car rappellez ici vos momens heureux, où touché de la grace, vous êtes venu vous humilier aux pieds du Tribunal ſacré, & former le deſſein d'une vie nouvelle : que de regrets ſincères ſur le paſſé ! que de proteſtations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir ! de quel air touchant vous plaigniez-

vous à Dieu de l'avoir connu ſi tard ? combien de fois lui avez-vous redit que ce moment de pénitence étoit le plus heureux de votre vie ; & qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille dans le crime ? Infidéle ! & après tout cet appareil de réconciliation, vous oubliez vos promeſſes que vos larmes toutes ſeules & vos ſoupirs auroient dû rendre ſacrées, quand le reſpect dû au Seigneur à qui vous les faiſiez, n'auroit pas ſuffi pour vous empêcher de les violer ? Ah ! vous vous piquez de fidélité envers de vaines créatures, mon cher Auditeur ; la foi donnée dans un engagement profane & criminel, eſt ſouvent l'unique raiſon, qui malgré vos remords & vos dégoûts, vous défend de le rompre : la gloire chimérique de paſſer pour conſtant & fidéle, dans des paſſions où la fidélité n'eſt qu'une foibleſſe honteuſe, vous retient & vous touche : vous vous faites un honneur inſenſé d'une conſtance & d'une bonté de cœur, qui n'en eſt qu'une corruption plus profonde & plus déſeſpérée ; & envers votre Dieu, vous ne rougiſſez pas

d'être perfide ? & la bonne-foi, en traitant avec votre Seigneur & votre Père, ne vous paroît pas une vertu ſi eſtimable ? & le bon cœur pour lui n'eſt plus une gloire qui vous intéreſſe & qui vous pique ? Ah ! il ſe plaignoit autrefois dans ſon Prophéte, que le pécheur ne le diſtinguoit pas de l'homme : mais c'eſt tout ce que je vous demanderois aujourd'hui. Traitez du moins avec votre Dieu, comme vous traitez avec les créatures : faites-vous du moins une gloire d'être dans la Religion, ce que vous avez peut-être été dans des paſſions profanes & inſenſées, ſincère, ſolide, généreux, fidéle, incapable de trahir votre foi & la religion de vos promeſſes. N'eſt-il pas beau de ſervir conſtamment un ſi grand Maître ? n'y a-t-il point de nobleſſe, de force, d'élévation à lui conſerver la fidélité qu'on lui a jurée ? & ne ſeroit-ce point une gloire & une vertu, de ſe piquer de conſtance & de grandeur, envers celui envers qui ſeul il eſt grand d'avoir ſû être fidéle ?

Hélas, mes Frères ! nous regardons comme des fautes légères de

violer les réſolutions ſaintes que la grace nous a inſpirées ; les perſonnes mêmes qui ſont depuis long-tems dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités ſans ſcrupule : c'eſt-là cependant la ſource de tous nos malheurs : c'eſt par-là que la Foi s'éteint, que la grace ſe retire, que Dieu ſe dégoûte, & que ſa juſtice nous abandonne : c'eſt par-là que nous contriſtons l'Eſprit ſaint, que nous rejettons ſa vérité & ſa lumière, que nous réſiſtons à notre propre conſcience, que nous nous jouons de Dieu, & que nous nous creuſons un précipice à nous-mêmes : c'eſt par-là que nous devenons de foibles roſeaux qui ſe laiſſent aller à tout vent, & des nuées légères & ſans eau, qui ſans ceſſe changent de route : c'eſt par-là que nous nous faiſons une habitude de notre propre inconſtance ; de ſentir mille bons deſirs, & de les étouffer ; de commencer mille entrepriſes, & de les abandonner ; d'avoir mille envies de mieux faire, & d'être toujours les mêmes ; de nous impoſer mille précautions, & de nous en laſſer : c'eſt par-là que toute

notre vie n'eſt plus qu'une viciſſitu
de crime, & de repentir ; de re
chement, & de zèle ; de diſſipatio
& de retraite : c'eſt par-là que no
vivons toujours incertains de nou
mêmes ; ne pouvant nous faire u
état fixe, ni dans le crime, ni dans l
vertu ; incapables de ſoutenir, ni la
licence du déſordre, ni les contrain
tes de la piété ; flottant toujours au
gré de notre légéreté ; nous laſſant
bientôt de la même ſituation ; & nous
promettant toujours de trouver dans
celle où nous ne ſommes pas, le re
pos & la tranquillité qui nous man
que. Ainſi la vie ſe paſſe, la conſ
cience s'uſe, la ſenſibilité au bien s'é
teint, Dieu ſe laſſe, l'éternité appro
che, le moment déciſif arrive, &
nous ſurprend encore dans ces triſtes
alternatives : nous nous trouvons au
terme avant que d'avoir pris parti :
notre courſe eſt finie avant que nous
nous ſoyons déclarés : nous ſortons
de la vie avant que d'avoir déclaré
pour qui nous devons vivre : nous
ceſſons d'être, avant d'avoir décidé à
qui nous ſommes ; & tous ces ſenti
mens de regret & de repentir, qui

accompagnent notre mort, ne ſont proprement que la dernière inconſtance de notre vie.

Grand Dieu ! notre propre foibleſſe doit vous parler ici pour nous : ce fonds d'inconſtance, dont nous ſommes paîtris, & qui eſt la ſource de tous nos malheurs, doit devenir le grand motif de vos miſéricordes : vous connoiſſez, ô mon Dieu, la fragilité de notre boue ; puiſque c'eſt vous qui nous avez formés ; & vous n'avez pas oublié que nous ne ſommes qu'une pouſſière frivole, qu'un ſouffle agité, & qui ne ſauroit preſque trouver ici-bas de conſiſtance : *Quoniam ipſe cognovit figmentum noſtrum : recordatus eſt quoniam pulvis ſumus.* Vous ſavez, Seigneur, que votre Eſprit, qui forme en nous les ſaintes penſées & les mouvemens du ſalut, ne ſauroit preſque ſe fixer dans la mutabilité de notre cœur ; qu'il n'eſt pour nous qu'un Eſprit rapide & paſſager ; & qu'à peine a-t-il opéré en nous de bons deſirs, que de nouveaux objets effacent à l'inſtant ces impreſſions ſaintes, de ſorte qu'il n'en reſte pas même de foibles traces : *Pſ.* 102. 14.

Ibid. ℣. 16. *Quoniam ſpiritus pertranſibit in illo, & non ſubſiſtet ; & non cognoſcet amplius locum ſuum.* Mais que votre miſéricorde, grand Dieu ! ſoit plus abondante que notre foibleſſe : un père eſt touché de la légéreté de ſes enfans ; mais ſa tendreſſe croît avec les dangers où les expoſe l'inſtabilité de leur ℣. 13. âge : *Quomodo miſeretur pater filiorum, miſertus eſt Dominus timentibus ſe.* Ne rejettez pas des cœurs plus foibles, que coupables ; plus légers, que corrompus ; plus incapables de ſolidité & de vertu, que de noirceur & de crime ; & qui ne ſe laiſſent jamais entraîner aux objets des ſens & des paſſions, ſans un deſir ſecret de revenir encore à vous, & de réparer par une nouvelle fidélité, ces momens de foibleſſe & de complaiſance. Dernière ſource de nos rechutes, les réparations omiſes ; mais je n'en dis qu'un mot.

VIII. Réflex. OUI, mes Frères, on ne perſévère pas dans le ſervice de Dieu après la ſainte ſolemnité ; parceque notre nouvelle vertu n'eſt jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes.

Or, la réſurrection de Jeſus-Chriſt répare tout : la gloire de ſon Père, par la deſtruction des Idoles ; le ſcandale de ſa mort, par l'immortalité qu'il ſe donne à lui-même ; la baſſeſſe de ſon miniſtère, par l'éclat de ſa nouvelle vie ; les doutes & la timidité de ſes Diſciples, par l'effuſion de l'Eſprit ſaint qui les change en de nouveaux hommes ; la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples ; enfin l'obſcurité des Ecritures, par l'accompliſſement des prophéties. Tout eſt réparé, dit l'Apôtre, par la réſurrection de Jeſus-Chriſt ; tout eſt rétabli à ſa place ; tout rentre dans l'ordre : *Per ipſum inſtaurare omnia.* Auſſi, mort une fois, il ne meurt plus : pour nous, notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les déſordres de l'ancienne ; & voilà la dernière ſource de nos rechutes : les réparations omiſes. *Epheſ.* 1. 10.

Je dis les réparations premiérement de pénitence. Après une vie toute dans les ſens, dans la volupté, dans l'ivreſſe des plaiſirs, on ne ſe punit point ; on ne voit ni retranchement, ni auſtérité, ni ſouffrance : on veut

bien ſortir du crime, parcequ'on en eſt fatigué, parceque c'eſt un joug qu'on ne peut plus porter, parceque c'eſt un ver dévorant dont on eſt rongé : on veut bien ſortir du crime, parceque c'eſt une vie d'agitation & de tumulte qui ne convient plus, parcequ'on ſe trouve dans certaines ſituations où le monde ne plaît plus, parceque le frivole des paſſions ne nous ſied plus : on veut bien ſortir du crime, parceque la conſcience crie, la vérité preſſe, l'éternité étonne, la mort paroît à la porte, Dieu ſe fait entendre : on veut, dis-je, ſortir du crime ; mais on ne ſe propoſe dans la vertu, que le plaiſir de l'éxemption du crime même ; que le bonheur d'être quitte enfin de ſes remords & de ſes inquiétudes ; que la douceur de vivre en paix avec ſoi-même : on ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avoit de triſte & de pénible dans le crime ; comme une vie douce & tranquille que les paſſions n'agitent plus, que les remords ne troublent plus, que les excès n'affoibliſſent plus, que les plaiſirs ne dérangent plus : on ſe cherche ſoi-

même en revenant à Dieu : on secoue le joug du péché ; mais on ne s'impose pas le joug de Jesus-Christ : on bannit les amertumes des passions ; mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence : on se dépouille de l'ignominie du vieil homme ; mais on ne se revêt pas de la mortification du nouveau : on sort de l'oppression de l'Egypte ; mais on n'entre pas dans les voies laborieuses du désert : en un mot, on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur & le plaisir de ne plus l'être.

Les réparations secondement de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain ; on se contente de renoncer à certains vices criants qui étoient à charge ; mais d'en venir à certaines discussions qui auroient des suites, & qui nous engageroient en des démarches désagréables, on n'y pense pas. Ainsi, vous êtes dans une place où votre nom sert de prétexte à mille abus ; où des subalternes corrompus s'enrichissent sous votre protection, aux dépens de l'équité ; où ils vendent les graces, où ils font même acheter la justice,

où ils éxigent ce qui n'eſt pas dû, où ils mettent à prix le droit de vous approcher : vous entrevoyez ces myſtères d'iniquité ; mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près : vous craignez l'embarras d'une diſcuſſion, & d'en venir à éloigner des perſonnes néceſſaires : peut-être même le fruit de leurs injuſtices coule-t-il juſques dans vos mains : or, une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis long-tems : le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne : le public ne ſe reſſent point de votre prétendue vertu : vous devenez meilleur pour vous ; vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainſi vous avez paſſé par des charges militaires, où des véxations & des pillages ſont arrivés, que vous auriez dû empêcher ; où la licence du Soldat a été une ſuite de votre inattention, ou de votre indulgence : vous revenez à Dieu ; mais tant de peuples qui ont ſouffert à votre occaſion, les ſoulagez-vous ? mais tant de dommages, dont vous avez été le protecteur ou la cauſe, les réparez-vous ? mais tant

de malheureux que vous avez faits, leur rendez-vous la conſolation & la paix ? mais tant de larmes répandues, les eſſuyez-vous ? vous ne portez pas ſi loin les vûes de la vertu : vous les bornez toutes à vous-même. Ainſi vous vous êtes ſervi de votre crédit auprès de ceux qui ſont en place, pour faire paſſer des affaires onéreuſes au peuple : vous avez fait un trafic honteux de votre nom & de votre faveur : vous avez vendu lâchement les larmes de vos frères : vos mains ont touché le prix du ſang, & de l'infortune de mille malheureux : vous avez fourni à vos jeux, à votre luxe, à vos plaiſirs, de cet argent d'iniquité : tout l'anathême des malheurs publics tombe ſur vous ſeul : cependant, en participant aux Sacremens, vous croyez avoir effacé d'un ſeul coup toutes ces horreurs de votre vie : des maux que vos larmes & vos biens pourroient à peine réparer, vous les rangez tout au plus parmi vos ſcrupules & vos doutes ; & loin de trembler ſur les ſuites d'un crime preſque irréparable, vous croyez être allé fort au-de-

là de ce que vous devez, en vous en faiſant ſeulement une peine légère. Ainſi, enfin vos dépenſes & vos profuſions ne connoiſſent point de bornes : vous vivez au milieu de votre abondance, comme ſi la ſource de vos revenus étoit intariſſable, ou que le monde entier vous appartînt : cependant, mille créanciers malheureux ſouffrent de vos profuſions & de vos magnificences : l'Ouvrier & le Marchand portent tout ſeuls le poids & l'incommodité de votre faſte : eux ſeuls ſe reſſentent du mauvais état ſecret de vos affaires : vous leur refuſez leur bien, tandis que vous vous accordez à vous-même fort au-delà du vôtre : vous leur retranchez leur pain & leur néceſſité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-même les bizarreries des ſuperfluités & de l'abondance. Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point : une nouvelle vie ne retranche point de dépenſe : la dévotion n'incommode perſonne : on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'Ouvrier & le Marchand murmurent : on jouit avec complaiſance

de la réputation de la vertu, tandis qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité & de la juſtice : on vient avec confiance manger le Pain du Ciel à la Table ſainte, tandis que nos profuſions outrées ôtent la nourriture à nos frères : on s'applaudit ſoi-même, tandis que mille malheureux nous maudiſſent ; & l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'eſt qu'elle eſt chargée de la haine & des imprécations qui n'étoient dûes qu'à nous-mêmes. Oui, mes Frères ; de-là, tant de murmures contre la piété ; de-là, ces diſcours publics que le monde fait tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphaſe, & peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui ſe diſent Juſtes : que la véritable dévotion eſt de ne faire tort à perſonne, eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, eſt de payer ſes dettes, & de ne vouloir avoir que ce qui eſt à ſoi ; qu'on ſe fait des ſcrupules ſur des riens, & qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui ; qu'on ne voudroit pas manquer à un Salut, & qu'on ne compte pour rien de manquer aux choſes les plus

eſſentielles ; en un mot, qu'on donne à la dévotion les minuties, mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, un langage bien peu ſérieux pour la chaire chrétienne : mais ce qui me touche, mes Frères, c'eſt que nous accoutumions les pécheurs à le tenir ; & que nous fourniſſions au monde des dériſions contre la vertu, qui paroiſſent avoir la juſtice & la vérité pour elles.

Enfin, les réparations de ſcandale : je dis de ſcandale donné par la malignité de nos diſcours, & par un uſage ſi outré & ſi continuel de médiſance, que le monde lui-même, ſi indulgent pour ce vice, nous avoit fait de l'excès où nous l'avions pouſſé, une eſpéce de flétriſſure publique, & une réputation odieuſe même dans la ſociété. Tant de déſordres ſecrets publics, tant de conjectures malignes données pour des faits certains, tant de ſoupçons confiés ; & tout cela, que les larmes, qu'un ſilence éternel pourroit à peine réparer ; on ne le répare, il eſt vrai, qu'en ne faiſant plus le public confident de ces diſcours empoiſonnés ; mais en les con-

fiant à un petit nombre de perſonnes, en choiſiſſant ſes auditeurs, en ne ſe contraignant devant le monde, que pour ſe donner plus de licence en ſecret; enfin, en confirmant ce préjugé ſi répandu dans le monde & ſi injurieux à la vertu; qu'en ſe retranchant ſur tout le reſte, les gens de bien ſe réſervent le droit de médire; & qu'ils ſe dédommagent de la gêne de leur vertu, par le plaiſir de cenſurer les vices des autres.

Voilà, mes Frères, d'où vient qu'on ne ſe ſoutient pas dans la voie de Dieu, c'eſt que notre pénitence n'eſt jamais une réparation de nos crimes: car vous n'acquittez pas vos dettes envers Dieu, & Dieu ne vous les remet pas; vous ne devez point attendre de grace de lui, tandis que vous ne voulez pas ſatisfaire à ſa juſtice; la pénitence n'eſt ſincère, qu'autant que les réparations ſont réelles: en un mot, une converſion qui n'eſt pas entière, n'eſt point du tout; & vous ne devez pas être ſurpris, ſi vous redevenez bien-tôt pécheur, puiſque vous n'aviez jamais été qu'un faux juſte,

Ainſi, voulez-vous ne plus retomber, & perſévérer dans le ſervice de Dieu, évitez les écueils marqués dans ce Diſcours. Ne négligez plus des précautions qui ſont toute la ſûreté de votre pénitence ; ne violez plus des réſolutions qui ſont le ſeul appui de votre foibleſſe ; n'omettez plus des réparations qui renferment le ſeul remède de vos crimes. Hélas! mes Frères, c'eſt un ſi grand bonheur d'être à Dieu, d'avoir enfin détruit ce mur de ſéparation, qui depuis tant d'années nous éloignoit de lui ; d'être enfin rentrés dans le ſein paternel de ſa miſéricorde, après avoir erré ſi long-tems loin de lui, dans les voies triſtes du monde & les égaremens des paſſions ; d'avoir enfin rétabli la paix & la douceur dans ſa conſcience, après avoir porté toute la vie le poids, le trouble, & la triſteſſe du crime !

C'eſt un ſi grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits ; de ſervir enfin un Maître fidéle & bienfaiſant, après avoir porté ſi long-tems le joug d'un monde ingrat & injuſte ; d'aimer enfin le ſeul objet qui

qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment, après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pu ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconſtance; de travailler enfin pour quelque choſe de réel & de ſolide, après avoir perdu tant de ſoins & de peines à pourſuivre des ſonges & des chimères.

C'eſt un ſi grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu ſi long-tems pour la vanité; de nous aſſurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus en eſſayant de tout, qu'on ne pouvoit être heureux en celle-ci; & de ſauver enfin notre ame, après avoir vécu juſqu'ici comme ſi nous n'en avions point: c'eſt un ſi grand bonheur, que quand vous auriez tous les ſceptres, toutes les couronnes, l'empire de l'univers, ſi vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien; & quand vous ſeriez ſur le fumier comme Job, ſi vous avez Dieu, vous avez tout; puiſque vous avez la paix de la vie préſente, & l'eſpérance de la future.

Grand Dieu ! c'eſt aujourd'hui le jour de votre gloire & de vos triomphes : jettez ſur ce Royaume où la Foi eſt montée ſur le trône en même-tems que nos Rois, des regards de miſéricorde, en ſanctifiant les Grands & les Puiſſans, qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu & les éxemples des peuples. Que votre parole, ô mon Dieu, ne retourne pas à vous vuide ! que l'indignité du Miniſtre dont vous vous êtes ſervi pour l'annoncer n'ôte rien de ſa vertu, & n'affoibliſſe pas ſon onction & ſa force ! qu'elle ne ſorte pas aujourd'hui de ce lieu auguſte, ſans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés & les puiſſances ! Grand Dieu ! conſolez mon miniſtère ; récompenſez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom & vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé ; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données ; ſanctifiez-les maintenant dans la vérité : conſommez en eux votre ouvra-

gé, & faites qu'aucun d'eux ne périſſe.

Grand Dieu, ſauvez le Roi : (a) faites régner dans le ciel, un Prince qui vous fait régner ſur la terre : un ſi bon Maître, un cœur ſi religieux, une ame ſi grande devant les hommes, ſi humble & ſi ſimple devant vous; un ſi grand ſpectacle ſur le théâtre de l'univers, & à vos pieds un adorateur ſi anéanti & ſi ſincère : le monde ne parle que de ſa gloire; mais je ne vous parle ici que pour ſon ſalut; & vous ſavez, ô mon Dieu, que toute ſa gloire l'occupe & le touche moins que vos miſéricordes éternelles.

Grand Dieu, ſauvez Monſeigneur : (b) formez de ce Prince ſelon le cœur des hommes, un Prince ſelon votre cœur : ſanctifiez ſes auguſtes Enfans (c); que votre crainte paſſe en eux avec la gloire de leurs ancêtres; que le ſang de ſaint Louis ſoit toujours fécond en Saints, comme il l'eſt en Héros; que leurs noms ſoient

(a) *Louis XIV.*
(b) *Louis, Dauphin, Fils unique de Louis XIV.*
(c) *Les Ducs de Bourgogne; d'Anjou, depuis Roi d'Eſpagne; & de Berry.*

écrits dans le livre de vie, en caractères encore plus éclatans & plus immortels que dans nos hiſtoires.

Sanctifiez cette illuſtre Princeſſe (a), qui porte dans ſon ſein l'eſpérance de l'Etat; & qui en fait elle-même l'amour & les plus chères délices. Répandez l'abondance de vos bénédictions ſur toute la Race royale : faites-la croître & multiplier de génération en génération ; donnez aux peuples des Maîtres d'un ſang ſi généreux & ſi chrétien : étendez les bornes de la Foi, en étendant celles de leur domination & de leur Empire ; & ſi les vœux d'un pécheur & d'un Miniſtre indigne pouvoient être écoutés, recevez, grand Dieu ! ces dernières effuſions de mon cœur, & que les ſouillures ſecrettes que vous y découvrez, n'ôtent rien devant vous à la vertu & au mérite de ma prière. *Ainſi ſoit-il.*

(a) *Adélaïde de Savoie, Ducheſſe de Bourgogne, alors enceinte de ſon premier enfant.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE PASQUES.

Sur la fauſſe Confiance.

Nos autem ſperabamus quia ipſe eſſet redempturus Iſrael.

Nous eſpérions que ce ſeroit lui qui rachéteroit Iſraël. Luc. 24. 21.

EN vain Jeſus-Chriſt pendant ſa vie mortelle avoit mille fois averti ſes Diſciples, que c'étoit ſe flatter que de compter ſur une récompenſe que les croix & les travaux n'avoient pas méritée : cette vérité ſi peu favorable à la nature, n'avoit pu trouver leurs eſprits dociles ; & toutes les fois que le Sauveur avoit entrepris de les détromper ſur l'erreur oppoſée, ils n'entendoient pas cette parole, dit l'Evangile, & elle étoit cachée

à leurs yeux. Telle eſt encore aujourd'hui la diſpoſition des deux Diſciples auxquels Jeſus-Chriſt daigne apparoître ſur le chemin d'Emmaüs : ils attendoient que leur Maître délivreroit Iſrael du joug des nations, & qu'il les feroit aſſeoir eux-mêmes ſur douze trônes terreſtres, ſans qu'il leur en coûtât ni ſoins ni peines pour y monter ; ſans que le Sauveur lui-même eût beſoin de ſouffrir pour triompher de ſes ennemis.

Outre l'erreur qui leur faiſoit regarder Jeſus-Chriſt comme un libérateur temporel, j'en remarque encore une autre qui ne me paroît pas moins dangereuſe en eux, mais qui eſt aujourd'hui plus commune parmi nous : c'eſt cette fauſſe confiance qui leur perſuade que ſans qu'ils y coopèrent eux-mêmes, & en laiſſant conduire à Jeſus-Chriſt tout ſeul l'ouvrage de leur délivrance, ils recevront l'effet des magnifiques promeſſes qu'il leur avoit tant de fois réitérées, en converſant avec eux ſur la terre : *Sperabamus*. Or, mes Frères, cette fauſſe confiance qui fait tout attendre aux pécheurs de la grace

ſeule ſans aucune coopération de leur part, & eſpérer la récompenſe des Saints, quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter; cette fauſſe confiance, qui compte toujours ſur la bonté du Dieu qu'elle offenſe; qui ſans combattre ſe promet d'être couronnée, & qui eſpère toujours contre l'eſpérance; cette fauſſe confiance, qui ne veut pas acheter le ciel & qui l'attend; c'eſt l'erreur la plus univerſelle & la plus établie parmi les Chrétiens; & lorſque Jeſus-Chriſt paroîtra une ſeconde fois ſur la terre, il ſe trouvera bien des Diſciples infidéles qui auront ſujet de lui dire: *Sperabamus*, nous eſpérions.

C'eſt ce qui m'oblige, mes Frères, à vous entretenir aujourd'hui ſur une matière ſi importante, perſuadé que la fauſſe ſécurité damne preſque tous les pécheurs; que ceux qui craignent de périr, ne périſſent jamais; & que je ne pouvois mieux finir mon miniſtère, qu'en établiſſant dans vos cœurs les ſentimens ſalutaires de défiance qui ménent aux précautions & aux remédes, & qui en troublant la paix du péché, laiſſent à la place la paix

de Jeſus-Chriſt qui ſurpaſſe tout ſentiment. Ainſi pour traiter un ſujet ſi utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propoſitions : il n'eſt point de diſpoſition plus inſenſée que celle du pécheur qui préſume, ſans travailler à ſe corriger, c'eſt la première : il n'en eſt point de plus injurieuſe à Dieu, c'eſt la ſeconde. La folie de la fauſſe confiance, l'attentat de la fauſſe confiance : développons ces deux vérités après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. JE ne crains point de convenir d'abord avec vous, mes Frères, que les miſéricordes du Seigneur ſont toujours plus abondantes que nos malices, & que ſa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que je dois établir eſt aſſés terrible, ſans y ajoûter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à demi les vérités qui peuvent l'adoucir ; & ſi l'on a beſoin d'uſer de ménagement en cette matière, c'eſt plutôt en n'expoſant pas tout ce qui ſeroit capable d'allarmer les conſciences, qu'en taiſant une

partie de ce qui pourroit les conſoler.

Il eſt vrai, mes Frères, que les Livres ſaints nous donnent par-tout de la bonté de Dieu des idées magnifiques & conſolantes. Tantôt c'eſt un Maître doux & patient qui attend le pécheur à pénitence; qui diſſimule les péchés des hommes pour les porter à s'en repentir; qui ſe tait, qui ſe repoſe, qui ne ſe preſſe point de punir, qui diffère afin qu'on le prévienne, qui menace pour être déſarmé : tantôt c'eſt un ami tendre qui ne ſe laſſe point de heurter à la porte du cœur; qui nous flatte, qui nous preſſe, qui nous ſollicite, qui nous ſupplie; & qui emploie pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviſer pour ramener un cœur rebelle : tantôt enfin, car on n'auroit jamais tout dit, c'eſt un Paſteur infatigable qui cherche à travers les montagnes mêmes ſes brebis égarées; qui les ayant trouvées les met ſur ſes épaules, & en eſt ſi tranſporté de joie, qu'il veut même que l'harmonie céleſte célébre leur heureux retour. Certes, mes Frères, il faut l'avouer, on ne

peut rien ajoûter à la douceur & à la conſolation de ces images ; & tout pécheur qui déſeſpère après cela, ou même qui ſe décourage, eſt le plus inſenſé de tous les hommes : mais ne concluez pas delà que le pécheur qui préſume ſoit moins inſenſé, & que la miſéricorde du Seigneur puiſſe être un légitime fondement de confiance à ceux qui deſirent ſans ceſſe leur converſion, & qui ſans travailler à ce grand ouvrage, ſe promettent tout d'une bonté que leur confiance toute ſeule outrage. Pour vous en convaincre avant que d'entrer dans le fond de mon ſujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les ſortes dont le monde eſt plein, il n'en eſt aucun qui n'eſpère de ſe convertir ; aucun qui ſe regarde par avance comme un enfant de colère deſtiné à périr ; aucun qui ne ſe flatte que le Seigneur jettera enfin ſur lui des regards de miſéricorde : l'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuſte, tous eſpèrent, & cependant nul ne ſe repent. Or, je veux vous prouver aujourd'hui que

cette diſpoſition de fauſſe confiance eſt la plus inſenſée où puiſſe être la créature : ſuivez, je vous prie', mes raiſons ; elles paroiſſent dignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurois à faire ſentir la folie de la fauſſe confiance, que par l'incertitude où eſt de ſon ſalut un pécheur qui a perdu la grace ſanctifiante, il ne faudroit pas d'autre raiſon pour juſtifier ma première propoſition. Et lorſque je parle de l'incertitude de ſon ſalut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les Fidéles, qui fait que nul ne peut ſavoir s'il eſt digne d'amour ou de haine ; s'il perſévérera juſqu'à la fin, ou s'il tombera pour ne plus ſe relever : terrible ſujet de frayeur, même pour les plus juſtes ! Je parle d'une incertitude plus affreuſe, puiſqu'elle ne ſuppoſe pas dans le pécheur dont il s'agit, un état douteux de juſtice, & des frayeurs chrétiennes ſur des chutes à venir ; mais qu'elle eſt fondée ſur un état certain de péché, & ſur un repentir dont perſonne ne peut lui répondre.

Or, je dis que préſumer en cet état eſt le comble de la folie. Car convenez-en, mon cher Auditeur, pécheur invétéré comme vous êtes; croupiſſant, comme vous faites, tranquillement dans des paſſions injuſtes, au milieu même des ſolemnités de la Religion & de toutes les terreurs de la parole ſainte, ſur cet eſpoir inſenſé qu'un jour enfin vous ſortirez de cet état déplorable; vous ne ſauriez nier qu'il eſt douteux du moins ſi vous vous releverez, ou ſi vous demeurerez juſqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous ſoyez plein de bons deſirs; vous n'ignorez pas que les deſirs ne convertiſſent perſonne, & que les plus grands pécheurs ſont quelquefois ceux qui deſirent plus leur converſion. Or, quand le doute ne ſeroit ici qu'égal, ſeriez-vous raiſonnable d'être tranquille? quoi, dans l'incertitude affreuſe ſi vous mourrez dans votre déſordre, ou ſi Dieu vous en retirera; flottant, pour ainſi dire, entre le ciel & l'enfer; balancé entre ces deux deſtinées, vous ſeriez tranquille ſur la déciſion? l'eſpérance eſt le parti le plus doux & le plus

flatteur ; & cela ſuffiroit pour vous faire pancher de ſon côté ? Ah ! mon cher Auditeur, quand il n'y auroit pas plus de raiſon de craindre que d'eſpérer, vous ne ſeriez pas ſage de vivre dans ce calme profond.

Mais vous n'en êtes pas là ; il s'en faut bien que les choſes ne ſoient égales : dans ce doute affreux, que peut ſe former à ſoi-même tout pécheur, Mourrai-je dans mon éché, dans le péché dans lequel je vis actuellement & depuis ſi long-tems ? n'y mourrai-je point ? le premier parti eſt infiniment plus certain. Car premiérement, vos propres forces ne ſuffiſent pas pour recouvrer la ſainteté que vous avez perdue : il vous faut un ſecours étranger, ſurnaturel, céleſte, dont perſonne ne peut vous répondre ; au lieu que vous n'avez beſoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché : vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puiſſe reſſuſciter la grace perdue, nulle ſemence de ſalut, nul principe de vie ſpirituelle ; & vous portez au milieu de votre cœur une ſource funeſte de corruption, qui

tous les jours peut produire de nouveaux fruits de mort : il eſt donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'eſt que vous vous convertirez. Secondement, non-ſeulement il faut un ſecours étranger & divin, mais encore il faut un ſecours ſingulier, rare, refuſé preſqu'à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir ; car la converſion du pécheur eſt un des plus grands prodiges de la grace, & vous ſavez vous-même que les éxemples en ſont très-rares dans le monde. Quelqu'ame heureuſe de tems en tems que Dieu retire du déréglement ; mais ce ſont des coups qui ſe font remarquer, & qui ſortent de l'ordre commun : au lieu qu'il n'y a qu'à laiſſer aller les choſes leur cours naturel, & vous mourrez tel que vous êtes ; Dieu n'a qu'à ſuivre ſes loix ordinaires, & votre perte eſt certaine : la poſſibilité de votre ſalut n'eſt fondée que ſur un coup ſingulier de ſa puiſſance & de ſa miſéricorde ; la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les régles : en un mot, que vous périſſiez, c'eſt

le deſtin ordinaire des pécheurs qui vous reſſemblent ; que vous vous convertiſſiez, c'eſt une ſingularité qui a peu d'exemples. Troiſiémement, pour ne jamais ſortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à ſuivre vos panchans, vous prêter à vous-même, vous laiſſer entraîner mollement au courant ; vous n'avez beſoin pour cela ni d'efforts ni de violence : mais pour revenir, ah ! il faut rompre des inclinations que le tems a fortifiées ; vous haïr, vous combattre, vous roidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers, briſer les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or je vous demande en matière d'avenir & d'événemens incertains, augure-t-on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obſtacles à ſurmonter, & plus de difficultés à combattre ? le plus aiſé ne paroît-il pas toujours le plus aſſuré ? adouciſſez, tant qu'il vous plaira, cette vérité dans votre eſprit ; enviſagez-la dans les jours les plus favorables ; cette propoſition ſur votre deſtinée éternelle eſt la plus incon-

teſtable de la morale chrétienne : il eſt ſans comparaiſon plus certain que je ne me convertirai jamais & que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'eſt que le Seigneur m'en retirera & me fera enfin miſéricorde : voilà où vous en êtes ; & ſi dans cette ſituation vous pouvez être tranquille & vous flatter encore, votre ſécurité m'épouvante, monc her Auditeur.

Mais je vais plus loin, & je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui ſe promet ſa converſion ſans travailler à ſe corriger, non-ſeulement préſume dans une incertitude affreuſe, & où tout paroît conclure contre lui ; mais encore il préſume malgré la certitude morale où la Foi nous apprend qu'il eſt de ſa perte. En voici les preuves : premiérement, vous attendez que Dieu vous convertiſſe ; mais comment l'attendez-vous ? en mettant toujours de nouveaux obſtacles à ſa grace, en reſſerrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occaſions de ſalut que ſes ſolemnités, ſes myſtères, les terreurs mêmes de ſa parole vous

offrent ; en demeurant toujours dans les mêmes périls ; en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaiſirs, à vos liaiſons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la paſſion fatale dont vous eſpérez que la grace vous délivrera ? eh quoi ! les vierges folles ſont rejettées ſeulement parcequ'elles ont attendu l'époux ſans ferveur, ſans vigilance, ſans empreſſement ; & vous, ame infidéle, qui l'attendez en comblant la meſure de vos crimes, vous oſez vous flatter que vous ſerez traitée plus favorablement ?

Secondement, la grace n'eſt accordée qu'aux larmes, aux inſtances, aux deſirs ; elle veut être long-tems demandée. Or priez vous ? du moins ſollicitez-vous ? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile ? travaillez-vous à l'attirer cette grace, par l'aumône & par des œuvres déja chrétiennes, comme Corneille le Gentil ? dites-vous tous les jours au Seigneur avec le Prophéte : Seigneur, convertiſſez-moi ; tirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce pour toujours : ah ! vous lui dites : Seigneur, vous me convertirez : j'ai

beau me défendre contre vous ; vous briſerez enfin mes chaînes : vous changerez enfin mon cœur, quelle qu'en puiſſe être la corruption. Inſenſé ! quoi de plus propre à éloigner un bien-fait, que la témérité qui l'exige, & qui fait qu'on oſe y prétendre dans le tems même qu'on s'en rend le plus indigne ! Nouvelle raiſon encore contre vous ; la grace eſt réſervée aux humbles, à ceux qui ſe défient, qui craignent qu'on ne leur refuſe ce qu'on ne leur doit pas : c'eſt ſur ces ames que l'Eſprit de Dieu ſe repoſe & ſe plaît à opérer de grandes choſes ; au lieu qu'il mépriſe les pécheurs préſomptueux, & qu'il ne les regarde jamais que de loin : *A longè cognoſcit.* Pſ. 137. 6.

Troiſiémement, la grace de converſion que vous attendez avec tant de confiance, eſt le plus grand de tous les dons, vous le ſavez. Cependant il n'eſt guères de pécheur qui en ſoit plus indigne que vous, vous le ſavez encore mieux : indigne par le caractère de vos déſordres dont vous ſeul connoiſſez la honte & l'énormité ; indigne par les lumières & les inſpirations dont vous avez cent fois

abuſé ; indigne par les graces des myſtères & des vérités que vous avez toujours négligées ; indigne par la ſuite même de vos inclinations naturelles que le ciel en naiſſant vous avoit formées ſi heureuſes & ſi dociles à la vertu, & dont vous avez fait de ſi triſtes reſſources de vice ; indigne par les dériſions injuſtes que vous avez faites de la piété, ainſi que par ces deſirs impies & injurieux à la vérité de Dieu, qui vous ont fait ſouhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fuſſent des fables ; indigne enfin par cette profonde ſécurité où vous vivez, qui devant Dieu eſt le pire de tous vos crimes. Or, je ne vous demande ici que de l'équité : ſi un ſeul pécheur devoit être exclus de la grace de converſion que vous attendez, vous auriez lieu de craindre que l'excluſion ne tombât ſur vous, & que vous ne fuſſiez cet enfant unique de malédiction ſéparé comme un anathême de tous ſes frères. Mais ſi preſque tous ſont privés de ce bienfait, eh ! mon cher Auditeur, devez-vous le compter comme aſſuré pour vous-même ? &

qu'avez-vous qui vous diſtingue des autres, qu'une ſurabondance de péché? ſi l'eſpérance du pécheur préſomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous ſauverez par la même voie par où tous les autres périſſent? Je ſai qu'il ne faut jamais déſeſpérer; mais l'humble confiance n'eſt pas la préſomption: l'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte ſur rien; & vous comptez ſur tout ſans avoir jamais rien entrepris: l'humble confiance ne regarde la miſéricorde du Seigneur que comme le ſupplément des défauts de ſa pénitence, & vous en faites l'azile de vos crimes; l'humble confiance n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi, & vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir. Je ſai, encore une fois, qu'il ne faut jamais déſeſpérer; mais s'il y avoit une circonſtance où le déſeſpoir fût légitime, ah! ce ſeroit lorſqu'on eſpère témérairement.

Mais l'âge mûrira les paſſions, ſe dit ici à lui-même en ſecret le pé-

cheur : les occaſions qui entraînent ne ſeront pas toujours les mêmes ; le tems aménera des circonſtances plus favorables au ſalut ; & ce qu'on ne pourroit pas tout à l'heure, on le pourra peut-être un jour, où mille choſes à quoi on tient aujourd'hui ſe trouveront changées. Mon Dieu ! ainſi s'abuſe l'ame infortunée, & c'eſt d'une illuſion ſi groſſière dont le démon ſe ſert pour ſéduire preſque tous les hommes, les plus ſages comme les plus inſenſés, les plus éclairés comme les plus crédules, les Grands comme le peuple. Car dites-moi, mon cher Auditeur, lorſque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miſéricorde, vous vous promettez ſans doute qu'il changera votre cœur : or, ce changement ſi néceſſaire à votre ſalut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premiérement, vos diſpoſitions à la pénitence ſeront-elles alors plus favorables ? trouverez-vous dans votre cœur plus de facilité à rompre ſes chaînes ? quoi, des inclinations à qui les tems & les années auront fait

jetter de profondes racines, ſeroit plus aiſées à arracher ? un torrent qui ſe ſera déja creuſé une pente plus profonde, ſera plus facile à détourner ? êtes-vous raiſonnable de le prétendre ? Ah ! il vous paroît ſi difficile de réprimer maintenant vos paſſions déſordonnées, leſquelles pourtant encore dans leur naiſſance, doivent être plus dociles & plus aiſées à diſcipliner ! vous ne différez votre converſion que parcequ'il vous en coûteroit trop pour vous vaincre ſur certains points : eh quoi ! vous vous perſuadez qu'il vous en coûtera moins dans la ſuite ; que cette plante fatale déja devenue un arbre pliera plus facilement ; que cette plaie plus envieillie & plus corrompue ſera plus près de ſa guériſon, & demandera des remédes moins douloureux ? vous attendez du tems des reſſources & des facilités de pénitence ; & c'eſt le tems, mes Frères, qui vous ôtera toutes celles qui vous reſtent encore aujourd'hui.

Secondement, les graces ſeront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuſes ? Mais quand cela

ſeroit, votre cupidité alors plus forte leur oppoſant de plus grands obſtacles, les graces qui aujourd'hui triompheroient de votre cœur, & vous changeroient en un parfait Pénitent, ne feront plus alors que vous émouvoir légérement, & réveiller en vous de foibles & inutiles deſirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous ne deviez même vous flatter de cet eſpoir : plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre converſion, plus il s'éloignera de vous : chaque jour, chaque moment diminue quelque choſe à ſes faveurs & à ſa tendreſſe. Quand vous commençâtes à lui être infidéle, ſouvenez-vous-en, il ne ſe paſſoit pas de jour qu'il n'opérât au-dedans de vous quelque mouvement de ſalut, des troubles, des remords, des deſirs de pénitence. Aujourd'hui, ſi vous y prenez garde, ces inſpirations ſont plus rares : c'eſt en certaines occaſions ſeulement que votre conſcience ſe réveille, dans la préparation du tems Paſcal; & encore ce ſont des agitations qui finiſſent avec la ſolemnité ; vous êtes à demi familiariſé avec vos

déſordres. Ah! mon cher Auditeur, la ſuite ne fera qu'ajoûter de nouveaux degrés à votre inſenſibilité, vous le voyez bien; Dieu ſe retirera de plus en plus de vous, & vous livrera à un ſens réprouvé, & à cette tranquillité funeſte qui eſt la conſommation & la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande, n'êtes-vous pas inſenſé de marquer pour votre converſion un tems où vous n'aurez jamais eu moins de ſecours du côté de la grace, & moins de facilité du côté de votre cœur?

Je pourrois encore ajoûter, que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes, plus vous enrichiſſez le tréſor d'iniquité, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre ſatisfaction devra être rigoureuſe, & par conſéquent, plus votre pénitence ſera difficile. De légères auſtérités, quelques retranchemens, des largeſſes chrétiennes ſuffiroient peut-être aujourd'hui pour vous acquitter envers votre Juge, & appaiſer ſa Juſtice. Mais dans la ſuite que l'abondance de vos crimes ſera montée au-deſſus de votre tête, & que les tems &

les

les années auront confondu dans votre ſouvenir la multitude & l'horreur de vos iniquités : ah ! il n'y aura plus alors pour vous de ſatisfaction aſſés pénible, plus de jeûne aſſés auſtère, plus d'humiliation aſſés profonde, plus de plaiſir quelqu'innocent qu'il puiſſe être, qu'il ne faille vous interdire, plus d'adouciſſement qui ne vous devienne criminel : il faudra de ſaints excès de pénitence pour compenſer la durée & l'énormité de vos crimes ; tout quitter, vous arracher à tout, ſacrifier fortune, intérêts, bienſéance ; vous condamner peut-être à une retraite éternelle : les grands pécheurs ne reviennent que par-là. Or, ſi de légères rigueurs dont on ſe contenteroit aujourd'hui, vous paroiſſent ſi inſupportables, & vous dégoûtent d'un changement, la pénitence aura-t-elle plus d'attraits pour vous, lorſqu'elle vous offrira plus de travaux, & des démarches mille fois plus amères ? Mon Dieu ! ce n'eſt que ſur l'affaire du ſalut que les hommes ſont capables de pareils mécomptes. Eh ! que ſervent, mes Frères, les grandes lumières, l'étendue de

génie, la pénétration profonde, le jugement ſolide pour conduire les affaires de la terre, des entrepriſes vaines, & qui périront peut-être avec nous, ſi nous ſommes des enfans dans l'ouvrage de l'éternité?

Et voulez-vous que je finiſſe cette partie de mon Diſcours par une dernière raiſon qui achévera de vous convaincre? Vous regardez le vain eſpoir d'une converſion à venir, comme un ſentiment de grace & de ſalut, & comme une marque que le Seigneur vous viſite, & qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurciſſement du péché. Mais, mon cher Auditeur, le Seigneur ne peut vous viſiter dans ſa miſéricorde, qu'en vous inſpirant des troubles & des frayeurs ſalutaires ſur l'état de votre conſcience; c'eſt par-là que commencent toutes les opérations de la grace: donc, tandis que vous ſerez tranquille, il eſt clair que Dieu vous traite ſelon toute la rigueur de ſa Juſtice, qu'il éxerce à votre égard le plus terrible de ſes châtimens; je veux dire, ſon abandon & le refus de ſes graces. La paix dans le péché, la ſécurité où

vous vivez, eſt donc la marque la plus infaillible que Dieu n'eſt plus avec vous, & que ſa grace qui opère toujours dans l'ame criminelle le trouble & l'inquiétude, la crainte & la défiance, eſt entiérement éteinte dans la vôtre. Ainſi, mon cher Auditeur, vous vous raſſurez ſur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus juſtes frayeurs : les ſignes les plus déplorables de votre réprobation forment dans votre eſprit le plus ſolide fondement de votre eſpérance : la confiance dans le péché eſt le plus terrible châtiment dont Dieu puiſſe punir le pécheur, & vous en faites un préjugé de ſalut & de pénitence. Tremblez, s'il vous reſte un peu de foi : ce calme n'eſt pas loin du naufrage ; vous êtes marqué du caractère des réprouvés : ne comptez pas ſur une miſéricorde qui vous traite d'autant plus rigoureuſement, qu'elle vous permet d'eſpérer & de compter ſur elle.

Ce qui trompe la plupart des pécheurs, mes Frères, c'eſt qu'on s'imagine que la grace de la converſion eſt un de ces miracles ſoudains, qui,

dans un clin d'œil change la face des choſes, qui plante, qui arrache, qui détruit, qui édifie du premier coup, & crée en un inſtant l'homme nouveau comme l'homme terreſtre fut autrefois tiré du néant. Abus, mon cher Auditeur; la converſion eſt d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des ſoins, des troubles, des frayeurs & des inquiétudes amères.

Les jours qui précéderont l'entière deſtruction de ce monde viſible, & l'avénement du Fils de l'Homme, ſeront des jours de trouble & de frayeur, dit Jeſus-Chriſt: les Peuples s'éleveront contre les Peuples, & les Rois contre les Rois: des ſignes horribles paroîtront dans les airs, long tems avant que le Roi de gloire y paroiſſe lui-même: toute la nature annoncera par ſon dérangement ſa deſtruction prochaine, & l'arrivée de ſon Dieu. Ah! voilà l'image, mon cher Auditeur, du changement de votre cœur, de la deſtruction de ce monde de paſſions qui eſt en vous, de l'avénement du Fils de l'Homme dans votre ame. Long-tems avant ce grand événement, vous

verrez précéder au-dedans de vous, des guerres intérieures ; vous ſentirez vos paſſions s'élever les unes contre les autres : des ſignes heureux de ſalut paroîtront ſur votre perſonne : tout s'ébranlera, tout ſe déconcertera : tout annoncera en vous la deſtruction de l'homme charnel, l'arrivée du Fils de Dieu, la fin de vos iniquités, le renouvellement de votre ame, un ciel nouveau & une nouvelle terre. Ah ! quand vous verrez tous ces ſignes heureux précéder, levez alors la tête, & dites que votre délivrance approche : *His autem fieri incipientibus, reſpicite & levate capita veſtra, quoniam appropinquat redemptio veſtra.* Alors confiez-vous : adorez les préparatifs terribles, mais conſolans, d'un Dieu qui va deſcendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au-dedans de vous ; qu'il ne paroîtra dans votre ame aucun ſigne de changement ; que vous ne ſécherez pas de frayeur, & que vos paſſions tranquilles ne ſeront troublées que par les obſtacles qui en retarderont les plaiſirs : ah ! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Luc 21. 28.

Seigneur va paroître ; que vous allez le trouver dans le Sanctuaire, je veux dire, dans la participation des Sacremens aux jours ſolemnels. Dans ces lieux retirés, où vous irez peut-être le ſoulager dans la perſonne de ſes membres affligés, qui vous promettront toujours, qu'enfin il vous viſitera ; ne les croyez point : ce ſont de faux Prophétes, dit Jeſus-Chriſt, *nolite credere :* il n'a précédé en vous aucun ſigne de ſon arrivée : vous avez beau attendre & préſumer : ce n'eſt point ainſi qu'il viendra ; le trouble & la terreur marchent devant lui ; & l'ame qui eſt tranquille, & qui ſe confie, n'en ſera jamais viſitée.

Matth. 24. 23.

Heureux donc l'homme, mes Frères, qui craint toujours : *Beatus homo qui ſemper eſt pavidus :* heureux celui que ſes vertus mêmes ne raſſurent point tout-à-fait ſur ſa deſtinée éternelle, qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables, non ſeulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite, mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au

Prov. 28. 14.

jour de ſes vengeances. Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons, me dira quelqu'un? une idée digne de lui, mes Frères; & je vais vous prouver dans ma ſeconde partie, que la fauſſe confiance lui eſt injurieuſe, & ſe forme l'idée d'un Dieu qui n'eſt ni véritable, ni ſage, ni juſte, ni même miſéricordieux.

IL eſt aſſés ſurprenant, mes Frères, que la fauſſe confiance prétende trouver dans la Religion même, des motifs qui l'autoriſent, & qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les diſpoſitions, pour un ſentiment de ſalut, & un fruit de la foi & de la grace. En effet, le pécheur, qui, ſans vouloir ſortir de ſes déſordres, ſe promet un changement, allégue pour juſtifier ſa préſomption: premiérement, la puiſſance de Dieu, qui tient entre ſes mains les cœurs des hommes, qui, dans un inſtant peut changer la volonté, & à qui il n'eſt pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promeſſe d'une vieilleſſe ſtérile que d'un âge plus fécond: ſecondement, ſa juſtice qui ayant II. PARTIE.

paîtri l'homme de boue, c'eſt-à-dire, foible, & avec des panchans preſque invincibles pour le plaiſir, doit avoir quelques égards à ſa foibleſſe, & lui pardonner plus facilement des fautes qui lui ſont comme inévitables : enfin, ſa miſéricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or, mes Frères, il eſt aiſé d'ôter à la fauſſe confiance des prétextes ſi indignes de la piété, & de montrer que la diſpoſition du pécheur qui préſume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler : ſouffrez que je vous en expoſe les raiſons, & continuez à m'honorer de votre attention.

En premier lieu, lorſque vous concevez un Dieu puiſſant, maître des cœurs, & changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes, n'eſt-il pas vrai que vous concevez en même-tems une puiſſance réglée par la ſageſſe ; c'eſt-à-dire, qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi ? Or le pécheur préſomptueux attribue à Dieu une puiſſance aveugle, qui agit ſans diſcernement. Car, quoiqu'il

puiſſe tout ce qu'il veut ; néanmoins, comme il eſt infiniment ſage, il y a un ordre dans ſes volontés ; il ne veut pas au hazard, & tout ce qu'il fait a ſes raiſons éternelles dans les ſecrets de ſa divine ſageſſe. Or, il eſt clair que cette divine ſageſſe ne ſeroit pas aſſés juſtifiée devant les hommes, ſi la grace de la converſion étoit enfin accordée à la fauſſe confiance. Car, dites-moi, pour mériter la plus grande de toutes les graces, il ſuffiroit donc de l'avoir mille fois rejettée ? le Juſte qui crucifie tous les jours ſa chair, qui gémit ſans ceſſe pour obtenir le don précieux de la perſévérance, n'auroit donc rien au-deſſus du pécheur qui ſe l'eſt toujours promis, ſans s'être jamais mis en état de le mériter ? il ſeroit donc égal de ſervir le Seigneur, & de marcher devant lui dans la droiture, ou de ſuivre les voies égarées des paſſions, puiſqu'à la fin le ſort des uns & des autres ſeroit le même ? bien plus, ce ſeroit donc un malheur, une folie, une peine perdue de porter le joug dès ſa jeuneſſe, puiſqu'on ne riſqueroit rien en différant ? les maximes

du libertinage ſur l'amour des plaiſirs dans la première ſaiſon de la vie, & ſur le repentir renvoyé aux années de caducité & de défaillance, ſeroient donc des régles de prudence & de Religion ? les prodiges de la grace ne ſerviroient donc plus qu'à tenter la fidélité des Juſtes, qu'à autoriſer l'impénitence des pécheurs, qu'à anéantir le fruit des Sacremens, & augmenter les maux de l'Egliſe ? Eſt-ce là le Dieu que nous adorons ? & ſeroit-il ſi admirable dans ſes dons, ſelon l'expreſſion du Prophéte, s'il les diſpenſoit avec ſi peu d'ordre & de ſageſſe ?

En effet, mes chers Auditeurs, ſi l'empire que Dieu a ſur les cœurs pouvoit ſervir de reſſource à un pécheur préſomptueux; ſur ce fondement, il faudroit ſe promettre la converſion de tous les hommes; de ces infidéles qui ne connoiſſent point le Seigneur, de ces Peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ſes mains ? qui a jamais réſiſté à ſa volonté ? ne peut-il pas faire luire ſa lumière

dans les ténébres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux, & faire de ſes ennemis les confeſſeurs les plus intrépides de ſon nom ? le cœur d'un Indien & d'un Sauvage eſt-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur préſomptueux ? tout ne lui eſt-il pas également aiſé ? il n'a qu'à dire, & tout eſt fait. Et cependant, voudriez-vous là-deſſus que votre deſtinée éternelle courût les mêmes riſques que celle d'un Sauvage, qui, au fond de ces forêts inacceſſibles preſque à la prédication de l'Evangile, adore des Divinités monſtrueuſes ? Dieu peut ſuſciter en ſa faveur des Miniſtres Evangéliques qui lui porteront avec les lumières de la foi, la grace & le ſalut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la Toute-puiſſance pour vaincre toutes les difficultés qui ſemblent rendre la converſion de cet infortuné impoſſible ; au lieu que vous, environné du ſecours des Sacremens, des lumières de la doctrine & de l'inſtruction, vous vous trouvez dans des circonſtances plus favorables au

ſalut, & qu'ainſi vous avez infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah ! vous vous trompez, mon cher Auditeur & je vous réponds que le ſalut de cet infidéle me paroît moins deſeſpéré que le vôtre. Il n'a jamais abuſé des graces qu'il n'a pas reçûes ; & juſqu'ici vous avez indignement rejetté toutes celles qu'on vous a offertes : il n'a jamais réſiſté à la vérité qu'il n'a pas connue ; & vous la retenez dans l'injuſtice : un premier mouvement de ſalut triomphera de ſon cœur ; & les plus fortes impreſſions de la grace viennent échouer contre la dureté du vôtre : un ſeul rayon de lumière lui montrera des erreurs & des vérités juſques-là inconnues ; & toutes les lumières de la foi ne ſauroient troubler la tranquillité de vos paſſions : il n'offre à la miſéricorde de Dieu que le malheur de ſa naiſſance, que des péchés preſque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher ; & vous ne lui offrez que des ingratitudes affectées & des obſtinations odieuſes, tous ſujets capables de l'éloigner à

jamais de vous. Ah ! il n'eſt pas difficile au Seigneur de porter ſur ſes aîles à travers les mers, des hommes Apoſtoliques : ſes Anges, quand il lui plaît, ſavent tranſporter ſes Prophétes, de la terre où on l'adore, juſques dans Babylone, pour viſiter un Juſte expoſé à la fureur des lions : mais ſi quelque choſe lui étoit difficile, ce ſeroit de vaincre un cœur rebelle, de ramener une ame née dans un Royaume de lumière, environnée de tous les ſecours de la foi, pénétrée de tous les ſentimens de la grace, aidée de tous les éxemples de la piété, & toujours conſtante dans ſes égaremens. C'eſt donc une illuſion de chercher dans ſa puiſſance de vains motifs de ſécurité : Dieu pourroit opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi indignes que vous de ſa grace : c'eſt une maxime dangereuſe de régler ſa volonté ſur ſa puiſſance.

La ſeconde erreur qui autoriſe la fauſſe confiance, a ſon fondement dans l'idée injuſte qu'on ſe forme de

la juſtice divine. On ſe perſuade que l'homme étant né avec des panchans violens pour le plaiſir, nos égaremens ſont plus dignes de la pitié du Seigneur, que de ſa colère; & que notre foibleſſe toute ſeule ſollicite ſes graces, au lieu d'armer ſon indignation contre nous.

Mais en premier lieu, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur; qu'elle eſt l'ouvrage de l'homme & la peine de ſon péché; que le Seigneur avoit créé l'homme droit, & qu'ainſi cette pente malheureuſe dont vous vous plaignez, eſt un déréglement que Dieu doit punir lorſque vous y ſuccombez : comment voulez-vous donc qu'il vous ſerve d'excuſe ? c'eſt par-là que vous êtes un enfant de colère & un vaſe de rebut : comment prétendez-vous y trouver des raiſons pour entrer en conteſtation avec Dieu même, & défier ſa juſtice ? c'eſt par-là enfin que vous êtes indigne de toutes les graces : comment oſeriez-vous en prendre occaſion de les éxiger ?

On pourroit vous répondre en ſe-

ond lieu, que quelle que ſoit la foi-
leſſe de notre volonté, l'homme eſt
ujours maître de ſes deſirs ; qu'il a
té laiſſé entre les mains de ſon con-
eil ; que ſes paſſions n'ont d'empire
ır lui, qu'autant qu'il veut leur en
onner lui-même ; & qu'on a mis de-
ant nous l'eau & le feu, pour en
iiſſer le choix libre à notre volonté.
ıh ! je pourrois même là-deſſus atteſ-
er votre conſcience ; & vous de-
nander à vous ſur-tout, mon cher
ıuditeur, ſi malgré votre foibleſſe,
outes les fois que vous avez aban-
onné la Loi de Dieu, vous n'avez
as ſenti qu'il ne tenoit qu'à vous d'ê-
re fidéle ; ſi de vives lumières ne
ous ont point découvert l'horreur
e votre tranſgreſſion ; ſi de ſecrets
emords ne vous en ont point détour-
é ; ſi vous n'avez pas balancé alors
ntre le plaiſir & le devoir ; ſi après
nille délibérations intérieures & ces
ıciſſitudes ſecrettes, où tantôt la
;race, tantôt la cupidité l'emportoit,
ous ne vous êtes point déclaré enfin
our le crime, comme en tremblant
ncore, & ne pouvant preſque vous
aſſurer contre vous-même ? Je pour-

rois même aller plus loin, & vous demander ſi eu égard aux inclinations heureuſes de pudeur & de retenue, aux diſpoſitions dont Dieu vous avoit favoriſé en naiſſant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas été comme plus naturelle, plus douce, plus aiſée que le déréglement du vice; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté pour être infidéle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juſte; s'il n'a pas fallu prendre plus ſur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles? Eh! que peut donc trouver la juſtice de Dieu dans vos diſſolutions, qui ne lui fourniſſe contre vous de nouveaux ſujets de ſévérité & de colère?

On pourroit enfin ajoûter, que ſi vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille ſecours; que c'eſt cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ſes plus tendres ſoins, qu'il a entourée d'un vaſte foſſé, fortifiée d'une tour inacceſſible: je veux dire que votre ame a été comme défendue dès ſa naiſſance,

par le ſecours des Sacremens, par les lumières de la doctrine, par la force des éxemples, par les inſpirations continuelles de la grace, & peut-être encore par les ſecours particuliers d'une éducation ſainte & chrétienne que le Seigneur vous a ménagés, & qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat! en quoi pourriez-vous juſtifier vos foibleſſes devant le Seigneur, & intéreſſer ſa juſtice même à uſer envers vous d'indulgence? eh! que lui offrent vos tranſgreſſions, que l'abus de ſes graces, & des moyens de ſalut changés par le déréglement de votre volonté en des occaſions de péché?

Mais laiſſons-là toutes ces raiſons; & dites-moi: Cette foibleſſe dont vous vous plaignez, & à laquelle vous prétendez que Dieu aura égard, n'eſt-elle pas votre propre ouvrage & le fruit de vos déréglemens particuliers? rappellez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avoit pas encore fait naufrage; trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos paſſions? la pudeur, la tempérance, la fidélité, la juſtice vous paroiſ-

ſoient-elles alors des vertus impraticables ? vous étoit-il impoſſible de réſiſter aux occaſions ? & vos panchans de plaiſirs étoient-ils ſi violens que vous n'en fuſſiez alors le maître ? Eh ! d'où vient donc qu'ils tyranniſent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire ? n'eſt-ce pas depuis que les ayant laiſſé prévaloir par une funeſte négligence, vous les avez mis déſormais preſque hors d'état d'être vaincus ? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains ? jettez les yeux ſur tant d'ames juſtes qui portent le joug depuis leur jeuneſſe, & voyez ſi elles ſont ſeulement tentées dans des occaſions où vous êtes toujours ſûr de périr. Eh ! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une foibleſſe que vous vous êtes donnée ? pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, ſera capable de l'appaiſer ? Que voit-il, quand il voit la fragilité de vos panchans ? il voit le fruit de vos crimes, les ſuites d'une vie de licence & de plaiſir : eſt-ce là-deſſus que vous oſez en appeller à la juſtice même, à cette juſtice devant laquelle

les Saints demandent de n'être point jugés ? Mon Dieu ! ſurquoi le pécheur ne ſe flattera-t-il pas, puiſqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raiſons de confiance ?

La ſeule concluſion ſenſée & légitime qu'il vous ſoit permis de tirer de votre propre foibleſſe, & de ces panchans pour le monde & pour les plaiſirs, qui vous entraînent malgré toutes vos réſolutions, c'eſt que vous avez beſoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres ; c'eſt que vous devez éviter avec plus de ſoin, les périls & les attraits des ſens & de la chair : mais c'eſt alors que vous vous croyez invincible, lorſque nous vous exhortons à fuir les converſations profanes, les commerces ſuſpects, les plaiſirs douteux, les ſpectacles lubriques, les aſſemblées de péché ; ah ! vous vous en défendez alors ſur ce que votre innocence n'y eſt point bleſſée ; vous renvoyez à des ames foibles les précautions de fuite & de circonſpection : vous nous dites que chacun doit ſe ſentir & ſe connoître ; & que ceux qui ſont aſſés foibles pour y être bleſſés, doivent

s'en éloigner : & comment voulez-vous que Dieu ait égard à une foiblesse à laquelle vous en avez si peu vous-même ? vous êtes foible quand il faut excuser vos crimes auprès de lui ; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là-dessus des mesures pénibles pour lui être fidéle.

Mais du moins, me direz-vous, si l'on a tout à craindre de sa justice, ses miséricordes sont infinies : quand sa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs assés pressans en elle-même ? Ce seroit ici la troisiéme illusion de la fausse confiance que je devrois combattre ; mais outre que j'en ai assés parlé ailleurs, il est presque tems de finir. Je ne veux donc, mon cher Auditeur, que vous faire une seule demande : Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? qu'il ne punit jamais le crime ? vous n'oseriez : qu'il n'abandonne jamais le pécheur ? les Saül, les Antiochus, les Pharaon, vous ont appris le contraire : qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux,

comme les Juſtes ? vous ſavez que rien de ſouillé n'entrera dans le Ciel; qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ? mais pourquoi a-t-il creuſé l'Enfer ſous nos pieds ? qu'il vous a déja donné mille marques de ſa bonté ? mais c'eſt ce qui devroit confondre votre ingratitude ſur le paſſé, & vous faire tout craindre pour l'avenir : qu'il n'eſt pas ſi terrible qu'on le fait ? mais on ne vous rapporte de ſa juſtice que ce qu'il vous en a appris lui-même : qu'il ſeroit obligé de damner preſque tous les hommes, ſi tout ce que nous diſons étoit vrai ? mais l'Evangile vous déclare en termes formels, que peu ſeront ſauvés : qu'il ne châtie qu'à l'extrémité ? mais chaque grace refuſée peut être le terme de ſes miſéricordes : qu'il ne lui en coûte rien de pardonner ? mais n'a-t-il pas les intérêts de ſa gloire à ménager : qu'il faut peu de choſe pour le déſarmer ? mais il faut être changé, & le changement du cœur eſt le plus grand de tous ſes ouvrages : que cette confiance vive que vous avez en ſa bonté, ne ſauroit venir que de lui ? mais tout

ce qui ne conduit pas à lui, en conduiſant au repentir, ne ſauroit venir de lui. Que voulez-vous donc dire? qu'il ne rejettera pas le ſacrifice d'un cœur briſé & humilié ? & voilà ce que je vous ai juſqu'ici prêché, mon cher Auditeur. Convertiſſez-vous au Seigneur, & alors confiez-vous en lui, quels que puiſſent être vos crimes : il eſt toujours miſéricordieux pour recevoir le pécheur qui revient; remettez-vous à ſa bonté pour la durée de votre converſion, pour votre perſévérance dans ſon ſervice, pour la victoire des obſtacles que l'ennemi du ſalut oppoſera ſans ceſſe à vos ſaints deſirs : la grace qu'il fait en inſpirant les ſentimens d'une ſincère pénitence, eſt toujours un heureux préjugé pour celles qu'il prépare : ne vous défiez jamais de ſa miſéricorde; il n'eſt rien qu'on ne doive ſe promettre de lui, quand c'eſt la douleur elle-même de l'avoir offenſé qui demande : ne vous laiſſez jamais abbattre par le ſouvenir de vos iniquités paſſées ; tout ce qui peut être pleuré, peut être pardonné : renfermez dans le ſein de ſa miſéricorde toute la

durée des jours que vous avez employés à l'offenſer ; ils ſeront comme s'ils n'avoient jamais été : vous commencerez à naître devant lui, le jour que vous aurez commencé à le ſervir: mille ans ne ſont plus qu'un jour à ſes yeux, dès qu'un changement ſincère a fini les crimes : il eſt le Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le Père des enfans prodigues, le Paſteur des brebis égarées, l'ami des Samaritaines, le réconciliateur des péchereſſes ; en un mot, toutes les conſolations de la Foi ſemblent être pour le pécheur qui revient.

Mais ſi vous vous promettez toujours, qu'enfin le tems viendra que vous penſerez au ſalut, ſans y penſer encore ; ah ! ſouvenez-vous, mon cher Auditeur, que c'eſt par-là que tous les pécheurs ont péri juſqu'ici, & que c'eſt la grande voie qui méne à la mort dans le péché : ſouvenez-vous que le pécheur qui deſire ſouvent en vain, ne ſe convertit jamais : plus même vous ſentirez en vous de ces mouvemens ſtériles de ſalut, plus auſſi comptez que votre meſure ſe remplit, & que chaque grace mépri-

ſée vous approche d'un dégré de l'endurciſſement : ne vous raſſurez pas ſur des deſirs qui avancent votre perte, & qui ont été de tout tems le partage des réprouvés ; & dites ſouvent au Seigneur avec le Prophéte : Juſques à quand, ô mon Dieu ! amuſerai-je les inquiétudes ſecrettes de mon ame par de vains projets de pé-
Pſ. 12. 2. nitence ? *Quandiu ponam conſilia in anima mea ?* juſques à quand verrai-je couler les jours rapides de ma vie, en promettant à mon cœur pour le calmer dans ſes déſordres, une douleur & un repentir qui s'éloigne tou-
Ibid. jours plus de moi ? *Dolorem in corde meo per diem ?* juſques à quand l'ennemi, ſe prévalant de ma foibleſſe, ſe ſervira-t-il d'une erreur ſi groſſière
V. 3. pour me ſéduire ? *Uſquequo exaltabitur inimicus meus ſuper me ?* Ah ! diſſipez, Seigneur, ce vain preſtige qui m'abuſe : regardez ces foibles deſirs de ſalut comme les cris d'une conſcience qui ne peut être heureuſe ſans vous : acceptez ces timides commencemens de pénitence : éxaucez-les aujourd'hui, ô mon Dieu, où il me ſemble que votre grace les rend plus vifs

vifs & plus ſincères : *Reſpice, & exaudi me, Domine Deus meus;* & achevez par votre opération ſecrette ce qui manque encore à la plénitude & à la ſincérité de cette offre ; & perfectionnez mes deſirs en les recevant, afin qu'ils ſoient dignes de la récompenſe que vous promettez à la faim & à la ſoif de la juſtice. ℣. 4.

Ecoutez, dit le Seigneur dans ſon Prophéte à l'ame infidéle, vous qui vivez dans la molleſſe & dans les plaiſirs, & qui ne laiſſez pas d'eſpérer en moi : *Audi hæc, delicata, & habitans confidenter ;* ces deux malheurs fondront tout à la fois ſur vous, la ſtérilité & le veuvage : *Venient tibi duo hæc, ſterilitas & viduitas ;* la ſtérilité, c'eſt-à-dire, que vous ne ſerez plus propre à porter des fruits de pénitence ; qu'on aura beau cultiver, arroſer ; la force de ma parole, la vertu de mes Sacremens, la grace de mes myſtères, tous les ſoins vous ſeront inutiles, & vous ne ſerez plus qu'un arbre ſtérile & deſtiné au feu : le veuvage, c'eſt-à-dire, je me retirerai pour toujours de vous ; je vous laiſſerai ſeule ; je vous livrerai à vos Is. 47. 8. ℣. 9.

panchans, à la fauſſe paix de vos paſſions; je ne ſerai plus votre Dieu, votre protecteur, votre époux; je vous abandonnerai juſques à la fin: *Audi hæc, delicata, & habitans confidenter: venient tibi duo hæc, ſterilitas & viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon miniſtère, mes Frères, par les paroles dont ſe ſervit autrefois Jeſus-Chriſt en finiſſant ſa Miſſion vers un peuple ingrat? Vous n'avez pas voulu croire à mes diſcours, leur diſoit-il peu de jours avant ſa mort; vous avez fermé les yeux à la lumière; vous avez eu des oreilles, & vous n'avez pas entendu: je m'en vas, & vous mourrez dans votre aveuglement: ſi vous étiez encore des aveugles, & que vous n'euſſiez jamais connu la vérité, votre péché ſeroit plus excuſable; mais maintenant vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avois appriſes de mon Père; & voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuſe: votre endurciſſement eſt conſommé; vous avez rejetté le ſalut qui ne s'offrira plus à vous, & le crime de la vérité mépriſée va demeu-

rer juſqu'à la fin ſur votre tête.

Grand Dieu ! ſeroit-ce donc-là le prix de mes peines & tout le fruit de mon miniſtère ? l'indignité de l'inſtrument dont vous vous êtes ſervi pour annoncer votre parole, en auroit-elle anéanti la vertu, & mis un obſtacle fatal au progrès de l'Evangile ? Non, mes chers Frères, la vertu de la parole de la Croix n'eſt pas attachée à celle du Miniſtre qui l'annonce. La boue entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles; & les murs de Jéricho tombent, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes Frères; qu'ayant reçu ſa parole avec joie, comme le diſoit autrefois S. Paul aux Fidéles de Corinthe; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme foible, pécheur, environné de misères, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Evangile, & indigne d'un ſi grand miniſtère, mais comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous; & qu'au jour terrible des vengeances, où l'on demandera compte à moi de mon miniſtère, à

vous du fruit que vous en avez retiré, je ſerai votre défenſe & votre juſtification, & vous ma gloire & ma couronne. C'eſt ce que je vous ſouhaite.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
Contenus dans ce Volume.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur l'Evidence de la Loi de Dieu.

DIVISION. *Les hommes ſe raſſurent ſur mille abus que le monde autoriſe, ou parce que leur conſcience ne leur reproche rien, & qu'ils ſont dans la bonne-foi, ou bien à cauſe de l'obſcurité de l'Evangile, auquel chacun fait dire ce qu'il veut. Or, la Loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui combat ces deux prétextes. I. Elle eſt évidente dans la conſcience du pécheur; & par-là elle jugera la fauſſe ſécurité, ou la prétendue bonne-foi des ames mondaines. II. Elle eſt évidente dans la ſimplicité de ſes régles; & par ce ſecond caractère, elle jugera les incertitudes affectées, & les fauſſes interprétations des pécheurs.*

I. PARTIE. *La Loi de Dieu évidente dans la conſcience du pécheur.* L'homme a beau faire pour éluder la Loi de Dieu; ſa conſcience rend un double témoignage à cette Loi divine: premiérement, un témoignage de vérité, à l'équité & à la néceſſité de ſes maximes; ſecondement, un témoignage de ſévérité, à l'éxactitude de ſes régles.

1°. Un témoignage de vérité, à l'équité & à la néceſſité de ſes maximes. La Loi d'un Dieu ſage & bon doit avoir un caractère d'équité qui régle tous les devoirs, & un caractère de bonté qui nous faſſe trouver ici-bas notre repos & notre bonheur à la pratiquer; & c'eſt en effet ce que nous ſentons au fond de nos cœurs par rapport à la Loi de Dieu. Nous ſentons que ſes régles ſont juſtes & raiſonnables; qu'elle n'ordonne aucune vertu qui ne ſoit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que les paſſions qu'elle interdit ſont la ſeule ſource de tous nos troubles; & que plus nous nous éloignons de la régle & de la loi, plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur: voilà un témoignage que la Loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. Les paſſions peuvent nous faire ſecouer le joug des régles ſaintes; mais elles ne peuvent réuſſir à nous juſtifier à nous-mêmes nos propres déſordres: nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des régles contre les paſſions; & nous avons beau faire, nous ſentons toujours une méſintelligence ſecrette entre nos panchans & nos lumières; de manière que la Loi nous rend malheureux, ſi elle ne peut nous rendre fidéles: & d'où vient cela, ſinon de ce que tous les préceptes de la Loi de Dieu ont un rapport néceſſaire avec le cœur de l'homme; qu'ils ſont les remédes de nos maux les plus ſecrets, & les ſecours de nos panchans les plus juſtes, comme les Payens eux-mêmes l'ont reconnu?

Mais, dit-on, c'eſt la nature qui eſt notre premiére Loi; & des panchans de plaiſir nés avec nous, ne ſauroient être des crimes. C'eſt-là une impiété qui n'eſt que dans le diſcours; c'eſt une oſtentation de libertinage, dont la vanité ſe fait honneur, & que la vérité dément en ſecret: & la preuve, c'eſt que ces pécheurs célébres & déclarés,

qui ſe faiſoient une gloire affreuſe de ne pas croire en Dieu, après être revenus de leurs égaremens, ont avoué qu'ils n'avoient jamais pu réuſſir à effacer la régle & la vérité du fond de leur ame, & que leur incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels. Le crime toujours timide porte partout, dit l'Eſprit Saint, un témoignage de condamnation contre lui-même; & par l'ennui & la triſteſſe qui l'accompagnent, il vous fait ſentir que l'ordre & l'innocence ſont le ſeul bonheur qui vous étoit deſtiné ſur la terre.

2°. La conſcience rend un témoignage de ſévérité à l'exactitude des régles de la Loi de Dieu. Nous nous rendons ce témoignage à nous-mêmes, & nous ſentons que notre corruption ſe répand ſur les plus petites, comme ſur les plus grandes choſes; que partout nous nous retrouvons foibles & toujours oppoſés à l'ordre & au devoir. Donc, nous ſentons que la régle ne doit nulle part être favorable à nos panchans; que partout nous devons la trouver ſévère, parceque partout elle doit nous être oppoſée. Ainſi, par un ſentiment ſecret & inſéparable de notre être, nous nous diſtinguons toujours nous-mêmes de la Loi, & nos panchans & nos plaiſirs, de ſes régles & de ſes devoirs; & lorſque dans les actions douteuſes, nous nous déterminons en faveur de nos panchans, nous ſentons fort bien que nous nous éloignons de la Loi de Dieu toujours plus ſévère que nous-mêmes. Auſſi êtes-vous jamais calmes, quoi que vous en diſiez, dans cette vie toute de plaiſirs, de diſſipation, &c. & dans ces momens, où, touchés plus vivement de la grace, vous vous propoſez de penſer ſérieuſement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choſes preſque aux-

quelles vous nous dites ſans ceſſe que vous ne voyez point de mal ? Ne blâmez-vous pas, & ne cenſurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces perſonnes qui veulent allier avec une profeſſion publique de piété ces abus, ces amuſemens dont vous nous faites ſans ceſſe l'apologie ? Vous ſentez donc que l'Evangile éxige de vous & de ces perſonnes quelque choſe de plus que ce que vous faites, & vous rendez malgré vous témoignage à ſa ſévérité. Mais de plus, ſi au lieu des maximes ſaintes que nous vous annonçons dans ces Chaires Chrétiennes, nous venions vous prêcher ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde, vous dire que l'Evangile n'eſt pas ſi ſévère qu'on le publie, que Dieu eſt trop bon pour nous faire un crime de mille choſes qui ont paſſé en uſage ; que penſeriez-vous de nous ? ou vous ririez de notre ignorance, ou vous auriez horreur de la profanation de notre miniſtère. Vous convenez donc de la vérité des maximes que nous vous annonçons, quelque ſévères qu'elles ſoient, & votre conſcience leur rend témoignage.

II. PARTIE. *La Loi de Dieu eſt évidente dans la ſimplicité de ſes régles ; & par ce ſecond caractère, elle jugera les incertitudes affectées, & les fauſſes interprétations des pécheurs.* L'Evangile nous a été donné pour régler nos mœurs & nos devoirs : Jeſus-Chriſt auroit-il voulu y laiſſer des obſcurités, capables de nous faire prendre le change, & de favoriſer des paſſions qu'il étoit venu combattre ? D'ailleurs, c'eſt Jeſus-Chriſt qui eſt l'Auteur de l'Evangile : il a prévû par ſa lumière tous les doutes que l'eſprit humain pouvoit oppoſer à ſa Loi : ainſi, il l'a concerté d'une manière ſi divine & ſi intelligible, ſi ſimple & ſi ſublime, que les plus ignorans comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître

ſes volontés. Si les myſtères y ſont obſcurs, les régles des mœurs y ſont formelles & préciſes. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe ſurvenir des doutes & des difficultés ſur le détail des obligations : mais, &, ceci mérite une grande attention : Je dis,

1°. Que ſi ſur le détail des devoirs, la lettre de la Loi eſt quelquefois douteuſe, l'eſprit ne l'eſt preſque jamais ; que l'on voit bien toujours de quel côté panche l'Evangile ; que les régles s'éclairciſſent toutes les unes les autres ; qu'il y a des régles principales qui ſervent à réſoudre toutes les difficultés particulières ; & qu'enfin, ſi la Loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention du Légiſlateur par où on doit l'interpréter, ne laiſſe jamais de lieu au doute & à la mépriſe.

Je dis, 2°. Que ce n'eſt pas l'obſcurité de la Loi, mais nos paſſions encore chères, qui forment tous nos doutes ſur les devoirs : & la preuve, c'eſt que les ames mondaines ſont celles qui trouvent plus d'embarras & plus d'obſcurités dans les régles des mœurs ; tandis que les ames fidéles & ferventes n'ont preſque jamais rien à oppoſer à la Loi de Dieu. La lumière de la Loi, dit S. Auguſtin, reſſemble à celle du Soleil ; mais elle a beau luire & briller, un aveugle n'en eſt pas frappé : or, tout pécheur eſt cet aveugle. Purifiez votre cœur, continue ce Père ; ôtez-en le bandeau fatal des paſſions, alors vous verrez clair dans vos devoirs. Auſſi voyons-nous tous les jours qu'à meſure que les paſſions diminuent dans une ame, ſes lumières croiſſent, & elle eſt ſurpriſe d'avoir pû s'aveugler ſi long-tems ſur des devoirs qui lui paroiſſent alors ſi évidens & ſi inconteſtables. Eſt-ce la Loi de Dieu qui devient plus évidente ? non, c'eſt l'ame qui ſe dégage, & ſort de ſes ténébres. Et ce qui prouve encore que ce ſont les paſſions toutes ſeules

qui obſcurciſſent la Loi de Dieu à nos yeux, & forment nos doutes, c'eſt que ſur les points de la Loi, ſur leſquels nulle paſſion, nul intérêt particulier nous aveugle, nous ſommes équitables & clairvoyans.

Je dis, 3°. Qu'il n'y a qu'à vous en tenir à ce qui eſt inconteſtable dans l'Evangile, & vous en ferez encore plus que nous n'en demandons.

Je dis, 4°. Que ſi tout eſt preſque conteſté dans le monde ſur les devoirs les plus inconteſtables de la piété chrétienne, c'eſt que l'Evangile eſt un Livre inconnu à la plûpart des Fidéles : on paſſe toute la vié à acquérir des connoiſſances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à ſon bonheur, à ſon éternité ; & on ne lit pas le Livre de la Loi où eſt renfermée la ſcience du Salut.

Je dis, 5°. Que quand même il ſe trouveroit encore quelque choſe d'obſcur dans la Loi de Dieu, elle retrouve toute ſon évidence dans l'inſtruction & dans le miniſtère : jamais la piété des Fidéles n'eut plus de ſecours ; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuſe, parceque jamais ſiécle ne fut plus éclairé que celui-ci ; & quoiqu'on ne puiſſe nier qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, le piége n'eſt à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés ; quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bien-tôt trouvé la main qui ſait nous y conduire.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

II. SERM. *Sur l'Immutabilité de la Loi de Dieu.*

DIVISION. *Le monde oppoſe trois prétextes à l'immutabilité de la Loi de Dieu : le prétexte des mœurs & des uſages, le prétexte du rang & de la naiſſance, le prétexte des ſituations & des inconvéniens. Or,* I. *La Loi de Dieu eſt immuable dans ſa durée : donc, les mœurs & les uſages ne ſauroient la changer.* II. *La Loi de Dieu eſt immuable dans ſon étendue : donc, la difference des rangs & des conditions la laiſſe partout la même.* III. *La Loi de Dieu eſt immuable dans toutes les ſituations : donc, les inconvéniens, les perplexités n'en juſtifient jamais la plus légère tranſgreſſion.*

I. PARTIE. *L'Evangile, la Loi de Jeſus-Chriſt eſt immuable dans ſa durée.* Elle ne change point, parceque les devoirs qu'elle nous preſcrit, fondés ſur les beſoins & ſur la nature de l'homme, ſont de tous les tems & de tous les lieux comme elle. Telle les premiers Fidéles la reçûrent à la naiſſance de la Foi, telle l'avons-nous encore aujourd'hui, telle nos deſcendans la recevront un jour, telle enfin les Bien-heureux dans le Ciel l'adoreront & l'aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des ſiécles, le zèle ou la complaiſance des hommes, n'ajoûte ou ne diminue rien à ſon indulgence ou à ſa ſévérité : cependant, lorſque les Miniſtres nous repréſentent quelquefois dans les mœurs des premiers Fidéles, tous les devoirs de l'Evangile éxactement remplis, pour nous faire ſentir par la différence des premières mœurs d'avec les nôtres, combien nous ſommes loin du

Royaume de Dieu ; non-ſeulement nous ne ſommes point effrayés de nous trouver ſi diſſemblables à eux, qu'on croiroit à peine que nous fuſſions Diſciples d'un même Maître & Sectateurs de la même Loi ; mais nous leur reprochons de rappeller ſans ceſſe ces premiers tems & l'Egliſe primitive, comme s'il étoit poſſible de régler nos mœurs ſur des mœurs qui ſont déformais impraticables ; nous prétendons que les tems ſont changés, qu'il faut prendre les hommes comme ils ſont, & que ce ſeroit les déſeſpérer, que de vouloir les ramener à la vie des premiers ſiécles.

Mais, 1°. Les tems & les années qui ont ſi fort altéré la pureté du Chriſtianiſme, ont-ils altéré celle de l'Evangile ? Jeſus-Chriſt prédit que dans les derniers tems, il ne ſe trouvera preſque plus de foi ſur la terre ; mais ajoûte-t-il, qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers tems, il relâcheroit quelque choſe de la ſévérité de ſon Evangile ? ou plutôt, n'ajoûte-t-il pas qu'alors il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, ſe retirer, pour ſe mettre à couvert de la corruption générale ?

2°. Croyez-vous que les préceptes rigoureux de l'Evangile n'ayent été faits que pour le premier âge de la Foi, où les hommes étoient chaſtes, innocens, charitables, fervens ; & que Jeſus-Chriſt ait réſervé pour les hommes corrompus de nos ſiécles toute ſon indulgence ? Où ſeroit l'équité & la ſageſſe tant vantée de la Morale chrétienne ?

3°. Nos uſages n'étoient pas établis du tems de nos pères, & ſans doute ils ne paſſeront pas juſqu'à nos derniers neveux ; ils ne ſont pas même communs à tous les peuples. Donc ces uſages ne peuvent ni devenir notre régle, ni la changer : autrement, il faudroit un Evangile pour chaque

ſiécle & pour chaque peuple, au lieu que la régle eſt de tous les tems & de tous les lieux. Donc, de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Évangile : il faut donc juger des uſages & des mœurs par les devoirs & par les régles, & non pas des régles & des devoirs par les mœurs & par les uſages.

Ne diſons donc plus que les tems ne ſont plus les mêmes ; mais la Loi de Dieu n'a pas changé. Ne diſons plus que les Chrétiens des premiers tems avoient ou plus de force, ou plus de grace que nous. Hélas ! ils avoient plus de foi, plus de conſtance, plus d'amour pour Jeſus-Chriſt, plus de mépris pour le monde. Du reſte nous avons les mêmes ſources de grace qu'eux, le même miniſtère, le même Autel, la même Victime. S'il y a quelque différence entre les premiers Chrétiens & nous, c'eſt que ce n'étoient pas ſeulement de ſeuls uſages arbitraires qu'il falloit éviter, ou les dériſions du monde qu'ils avoient à craindre, c'étoient les ſupplices les plus cruels auxquels il falloit s'expoſer ; cependant l'Evangile qui pouvoit autrefois faire des Martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un Fidéle.

II. PARTIE. *La Loi de Dieu eſt immuable dans ſon étendue.* La Loi de Moïſe étoit pour un peuple ſeul : mais Jéſus-Chriſt eſt un Légiſlateur univerſel ; il eſt venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de tous les Etats & de toutes les conditions, ne former qu'un corps, animé par le même eſprit, & gouverné par les mêmes Loix. Cependant, une autre illuſion ordinaire contre l'immutabilité de la Loi de Dieu, c'eſt de ſe perſuader qu'elle s'adoucit en faveur du rang & de la naiſſance ; & que les mœurs attachées à la grandeur par l'uſage, en rendant l'obſervance preſqu'impoſſible,

en rendent auſſi la tranſgreſſion plus innocente.

Mais ſi l'Evangile eſt la Loi de tous les hommes, les Grands ont promis ſur les Fonts ſacrés de l'obſerver, tout comme le Peuple ; & l'Egliſe en les recevant au nombre de ſes enfans, ne leur a pas propoſé d'autres vœux à faire, & d'autres régles à pratiquer qu'au ſimple peuple. Examinons maintenant tous les devoirs de l'Evangile ; ils ſe réduiſent à deux points : les uns ſont propoſés pour combattre & affoiblir ce fonds de corruption que nous portons en naiſſant ; les autres pour perfectionner cette première grace du Chrétien que nous avons reçue dans le Batême : la violence, le renoncement, la mortification, ſont de la première eſpéce de devoirs ; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le déſir des biens inviſibles ſont de la ſeconde : voilà tout l'Evangile. Or, qu'y a-t-il dans ces deux ſortes de devoirs dont le rang & la naiſſance puiſſent diſpenſer les Grands ? Au contraire, plus ils ſont élevés, plus leur élévation leur fournit de raiſons de pratiquer ces devoirs, tant à cauſe des périls auſquels leur état les expoſe, que parcequ'ils doivent des réparations plus rigoureuſes à la Juſtice de Dieu, à cauſe des crimes & des excès preſqu'inſéparables de la grandeur. Auſſi nous ne voyons pas que Jeſus-Chriſt dans l'Evangile propoſe aux Princes du Peuple, & aux Grands de Jéruſalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, & à ſes Diſciples, tous tirés de la lie du peuple ; ſes maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent ; & ſes ennemis eux-mêmes lui rendent cette juſtice, qu'il enſeignoit la voie de Dieu dans la vérité, & qu'il n'avoit égard ni au rang, ni aux perſonnes. D'où vient qu'après ſa mort, l'Evangile parut une doctrine deſcendue du Ciel, ſinon, parcequ'annonçant aux Grands &

aux Puiſſans des maximes triſtes & crucifiantes, incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laiſſèrent pas d'embraſſer une Loi, qui, au milieu de leur proſpérité & de leur abondance, ne leur permettroit pas plus de douceurs & de plaiſirs ici-bas qu'aux pauvres & au ſimple peuple ? Mais il n'y auroit eu rien de ſurprenant & de divin dans la converſion des riches, ſi la doctrine qu'ils auroient embraſſée les diſtinguoit du Peuple par une plus grande indulgence, & ſi ce qui eſt voie de perdition pour les pauvres, étoit pour eux ſeuls la voie du Salut.

D'ailleurs, ſi l'Evangile avoit des diſtinctions à faire, & des complaiſances à accorder, ſeroit-ce en faveur de ceux qui naiſſent dans l'élévation & dans l'abondance ? Quoi ! il conſerveroit toute ſa rigueur pour les pauvres & pour les malheureux, & il n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne ſont diverſifiés que par les plaiſirs ?

III. PARTIE. *La Loi de Dieu eſt immuable dans toutes les ſituations de la vie : donc, les inconvéniens, les perplexités n'en juſtifient jamais la plus légère tranſgreſſion.* Cependant tout nous devient raiſon & néceſſité contre nos devoirs, c'eſt-à-dire contre la Loi de Dieu. Les ſituations les moins périlleuſes, les conjonctures les moins embarraſſantes, nous fourniſſent des prétextes pour la violer avec ſécurité, & nous perſuadent que la Loi de Dieu ſeroit injuſte, & exigeroit trop des hommes, ſi dans ces occaſions elle n'uſoit d'indulgence à notre égard.

Mais à cela je réponds, 1°. Que l'intérêt du Salut eſt le plus grand de tous les intérêts ; que la vie, la fortune, la réputation, l'Univers entier lui-même mis en paralléle avec notre ame, ne doit être compté pour rien.

2°. Que comme la Loi a toujours du moins la ſûreté pour elle contre le prétexte, préférer le prétexte à la Loi, c'eſt laiſſer une voie ſûre, & en choiſir une autre dont perſonne ne peut vous répondre.

3°. Que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde & de nous-mêmes, & nous faire mourir à toutes nos affections terreſtres, c'eſt s'abuſer de regarder comme des inconvéniens certaines ſuites de cette Loi divine, funeſtes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos. Jeſus-Chriſt n'a pas prétendu nous preſcrire des devoirs faciles & commodes; mais au contraire, nous montrer une voie rude & malaiſée à tenir: ainſi, ce que nous appellons inconvéniens & extrêmités inouies, ne ſont au fond que l'eſprit de la Loi, & la fin que Jeſus-Chriſt s'étoit propoſée en nous la donnant. D'ailleurs, il eſt certain que le principal mérite de nos devoirs ſe tire des obſtacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; & la vertu reſſembleroit au vice, ſi elle ne trouvoit au-dehors & au-dedans de nous que des facilités & des convenances. Jamais les Juſtes n'ont été paiſibles obſervateurs des régles ſaintes.

Enfin, convenons que ce ſont nos paſſions ſeules qui forment les inconvéniens qui nous autoriſent à chercher des tempéramens & à nos devoirs, & à la Loi de Dieu: ainſi, mourons au monde, & à nous-mêmes; alors tout nous paroîtra poſſible, les difficultés s'applaniront en un inſtant; & ce que nous appellons inconvéniens, ou ne ſera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inſéparables de la vertu, & non pas comme les excuſes du vice.

LE LUNDI DE LA PASSION.

De l'Emploi du Tems.

DIVISION. *Nous perdons le tems ſans regret, ou nous ne l'employons que pour les choſes d'ici-bas. I. Connoiſſons le prix du tems, & nous ne le perdrons pas, parce qu'il eſt court. II. Connoiſſons l'uſage du tems, & nous ne l'employerons que pour travailler à notre ſalut, parcequ'il ne nous eſt donné que pour nous ſauver.*

I. PARTIE. *Connoiſſons le prix du tems, & nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme ſage le tems précieux & eſtimable. Premiérement, il eſt le prix de l'éternité. Secondement, il eſt court, & l'on ne peut trop ſe hâter de le mettre à profit. Troiſiémement, enfin, il eſt irréparable; & ce que nous en avons une fois perdu, eſt perdu ſans reſſource.

1°. Le tems eſt le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naiſſance, comme notre premier père, nous ne devrions recevoir la vie que pour la perdre à l'inſtant même que nous l'avons reçue; bien plus, autant de fois que nous avons violé la Loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle auroit dû dans le moment même nous être ôtée; cet arrêt de notre condamnation & de notre mort n'eſt ſuſpendu que parceque Jeſus-Chriſt eſt mort à notre place: outre cela, de combien de maladies, de périls, d'accidens, la bonté de Dieu nous a-t-elle délivrés juſqu'ici? La vie dont nous jouiſſons eſt donc comme un miracle perpétuel de la miſéricorde divine; chaque mo-

ment où nous reſpirons eſt comme un nouv
bienfait que nous recevons de Dieu, qui ne ti
l'accorde que pour nous laiſſer le tems de répa
l'uſage criminel que nous avons fait de celui q
s'eſt écoulé juſqu'à ce jour : donc, paſſer ce te
& ces momens en inutilités, n'eſt-ce pas outrag
la bonté divine qui nous les accorde, prodigue
une grace ineſtimable qui ne nous eſt point dûe,
& livrer au haſard le prix de notre éternité ? Nou
regarderions comme un inſenſé un homme qui
laiſſeroit inutile un tréſor immenſe dont il ſeroit
héritier, ſans l'employer, ou pour établir ſa for-
tune, ou pour s'élever aux honneurs : quelle folie
donc à nous de ne faire aucun uſage du tems, qui
eſt un tréſor tout autrement eſtimable, dont nous
avons hérité ; puiſqu'il peut nous ſervir, non pour
nous élever ici-bas à des dignités frivoles, mais
pour nous placer au plus haut des Cieux à côté de
Jeſus-Chriſt dans cette ſociété immortelle de Bien-
heureux qui ſeront tous Rois, & cela, pendant
toute l'éternité ? Cependant, ce tems dont il n'eſt
point d'heure & de moment, qui, mis à profit, ne
puiſſe nous mériter le Ciel, dont la moindre perte
devroit nous cauſer les regrets les plus vifs & les
plus cuiſans ; ce tems nous eſt à charge, il fait tout
l'embarras, tout l'ennui, & le fardeau le plus pe-
ſant de notre vie.

2°. Le tems eſt court, & on ne peut trop ſe
hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre
une longue ſuite de ſiécles, du moins les jours &
les momens perdus ne formeroient qu'un point im-
perceptible dans un ſi grand eſpace, & nous pour-
rions regagner ſur la longueur, ces pertes paſſagè-
res ; mais nos jours & nos années ont été renfer-
mées dans des bornes ſi étroites, qu'on ne voit pas
ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez

de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux beſoins du corps, & aux bienſéances; que reſte-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? & nous ne ſavons quel uſage faire de ce peu qui nous reſte; & nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas ſentir la durée. Que nous ſommes dignes de pitié! car, ne devrions-nous pas penſer que dans ce peu de tems que nous avons à vivre, nous avons des crimes innombrables à expier? dix vies comme la nôtre ſuffiroient à peine pour en expier une partie; comment donc peut-il nous reſter du tems pour des plaiſirs & des inutilités dans une vie auſſi courte & auſſi criminelle? Un criminel condamné à la mort, & à qui on ne laiſſeroit qu'un jour pour obtenir ſa grace, y trouveroit-il encore des heures & des momens à perdre? Inſenſés que nous ſommes! notre arrêt eſt prononcé; on nous laiſſe encore un jour pour changer la rigueur de notre ſentence éternelle; & ce jour unique nous eſt à charge, & nous le paſſons indolemment en des occupations vaines, oiſeuſes, puériles; nous cherchons comment l'abréger; & nous arrivons au ſoir, ſans avoir fait d'autre uſage du jour qu'on nous a laiſſé, que de nous être rendus encore plus criminels? Et que ſavons-nous ſi même l'abus que nous en faiſons, n'obligera pas la Juſtice divine à l'abréger? les morts ſoudaines & imprévûes étoient autrefois des accidens rares; ce ſont aujourd'hui des événemens de tous les jours. Venez nous dire après cela qu'il y a bien des momens vuides dans la journée; qu'il faut ſavoir s'amuſer, & paſſer le tems à quelque choſe. Quoi! le tems eſt ſi court, vos obligations ſi infinies, & vous pouvez encore trouver tant de momens vuides dans la journée? On eſt trop heureux, dites-vous, de ſavoir s'amuſer innocemment, & paſſer le tems à

quelque choſe? Eh! le Chrétien, l'héritier du Ciel n'eſt-il ſur la terre que pour s'amuſer? Ce n'eſt pas que je ne convienne qu'il y a des délaſſemens innocens dans la vie; mais les délaſſemens ſuppoſent les peines & les ſoins qui les ont précédés, & toute votre vie n'eſt qu'un délaſſement perpétuel; ou ſi vous avez beſoin de vous délaſſer, c'eſt de la continuité de vos plaiſirs & de vos délaſſemens même.

3°. Le tems eſt irréparable : Premiérement, parceque, ſans doute, Dieu a attaché à chacun des momens de notre vie, des graces & des ſecours pour conſommer l'ouvrage de notre ſanctification: or, ces jours & ces momens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées, le ſont auſſi pour nous. Irréparable, ſecondement, parceque chaque jour, chaque moment devroit nous avancer vers le Ciel: or, les jours & les momens perdus nous laiſſent en arriére: ou nous ne fourniront point le reſte du chemin que nous avons à faire, ou il faudra conſommer dans un court intervalle, ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entiére. Irréparable, troiſiémement, parcequ'il faut que le péché ſoit puni pour être effacé: or, en certaine ſaiſon de la vie, on n'eſt plus capable des œuvres de pénitence & de ſatisfaction: & on a beau dire que Dieu ne demande pas l'impoſſible; mais c'eſt vous-même qui vous êtes mis dans cette impoſſibilité; or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

II. PARTIE. *Connoiſſons l'uſage du tems, & nous ne l'employerons que pour travailler à notre ſalut.* L'uſage chrétien du tems n'eſt pas d'en remplir tous les momens, c'eſt de les remplir dans l'ordre, & ſelon la volonté du Seigneur qui nous les donne: mais en quoi conſiſte cet ordre qui doit régler la

meſure de nos occupations, & ſanctifier l'uſage de notre tems, il conſiſte :

1°. A nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas compter parmi les devoirs de notre état, les ſoins & les embarras que l'inquiétude ou nos paſſions toutes ſeules nous forment, & à ne pas chercher les places & les ſituations qui multiplient nos embarras. L'inquiétude nous forme des occupations ; car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes, parcequ'en rentrant au-dedans de nous, nous n'y trouvons qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées noires, des réflexions triſtes. Nous cherchons donc l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations, & dans des diſtractions éternelles : mais nous nous trompons ; partout où n'eſt pas l'ordre, il faut néceſſairement que ſe trouve l'ennui ; & ce n'eſt que pour les ames juſtes, que le tems ne péſe pas, parcequ'il a toujours ſa deſtination & ſon uſage : or, outre que l'inquiétude par ſes agitations & ſon inconſtance, ne ſauroit nous faire trouver cette paix & cette joie qui ne ſe trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme & occupée, elle ne ſanctifie pas non-plus l'uſage de notre tems, puiſqu'une vie de dérangement eſt entiérement oppoſée à cette vie d'ordre & de régle que Dieu éxige de nous.

Les paſſions nous mettent auſſi dans un mouvement perpétuel ; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeuneſſe à la pareſſe & aux plaiſirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à ſoi-même : on croit bien employer ſon tems ; mais on prend encore le change en cela, parcequ'on ſe livre aux affaires, on ſe charge d'un emploi, ſans conſulter ni l'ordre de Dieu, ni les vûes de la Religion, ni les périls des ſituations trop agitées. Ainſi

la plupart des hommes ſe font inconſidérément une vie tumultueuſe & agitée, que Dieu ne demandoit pas d'eux, & cherchent avec empreſſement des ſoins où l'on ne peut être en ſûreté, que lorſque l'ordre de Dieu nous les ménage.

2°. L'ordre qui doit régler & ſanctifier l'uſage de notre tems, conſiſte à regarder comme les plus eſſentielles, & les plus privilégiées de nos occupations, celles que nous devons à notre ſalut: c'eſt l'unique moyen de réparer en quelque manière la diſſipation de cette partie de notre vie que le monde, & les ſoins d'ici-bas occupent toute entière. Mais c'eſt encore ici où notre aveuglement eſt déplorable; toutes nos autres occupations nous paroiſſent eſſentielles, nous n'oſerions y toucher; & comme la vie eſt trop courte, & les jours trop rapides pour ſuffire à tout, ce que l'on retranche, ce ſont les ſoins du ſalut: on ne trouve jamais de tems pour cela; & ſi l'on donne quelques momens à Dieu, ce ſont ceux dont le monde ne veut plus, & dont nous ſommes peut-être embarraſſés. Voilà l'uſage que les perſonnes mêmes qui ſe parent d'une réputation de vertu, font à la Cour ſur-tout, de leur tems: toute leur vie eſt une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienſéances, aux plaiſirs, aux affaires, ſur l'affaire de leur ſalut. Il ſemble que le tems nous eſt premiérement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les ſoins de la terre, & qu'enſuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous ſait bon gré, ſi nous le donnons au ſalut. Cependant les ſoins de la terre, quelque brillans qu'ils puiſſent être, nous ſont étrangers, ils ne ſont pas dignes de nous: les ſoins de l'éternité tout ſeuls ſont dignes de la nobleſſe de nos eſpérances; & rempliſſent toute la grandeur,

& toute la dignité de notre deſtinée : car nous nous devons à Dieu, avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : Dieu a les premiers droits ſur notre cœur & ſur notre raiſon ; c'eſt donc pour Dieu premiérement que nous devons en faire uſage, & nous ſommes chrétiens, avant que d'être Princes, ſujets, hommes publics, ou quelqu'autre choſe ſur la terre.

On dira, qu'on croit en rempliſſant les devoirs pénibles & infinis de ſon état, ſervir Dieu, & travailler à ſon ſalut : il eſt vrai, mais il faut remplir ces devoirs dans la vûe de Dieu, par des motifs de foi & dans un eſprit de religion & de piété ; car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui : cela étant, que les jugemens de Dieu ſont différens de ceux du monde ! On appelle dans le monde une belle vie, une vie remplie d'actions éclatantes ; mais ſi dans tout cela, on a plus cherché ſa gloire propre, que la gloire de Dieu, c'eſt devant Dieu une vie perdue. En effet ſeroit-il juſte qu'il nous tînt compte au jour terrible, de toutes les peines, de tous les ſoins, de tous les dégoûts que nous dévorons pour nous élever ſur la terre ? & qu'il mît au nombre de vos œuvres de ſalut, celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, ou l'intérêt pour principe ? Tout ce qui n'eſt pas fait pour le Ciel, tems perdu pour l'éternité.

LE MARDI DE LA PASSION.

Du Salut.

DIVISION. I. *Il faut travailler au ſalut avec vivacité, pour ne pas ſe rebuter.* II. *Il faut y travailler avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.*

I. PARTIE. *Travailler au ſalut avec vivacité.*

Le ſalut eſt la grande affaire où il s'agit de tout pour nous ; rien donc ne devroit nous intéreſſer davantage en cette vie ; cependant nous travaillons à cette grande affaire ſans eſtime, ſans goût, ſans préférence ; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1°. Sans eſtime. Le monde par une erreur digne de larmes, a trouvé le ſecret de rehauſſer par des titres honorables tous les ſoins qui ſe rapportent aux choſes d'ici-bas ; les actions de la Foi toutes ſeules, qui demeurent éternellement, paſſent pour des occupations oiſeuſes & obſcures, & n'ont rien qui les reléve aux yeux des hommes : voilà la premiére raiſon pourquoi nous travaillons à l'affaire du ſalut ſans vivacité, c'eſt que nous n'eſtimons pas aſſés cette ſainte entrepriſe. Or faut-il combattre une illuſion ſi indigne même de la raiſon ? car ſi ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend, c'eſt la durée & l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes, les œuvres du Juſte toutes ſeules ſeront immortelles & ſurvivront à la ruine entière de l'univers ; ſi c'eſt la récompenſe qu'on nous propoſe ; c'eſt Dieu même qui ſera ſa récompenſe : ſi c'eſt la dignité des occupations auſquelles on nous engage ; dans l'affaire du ſalut tout eſt grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux ſur la terre, & de plus digne de l'homme, que les ſoins de l'éternité : cependant ſi nous avons des concurrens dans le monde plus heureux & plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime notre vivacité ; mais lorſque les complices de nos plaiſirs viennent à rompre généreuſement tous les liens honteux des paſſions, hélas ! ou nous cenſurons leur conduite, ou nous ne ſongeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laiſſer vacantes, ſans jamais

porter

porter envie à leur nouvel état. D'où vient cela, ſinon de ce que nous manquons d'eſtime pour la ſainte entrepriſe du ſalut ?

2°. Nous travaillons au ſalut avec indolence, parceque nous ne lui donnons jamais la préférence ſur tous nos autres ſoins. Dans nos journées tout a ſon tems & ſes momens marqués, non-ſeulement les devoirs, mais les bienſéances, les inutilités, les plaiſirs mêmes : mais où plaçons-nous l'affaire du ſalut ? quel rang lui donnons-nous ? Si nous faiſons quelque choſe pour l'éternité, ne rendons-nous pas au monde le centuple ? les momens ſont pour Dieu ; la vie toute entière eſt pour le monde & pour nous-mêmes. Vous le ſentez bien, & vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaiſirs, vous occupant preſque tout entiers, il vous reſte peu de tems pour penſer au ſalut : mais pour vous calmer, vous dites que lorſqu'un jour vous ſerez plus tranquille, l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire : & voilà ce qui vous abuſe, de regarder le ſalut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé ; au contraire vous pouvez en faire des moyens de ſanctification, & y exercer toutes les vertus chrétiennes, à l'exemple de Joſeph, de cet Officier de la Reine d'Ethiopie, qui étoient chargés de toutes les affaires d'un grand royaume, & de tant d'autres, qui dans la même ſituation où vous êtes, dans une vie auſſi agitée que la vôtre, ont mené cependant une vie pure & chrétienne. Quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puiſſe changer de place, c'eſt une preuve qu'on ne veut pas encore changer ſon cœur : auſſi lorſqu'on vous dit que le ſalut doit être l'unique affaire, l'on ne prétend pas que vous renonciez à toutes les au-

tres, vous ſortiriez de l'ordre de Dieu; on veut ſeulement que vous les rapportiez toutes au ſalut, que le ſalut ſoit comme le centre où elles aboutiſſent toutes. Attendre que vous ſoyez plus tranquille pour être plus homme de bien, c'eſt premiérement une illuſion dont le démon ſe ſert pour reculer votre pénitence; ſecondement, c'eſt faire outrage à la Religion de Jeſus-Chriſt, & juſtifier les reproches que les Payens faiſoient contre elle, comme ſi elle eût été incompatible avec les devoirs de Prince, de Courtiſan, d'homme public, de père de famille. Déſabuſez-vous donc; ce ne ſont pas vos places, ce ſont vos panchans, qui ſont pour vous des écueils: or quand vous ſerez libre d'embarras, votre cœur ſera-t-il libre de paſſions? au contraire elles n'en ſeront que plus vives & plus indomptables; parceque ne trouvant plus de quoi s'occuper au-dehors, elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3°. Nous travaillons à l'affaire du ſalut ſans vivacité, parceque nous accompliſſons les devoirs de Religion ſans plaiſir, ſans goût & comme à regret; tout ce que nous faiſons pour le Ciel nous gêne, nous ennuye, nous déplaît. Mais premiérement, vous êtes injuſte d'attribuer à la vertu ce qui prend ſa ſource dans votre propre corruption; ce n'eſt pas la piété qui eſt déſagréable, c'eſt votre goût qui eſt déréglé; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, & vous goûterez combien le Seigneur eſt doux; voyez ſi les Juſtes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement, le joug du Seigneur n'eſt pour vous dur & accablant, que parceque vous le portez trop rarement; vous ne laiſſez pas à la grace le loiſir d'en adoucir le poids; il faut ſe familiariſer avec la vertu pour en connoître les ſaints attraits. Troi-

lémement, vous accompliſſez les devoirs de la piété ſans goût, parceque vous ne les accompliſſez qu'à demi ; il n'eſt que la plénitude de la Loi qui ſoit conſolante ; plus vous en retranchez, plus elle devient peſante & onéreuſe ; & d'où vient cela ? c'eſt que l'obſervance imparfaite de la Loi prend ſa ſource dans un cœur que les paſſions partagent encore ; or un cœur diviſé, & qui nourrit deux amours, ne peut être, ſelon Jeſus-Chriſt, qu'un lieu de trouble & de déſolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur & ſans réſerve, & vous le ſervirez avec allégreſſe.

II. PARTIE. *Il faut travailler à l'affaire du ſalut avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.* C'eſt une entrepriſe où les dangers ſont journaliers, où les mépriſes ſont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroiſſent ſûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable, & où cependant le ſuccès doit décider de nos deſtinées éternelles : eûmes-nous jamais beſoin de tant de circonſpection & de prudence ? Mais à quoi doit nous porter cette prudence ? à deux choſes qui ne ſont que les régles communes que les enfans du ſiécle ſuivent eux-mêmes dans la pourſuite de leurs prétentions.

1°. C'eſt de ne pas ſe déterminer au haſard parmi cette multiplicité de voies que les hommes ſuivent, les éxaminer toutes indépendamment des uſages & des coutumes qui les autoriſent ; & dans l'affaire de l'éternité, ne donner rien à l'opinion & à l'éxemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de ſuivre, lorſqu'il s'agit d'affaires temporelles : mais dans l'affaire du ſalut, cette régle eſt négligée ; nul n'éxamine ſi les voies ſont ſûres, & on ne demande point d'autre garant de leur ſûreté que la foule qu'on voit marcher devant ſoi.

On adopte ſans attention des préjugés communs, ſeulement parcequ'ils ſont établis ; on ne daigne pas ſe demander à ſoi-même ſi on ne ſe trompe point ; en un mot, on ne fait pas même uſage de ſa raiſon.

2°. C'eſt lorſqu'on ſe détermine, de ne laiſſer rien à l'incertitude des événemens, & de préférer toujours la ſûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les affaires de ce monde ; mais s'agit-il des affaires de l'éternité ? dans les doutes qui naiſſent ſur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au ſalut, comme il a toujours l'amour propre pour ſoi, il a toujours auſſi la préférence, quoique nous voyions des routes plus ſûres que celles que nous choiſiſſons. Car il n'eſt guères de doute ſur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation préciſe de la Loi ſur chaque démarche : cependant par-tout nous réſiſtons à nos propres lumières, par-tout nous préférons le péril à la ſûreté ; dans toutes nos actions nous flotons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime & les ſimples fautes ; tous nos doutes ſe bornent à nous demander, ſi ſe permettre une telle choſe eſt un crime ou une ſimple offenſe ; & notre conſcience ne peut jamais nous rendre ce témoignage, que dans une telle occaſion, nous nous ſommes déterminés pour le parti où il n'y avoit point de péril.

LE MERCREDI DE LA PASSION.

Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.

DIVISION. *Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, ne doivent point être un prétexte ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le ſervir, ou de n'oſer le ſervir quand on a commencé à le connoître :* I. *Parceque les dégoûts ſont inévitables en cette vie.* II. *Parceque ceux de la piété ne ſont pas ſi amers qu'on ſe les figure.* III. *Parce-qu'ils le ſont moins que ceux du monde.* IV. *Parce-que quand ils le ſeroient autant, ils ont des reſſources que ceux du monde n'ont pas.*

I. RÉFLÉXION. *Les dégoûts ſont inévitables en cette vie.* Ils ſont une ſuite néceſſaire de l'inquiétude du cœur, qui cherche à ſe fixer, & qui ne le ſauroit dans toutes les créatures qui l'environnent; qui dégoûté de tout le reſte, s'attache à Dieu, mais qui ne pouvant le poſſéder en cette vie, autant qu'il en eſt capable, ſent toujours qu'il manque quelque choſe à ſon bonheur.

Nous ſommes donc injuſtes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faiſoit des heureux, nous aurions raiſon de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en ſervant Dieu : mais conſultez tour à tour les partiſans des différens plaiſirs que le monde promet ; vous verrez que nul n'eſt heureux ici-bas, que chacun ſe plaint, & que la terre eſt la patrie des mécontens : ainſi les dégoûts de la vertu ſont bien plus une ſuite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs, Dieu en laiſſant ici-bas les ames les plus juſtes dans un état en quelque ſorte toujours violent & déſagréable à la nature, veut nous dégoûter de cette vie miſérable, & nous faire ſoupirer après notre délivrance & cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus, ſi la vertu étoit toujours accompagnée de conſolations ſenſibles, elle deviendroit une récompenſe temporelle; on ne chercheroit plus, en ſe donnant à Dieu, les biens de la Foi, mais les conſolations de l'amour propre.

Les Juſtes vivent de la Foi; or la Foi eſpère & ne poſſéde pas encore; tout eſt à venir pour les Chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaiſirs, leur héritage; le préſent n'eſt point pour eux: c'eſt ici le tems des tribulations & des amertumes; c'eſt ici un éxil & une terre étrangère, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls: or n'eſt-il pas injuſte de chercher une félicité & des conſolations humaines dans un ſéjour ſi triſte & ſi déſagréable aux enfans de Dieu? Attendons patiemment les jours de paix & de joie qui viendront après cette vie, d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde, nous ne ſerions pas plus heureux, nous ne ferions que changer de ſupplice.

II. RÉFLEXION. *Les dégoûts de la piété ne ſont pas ſi amers qu'on ſe les figure.* Il y a des dégoûts à eſſuyer dans la vertu, on en convient; mais, 1°. du moins on y eſt à couvert des dégoûts du monde & des paſſions; & quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu, que de ſecouer le joug du monde, la deſtinée d'une ame juſte ſeroit toujours digne d'envie, quelles que puſſent être les amertumes de la vertu.

2°. Si la vertu ne nous garantit pas des afflic-

tions & des diſgraces inévitables ſur la terre, du moins elle les adoucit en ſoumettant notre cœur à Dieu, en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remédes de nos paſſions, ou les juſtes peines de nos crimes.

3°. Ces répugnances & ces dégoûts qui nous révoltent ſi fort contre la vertu, ne conſiſtent au fond qu'à réprimer des paſſions qui nous rendent malheureux, & qui ſont la ſource de toutes nos peines. Ce ſont des remédes un peu douloureux à la vérité, mais qui ſervent à guérir des maux qui le ſont infiniment davantage : ainſi les amertumes & les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité préſente qui en dédommage; ce ne ſont pas des dégoûts du monde, dont il ne reſte jamais que l'amertume.

4°. Je pourrois ajoûter que la ſource de nos dégoûts eſt dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu ; que ce ſont nos paſſions qui forment nos répugnances; que ſi notre cœur n'avoit pas été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux & de conſolant que les plaiſirs de l'innocence, parceque nous ſommes nés pour la juſtice & pour la vérité; que peut-être c'eſt le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes ſur tout le détail de la vie chrétienne, parcequ'étant nés avec des paſſions plus vives, un cœur plus ſenſible au monde & aux plaiſirs, & nous y étant livrés pendant long-tems, le ſérieux de la piété nous paroît triſte & inſoutenable : ce qui montre combien c'eſt un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté, & que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible, parceque plus nous accoutumons notre cœur au mon-

de, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais après tout, eſt-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuye dans ſon ſervice ? Si nos ſerviteurs oſoient nous dire qu'ils s'ennuyent en nous ſervant, quelque bien fondés qu'ils fuſſent à nous faire ce reproche, nous les regarderions comme des inſenſés ; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous, trop heureux d'avoir à ſoutenir nos humeurs & nos caprices ; nous dirions qu'ils ſont payés pour s'ennuyer. Or Dieu ne paye-t-il pas aſſés bien ceux qui le ſervent ? ne les comble-t-il pas de bienfaits ? & ne doit il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, oſent ſe plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, & qu'ils s'ennuyent à ſon ſervice ?

III. RÉFLÉXION. *Les dégoûts de la vertu ne ſont pas ſi amers que ceux du monde.* Je pourrois appeller le monde lui-même en témoignage : qu'eſt-ce que la vie du monde ? qu'un ennui continuel, qu'un vuide éternel, qu'une circulation faſtidieuſe de devoirs, de bienſéances, d'inutilités ; qu'un flux & reflux de haines, de deſirs, de chagrins, de jalouſies, d'eſpérances, &c. Quelle comparaiſon entre les fureurs des paſſions & les peines légères de la vertu ? entre les remords affreux de la conſcience, & la triſteſſe aimable de la pénitence qui opère le ſalut ? Auſſi on entend tous les jours les amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils ſervent ; mais trouvez, ſi vous le pouvez, des ames vraiment juſtes qui faſſent des invectives contre la vertu, qui déteſtent leur ſort de s'être embarqués dans une voie ſi remplie de chagrins & d'amertumes, qui envient la deſtinée du monde ? On a vû quelquefois des pécheurs prendre par déſeſpoir & par dégoût du

monde des partis extrêmes ; mais a-t-on jamais vû des Juſtes que les dégoûts de la vertu ayent jettés dans des extrémités ſi terribles ? Ils ſe plaignent quelquefois de leurs peines, à la vérité ; mais ils les aiment encore mieux que les plaiſirs des paſſions. Ils ſentent ce que le monde appelle la péſanteur du joug de Jeſus-Chriſt ; mais en rappellant le poids de l'iniquité ſous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur ſort heureux, & ce parallèle les calme & les conſole.

En effet, premiérement, les violences de la vertu ſont volontaires, & en cela infiniment plus douces ; mais les dégoûts du monde ſont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne ſont amères qu'aux ſens ; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les paſſions, & il n'eſt rien de nous qui ne ſente leur triſteſſe & leur amertume. Troiſiémement, les dégoûts de la vertu ne ſont ſenſibles que dans les premières démarches, parceque plus on réprime les paſſions, plus elles deviennent dociles ; mais les dégoûts du monde trouvant toujours en nous les mêmes paſſions, nous laiſſent toujours les mêmes amertumes. Quatriémement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui ſervent le monde avec plus de fidélité ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement & notre pareſſe ; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

IV. RÉFLEXION. *Les dégoûts de la vertu ont des reſſources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des plaies au cœur, mais il ne fournit point de remédes ; mais dans la vertu il n'eſt point de peine qui n'ait ſa conſolation : Premiérement, la paix du cœur & le témoignage de la conſcience. Secondement, la certitude que nos peines ne

ſont pas perdues. Troiſiémement, la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, qui en nous refuſant les conſolations ſenſibles de la vertu, conſulte plus nos intérêts que nos panchans. Quatriémement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui ſoutiennent notre foi, en même tems que nos violences abattent l'amour propre. Cinquiémement, les ſecours extérieurs de la piété qui ſont pour nous autant de nouvelles reſſources dans l'abattement & dans la ſéchereſſe. Sixiémement, la tranquillité de la vie & l'uniformité des devoirs qui ont ſuccédé aux fureurs des paſſions. Septiémement, la foi qui nous rapproche l'éternité, & nous découvre le néant de tout ce qui paſſe. Que de reſſources pour un cœur fidéle ! & par conſéquent quelle diſproportion entre les peines de la vertu & celles du crime !

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; & les premiers Fidéles qui ſacrifioient pour Jeſus-Chriſt leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne ſe plaignoient pas de l'amertume de ſon ſervice, & ne croyoient pas acheter aſſés cher la gloire d'être de ſes Diſciples, & la conſolation de prétendre à ſes promeſſes : ne devrions-nous pas en rougir ?

Ceſſons donc de nous plaindre de Dieu ; ſervons-le comme il veut être ſervi de nous : s'il nous adoucit le joug, béniſſons ſa bonté qui ménage ces conſolations à notre foibleſſe ; s'il nous en fait ſentir toute la peſanteur, eſtimons-nous heureux encore, qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs & nos hommages.

LE JEUDI DE LA PASSION.

La Péchereſſe de l'Evangile.

DIVISION. *Deux préjugés empêchent les hommes de ſe convertir. Premiérement, ils ſe figurent la converſion du cœur que Dieu demande de nous, comme la ceſſation du crime, & ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils ſe repréſentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état ſans douceur & ſans conſolation; & rebutés par l'erreur de cette triſte image, les exemples de changement les trouvent peu ſenſibles, parcequ'ils les trouvent toujours découragés. Or la converſion de notre Péchereſſe confond ces deux préjugés.* I. *Sa pénitence non-ſeulement finit ſes égaremens, mais les expie & les répare.* II. *Sa pénitence commence, il eſt vrai, ſes larmes & ſa douleur; mais elle commence auſſi de nouveaux plaiſirs pour elle.*

I. PARTIE. *La pénitence de la Péchereſſe, non-ſeulement finit ſes égaremens; mais les expie & les répare tous;* & c'eſt en quoi conſiſte la véritable converſion du cœur.

1°. Elle avoit fait un injuſte uſage de ſon cœur; il n'avoit jamais été occupé que des créatures; & née pour n'aimer que Dieu ſeul, il étoit le ſeul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t-elle connu ſon Sauveur, *ut cognovit*, dit l'Evangile, que rougiſſant de l'indignité de ſes premières paſſions, elle ne trouve plus que lui ſeul qui ſoit digne de ſon cœur: première réparation de ſa pénitence, ſon amour. Ne dites donc pas lorſqu'on vous propoſe ſon exemple à ſuivre, que vous ne vous ſentez point né pour la dévotion,

& que vous avez une ſorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'eſt l'amour qui fait les véritables pénitens. Eh quoi ! votre cœur ne ſeroit pas fait pour aimer ſon Dieu ? vous ſeriez donc né pour la vanité & pour le menſonge ?

2°. Elle avoit fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les inſtrumens de ſes paſſions. La ſeconde réparation de ſa pénitence, eſt le retranchement rigoureux de toutes les choſes dont elle avoit abuſé dans ſes égaremens. Car ce ne ſont pas les ſentimens qui prouvent la vérité de l'amour ; ce ſont les ſacrifices. Or ces ſacrifices, elle les pouſſe non-ſeulement juſqu'à renoncer aux choſes viſiblement criminelles ; elle en retranche même celles qui auroient pu paſſer pour innocentes ; parcequ'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en ſe privant de la liberté qu'elle auroit pu avoir d'en uſer encore. Et en effet, comme le pécheur en abuſant des créatures perd le droit qu'il avoit ſur elles ; tout ce qui eſt permis à une ame innocente, ne l'eſt plus à celle qui a été aſſés malheureuſe que de s'égarer. Vous n'avez qu'à meſurer là deſſus la vérité de votre pénitence : envain paroiſſez-vous revenu des égaremens groſſiers des paſſions ; ſi vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher ſur rien, quand même tous les attachemens conſervés ne ſeroient pas des crimes marqués, votre cœur n'eſt pas pénitent.

3°. Elle avoit fait ſervir juſques-là, par un aſſujettiſſement indigne, tous ſes ſens à la volupté & à l'ignominie : elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation & le dégoût des miniſtères les plus triſtes, ſe proſternant aux pieds de Jeſus-Chriſt, les arroſant d'un torrent de larmes, les eſſuyant de ſes cheveux, les bai-

ſant : troiſiéme réparation de ſa pénitence. En effet il ne ſuffit pas d'ôter aux paſſions les amorces qui les irritent ; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur ſont les plus oppoſées, les réprime inſenſiblement, & les raprochent du devoir & de la régle. Autrement en vous épargnant, vous deviendrez malheureux ; car dans la vertu, c'eſt abréger ſes peines que d'augmenter & multiplier ſes ſacrifices, & tout ce qu'on épargne des paſſions, devient plutôt la peine & le dégoût que l'adouciſſement de notre pénitence.

4°. Le dernier déſordre enfin qui avoit accompagné ſon péché, étoit un ſcandale public dans le déréglement de ſa conduite : ſcandale de la loi qui ſe trouvoit deshonorée dans l'eſprit des Payens répandus dans la Paleſtine ; parceque témoins des égaremens de notre Péchereſſe, ils en prenoient occaſion de blaſphémer le nom du Seigneur & de mépriſer la ſainteté de ſa loi : ſcandale du lieu ; car ſes égaremens avoient éclaté dans Jéruſalem, la capitale du pays, d'où le bruit de tels événemens ſe répandoit bien-tôt dans le reſte de la Judée. Or elle répare tous ces ſcandales par ſa pénitence : le ſcandale de la loi ; ne ſe contentant pas de la pratiquer extérieurement après ſa converſion, & d'une manière extérieure & phariſaïque ; mais venant reconnoître Jeſus-Chriſt qui en étoit la fin & l'accompliſſement ; au lieu que ſouvent nous devenons ſuperſtitieux ſans devenir pénitens, & nous remplaçons les abus du monde par les abus de la fauſſe dévotion. Le ſcandale du lieu : cette même Cité qui avoit été le théâtre de ſa confuſion & de ſes crimes, le devient de ſa pénitence ; & elle ne craint point d'avoir pour ſpectateurs de ſon changement, ceux qui l'avoient été de ſes crimes ; elle n'eſt pas timide dans le bien, comme el-

le ne l'avoit pas été dans le mal ; au lieu que nous ſouvent après avoir mépriſé les diſcours du monde dans le déſordre, nous les craignons dans la vertu ; & les yeux du public qui ne paroiſſoient pas redoutables dans nos égaremens, le deviennent dans notre pénitence.

II. PARTIE. *Les conſolations & les nouveaux plaiſirs que la Pécheresſe trouve dans ſa pénitence.* Elle eſt heureuſe avec Jeſus-Chriſt, par les mêmes endroits qui avoient fait ſes malheurs dans le crime.

1°. Un amour injuſte avoit fait ſon premier crime, & la première ſource de tous ſes malheurs : la première conſolation de ſa pénitence, c'eſt une ſainte dilection pour Jeſus-Chriſt, & la différence de cet amour divin & nouveau, d'avec cet amour profane qui juſques-là avoit occupé ſon cœur. Premiérement, différence dans l'objet : elle s'étoit attachée dans ſon déréglement, à des hommes corrompus, inconſtans, perfides, &c. ſa pénitence l'attache à Jeſus-Chriſt, le modéle de toutes les vertus, la ſource de toutes les graces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches : l'excès de ſa paſſion l'avoit engagée à mille démarches oppoſées à ſon goût, à ſa gloire, à ſa raiſon ; & cela pour des hommes en qui elle ne trouvoit d'ordinaire que de l'ingratitude ; au lieu que dans ſa pénitence, tout lui eſt compté ; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jeſus-Chriſt, ſont remarquées, ſont louées, ſont défendues par Jeſus-Chriſt même. Troiſiémement enfin, différence dans la certitude de la correſpondance : l'amour de notre Pécheresſe pour les créatures avoit toujours été ſuivi des plus cruelles incertitudes ; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jeſus-Chriſt, qu'elle eſt ſûre d'en être aimée.

2°. La ſeconde conſolation de ſa pénitence, c'eſt le ſacrifice de ſes paſſions : elle met aux pieds de Jeſus-Chriſt tous les attachemens de ſon cœur, tous les inſtrumens déplorables de ſes vanités & de ſes crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle ſacrifie ſes plaiſirs ; elle ne ſacrifie que ſes inquiétudes & ſes peines. On a beau dire que les ſoins des paſſions ſont la félicité de ceux qui en ſont épris : c'eſt un langage dont le monde ſe fait honneur, & que l'expérience dément. Il eſt donc vrai que notre Péchereſſe en ſacrifiant ſes paſſions, & tout ce qui les ſuit, met aux pieds de Jeſus-Chriſt ſes liens, ſes troubles, ſes ſervitudes, les inſtrumens de ſes plaiſirs en apparence, la ſource de toutes ſes peines dans la vérité. Or quand la vertu n'auroit point d'autre conſolation, n'en eſt-ce pas une aſſés grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des paſſions, de ne faire plus dépendre ſon bonheur, de l'inconſtance, de la perfidie, de l'injuſtice des créatures, &c. Votre foi vous a ſauvée, dit le Seigneur à la Péchereſſe, *allez en paix.* Voilà le tréſor qu'on lui rend pour les paſſions qu'elle ſacrifie.

3°. Enfin ſon péché l'avoit avilie aux yeux des hommes ; car le monde qui autoriſe tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Mais ſa pénitence lui rend encore plus d'honneur & de gloire que ſes crimes ne lui en avoient ôté. Cette Péchereſſe ſi mépriſée, ſi décriée dans le monde, trouve en Jeſus-Chriſt un apologiſte & un admirateur : il la loue par les endroits même les plus glorieux ſelon le monde : la bonté de cœur, la généroſité des ſentimens, la fidélité d'un ſaint amour ; il l'éléve au deſſus du Phariſien, &c. Tel eſt le pouvoir admirable de la vertu ; elle nous rend un ſpecta-

cle digne de Dieu, des Anges, & des hommes; elle rétablit une réputation perdue ; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendu immortelles ; enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs paſſées ne nous avoient attiré de honte & de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finiſſions notre honte & notre inquiétude avec nos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous allarment? mais plus nous différons, plus elles groſſiſſent. Craignons-nous de ne pouvoir ſoutenir la ſainte triſteſſe de la pénitence? Puiſque nous avons pû porter juſqu'à ce jour, les troubles ſecrets, les amertumes, les dégoûts, les triſtes agitations du déſordre; ne craignons plus celles de la vertu; d'autant plus que la grace adoucit & rend aimables les peines de la piété, & que celles du crime n'ont point d'autre adouciſſement que l'amertume du crime même.

LE JOUR DES RAMEAUX.

De la Communion.

DIVISION. *Trois ſortes d'épreuves ſont néceſſaires, pour s'approcher dignement de Jeſus-Chriſt : I. Une épreuve de changement. II. Une épreuve de pénitence. III. Et une épreuve de ferveur.* PROBET *autem ſe ipſum homo, & ſic de pane illo edat.*

I. PARTIE. *Une épreuve de changement.* Ainſi, ſi vous n'avez pas recouvré par un ſincère repentir la grace de la ſainteté & de la juſtice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jeſus-Chriſt vous eſt interdite. Comme c'eſt

un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or porterez-vous à l'Autel un cœur véritablement pénitent & changé ? Examinons vos démarches. Vous allez confeſſer vos iniquités aux pieds d'un Prêtre : je pourrois vous demander ſi vous choiſirez le plus habile & le plus éclairé ; ſi dans la diſcuſſion de votre conſcience, vous ſerez un Juge éclairé & ſévère envers vous-même ; & ſi les ſoins pour approfondir les abîmes de votre conſcience répondront à la durée, à l'embarras, & à la multitude de vos crimes : mais je vous demande, ſi venant mettre vos péchés aux pieds d'un Prêtre, vous venez y laiſſer vos paſſions ? ſi vous portez au Tribunal ce déſir ſincère de réparer le paſſé ; ſi vous prenez tout de bon des meſures pour commencer, pour vous retirer ſans délai des occaſions ; ſi vous arrangez déja par avance dans votre eſprit, vos devoirs, vos liaiſons, en un mot tout le détail de vos mœurs, &c. Car voilà les ſoins & les inquiétudes qui occupent une ame touchée, ſur le point d'une ſincère converſion ; & ce n'eſt que par-là que vous pouvez connoître ſi vous êtes revenu de bonne-foi de vos égaremens, & ſi vous êtes une nouvelle créature. Car ſi vous ne mettez entre vos déſordres & votre confeſſion, que l'intervalle d'un léger examen ; ſi au ſortir de l'Autel, & la ſolemnité paſſée, tout doit aller encore le même train ; ſi on ne doit pas voir plus de précautions qu'auparavant contre des périls éprouvés ; en vous approchant de l'Autel, vous venez manger & boire votre condamnation. Peut-on croire en effet, que ce court intervalle qui s'eſt paſſé entre vos crimes & votre rechute, ait été préciſément le moment de votre juſtification ? Ce n'eſt pas qu'on prétende que la

divine Euchariſtie doive vous établir dans un état de juſtice tellement fixe & permanent, que vous ne puiſſiez plus en déchoir : qui ne ſait que la vie de l'homme eſt une tentation continuelle ſur la terre ? Mais on voudroit au moins qu'une Communion ne fût pas l'affaire d'une journée. Celui qui mange ma chair, & qui boit mon ſang, dit Jeſus-Chriſt, demeure en moi & je demeure en lui. Il ne dit pas, Il s'unit à moi ; mais, Il y demeure, & je demeure en lui. Donc, dit Saint Auguſtin, celui qui ſe contente de recevoir Jeſus-Chriſt, & qui ne le conſerve pas, il a mangé & bu ſa condamnation.

Ainſi voulez-vous ſavoir ſi dans ces jours ſolemnels vos Communions ſont des profanations ou des graces ? voyez quel en eſt le fruit, & quel changement elles opèrent en vous : ſi au ſortir de l'Autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos Communions ne ſoient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

II. PARTIE. *Une épreuve de pénitence.* Sans vouloir rappeller ici l'ancienne pratique de l'Egliſe, dites-moi, convient-il que de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conſcience, vous alliez d'abord recevoir Jeſus-Chriſt ? ne devez-vous pas au moins avant de vous conſoler avec les Juſtes, répandre quelque tems des larmes avec les pénitens ? au ſortir du Tribunal, la Communion vous tiendroit-elle lieu de pénitence ? elle qui doit en être la récompenſe & la conſolation, comme diſent les Saints. Un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'Autel, qu'après les années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières : mais parcequ'une ſage diſpenſation a changé ces

uſage, vous ne devez pas ſuppoſer, qu'avoir confeſſé des crimes invétérés, c'eſt les avoir punis: l'uſage n'a rien changé à la Loi: l'Egliſe s'eſt relâchée ſur les épreuves publiques; mais elle ne ſe relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, ſur les épreuves particulières; parceque le Corps de Jeſus-Chriſt n'éxige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Egliſe a voulu que ces quarante jours de pénitence, précédaſſent la Communion Paſcale, afin d'apprendre aux Fidéles, qu'il doit y avoir un intervalle entre les déſordres & la table du Seigneur.

Je ſai que cette maxime peut avoir ſes exceptions; que les loix de l'Egliſe ſont pleines de ſageſſe, de charité, & de condeſcendance; que le ſalut des pécheurs étant la ſeule fin qu'elle s'y propoſe, tout ce qui y conduit plus ſûrement, devient plus conforme à ſon eſprit. Mais je dis que la régle ordinaire, c'eſt que la Communion pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit & le prix, & non la première démarche de ſa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Egliſe preſſe, & ne laiſſe pas de lieu au délai, & aux longues épreuves. Mais peut-on croire de bonne-foi que l'Egliſe regarde une Communion indigne comme l'accompliſſement du devoir Paſcal, & qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs & les rebelles? En communiant même indignement, vous évitez ſes cenſures, parcequ'elle ne juge que de ce qui paroît; mais vous n'évitez pas les anathêmes du Ciel qui juge des profanations ſecrettes. Eh! l'Egliſe auroit-elle prétendu, en faiſant une loi de la participation du Corps du Seigneur, autoriſer la témérité & les profa-

nations des pécheurs! Elle vous ordonne de participer aux ſaints Myſtères en ces jours ſolemnels; mais elle ſuppoſe que vous en approcherez avec une conſcience pure, & des diſpoſitions dignes de ce Sacrement adorable: & elle vous ordonne en même-tems de différer, ſi vous n'êtes pas en état: elle conſent que ſes Miniſtres vous marquent un autre tems que le ſien, pour ſatisfaire au devoir Paſcal. Votre Pâque véritable ſera le jour où vous communierez dignement: l'Egliſe n'en connoît point d'autre; & le fruit de ce Sacrement n'eſt pas attaché aux jours, mais à l'innocence & à la piété de ceux qui y participent.

III. PARTIE. *Une épreuve de ferveur.* C'eſt cette ferveur ſi néceſſaire qui manque pourtant à la plupart des pécheurs dont nous parlons, & qui fait craindre qu'ils ne viennent manger & boire leur condamnation. Car quel eſt le motif qui les conduit la plupart à la Table ſainte en ces jours ſolemnels? eſt-ce un profond ſentiment de leur foibleſſe, une ardeur ſincère de recourir au ſecours deſtiné à les fortifier, & une ſainte faim de Jeſus-Chriſt? Hélas! la plupart volent approcher avec un chagrin ſecret la ſolemnité ſainte: cette ſeule penſée trouble, empoiſonne un mois d'avance tous leurs plaiſirs: & ce n'eſt enfin que la crainte des foudres & des anathêmes de l'Egliſe, qui les traîne malgré eux au feſtin du père de famille. Ils ne ſentent pas que la privation du Corps de Jeſus-Chriſt eſt la plus terrible peine dont l'Egliſe puiſſe frapper ici-bas les Fidéles; puiſque la divine Euchariſtie eſt la ſeule conſolation de notre éxil, le reméde journalier de nos foibleſſes, & la reſſource univerſelle de tous nos beſoins.

Mais il faut, diſent-ils, des diſpoſitions ſi parfaites pour en approcher : il eſt vrai ; mais ces diſpoſitions, c'eſt l'uſage lui-même de la divine Euchariſtie, qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déja ébauchées ; & une Communion doit nous ſervir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons, plus la tiédeur augmente ; plus les paſſions croiſſent, plus Jeſus-Chriſt diminue dans notre cœur, plus l'homme de péché augmente & ſe fortifie. Auſſi les Communions au tems Paſcal ne ſont inutiles, ou plutôt pernicieuſes, qu'à ces ames mondaines qui n'approchent de l'Autel qu'en ces jours ſolemnels, & qui attendent la loi de l'Egliſe pour s'y réſoudre.

Nos pères autrefois s'éloignoient de leur patrie & de leurs enfans, nos Rois s'arrachoient aux délices de leur Cour & traverſoient les mers, pour aller dans cette terre conſacrée par les myſtères du Sauveur, adorer les traces de ſes pieds en la voyant ; ils verſoient ſur cette terre heureuſe, des larmes de tendreſſe & de religion, & ne pouvoient ſe réſoudre à quitter des lieux qui leur rappelloient les actions, les myſtères, & les prodiges d'un ſi bon Maître. Il n'eſt plus néceſſaire de traverſer les mers, diſoit autrefois Saint Chryſoſtôme à ſon peuple : venez à l'Autel, ce ne ſont plus des lieux conſacrés autrefois par ſa préſence : c'eſt lui-même : tous les lieux qui environnent ſes Autels, ſont marqués par quelqu'un de ſes prodiges. Un ſi grand avantage devroit enflammer nos déſirs, & nous attirer avec empreſſement à la Table ſacrée. Cependant nous regardons le devoir Paſcal, comme une ſervitude pénible ; nous en faiſons un devoir de pure bienſéance ; nous n'y venons que comme des eſclaves ;

& la table de Jeſus-Chriſt ſeroit abandonnée en ces jours ſaints, ſi la loi de l'Egliſe nous laiſſoit libres. Faut-il s'étonner après cela, ſi la fête de Pâques voit plus de profanateurs & de Judas, que de véritables Diſciples ? Auſſi, ſi l'Apôtre, dans un ſiécle où la divine Euchariſtie faiſoit des Martyrs, ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes, la ſource des calamités publiques ; quelles marques terribles de la colère de Dieu ne doivent pas attirer ſur nous, tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent ſe préſenter tous les jours à l'Autel, & y profaner la chair adorable de Jeſus-Chriſt ! & ne les éprouvons-nous pas ces marques de la colère divine ?

Mais les afflictions temporelles ne ſont pas les ſuites les plus terribles des Communions indignes. *Celui qui mange & boit indignement*, dit l'Apôtre, *il mange & il boit ſa propre condamnation.* C'eſt-à-dire que le Pain de vie qu'il reçoit eſt un poiſon, une ſentence de mort qu'il s'incorpore avec lui-même, & qui devient ſa propre ſubſtance ; c'eſt-à-dire, que les Sacremens profanés ne laiſſent preſque plus d'eſpérance de retour, parceque l'impiété, l'incrédulité, l'endurciſſement en ſont preſque toujours les triſtes ſuites. Auſſi parmi les Bourreaux ſur le Calvaire, il s'en trouva à qui le ſang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence ; mais le ſeul profanateur de l'Euchariſtie dont il eſt fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monſtre & comme un déſeſpéré : & ſi le châtiment que le Seigneur éxerce ſur les imitateurs de ſon crime eſt plus ſecret, il n'en eſt en cela même que plus terrible ; il les frappe d'un anathême inviſible, & les marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi tous ces pécheurs, qui après des

mœurs licentieuſes, n'apportent en ces jours ſaints à la Table du Seigneur point d'autre préparation, qu'une confeſſion précipitée, tombent après la ſolemnité dans des égaremens encore plus déplorables que les paſſés; parceque la Communion a répandu de nouvelles ténébres ſur leur cœur; les Myſtères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi, & le Pain du Ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde & de la terre.

LE VENDREDI SAINT.

La Paſſion de N. S. J. C.

DIVISION. *La mort de Jeſus-Chriſt renferme trois conſommations qui vont nous expliquer tout le Myſtère de la Croix: I. Une conſommation de juſtice du côté de ſon Père. II. Une conſommation de malice de la part des hommes. III. Une conſommation d'amour du côté de Jeſus Chriſt.*

I. PARTIE. *Une conſommation de juſtice du côté du Père.* Dieu doit à toutes ſes perfections la punition du péché; mais ſa juſtice en puniſſant le pécheur, ne trouve rien en lui qui puiſſe la dédommager & la ſatisfaire; car l'homme a pu offenſer Dieu, mais l'homme n'a pu réparer l'offenſe. Il falloit donc qu'une victime ſeule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ſes humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par ſa révolte, fût ſubſtituée à la place du pécheur, afin que la juſtice de Dieu pût être ſatisfaite. Tel eſt le deſſein de la ſageſſe & de la bonté de Dieu dans le grand ſacrifice que ſon Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes: il vient réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu.

Or le péché renferme trois déſordres. Premiérement, un déſordre dans l'eſprit, par l'idée fauſſe que le pécheur attache à l'action défenduë. Secondement, un déſordre dans le cœur qui ſe révolte contre la loi, & ne veut plus être ſoumis à ſon Dieu. Troiſiémement, un déſordre dans les ſens, qui ſortent de leur uſage naturel, & entraînent la raiſon qu'ils auroient dû ſuivre. Le Sauveur dans ſon agonie, expie aujourd'hui ces trois déſordres par des peines proportionnées.

1°. La juſtice divine s'applique à contriſter l'eſprit de Jeſus-Chriſt, en y retraçant les plus vives horreurs du péché; & c'eſt ainſi qu'eſt expié le déſordre que le péché cauſe dans l'eſprit. Ce qui en diminue d'ordinaire l'horreur dans les hommes, c'eſt premiérement un défaut de lumière, parceque notre ame toute plongée dans les ſens, n'eſt preſque frappée que des choſes ſenſibles. Mais l'ame ſainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité, & de lumière, voit le péché dans toute ſon horreur: elle en voit le déſordre, l'injuſtice, & toutes les ſuites déplorables: depuis le ſang d'Abel, juſqu'à la dernière conſommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes ſur la terre: elle parcourt l'hiſtoire affreuſe de l'Univers, & rien n'échape aux ſecrettes horreurs de ſa triſteſſe: elle rappelle même en particulier l'hiſtoire de chaque pécheur. Voilà les horreurs dont cette ame ſainte ſe trouve chargée devant ſon Père. Secondement, le défaut de zèle eſt encore une cauſe qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous ſommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parceque nous l'aimons peu. Mais l'Ame ſainte de Jeſus-Chriſt qui ne cherche que la gloire de ſon Père, & qui l'aime d'un amour immenſe & plus ardent que celui de tous les Chérubins;

rubins ; ah ! elle ſent vivement tous les outrages qu'on fait à ſa grandeur ſuprême. Troiſiémement, la dernière cauſe qui diminue en nous l'horreur du péché, c'eſt le défaut de ſainteté. Comme nous naiſſons pécheurs, nous nous familiariſons en naiſſant avec l'idée du crime ; & il nous paroît moins hideux, parcequ'on n'eſt jamais trop effrayé de ce qui nous reſſemble. Mais l'Ame ſainte du Sauveur ne trouve rien en elle qui puiſſe la raſſurer contre l'horreur du crime ; & avec les yeux de la vertu même, elle ſe voit ſouillée de tous les vices des pécheurs. Envain voudroit-elle détourner l'innocence de ſes regards de cet objet affreux, la juſtice de ſon Père la force de s'en occuper, & l'y applique comme malgré elle.

2°. Pour réparer le ſecond déſordre du péché, qui eſt le déſordre du cœur, la juſtice du Père couvre le Fils de toute la honte du péché. Premiérement, il eſt humilié dans l'eſprit de ſes Diſciples, témoins de ſes frayeurs & de ſon accablement : ſon Ame ſainte perd devant eux toute ſa conſtance à la vûe de la mort. Secondement, il eſt humilié dans le ſecours qu'il reçoit d'un Ange ; & par là il eſt abaiſſé en quelque ſorte au deſſous de ces Eſprits bienheureux qui ne s'approchoient de lui auparavant que pour le ſervir & l'adorer. Troiſiémement, il eſt humilié par le ſommeil & par la fuite de ſes Diſciples, que le ſpectacle de ſon agonie ne touche pas. Voilà les humiliations que le Sauveur ſouffre dans ſon agonie.

3°. Pour expier le troiſiéme déſordre du péché qui eſt le plaiſir injuſte, la douleur violente de ſon Ame, à la vûe du ſupplice que ſon Père lui prépare, eſt la troiſiéme circonſtance de ſon agonie. La juſtice du Père préſente diſtinctement & en même tems à l'Ame du Sauveur tout l'ap-

pareil de la Croix ; la nuit du Prétoire, les crachats, les ſoufflets, les fouets, les dériſions, le bois fatal. Ces images affreuſes la crucifient par avance ; & une ſueur de ſang qu'on voit couler à terre, eſt le triſte fruit des pénibles efforts qu'il fait, pour porter le poids de ſes maux. Voilà juſqu'où ce Dieu que nous croyons ſi bon, pouſſe pourtant ſa vengeance contre ſon propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes.

II. PARTIE. *Conſommation de malice de la part des hommes.* La malice des hommes eſt portée aujourd'hui dans ſon plus haut point.

1°. Dans la foibleſſe ou la perfidie des Diſciples, ou qui le trahiſſent, ou qui l'abandonnent, ou qui le renoncent.

2°. Dans la mauvaiſe-foi des Prêtres & des Docteurs qui le jugent & qui le condamnent, ſans que le repentir de Judas les touche, quoique jamais témoignage ne fût moins ſuſpect que le ſien ; ſans que le ſilence ſurnaturel de Jeſus-Chriſt ſur toutes les accuſations dont on le charge, leur faſſe la moindre impreſſion.

3°. Dans l'inconſtance du peuple qui demande ſa mort. Et juſqu'où ce peuple inſenſé ne pouſſe-t-il pas l'excès de ſa légéreté ? & combien de crimes ne commet-il pas en un ſeul ? Premiérement, une injuſtice monſtrueuſe, préférant Barabbas, un inſigne malfaiteur, au Sauveur des hommes. Secondement, une fureur aveugle ; un Magiſtrat payen n'oſe paſſer outre à la condamnation de Jeſus-Chriſt, & ce peuple furieux demande que ſon ſang ſoit ſur lui & ſur toute ſa poſtérité. Troiſiémement, une noire ingratitude : autrefois touchés des bienfaits de Jeſus-Chriſt, ils avoient voulu l'établir Roi ſur eux ; aujourd'hui ils proteſtent hautement qu'ils n'ont point d'autre Roi que Cé-

ſar, & ils rejettent le fils de David.

4°. Dans la foibleſſe de Pilate, qui malgré ſa conſcience & ſes lumières, n'oſe déclarer Jeſus-Chriſt innocent. On voit dans la conduite de ce Magiſtrat corrompu toutes les démarches d'une indigne lâcheté. Premiérement, il reconnoît qu'il n'a ni la connoiſſance néceſſaire pour juger Jeſus-Chriſt, puiſqu'il ignore la Loi ſur laquelle roulent les accuſations; ni l'autorité, puiſque Jeſus-Chriſt n'a pas établi les Magiſtrats Juges de la vérité & de la doctrine; cependant pour ne pas déplaire aux Principaux des Juifs, il entreprend de juger Jeſus-Chriſt. Secondement, ce n'eſt pas la crainte de commettre une injuſtice, c'eſt la crainte de perdre les bonnes graces de Céſar, qui le touche. Troiſiémement, c'eſt des ennemis déclarés du Sauveur qu'il s'informe quel eſt ſon crime. Quatriémement, il interroge Jeſus-Chriſt; il eſt touché & frappé de ſa réponſe; il déclare au peuple que cet homme n'eſt point criminel: cependant il ne le délivre pas. Cinquiémement, enfin effrayé des ſonges de ſa femme, il s'aviſe de renvoyer Jeſus-Chriſt à Hérode, ſous prétexte que Jeſus-Chriſt étant Galiléen, c'étoit à ce Prince à juger de ſa cauſe, quoiqu'il dût bien voir que ce n'étoit pas là que Jeſus-Chriſt trouveroit des défenſeurs.

5°. Dans la barbarie des Soldats, qui déchirent la chair adorable du Sauveur, & qui ajoûtent les inſultes & les outrages les plus ſanglans aux traitemens les plus cruels.

III. PARTIE. *Conſommation d'amour du côté de Jeſus-Chriſt.* En effet, ce n'eſt que dans ſon cœur, que nous devons chercher les raiſons & les motifs de ſon ſupplice; ce n'eſt ni la perfidie d'un Diſciple, ni l'envie des Prêtres, ni l'inconſtance

du peuple, ni la foibleſſe de Pilate, ni la barbarie des bourreaux qui l'a mis à mort, c'eſt ſon amour; cet amour divin qui brule ſon cœur, eſt le ſeul feu qui allume le bucher où il va s'immoler.

Amour ſi ingénieux, qu'il trouve le ſecret de s'immoler ſans ceſſe, même après ſa mort.

Amour ſi déſintéreſſé, qu'il veut ſouffrir tout ſeul, & demande qu'on épargne ſes Diſciples; qu'il eſt plus touché des maux qui menacent l'infidelle Jéruſalem, & en général des malheurs prêts à fondre ſur nous & ſur tous ceux auſquels leurs iniquités rendront l'effuſion de ſon ſang inutile, que du ſupplice affreux qu'on lui prépare.

Amour ſi généreux, qu'attaché ſur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient; il recueille ce que leur barbarie lui laiſſe encore de forces, pour excuſer leur attentat auprès de ſon Père.

Amour ſi triomphant, que ſur le point d'expirer, il ſe forme encore un Diſciple.

Amour ſi attentif & ſi reſpectueux juſqu'au dernier ſoupir, qu'il confie ſa Mère déſolée au Diſciple bien-aimé, & le Diſciple bien-aimé à ſa Mère.

Enfin ce divin Sauveur n'ayant plus rien à faire pour nous ſur la terre, il expire, déclarant que tout eſt conſommé, & du côté de la juſtice de ſon Pére, & du côté de la malice des hommes, & du côté de ſon amour.

LE JOUR DE PASQUES.

Sur les cauſes ordinaires de nos rechutes.

DIVISION. *Jeſus-Chriſt reſſuſcité ne meurt plus; d'où vient donc que notre réſurrection*

de la mort du péché, dont celle de Jeſus-Chriſt eſt le modèle, eſt ſi peu conſtante & ſi peu durable ? J'en trouve trois cauſes. I. Les précautions négligées après la converſion. II. Les réſolutions violées. III. Les réparations omiſes.

I. PARTIE. *Les précautions négligées.* Premiere cauſe des rechutes, les précautions de néceſſité & les précautions de pure ſûreté que l'on néglige.

1°. Les précautions de néceſſité. J'appelle ainſi la fuite de certaines occaſions d'elles-mêmes toujours funeſtes à l'innocence, & où nous voyons une chute inévitable. On ne les fuit pas & on retombe, parcequ'on ſe promet déſormais à ſoi-même plus d'attention & plus de fidélité lorſqu'on s'y trouvera. On ſe perſuade qu'y portant des diſpoſitions plus ſaintes, le danger ſera moindre. On ſe fait à ſoi-même mille raiſons ſpécieuſes, pour ne pas s'en éloigner, tandis que nous voyons que Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection, quoiqu'il n'eût plus à craindre pour ſa vie glorieuſe, ne l'expoſe pourtant point à la fureur des Juifs. Or je dis premiérement, qu'il eſt bien téméraire de compter que Dieu vous ſoutiendra dans des occaſions qu'il vous ordonne lui-même de fuir. Secondement, que c'eſt un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été juſqu'ici, & qui peut encore le devenir pour vous. Troiſiémement, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve, puiſque mille fois dégoûté de votre paſſion, la même occaſion vous a cependant toujours retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des diſpoſitions plus ſaintes, le péril deviendra moindre ; & je vous dis de la part de Dieu que toute diſpoſition qui nous conduit au péril, eſt profane &

criminelle, parceque la première diſpoſition que l'Eſprit de Dieu met en nous, c'eſt la défiance de notre foibleſſe.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce ſeroit un éclat qui donneroit lieu à des ſoupçons dont juſqu'ici vous avez ſû vous défendre; & je vous dis de la part de Dieu, que vous ſeul ignorez ce que le public penſe; que les ſoupçons naiſſent plus de votre aſſiduité, qu'ils ne naîtront de votre éloignement; qu'après tout il ſuffit de ſentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce ſont des engagemens indiſpenſables de bienſéance & de devoir; que les rompre, ce ſeroit ruiner ſans reſſource votre fortune; & je vous dis de la part de Dieu que votre premier devoir eſt de lui obéir, qu'il veut qu'on perde tout pour ſauver ſon ame.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; & je vous dis de ſa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous, & qu'il nous rend toujours poſſible tout ce qu'il nous rend néceſſaire.

Vous dites que vous voudriez inſpirer les nouveaux ſentimens que Dieu vous donne aux perſonnes qui vous ont ſéduites; & je vous dis de la part de Dieu, Qui vous a établi guide & paſteur de votre frère? vous n'êtes pas encore bien affermi, & vous penſez déja à donner la main aux autres? Commencez par pleurer vos paſſions propres avant de corriger les paſſions d'autrui: les ſeules fonctions d'un pécheur ſont les larmes, le ſilence, la retraite & la prière.

2°. On néglige encore plus les précautions de pure ſûreté, & cette négligence devient un principe certain de rechute. Une ame qui revient à

Dieu après le péché, doit ſe regarder comme un malade frappé dans toutes ſes puiſſances, dans le cœur, dans l'eſprit, dans l'imagination, &c. La grace qui a guéri ſes plaies lui en a encore laiſſé les impreſſions & les foibleſſes : dans ce nouvel état de juſtice cette grace ne peut donc ſe conſerver que par des précautions infinies. Cependant vous voulez vivre au ſortir des ſacremens, & dans cet état de foibleſſe, comme des Juſtes ſolidement établis, & qui n'auroient plus rien à craindre. Vous fuyez les occaſions qui vous ont ſéduit, & vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous ſéduire. Le crime vous allarme ; le danger ne vous touche pas : vous ne changez rien au fond de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le déſordre : vous comptez que ſe convertir, c'eſt préciſément ne plus tomber ; & que le changement du cœur n'eſt pas un renouvellement de l'homme tout entier, & un changement univerſel de conduite.

Mais remarquez que Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection ne conſerve plus rien de ſa vie terreſtre & mortelle ; tout eſt nouveau & changé en lui ; ce n'eſt plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités & de nos miſères, c'eſt un Roi glorieux : en un mot ſa réſurrection eſt une vie toute nouvelle ; tel eſt le modèle d'une vie reſſuſcitée. En effet, c'eſt une illuſion de prétendre qu'en ne changeant preſque rien à vos mœurs, vous puiſſiez conſerver la grace : car, premiérement, ſi nos plus ſaintes réſolutions trouvent des écueils dans l'inconſtance ſeule & la corruption de notre cœur, hélas ! pourrons-nous être en ſûreté contre des périls que nous cherchons, puiſque nous ne le ſommes pas contre nous-mêmes ?

Secondement, le paſſé devroit ici nous tenir lieu de preuve ; la réſolution que vous venez de

former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonſtances ; d'où vient que vos eſſais n'ont jamais été heureux ? vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyez ſeules eſſentielles, vous êtes toujours retombé ? c'eſt que content d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit vous y conduire. Quand même vos réſolutions ſeroient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, & votre cœur plus touché, les ſuites ſeront encore les mêmes ; parceque ce qui fait perſévérer dans la grace, n'eſt pas la vivacité des ſentimens qui nous y rappelle, c'eſt la fidélité des précautions qui nous y ſoutient : il ne faut donc pas juger de ſoi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la réſolution d'une vie nouvelle ; les premières impreſſions de la grace, en certains cœurs ſur-tout, ſont toujours vives & ardentes ; mais la vie chrétienne n'eſt pas dans des ſentimens paſſagers, elle eſt dans une fidélité conſtante & durable.

Vous répondrez peut-être que votre état ſemble vous rendre ces occaſions inévitables, & que vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part.

A cela je réponds : premiérement, qu'il eſt vrai que les périls où l'ordre de Dieu & les devoirs de notre état nous engagent, ceſſent de l'être à notre égard ; que Pierre ſur les flots étoit plus en ſûreté que Jonas dans le navire ; mais que ſi nous ſommes de bonne-foi, nous conviendrons que ce ne ſont pas les périls inſéparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous ſéduiſent. Secondement, que ſi vous vouliez bien remplir toutes les obligations de votre état, vous y trouveriez preſque plus d'occaſions de vertu que de chutes.

Les gens du monde ſe raſſurent peut-être ſur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaiſirs publics au milieu deſquels ils vivent, ne font aucune impreſſion marquée ſur leur cœur; pourquoi donc les leur interdiroit-on?

A cela je pourrois répondre: premiérement, que les impreſſions du mal ſont quelquefois d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont moins ſenſibles. Secondement, que ſouvent l'inſenſibilité qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangereuſes, n'eſt pas une marque que nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus corrompus; enfin, qu'une preuve que vous n'êtes pas de bonne-foi, lorſque vous vous vantez que rien ne fait impreſſion ſur votre cœur, c'eſt que lorſque vous revenez enfin de vos égaremens, vous nous alléguez ſans ceſſe votre foibleſſe, & le malheur d'un tempérament fragile, pour les excuſer.

II. PARTIE. *Réſolutions violées après la converſion.* Seconde cauſe des rechutes. Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus, parceque ſa réſurrection eſt l'accompliſſement de toutes ſes promeſſes: pour nous, nous avons fait à Dieu mille promeſſes en approchant du Tribunal ſacré; mais les accompliſſons-nous après être reſſuſcités? Hélas! ces réſolutions ſi eſſentielles à notre ſalut, n'ont preſque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées: bientôt le plan que nous nous étions formé d'une vie nouvelle n'a plus ſubſiſté, même dans le ſouvenir. Voilà la grande ſource des rechutes après la ſolemnité ſainte.

1°. Parceque nos réſolutions renfermoient les moyens uniques de notre perſévérance, & que c'eſt une chimère de ſe flatter qu'on perſévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auſquels notre perſévérance eſt attachée.

2°. Dieu vous ayant inſpiré ces réſolutions, & vous dans les premiers momens de votre converſion, il vous avoit fait connoître que c'étoient là les ſeules voies par où, vous en particulier, pouviez conſerver la grace reçûe; vous ſortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener.

3°. C'eſt que la conſcience accoutumée à violer tranquillement ſes réſolutions, s'accoutume peu à peu à renouveller ſans remords ſes crimes.

4°. C'eſt que l'infidélité qui viole les réſolutions priſes dans un commencement de nouvelle vie, eſt un mépris formel de la grande miſéricorde de Dieu qui avoit opéré en nous ces mouvemens de ſalut, il ſemble que les graces de Dieu vous fatiguent: or une ame que les bienfaits de Dieu laſſent, laſſe bientôt ſes miſéricordes: il la vomit, il la rejette & l'abandonne à elle-même.

III. PARTIE. *Réparations omiſes après la converſion*: dernière cauſe de nos rechutes. Tout eſt réparé par la réſurrection de Jeſus-Chriſt: pour nous, notre dernière vie ne répare jamais qu'à demi les déſordres de l'ancienne. Nous omettons,

1°. Les réparations de pénitence. Après une vie toute dans les ſens, dans la volupté, dans l'ivreſſe des plaiſirs: on ne voit ni retranchement, ni auſtérité, ni ſouffrance: on veut bien ſortir du crime, parcequ'on en eſt fatigué, parceque c'eſt une vie d'agitation & de tumulte qui ne convient plus, parceque la conſcience crie; mais on ne ſe propoſe dans la vertu que l'éxemption du crime même; on ſecoue le joug du péché, mais on ne s'impoſe pas le joug de Jeſus-Chriſt.

2°. Les réparations de juſtice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain; on ſe contente de renoncer à certains vices crians qui étoient

à charge ; mais d'en venir à certaines diſcuſſions qui auroient des ſuites, & qui nous engageroient en des démarches déſagréables, on n'y penſe pas ; & de-là tant de murmures contre la piété.

3°. Les réparations de ſcandale. Je dis de ſcandale donné par la malignité de nos diſcours, & par un uſage outré & continuel de médiſance : on ne répare pas ce ſcandale ; ou ſi on le répare, c'eſt en ne faiſant plus à la vérité le public confident de ces diſcours empoiſonnés, mais en les confiant à un petit nombre de perſonnes devant leſquelles on ſe donne d'autant plus de licence, qu'on ſe contraint devant le public.

Voulez-vous donc ne plus retomber, & perſévérer dans le ſervice de Dieu, ne négligez plus des précautions qui font toute la ſûreté de votre pénitence ; ne violez plus des réſolutions qui ſont le ſeul appui de votre foibleſſe ; n'omettez plus des réparations qui renferment le ſeul reméde de vos crimes.

LE LUNDI DE PASQUES.

De la fauſſe confiance.

DIVISION. I. *Point de diſpoſition plus inſenſée que celle du Pécheur qui préſume, ſans travailler à ſe corriger, ou la folie de la fauſſe confiance.* II. *Point de diſpoſition plus injurieuſe à Dieu, ou l'attentat de la fauſſe confiance.*

I. PARTIE. *La folie de la fauſſe confiance.* Tout pécheur eſt dans l'incertitude de ſon ſalut, non dans cette incertitude commune à tous les fidéles, mais dans une incertitude bien plus affreuſe, puiſqu'elle ne ſuppoſe pas un état douteux de juſtice dans le pécheur ; mais qu'elle eſt fondée ſur un état

certain de péché, & ſur un repentir dont perſonne ne peut lui répondre : or je dis que préſumer dans cet état, ſans travailler à ſe corriger, c'eſt le comble de la folie. Car le pécheur ne ſauroit nier qu'il ne ſoit douteux du moins s'il ſe relevera, ou s'il demeurera juſqu'à la fin dans ſon péché : & il ne doit pas ſe raſſurer ſur ce qu'il eſt plein de bons deſirs ; car qui ne ſait que les plus grands pécheurs ſont ceux qui deſirent quelquefois le plus leur converſion ? Quand donc le doute ne ſeroit ici qu'égal, eſt-il raiſonnable d'être tranquille ? mais le pécheur n'en eſt pas là ; il s'en faut bien que les choſes ne ſoient égales. Dans ce doute affreux que le pécheur peut ſe former, mourrai-je dans mon péché, n'y mourrai-je point ? le premier parti eſt infiniment plus certain ; car, premiérement, vos propres forces ne ſuffiſent pas pour recouvrer la ſainteté que vous avez perdue ; il vous faut un ſecours étranger, ſurnaturel, céleſte dont perſonne ne peut vous répondre. Secondement, il vous faut un ſecours ſingulier, rare, refuſé à preſque tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir. Troiſiémement, pour ne jamais ſortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à ſuivre vos panchans.

Mais de plus, le pécheur qui ſe promet ſa converſion ſans travailler à ſe corriger, non-ſeulement préſume dans une incertitude affreuſe, & où tout paroît conclure contre lui ; mais encore il préſume malgré la certitude morale où la Foi nous apprend qu'il eſt de ſa perte. Car, premiérement, vous attendez que Dieu vous convertiſſe ; mais comment l'attendez-vous ? en mettant toujours de nouveaux obſtacles à ſa grace. Secondement, la grace n'eſt accordée qu'aux larmes, aux inſtances, aux deſirs ; or priez-vous, du moins ſollicitez-

vous, imitez-vous l'importunité de la Veuve de l'Evangile, travaillez-vous à l'attirer cette grace par l'aumône & d'autres bonnes œuvres ? Troiſiémement, la grace de converſion que vous attendez avec tant de confiance, eſt le plus grand de tous les dons, vous le ſavez ; cependant il n'eſt guères de pécheur qui en ſoit plus indigne que vous, par le caractère de vos déſordres, par l'abus que vous avez fait des graces de Dieu, &c. vous le ſavez encore mieux.

Mais, dit le pécheur, l'âge murira les paſſions, les occaſions qui entraînent, les attachemens qui arrêtent, les circonſtances ne ſeront pas toujours les mêmes, & il ſe flatte qu'alors il ſe convertira. Quelle illuſion ! Car dites-moi, lorſque vous vous promettez que Dieu vous fera un jour miſéricorde, vous vous promettez ſans doute qu'il changera votre cœur : or ce changement néceſſaire à votre ſalut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premiérement, vos diſpoſitions à la pénitence ſeront-elles alors plus favorables ? Secondement, les graces ſeront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuſes ? Troiſiémement, ajoûtons que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes ; or plus vous aurez de crimes à expier, plus votre ſatisfaction devra être rigoureuſe, & par conſéquent plus votre pénitence ſera difficile. Quatriémement, écoutez une dernière raiſon qui doit vous convaincre. Vous regardez le vain eſpoir d'une converſion à venir comme un ſentiment de grace & de ſalut, & que le Seigneur ne vous livre pas encore à tout l'endurciſſement du péché : mais ſi le Seigneur vous viſitoit dans ſa miſéricorde, il vous inſpireroit des troubles & des frayeurs ſalutaires ſur l'état de votre conſcience ; parceque c'eſt par-là que com-

mencent toutes les opérations de ſa grace : donc tandis que vous ſerez tranquille, il eſt clair que Dieu éxerce ſur vous le plus terrible de ſes châtimens, je veux dire ſon abandon & le refus de ſes graces ; vous vous raſſurez donc ſur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus juſtes frayeurs. Ce qui trompe la plupart des pécheurs, c'eſt qu'au lieu que la converſion eſt d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des ſoins, des troubles, des frayeurs, il leur plaît de la regarder comme un de ces miracles ſoudains, qui dans un clin d'œil change la face des choſes, & crée en un inſtant l'homme nouveau.

II. PARTIE. *La fauſſe confiance outrage Dieu.* Le pécheur qui ſans vouloir ſortir des déſordres ſe promet un changement, allégue pour juſtifier ſa préſomption : premiérement, la puiſſance de Dieu, qui peut en un inſtant changer ſa volonté. Secondement, ſa juſtice, qui ayant paîtri l'homme foible, doit avoir égard à notre foibleſſe. Troiſiémement, ſa miſéricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or je dis qu'il eſt aiſé de montrer que la diſpoſition du pécheur qui préſume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler.

1°. Dans ſa puiſſance. Car lorſque vous concevez un Dieu puiſſant & maître des cœurs, vous concevez en même tems une puiſſance réglée par la ſageſſe : or le pécheur préſomptueux attribue à Dieu une puiſſance aveugle. Car ſa divine ſageſſe ſeroit-elle aſſés juſtifiée devant les hommes, ſi la grace de la converſion étoit enfin accordée à la fauſſe confiance : il s'enſuivroit donc de-là que pour mériter la plus grande de toutes les graces, il ſuffiroit de l'avoir mille fois rejettée ; ainſi le Juſte qui crucifie tous les jours ſa chair, qui

gémit ſans ceſſe pour obtenir le don précieux de la perſévérance, n'auroit rien au-deſſus du pécheur, qui ſe l'eſt toujours promis ſans s'être jamais mis en peine de le mériter: ajoûtez à cela que ſi l'empire que Dieu a ſur les cœurs pouvoit ſervir de reſſource à un pécheur préſomptueux, ſur ce fondement il faudroit ſe promettre la converſion de tous les hommes, des infidéles, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Cependant voudriez-vous là-deſſus que votre deſtinée courût le même riſque que celle d'un Sauvage?

2°. La fauſſe confiance outrage Dieu dans ſa juſtice. Le pécheur ſe perſuade qu'étant né avec des panchans violens pour le plaiſir, ſes égaremens ſont plus dignes de la pitié du Seigneur que de ſa colère.

Mais, premiérement, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur; qu'étant l'ouvrage de l'homme, & la peine de ſon péché, Dieu doit la punir lorſque vous y ſuccombez. Secondement, que quelle que ſoit la foibleſſe de notre volonté, l'homme eſt toujours maître de ſes deſirs. Troiſiémement, que ſi vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille ſecours; des Sacremens, de l'inſtruction, des inſpirations continuelles de la grace, peut-être même du ſecours particulier d'une éducation ſainte & chrétienne.

Mais, ſans s'arrêter à ces raiſons, dites-moi: cette foibleſſe dont vous vous plaignez, & à laquelle vous eſpérez que Dieu aura égard, n'eſt-elle pas votre propre ouvrage, & le fruit de vos déréglemens particuliers? comment donc comptez-vous que ce qui doit irriter Dieu contre vous, ſera capable de l'appaiſer? La ſeule concluſion

ſenſée & légitime qu'il vous ſoit permis de tirer de votre propre foibleſſe, c'eſt que vous avez beſoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres.

3°. La fauſſe confiance outrage Dieu dans ſa miſéricorde. Si l'on a tout à craindre de la juſtice divine, dit le pécheur, d'un autre côté les miſéricordes de Dieu ſont infinies : quand ſa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs aſſés preſſans en elle-même ? Mais je vous demande : quand vous dites que la bonté de Dieu eſt infinie, que prétendez-vous dire ? qu'il ne punit jamais le crime, qu'il n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ; qu'il ſeroit obligé de damner tous les hommes, ſi tout ce que nous diſons étoit vrai. Rien de plus frivole que tout cela ; & penſer de la ſorte n'eſt-ce pas outrager ſa miſéricorde ? Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le ſacrifice d'un cœur briſé & humilié ; & voila ce que je vous ai juſqu'ici prêché. Convertiſſez-vous au Seigneur, & alors confiez-vous au Seigneur ; quels que puiſſent être vos crimes, il eſt toujours miſéricordieux pour recevoir le pécheur qui revient à lui.

Fin des Analyſes.

De l'Imprimerie de CL, SIMON, *pere.*

59593224